ESSAI

HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

SUR LES NOMS D'HOMMES,

DE PEUPLES ET DE LIEUX.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT,
rue du Colombier, n. 30.

ESSAI

HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

SUR

LES NOMS D'HOMMES,

DE PEUPLES, ET DE LIEUX,

CONSIDÉRÉS PRINCIPALEMENT

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA CIVILISATION,

PAR EUSÈBE SALVERTE.

Notre nom propre, c'est nous-mêmes.

TOME SECOND.

PARIS;

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N. 9;

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE SEINE, N. 12.

1824.

ESSAI

HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

SUR

LES NOMS D'HOMMES,

DE PEUPLES, ET DE LIEUX,

CONSIDÉRÉS PRINCIPALEMENT

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA CIVILISATION.

---

§ 66.

Des noms de divinités. Le même nom donné au *ciel* et à la divinité. Multiplication des noms d'une même divinité ; elle accroît le polythéisme, et induit à supposer que la divinité d'un pays est adorée dans un autre pays sous un nom différent.

Entraîné à parler des noms de divinités, quels souvenirs imposants assiègent ma pensée ! De ces noms, il n'en est pas un dont les sons n'aient mille fois fait tomber à genoux des peuplades entières. Voilà les êtres fantastiques que, chez nos aïeux trompés, l'imposture, l'ignorance, la crainte, l'allégorie, ont substitués à la cause universelle, ou associés à son empire ; voilà les maîtres souverains

sous la main de qui sont les rois, comme sous la main des rois sont les peuples[1]; voilà les arbitres suprêmes des combats et des vengeances, les garants redoutables des pactes et des lois, les juges de nos actions, les scrutateurs de nos pensées, les artisans de notre inflexible destinée, quelquefois enfin les complices, les provocateurs même, trop puissants, de nos passions et de nos crimes; voilà, en un mot, ce que les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps, sous des formes et des désignations variées, ont révéré, ont craint, ont imploré, ont cherché à apaiser, ont essayé de séduire... Mais les dieux de chaque peuple, leur histoire, et jusqu'à leur origine et au sens de leur nom, appartiennent au tableau de sa civilisation particulière. Nous ne devons donc emprunter à un sujet si vaste que les observations qui se rattachent à l'histoire générale de la civilisation.

1° Tandis que l'homme grossier prie le tonnerre de ne point donner la mort, le soleil de mûrir les fruits, le génie de l'orage de ne point les dévaster, le génie de la chasse et celui de la pêche de faire tomber une riche proie sous ses flèches et dans ses filets, l'homme plus éclairé élève ses regards au-dessus de la terre. Frappé du spectacle pom-

[1] Regum timendorum in proprios greges;
Reges in ipsos imperium est Jovis.

HORAT., *Od.*, lib. III, od. 1, vers 5 6.

peux que lui présente le retour alternatif des jours et des nuits, c'est au-dessus du soleil, au-dessus de tous ces globes étincelants que meut et dirige la cause universelle, c'est au *ciel* qu'il place le séjour de la divinité, et souvent aussi l'asile d'éternel bonheur promis à la piété et à l'innocence.

La qualité exprimée par le nom du *ciel*, l'*immensité*, l'*élévation* ou l'*excellence*, peut convenir aussi à la divinité ; le nom alors s'appliquera tantôt à l'un et tantôt à l'autre, dans les différents dialectes nés de la même langue. Le nom de la résidence d'*Ormusd*, où le dieu attend ses fidèles sectateurs, signifie en zend et en parsis, *très bon, excellent* [1] : m'étonnerai-je de voir un mot à peu près semblable désigner Dieu dans les idiomes de quatre peuplades caucasiennes [2] ? C'est sans doute pour une raison semblable que chez trois des mêmes peuplades on trouve le nom du ciel dans un mot très rapproché du nom que quatre autres donnent à la divinité [3].

[1] *Veheschtem* (zend), *Behescht* (parsis), *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 79 et 80.

[2] *Bedtschet* et *Bedjet* dans les trois premiers et dans le cinquième des dialectes des Lesghis; Jules Klaproth, *Asia polyglotta* (1 vol. in-4°, et atlas, Paris, 1823). Voyez aussi *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne* (in-4°, Paris, 1798), 1re partie, page 77.

[3] Dieu *Tzow*... *zo*... et *zob*, dans le quatrième des dia-

sous la main de qui sont les rois, comme sous la main des rois sont les peuples[1]; voilà les arbitres suprêmes des combats et des vengeances, les garants redoutables des pactes et des lois, les juges de nos actions, les scrutateurs de nos pensées, les artisans de notre inflexible destinée, quelquefois enfin les complices, les provocateurs même, trop puissants, de nos passions et de nos crimes; voilà, en un mot, ce que les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps, sous des formes et des désignations variées, ont révéré, ont craint, ont imploré, ont cherché à apaiser, ont essayé de séduire... Mais les dieux de chaque peuple, leur histoire, et jusqu'à leur origine et au sens de leur nom, appartiennent au tableau de sa civilisation particulière. Nous ne devons donc emprunter à un sujet si vaste que les observations qui se rattachent à l'histoire générale de la civilisation.

1° Tandis que l'homme grossier prie le tonnerre de ne point donner la mort, le soleil de mûrir les fruits, le génie de l'orage de ne point les dévaster, le génie de la chasse et celui de la pêche de faire tomber une riche proie sous ses flèches et dans ses filets, l'homme plus éclairé élève ses regards au-dessus de la terre. Frappé du spectacle pom-

[1] Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis.

Horat. Od. lib. III, od. 1, vers. [illegible]

Les Juifs n'adorent que le *ciel*, disaient les Romains[1] : *Schamaïm*, en hébreu, est un nom souvent donné à Dieu ; il signifie aussi le ciel[2].

Le ciel comprend et renferme tous les êtres et tous leurs mouvements ; c'est en ce sens que le nom de *coelum* fut quelquefois donné à *Jupiter*[3], âme de l'univers, en qui tout se meut, tout existe.

Lors même que la signification du mot *ciel* ne rappelle pas l'idée de la divinité, l'usage peut, dans le discours ordinaire, lui attribuer le même sens, quoique ceux qui emploient cette locution ne confondent pas le palais éternel avec le monarque suprême qui l'habite. Dans les langues modernes, l'expression des vœux ou de la gratitude

lectes lesghis ; et *t'ha* et *an-tscha* dans les deux dialectes west-caucasiens... Ciel *sob*... et *suw* dans le premier, le troisième et le cinquième des dialectes lesghis ; *za* et *zam* dans le géorgien. (Jules Klaproth, *Asia polyglotta.*) Suivant l'auteur des *Voyages historiques et géographiques*, etc., ciel, dans les trois dialectes des Géorgiens, *tsah* et *tsash* (page 81). Dieu, dans les deux dialectes osseti, *tsa-oo* et *khoo-tsa-oo* (page 69) ; dans le dialecte des Cabardiens, *tka* et *t-ha* (page 65), et dans les deux dialectes des Abkas, *an tsha* (page 63).

[1] Nil praeter nubes et *coeli* numen adorant.

JUVENAL. sat. XIV, v. 94

[2] Gaffarel, *Curiosités inouïes*, page 6.

[3] Arati *Phaenomen. fragment. Germanico Caesare interprete*... post vers. 16.

met continuellement le mot *ciel* à la place du mot *Dieu*[1].

On a disputé longuement pour savoir si les Chinois adorent Dieu ou seulement le ciel : les réflexions que nous venons d'exposer auraient peut-être abrégé la dispute.

2° En vain le Dieu des Hébreux daignant apparaître à un de ses fidèles sectateurs, lui défendit-il de rechercher son nom[2]; en vain un père de l'église déclare-t-il que notre faible intelligence n'est pas plus *capable* de nommer *Dieu* que de le comprendre[3]; en vain, dans l'Orient, un philosophe, disciple des brames, a-t-il enseigné qu'il n'est point de nom que l'on puisse donner au *premier moteur* de l'univers[4] : ce n'est pas seulement l'orgueil de notre esprit et notre inquiète curiosité que blesse une réserve si sage, elle contrarie surtout l'entraînement d'une piété fervente. Loin de se borner à une expression unique, une passion vive voudrait pouvoir donner à son objet autant de

[1] Plût au *ciel!* Grâce au *ciel!* C'est un coup du *ciel!* etc.

[2] *Quid quaeris nomen meum quod est mirabile?* (Judic., cap. XIII, § 18.)

[3] *Comprehendi omnino divinum illud non potest, neque nominari.* (Joann. Damascen., *De fide*, cap. XIII.)

[4] Lao-Tsée, contemporain et rival de Confucius... *Remarques philologiques sur les voyages en Chine de M. de Guignes*, etc., pages 69 et 70.

noms qu'elle parcourt elle-même de nuances et qu'elle éprouve de transports : la tendresse naturelle des parents et des enfants, et la tendresse plus impérieuse de l'amour, nous en offrent chaque jour la preuve. Que sera-ce donc de la piété (et j'écarte encore de cette idée l'aveuglement qui a tant de fois associé la divinité aux passions furieuses ou enivrantes de l'homme), que sera-ce de la piété, qui, pour agiter et embraser les âmes, réunit tout ce qu'ont de plus énergique l'amour, la crainte, le désir, l'espoir et la reconnaissance? Quel besoin ne créera-t-elle pas de multiplier les expressions qui peignent les attributs de la divinité, et, sous chacune, de placer les actions de grâces, les prières, l'adoration et les louanges?

Ce besoin, accueilli et sanctifié par le christianisme, a dicté des litanies du *nom de Jésus* et de *la Vierge;* et aucune secte n'a blâmé le pieux Lavater d'avoir, dans son poëme de l'*Apocalypse*, donné au Dieu unique un millier de noms. Le même besoin, chez les Hébreux, était comprimé par une foi austère, gardienne du dogme de l'unité divine : et cependant les interprètes de la religion célébraient le *Seigneur*, le *Très-Haut*, le *Tout-Puissant*, le *Dieu* des *combats*, le *Dieu* des *armées*, etc.

Le Qoran proscrivit la multitude de noms que les Arabes idolâtres donnaient à l'Être suprême :

les noms de la divinité sont encore au nombre de cent [1] chez les musulmans, qui les répètent en comptant les grains d'un chapelet.

Les noms d'Ormusd ne sont pas moins nombreux : il est recommandé au parsis de les réciter le jour, la nuit, en tout temps, en tout lieu; cette pratique pieuse éloignera de lui les maux et les dangers [2]. Entre les hymnes dont se compose la liturgie zoroastrienne, on en distingue plusieurs que remplissent l'énumération et la répétition des attributs et des surnoms d'Ormusd, ou qui rendent le même hommage aux génies préposés par lui à la conservation du monde et au bonheur des sectateurs de *la loi pure*.

Si, dans l'Hindoustan, les prières des personnages les plus religieux se bornent quelquefois à répéter et méditer sans relâche le mot mystérieux *oum* ou *ôm*, qui renferme, dit-on, toute l'essence divine, plus souvent ils prononcent, dans un ordre fixe, un millier de noms qui tous expriment un attribut de la divinité.

Socrate de Cos [3] avait recueilli, dans un livre que nous ne possédons plus, les surnoms des dieux de la Grèce. Nous pouvons juger de leur nombre

[1] D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, article *Esma.*

[2] *Zend-Avesta*, tome II, pages 145-149.

[3] Diogen. Laert., lib. II, *in Socrat.*, ad finem.

par celui des surnoms de Vénus, justement appelée *Polyonyme*[1]; leur dénombrement raisonné a fourni la matière d'un volume[2] à un savant français. Les Grecs ont eu des hymnes qui n'étaient composés que des noms et des attributs du dieu qu'ils célébraient : tels sont les hymnes très anciens attribués à Orphée.

Nous connaissons peu le culte des druides ; mais ce qui autorise à supposer que ce genre d'hymne ne leur était pas inconnu, c'est l'ode funèbre que, dans un poëme d'Ossian, les bardes chantent sur la tombe de Cuchullin : chaque strophe est terminée par une épithète ou un titre propre au héros[3].

3° Mieux qu'une parole fugitive, un emblème rappelle à l'adorateur les attributs de la divinité. Mais la piété, le luxe, l'intérêt, feront varier le signe consacré : chaque emblème créera un nouveau nom et par suite un dieu nouveau, d'abord aux yeux des voyageurs étrangers à la croyance nationale, puis dans la pensée de la multitude, qui, presque partout, ignore les premiers principes de sa croyance religieuse. Des obscurités et des

[1] Theocrit., idyll. XV, vers. 105. *Polyonyme*, qui a une multitude de noms.

[2] Larcher, *Memoires sur Vénus*. Paris, 1775, 355 pages in-12.

[3] Ossian, *la mort de Cuchullin*.

contradictions que présente la mythologie hindoue, plusieurs, je crois, n'ont point d'autre origine.

J'appliquerais volontiers la même observation à la mythologie des anciens peuples de l'Europe. On retrouve en Allemagne divers vestiges de cultes particuliers, dont le nombre contraste avec ce que nous savons de la simplicité de la croyance religieuse des anciens Germains. L'érudit à qui nous empruntons cette observation [1] rapporte l'histoire d'un dieu dont le nom n'est que l'expression de son attribut physique, et par conséquent peut cacher une divinité déjà connue sous un autre nom. Ce dieu rendait jadis ses oracles dans le pays qu'arrose le Weser. Fondu en métal et creux intérieurement, son simulacre, qui n'a dû peut-être sa conservation qu'à la facilité avec laquelle il se prêtait aux fraudes pieuses des moines, représentait *un jeune homme irrité*. On le remplissait d'eau, on l'échauffait fortement; la vapeur, long-temps comprimée, expulsait enfin avec explosion un tampon dont on avait fermé la bouche de l'idole. Le dieu aussitôt *soufflait* les flots d'une fumée brûlante sur ses adorateurs effrayés, et, du sein du nuage, faisait entendre ses oracles... *Puissant, terrible* par le *souffle de sa colère, Buster, Busthard, Buste-*

[1] Jac. Tollii *Epistolae itinerariae*, etc., pages 34 et 35.

rich[1], tels sont les noms que la tradition lui a conservés.

4° La multiplicité des noms ne fut point la source première du polythéisme, mais elle en accrut prodigieusement l'extension. Pour s'arrêter sur la pente glissante de la superstition, et ne point voir des dieux différents dans les noms divers de la même divinité, il faut une raison plus ferme que celle du commun des hommes. Chez les chrétiens mêmes, que d'adorateurs superstitieux attribuent à une certaine image une *vertu* miraculeuse, et en font, par le culte qu'ils lui rendent, un être à part, une divinité spéciale, qu'ils ne veulent plus reconnaître dans les représentations absolument semblables du même habitant des cieux!

Si la pureté de la foi chrétienne ne peut prévenir de telles erreurs, elles devaient, à plus forte raison, naître dans la licence du paganisme. Après avoir judicieusement séparé les épithètes données aux dieux par la poésie, des surnoms consacrés par la religion, Jablownski[2] observe qu'à chacun de ceux-ci appartenait presque toujours un temple. Le sentiment qui a créé d'ailleurs tant de divinités *locales*, l'affection personnelle qui porte l'homme

[1] *Pusten, punsten,* verbe neutre usité dans les dialectes suisses, pour, *souffler avec la grimace d'un homme en colère :* les Danois disent *punste,* les Suédois *pusta.*

[2] Jablownski, *Pantheon Aegyptiorum,* lib. III, cap. v, § 2.

à faire sa propriété de tout ce qui l'environne, et même de son dieu, assurait au temple, et par suite au *surnom* sous lequel il était dédié, une vénération distincte et particulière. Dans chaque temple, l'intérêt et l'orgueil excitaient les prêtres à exiger qu'on rendît hommage à la divinité décorée du surnom qu'elle y affectait : autant valait la reconnaître pour une divinité séparée. Tyndare oublie de sacrifier à Vénus *Epiodoros;* la déesse *dont les présents sont doux* [1] se venge en égarant le cœur des filles de Tyndare; les amours adultères d'Hélène et de Clytemnestre, la guerre de Troie et tous ses désastres, l'assassinat d'Agamemnon, le parricide d'Oreste; tels furent les fruits de l'oubli du culte dû à un surnom qui semblait annoncer une divinité plus bienfaisante.

D'exemples si terribles devait naître la crainte d'une méprise sacrilége, quoique involontaire : elle se manifeste dans les formules d'invocation que nous a transmises l'antiquité; on adresse à une divinité plusieurs noms qu'on croit lui plaire; on la laisse choisir entre eux [2]; on évite même de déterminer si l'être révéré est un dieu ou une déesse [3].

[1] C'est le sens du mot *epiodoros*. Voyez le scoliaste d'Euripide, *in Orest.*, vers. 244.

[2] Horat., *Carmen saecul.*, vers. 15 et 16.

[3] *Sive deo sive deae.* Gruter, *Corpus inscript.*, pag. 1, inscript. 4.

Le même sentiment défendait de révoquer en doute l'existence des divinités des autres peuples. Athènes éleva un autel aux dieux inconnus et étrangers [1]. Les Romains avaient coutume d'évoquer les dieux tutélaires d'un pays ennemi, et de les prier de l'abandonner, promettant qu'après la victoire ils leur rendraient eux-mêmes un culte et des honneurs [2]. Les Romains, d'ailleurs, non moins que les Grecs, étaient enclins à retrouver dans toutes les régions de la terre les dieux qu'ils adoraient; sous d'autres noms, dès lors, un culte étranger leur semblait toujours s'adresser à quelqu'une de leurs divinités; opinion éminemment politique, puisque « ce fut en adoptant les dieux de toutes » les nations qu'ils méritèrent de régner sur toutes » les nations [3]; » opinion humaine et pacifique, puisqu'elle éloignait d'eux l'esprit de persécution. Malgré la loi ancienne, qui proscrivait l'adoration des dieux étrangers, Rome en effet ne s'écarta des principes de la tolérance qu'autant que des engagements religieux tendaient à soustraire les sectateurs d'un culte à la loi commune de l'état, ou

[1] Pausanias, lib. I, cap. I. Voyez aussi le commentaire de saint Jérôme sur l'*Épître de saint Paul à Tite*, chap. I.

[2] Voyez la formule d'une semblable évocation dans Macrobe (*Saturnal.*, lib. III, cap. IX).

[3] *Dum universarum gentium sacra suscipiunt, etiam regnare meruerunt.* M. Minutius Felix, *in Octav.*

que des cérémonies mystérieuses favorisaient des attentats contre les mœurs. Le christianisme naissant fut en butte à l'une et l'autre imputation. La première était fondée, la seconde très injuste : mais, pour expliquer combien elle dut paraître vraisemblable aux dépositaires de l'autorité, il suffit de rappeler de quelles abominations étaient accusés, par les orthodoxes, les gnostiques, les manichéens, et plusieurs autres hérétiques ; ceux-ci ne manquaient pas sans doute de répondre par des récriminations; et les polythéistes se croyaient en droit d'appliquer aux chrétiens, en général, une imputation qui, élevée tour à tour par toutes les sectes, n'eut probablement jamais qu'un fort petit nombre d'applications particulières.

§ 67.

Croyance en une divinité unique, adorée par tous les hommes sous des noms et des emblèmes différents.

L'opinion religieuse qui disposait à la tolérance les Romains et les Grecs s'agrandit encore dans les idées d'un peuple qui néanmoins a toujours repoussé les objets d'un culte étranger. Persuadés que la divinité s'est montrée fréquemment en diverses parties du monde pour ramener ses créatures dans la voie du bien et du salut, les Hindous

pensent que, sous divers noms et sous diverses formes, toutes les nations adorent réellement le même Dieu; tous les cultes lui sont agréables, pourvu que l'adoration soit sincère; et leur variété même lui plaît, comme la variété des formes dont il a peuplé la création [1].

La même doctrine se retrouve chez tous les peuples dont la religion a une origine commune avec la religion de l'Inde. C'est par elle que le roi de Siam répondit aux instances et aux arguments des missionnaires qui le pressaient d'embrasser le christianisme [2].

Aux peuples incapables de comprendre les mystères du *lamisme*, le Dieu suprême, *Dscha-Dscha Mouni*, a donné des religions moins parfaites, appropriées à leur faible intelligence; telle est la doctrine que professent les Tatars-Kalmouks [3], et qui les dispose à la plus grande tolérance religieuse.

D'une opinion semblable dérive l'idée qu'ont les Chinois qu'au fond toutes les religions sont bonnes [4]; idée qui a ouvert l'entrée de la Chine aux

[1] *Journal of a route across India through Egypt.*, etc., by lieut.-col. Fitz-Clarence (London, 1819, in-4°).

[2] Le P. Tachard, *Premier voyage de Siam* (in-4°, Paris, 1686), pages 309 et 310.

[3] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, page 296.

[4] Le *Chouking*, etc., par le P. Gaubil et de Guignes (in-4°, Paris, 1770), page 414.

prêtres catholiques, jusqu'à ce que leur turbulente ambition les en ait fait expulser.

La croyance en un Dieu unique, dont les manifestations diverses ont produit les diverses religions de la terre, remonte, dans l'Asie, à une antiquité immémoriale. Elle est la base de plusieurs cultes émanés les uns des autres, et qui tous coexistent paisiblement, grâce à la persuasion générale que chaque culte doit la naissance à une manifestation particulière de la divinité. *Bouddha* au Thibet, *Gaudma* ou *Sommona-Codom* chez les Birmans; *Wishnou*, le second personnage de la trinité hindoue, est encore révéré sous les noms de *Ram* et de *Crishna;* et, sous le nom de *Fo*, il compte à la Chine de nombreux adorateurs. Un brame a fait récemment un livre pour démontrer que Jésus-Christ et Mahomet sont des incarnations de Wishnou [1].

Zoroastre, qui prêcha une religion essentiellement exclusive, et qui, pour combattre les prêtres de l'Inde, les transforma en magiciens malfaisants, et leurs dieux en génies du péché et du crime, Zoroastre ne devait pas adopter la doctrine de ses adversaires: mais il ne fut pas en son pouvoir d'en préserver éternellement ses sectateurs. Lui-même, grâce à l'habitude établie, fut présenté

[1] *Journal of a route*, etc., by lieut.-col. Fitz-Clarence *loco citato*.

aux Grecs [1], par les Perses, comme un *fils d'Oromaze* (d'Ormusd); et les Arméniens, en altérant son nom, lui donnèrent le nom du *Temps sans bornes* [2], que lui-même désigne comme le *premier principe*, le dieu producteur d'Ormusd et d'Ahriman. Le Pamphylien *Her*, qui ressuscita douze jours après sa mort, et raconta ce que les dieux lui avaient appris pendant son séjour aux enfers [3], passa pour être le même que Zoroastre, dont en effet les principaux dogmes revivaient dans ses révélations. Saint Clément d'Alexandrie, qui établit cette identité de personnes, relève le rapport qui existe entre le nombre des jours que mit *Her* à parcourir les enfers, et celui des travaux d'Her-

[1] *Zoroastres filius Oromasis.* Plato, *in I. Alcibiade.*

[2] *Zerovan* est le même mot que *zerouan*, par lequel Théodore de Mopsueste (apud *Photium, Bibliothec.*, cod. LXXXI) désigne le *principe universel*, qui, suivant le législateur des Perses, est le même que *Tychè* (la fortune, le hasard, ou, plus exactement, la *nécessité*), et qui a engendré les deux principes *Ormusd* et *Satan* (Ahriman). *Zarouan* est le mot zend *zroûâ nemtchè*, le temps. (*Zend-Avesta*, tome II, page 446.) Or, dans la loi de Zoroastre, il est dit positivement que le *temps sans bornes* a enfanté Ormusd et Ahriman. (*Zend-Avesta*, ibid., pages 343 et 344, note 1.)

[3] Plato, *De republ.*, lib. X, Macrob.; *in Somn. Scipion.*, lib. I, cap. 1. Voyez ci-après note B, § 2.

cule et des signes du zodiaque [1]; mais il s'arrête à une explication mystique. Nous qui savons que les *douze* travaux d'Hercule ne sont que le voyage annuel du soleil dans les douze signes du zodiaque, nous sommes autorisés à penser que l'inventeur de la vision de *Her*-Zoroastre voulut identifier le prophète avec le dieu-soleil.

Une pareille tentative fut renouvelée par *Manès*. Fils ou disciple de Bouddha, mais élevé en Perse au milieu des sectateurs de la religion zoroastrienne, à laquelle il emprunta son bon et son mauvais principes, *Manès* se proposait d'importer dans cette religion et dans le christianisme, avec le dogme commun à tous les *cultes solaires*, le dogme de l'unité divine, professé par les lamas et les brames : il annonça en conséquence que Bouddha, et Zoroastre, et le Christ, et lui-même, étaient des incarnations diverses de la divinité du soleil [2]. Il trouva hors du christianisme un adversaire, *Aristocrite*, qui, en combattant ses prétentions folles, s'efforça néanmoins de prouver que les religions des Grecs, des Hébreux et des chrétiens n'é-

[1] S. Clement Alex., *Stromat.*, lib. V.

[2] Suidas, verbo *Manes*. *Formula receptionis manichaeorum in* Tollii *insig. Itiner. italici*, pag. 135 : *Exsecror eos qui Zaradam et Budam et Christum et Manichaeum et solem unum eumdemque esse statuunt.*

taient, au fond, qu'une seule et même doctrine [1].

Sans rechercher si autrefois les dogmes de l'Inde franchirent les limites de l'Asie et pénétrèrent en Europe, il nous suffit de rappeler que, chez plusieurs nations de l'Occident, la base de la religion, au moins pour les *initiés* et les philosophes, fut la croyance d'un Dieu *âme du monde*, principe universel, dont les divers attributs formaient les diverses divinités du vulgaire, et dont le soleil offrait à la fois l'emblème et la forme visible. Macrobe a prouvé que, sous le voile transparent de l'allégorie, on devait reconnaître le *dieu-soleil* dans les principales divinités du polythéisme : il aurait pu, dans les rangs secondaires, trouver une nouvelle preuve de son système. *Vertumne*, emprunté par Rome à l'antique Étrurie, réunissait en lui seul toutes les divinités, et si bien qu'il lui suffisait de revêtir les attributs de l'une d'elles pour en représenter aussitôt le caractère [2]. Doué du secret de varier ses formes à l'infini, on le reconnaissait, dans ses métamorphoses, pour l'emblème de l'année;

[1] *Formula receptionis*, etc., page 143 : *Quae ab Aristocrito conscripta est theosophia; in quâ demonstrare conatur judaeorum religionem et graecorum et christianorum unam eamdemque doctrinam esse.*

[2] Voyez l'*élégie* seconde du IV[e] livre de Properce, et le *commentaire* d'Annius de Viterbe sur cette élégie. Voyez aussi Noël, *Dictionnaire de la fable*, art. *Vertumne*.

il présidait à la pensée humaine et au cours changeant des événements. Pomone, qu'il aima uniquement et qu'il sut rajeunir, ainsi que lui-même, lorsque la vieillesse allait glacer leur hyménée; *Pomone*, la déesse des fruits, était chez les Étrusques la même que *Nortia*, la terre productrice, surnommée, comme Cybèle, la *grande déesse*; la fortune ou plutôt la nécessité; la *vierge céleste*, tenant dans ses bras un enfant[1]; en un mot, le symbole de la nature, épouse divine du soleil-dieu, âme du monde. Pan, que l'ignorance des Grecs transforma en demi-dieu sauvage, mais qui, dans l'Arcadie où il avait jadis rendu des oracles, vit jusqu'aux derniers jours du polythéisme le feu sacré brûler devant sa statue[2], Pan[3], dont la flûte à sept tuyaux, les cornes circulaires, et la peau semée de taches, figuraient les sept planètes, le soleil et la lune, et la voûte étoilée du ciel; Pan, conformément au

[1] Noël, *Dictionnaire de la fable*, article *Pomone* et article *Nortia*. L'adoration de la *vierge céleste* était une des bases du *sabéisme*, ou culte du soleil âme du monde.

[2] Pausanias, *Arcad.*, cap. XXXVII.

[3] *Pan, id est natura omnium rerum, per cornua solem significat et lunam, per fistulam septem planetas stellas, per pellem maculosam coeli sidera*, etc... Junius Philargyrius, *in Virgil.*, eclog. II, vers. 32. Voyez aussi *Isidor. Hispal.*, lib. VIII, cap. XI, et l'*hymne à Pan*, parmi les hymnes attribués à Orphée.

sens de son nom, était le grand *tout*, *l'univers-dieu*, et recevait, à ce titre, les pompeuses invocations d'Orphée [1]. Vertumne, que la mythologie romaine ravala aux soins des jardins, que fut-il chez les Étrusques? la divinité universelle, dont toutes les autres divinités n'étaient que des manifestations partielles.

L'opinion qui avait créé, en Europe comme en Asie, une divinité *universelle*, ne succomba point sous les dogmes multipliés du polythéisme; on voit, sur les monuments, la piété offrir ses hom-

[1] Un des dieux indigètes adorés dans Rome, *Picus*, avait, comme Pan, la peau semée de taches : c'était, dit-on, l'effet du poison que lui avait fait prendre son épouse Circé.

. . . . *Maculoso et corpore* Picus
Conjugis epotum sparsus per membra venenum.

(PRUDENT., *in Symmach.*, lib. I, *De simul. Romae.*)

Fille du *Soleil*, et, suivant d'autres, fille du *Jour* et de la *Nuit*, Circé a souvent été confondue avec *Isis*, la nature déifiée. Il est donc probable que Picus son époux avait, dans l'ancienne Italie, comme Pan dans la Grèce ancienne, représenté l'*univers-dieu*. Comme Pan, il perdit cette prérogative; et, pour expliquer l'origine des taches qui couvraient son corps, on imagina la fable du poison. Plus tard, une traduction fautive de son nom fit supposer qu'en buvant dans la coupe de Circé il avait été métamorphosé en *pivert*.

mages à toutes les divinités réunies en une seule, au *dieu Panthée* [1].

Quelques pères de l'église ne se sont pas éloignés d'une opinion si propre à désarmer leurs persécuteurs, et à préparer les esprits aux instructions du christianisme. Après avoir rapproché les opinions des philosophes du dogme d'un Dieu unique, saint Clément d'Alexandrie ajoute que la pensée se reporte naturellement vers le vrai Dieu, quand on se rappelle les attributs accordés à Jupiter par les poëtes et les écrivains en prose [2]. Dans l'habitude qu'avaient les polythéistes d'invoquer continuellement *Dieu*, de prendre *Dieu* à témoin, Minutius Félix voit une profession de foi chrétienne plutôt qu'une locution vulgaire : « Et ceux-là, dit-» il, qui attribuent à Jupiter l'empire de l'univers, » *ne se trompent que de nom :* ils s'accordent avec » nous dans la croyance d'un seul Tout-Puis-» sant [3]. »

Lorsque Minutius et saint Clément parlaient ainsi, le polythéisme était encore sur le trône.

Quand les chrétiens régnèrent à leur tour, con-

[1] *Deo Pantheo* (Gruter, *Corpus inscriptionum*, pag. 1, inscript. 5).

[2] S. Clement. Alex., *Stromat.*, lib. V.

[3] *Et qui Jovem principem volunt falluntur in nomin sed de unâ potestate consentiunt.* (Minutius Felix, *Octav.*)

traint à défendre contre leur zèle la liberté de l'ancienne religion, et l'autel national de la *victoire*, Symmaque [1] écrivait aux empereurs d'Orient et d'Occident : « Il est raisonnable de regarder comme » la même divinité tous les objets des cultes répan» dus sur la terre. » Un siècle après Symmaque, le platonicien Proclus célébrait religieusement les principales fêtes de tous les cultes, chantait, dans ses hymnes, les dieux des Grecs, des Syriens et des Arabes, et professait que le vrai philosophe, loin de s'attacher exclusivement au culte d'une ville ou d'un peuple, doit être le prêtre des religions du monde entier [2].

Plus tard encore, Théodat écrivait à l'empereur Justinien ces paroles, d'autant plus remarquables que le pieux Cassiodore servait d'interprète au roi des Goths : « Nous n'osons prescrire un culte uni» que, quand Dieu lui-même permet qu'il existe plu» sieurs religions [3]. » Il y a loin de là à l'opinion professée de nos jours, que *le vrai Dieu est intolérant*, et que *ses sectateurs doivent l'être comme lui :* opinion qui sanctionne les sentiments hostiles qu'inspire contre le reste du genre humain l'ado-

[1] En l'an 383. *Symmachi Epistol.*, lib. I, epist. XL. NOTA. Dans les éditions où les *Épîtres de Symmaque* sont divisées en dix livres, celle-ci est la LIVe du livre X.

[2] Marini *Proclus*, § 21.

[3] Cassiodor., *Variar.* lib. X, epist. XXVI.

ration exclusive d'une divinité locale; opinion qui justifie et la prédication armée des musulmans, et toutes les persécutions, toutes les atrocités religieuses. Chacun croit toujours que son Dieu est le véritable!... On pardonnera, sinon à un théologien, au moins à un homme, de regretter que la doctrine de Théodat, et de Symmaque, et des Hindous, n'ait pas, de tout temps, prévalu sur la terre.

S 68.

Des recherches propres à établir que la même divinité a été adorée en divers temps et en divers pays.

On peut excuser les Grecs d'avoir substitué à l'antique Isis, Io, fille de leur roi Inachus; on peut les excuser d'avoir défiguré le nom d'Astarté pour en faire *Astroarché* [1], la *reine des astres*, et d'autant plus que ce nom rappelait la légende de la divinité syrienne. Nous ne reprocherons point aux Romains d'avoir trouvé, chez les Gaulois et les Teutons, le culte de Pluton et de Mercure, ni à Virgile d'avoir, pour donner plus de vie à son poëme, substitué Junon à la *Vierge céleste* adorée par les Carthaginois comme par les Phéniciens leurs ancêtres. Mais comment pardonner aux mo-

[1] Larcher, *Mémoires sur Vénus*, page 20.

dernes la même confusion de dénomination, quand ils citent Jupiter adoré en Assyrie, quand ils désignent *Crishna* comme l'*Apollon* des *Hindous*, ou nous donnent la figure du *Neptune des Chinois?* Si un écrivain chinois, qui aurait quelques idées de la religion chrétienne et du culte des Siamois, parlait du *Sommonacodom* des Européens, on s'indignerait de son absurdité.

Jupiter, Mercure, Neptune, étaient des dieux réellement existants pour leurs adorateurs; et ceux-ci croyaient les reconnaître aux signes même les plus équivoques. Ces noms ne désignent pour nous que des êtres fantastiques: comment pouvons-nous leur identifier d'autres êtres également fantastiques, créés par la superstition sous des noms et dans des pays différents?

La question n'est point oiseuse: l'identité de deux divinités atteste que, malgré la distance des temps et des lieux, quelques communications ont existé entre les peuples qui adoraient l'une ou l'autre; et de telles communications sont des traits importants du tableau de la civilisation. Monuments historiques, antérieurs souvent à l'histoire écrite, leurs derniers vestiges suppléent au silence des annales; ils éclairent jusqu'aux mensonges de la tradition. Les Abyssins se vantent d'avoir constamment observé la loi de Moïse, depuis les jours de leur premier roi, fils de Salomon, jusqu'à leur

conversion au christianisme. Les Falashas, peuplade restée fidèle à l'ancienne croyance, attestent aussi, jusqu'à la même époque, la pureté non souillée de la foi de leurs compatriotes, tout en leur reprochant leur conversion comme une apostasie. Les uns et les autres en imposent ; les dieux de la Grèce avaient pénétré dans l'Abyssinie, et pendant un siècle au moins l'idolâtrie s'est assise sur le trône du *Lion de Juda*. L'inscription d'Axum déchiffrée par M. Salt [1], et la *seconde* inscription d'Adulis si habilement distinguée de la *première* [2] par

[1] Salt, *Premier voyage en Abyssinie*, tome II, pag. 84-98 et 225-263 ; Salt, *Second voyage en Abyssinie*, tom. II, pages 184-193, et 397-398 ; *Annales des voyages*, t. XII, pages 330-355. L'inscription d'*Axum* rappelle les victoires d'*Aeizanas*, roi des Axumites. M. Salt pense que c'est le même prince qui se convertit au christianisme avec tous ses sujets. Il rapporte la date de l'inscription à l'an 330 de notre ère.

[2] Au sixième siècle, le moine Cosmas Indico-pleustes, étant à Adulis, y copia plusieurs lignes de caractères grecs gravés sur une table de basalte, et, *comme de suite* (c'est son expression), sur un siége de marbre blanc. Tant qu'on y a voulu voir une inscription unique, son interprétation a rencontré des difficultés insurmontables. M. Salt a deviné que Cosmas avait copié de suite deux inscriptions. Celle que portait la table de basalte énumère les conquêtes de Ptolémée Évergète, qui, sans doute, la fit placer à Adulis, où lui-même n'alla jamais. L'inscription gravée sur le siége de marbre célèbre les victoires d'un roi axumite dont nous igno-

le même voyageur, donnent le titre de *fils de Mars* à des rois axumites; l'une parle de cinq statues

rons le nom, parceque nous n'avons pas le commencement de l'inscription; mais, comme M. Salt le démontre, elle ne peut nullement être attribuée à Ptolémée Évergète. (Salt, *loc. cit.*; Sylvestre de Sacy, *Annales des voyages*, loc. cit.)

M. Salt avait cru d'abord qu'elle pouvait appartenir au même prince que l'inscription d'*Axum*; sur les observations de M. Sylvestre de Sacy, il a abandonné cette opinion, et il attribue la seconde inscription d'Adulis à *Elasgaga*, qui régna de 172 à 248; il a donc pu s'écouler plus d'un siècle entre l'érection des deux monuments.

Je conjecture que le monument d'Adulis est beaucoup plus ancien. Le roi axumite dit, dans l'inscription, qu'il vint à Adulis et qu'il y consacra à Mars le siége de marbre blanc. Il dût donc y voir l'inscription de Ptolémée Évergète, si elle existait déjà;... et non seulement il la laissa subsister, mais il plaça son monument sacré et sa propre inscription au-dessous, et *comme paraissant faire la suite* d'une inscription étrangère qui attestait que, des rives d'Alexandrie, le pouvoir des rois grecs s'étendait au-delà de la capitale de l'Abyssinie. Tant d'indifférence pour la gloire nationale, tant d'humilité de la part d'un roi et d'un guerrier vainqueur, sont difficiles à supposer. Si au contraire, l'inscription de Ptolémée Évergète est la moins ancienne, il est tout simple que les agents du roi grec aient voulu relever la gloire de leur maître, en plaçant son monument au-dessus d'un monument élevé par un roi du pays, et qu'ils aient même, à dessein, fait disparaître le commencement de l'inscription axumite, afin que celle-ci ne parût plus que la suite de l'inscription de Ptolémée.

élevées au dieu *Mars*, l'autre de sacrifices offerts à *Mars*, à *Jupiter* et à *Neptune*.

Ici, toutefois, s'élève un doute, non sur l'idolâtrie des rois axumites, mais sur ses véritables objets : adoraient-ils en effet Mars, Neptune et Jupiter? Fidèles aux habitudes de leur patrie, les artistes grecs ont bien pu retrouver trois divinités nationales dans le *dieu des armées*, le *dieu qui commande aux flots de la mer*, et le Dieu suprême, le *Très-Haut*, le *Tout-Puissant*. La qualité dont se parent les rois axumites prête à la même objection : *fils de Dieu*, cette expression inspirait d'abord aux Grecs l'histoire des amours d'un dieu avec une nymphe ou une princesse ; *fils de Dieu* désignait, en Orient, un mortel protégé, inspiré, conduit par la divinité comme un fils par son père. Les artistes grecs ont pu transformer en une prétention orgueilleuse le sentiment pieux des rois d'Éthiopie, qui ne se disaient *fils du dieu des armées* que pour rapporter à la faveur spéciale de ce dieu tout l'honneur de leurs victoires.

Sur la même pierre que l'inscription grecque d'Axum, on voit une inscription en langue éthiopienne, qui sans doute est la traduction de la première : quand on pourra l'expliquer, on saura si les noms des divinités grecques s'y trouvent, ou s'ils sont remplacés par les noms des dieux orientaux ; et la question particulière sera résolue.

Mais la question générale subsiste, et partout où nous n'avons pour guides que les monuments et les récits des Grecs et des Romains, elle se complique, grâce à l'empressement irréfléchi que mettaient ces peuples à traduire par les noms de leurs dieux les noms de la plupart des divinités étrangères.

A quels signes reconnaîtra-t-on l'identité des divinités adorées dans des âges différents, et dans des contrées éloignées les unes des autres?

Le culte rendu aux mêmes emblèmes, aux mêmes objets visibles, la ressemblance des mythologies et celle des noms des divinités, paraissent nous offrir les caractères que nous cherchons.

§ 69.

L'identité n'est pas toujours suffisamment établie par l'adoration des mêmes objets visibles, ou par la ressemblance des récits mythologiques.

1° Les figures sous lesquelles sont représentés au Japon les dieux *Toranga, Canon, Tiédebaik,* et le *Dieu créateur* de l'univers, rappellent, avec de légères différences, celles du *premier,* du *troisième,* du *quatrième* et du *huitième avatar* ou avénement du dieu hindou *Wishnou* [1].

[1] L'ordre des *avatars* de Wishnou variant dans les récits

Ici l'identité est certaine, car nous savons que la religion des Japonais émane de la religion de Wishnou. Mais, dénués du secours de l'histoire, ne devrions-nous pas être moins prompts à affirmer? Dans des religions dont la base commune est l'astronomie, les mêmes phénomènes ont pu inspirer l'invention d'emblèmes pareils, et produire en conséquence des figures plus ou moins semblables de divinités, sans qu'on doive en conclure qu'il a existé des communications entre les peuples soumis à ces diverses religions: Brama dans l'Hindoustan, Janus en Italie et dans quelques colonies romaines [1], et *Sviatovid*, dieu des Slaves [2], *étaient* représentés avec quatre visages. Cette forme

des voyageurs, j'ai suivi celui qu'indique Kircher dans la *Chine illustrée*. Les *avatars* cités sont représentés planche VIII, fig. 1, 3, 4, 8, et planche VI, fig. 2, planche V, fig. 1, 3 et 2, du tome VI des *Cérémonies et coutumes religieuses*. (12 vol. in-folio, Paris, 1807-1810.) Figures des dieux japonais, planche XVII, fig. 1, planche XVI, fig. 2, planche XV, *fig.* 1, *planche* XVIII, fig. 1, du tome VII. Voyez ci-après, note C.

[1] Parmi les débris des monuments antiques qui subsistent à Vaison, on remarque plusieurs figures de *Janus-quadrifrons*. Gasparin, *Notice sur les monuments de la ville de Vaison. Notice sur les travaux de l'Académie du Gard, de* 1812 *à* 1822, 2 parties in-8°, Nîmes, 1822, première partie, page 365.

[2] Lévêque, *Histoire de Russie*, tome I, page 63.

était également celle de l'idole que consacra, dans le temple de Jérusalem, Manassès[1], fils d'Ézéchias. Ce sont autant d'emblèmes du soleil et des quatre saisons de l'année ou des quatre points cardinaux du monde : emblèmes si naturels qu'ils ont pu être simultanément inventés partout, et que les hommes n'ont pas eu besoin de les recevoir les uns des autres.

2° Les inductions tirées du culte rendu aux mêmes objets visibles ne sont pas plus décisives.

Toutes les nations, qui ont divisé l'année en semaines, ont dédié chaque jour de la semaine à une planète, ou plutôt au dieu, au génie de cette planète ; on ne peut nier l'origine idolâtre des *noms de jours*, qui subsistent dans toutes les langues de l'Europe, ni réfuter valablement les quakers, qui ont répugné long-temps à en faire usage, ne voulant conserver dans leurs habitudes rien qui dérivât des religions du mensonge[2]. Non seulement les jours sont partout dédiés aux planètes, mais leur ordre, relativement aux planètes, est partout le même. Voilà une identité trop remarquable pour qu'on l'attribue au hasard. Les anciens peuples, dont nous avons hérité nos usages, avaient donc eu, pour les premiers principes de la science, des

[1] Suidas, verbo *Manassès*.

[2] *Observations sur l'origine de la société des quakers*, par Antoine Bénezet (in-12, London, 1817), page 16.

communications dont la trace subsiste, quoique depuis long-temps l'histoire ne les rappelle plus.

Mais la communication des dogmes religieux n'en devient pas plus certaine. Chez les Grecs mêmes plusieurs planètes furent consacrées à des divinités différentes : Hercule et Mars se disputaient l'une, Apollon et Mercure l'autre, Vénus et Junon la troisième [1]. Dans le même pays, le même jour n'a pas constamment porté le même nom : celui qui est consacré à la planète de Mars, et qu'on appelle *jour de Tuès* (*Tuès day*) dans les idiomes dérivés du saxon, s'est appelé *Erichtag* dans quelques cantons de l'Allemagne [2].

Que d'ailleurs une planète dans l'Hindoustan ait été consacrée à *Bouddha*, et à Hermès ou *Mercure* chez les Grecs et les Latins, en faut-il conclure que ces divinités fussent les mêmes, et qu'elles aient seulement passé des temples d'un peuple dans ceux d'un autre? Le dieu des Scandinaves, Thor, préside au quatrième jour de la semaine, comme Jupiter; comme Jupiter il lance la foudre : mais le reste de son histoire ne le rapproche en rien du Dieu suprême, adoré à Olympie, et enrichi au Capitole des dépouilles du monde.

[1] Apulée (*De dogmate Platonis*) donne aux planètes des noms tout-à-fait étrangers à ceux des divinités grecques.

[2] Cluvier, *Antiq. geograph.*, cap. XXVIII; Ottius, *De nominibus*, etc., verbo *Ericus*.

Nous convenons que les anciens peuples ont puisé à la même source les principes de l'astronomie, ou, si on veut, de l'astrologie. Ces principes ont fourni à leurs mythologies diverses ce qui s'y trouve de semblable relativement à une planète, à une étoile, à une constellation divinisée. Il faut donc seulement dire que, sous différents noms, le même corps céleste, et non pas le même *dieu*, a été adoré dans des pays différents.

3° La conformité des récits mythologiques, quand l'astronomie ne l'explique pas, offre quelque chose de plus concluant; et toutefois on doit encore se tenir en garde contre les conséquences du style figuré, dont l'emploi, dans l'antiquité, était continuel, et dut souvent produire quelques traits d'une ressemblance trompeuse entre des personnages réels ou allégoriques.

Fidèle à cette précaution, dont la nécessité n'a pas toujours été bien sentie, l'observateur suivra les transformations qu'ont fait subir aux divinités d'un peuple ses communications avec un autre peuple.

Comparant Rome à la Grèce, nous pouvons assurer que, vers la fin de la république, il n'existait plus d'autre différence que celle du nom entre Saturne et *Chronos*, Jupiter et *Zéus*, Junon et *Héra*, Mercure et *Hermès*, Vulcain et *Ephaistios*, Neptune et *Poséidon*, Mars et *Arès*, Minerve et

Athénè, Diane et *Artémis*, Vénus et *Aphrodite*. Mais quelques siècles auparavant les dieux de Rome étaient purement nationaux.

Un exemple indiquera la marche que suivit leur transformation. Varron [1] dit que Vénus n'était point connue à Rome avant l'expulsion des rois ; et peut-être ne le fut-elle que lorsque les Romains pénétrèrent dans la grande Grèce [2]. Cependant, Ovide place Vénus au Capitole, à l'instant où y entrèrent les Sabins, conduits par Tatius [3]. Pline cite un antique autel de *Vénus Myrtea* [4], qui doit être celui de la déesse qu'Ovide dépeint comme veillant alors au salut des Romains ; car ce fut avec des myrtes, en l'honneur de *Vénus Myrtea* qui préside aux mariages, que les deux peuples rivaux se purifièrent à l'instant de consacrer leur indissoluble union.

Adorée chez les Étrusques, *Thana Lartia, reine de la terre*, présidait à la reproduction des êtres. Ce fut cette divinité qui, en consacrant l'hymen d'Hersilie et de ses compagnes, réunit, dans Rome pacifiée, leurs pères et leurs époux. Le charme immortel qui entraîne un sexe vers l'autre a, sur toute la terre, paré des attraits les plus puis-

[1] Macrob., *Saturnal.*, lib. I, cap. XII.

[2] Larcher, *Mémoire sur Vénus*, page 197.

[3] Ovid., *Metamorph.*, lib. XIV, vers. 783.

[4] Plin., *Hist. nat.*, lib. XV, cap. XXIX.

sants la divinité qui en est l'emblème : le nom de *Vénus*, ou *la beauté* par excellence, remplaça le nom étrusque de la déesse, lorsque, dans Rome agrandie, pénétra une mythologie plus étendue, qui rappelait en partie l'*Aphrodite* des Grecs. Quand les Romains connurent celle-ci, ils l'identifièrent peu à peu à leur Vénus, comme ils avaient identifié Vénus à la déesse protectrice de leurs premiers hyménées; et ils ne s'aperçurent qu'à peine de l'accroissement successif qu'avait pris leur histoire religieuse.

Dans cette déduction, nous avons été conduits par les lumières de l'histoire, qui atteste les communications intimes des Romains et des Grecs : si elle n'en parlait pas, la ressemblance des récits mythologiques nous eût à peine autorisés à suppléer à son silence.

§ 70.

La ressemblance des noms est plus concluante. Conjectures à l'appui desquelles elle peut fournir des probabilités, relativement aux communications religieuses entre les peuples anciens.

L'identité des noms inspire plus de confiance : personne ne met en doute que Rome n'ait reçu de l'Égypte et de l'Asie le culte d'*Isis* et de *Mithra*, quoique peut-être sa croyance, relativement à ces

divinités, ne fût pas exactement conforme à celle des pays où l'on dressa leurs premiers autels.

Un monument, découvert près de Toulouse, est consacré au dieu *Héliougmoni* [1]. Serait-il absurde de retrouver dans *Héliougmoni* le nom grec du soleil, *Hélios*, uni à celui du dieu *Ogmios* ou *Ogmion*, que les Romains appelèrent improprement l'*Hercule gaulois*, et qui paraît avoir représenté le soleil des signes inférieurs? Cette dénomination composée peut être l'ouvrage d'un Gallo-Grec, rappelé, par des sentiments pieux, du fond de la Galatie, vers le sol où dormaient les Tectosages ses ancêtres, et jaloux de réunir, sur un monument religieux, les noms que, dans son ancienne et dans sa nouvelle patrie, recevait le dieu du jour. Elle peut être l'ouvrage d'un Grec, amené dans le midi de la Gaule soit par des opérations commerciales, soit par le système militaire [2] qui, sous l'empire, chargeait communément de la garde d'une contrée des guerriers levés dans une contrée lointaine : la réunion de deux divinités, l'une nationale, l'autre étrangère, était familière aux Grecs ; c'est ainsi qu'ils consacraient des autels à *Hermanubis*, à *Hermammon* et à *Hermharpocrate*.

Dans un ancien poëme religieux, conservé par les

[1] *Mémoires de l'académie celtique*, tome I, page 386 et 387.

[2] Voyez ci-après § 87.

Tatars-Kalmouks, on voit régner sur le pays de *Schampala*, situé au nord-est de l'Hindoustan, le *rayonnant Choutouctou*[1]. Le nom de ce roi-pontife, resplendissant sur la terre de l'éclat de la divinité, rappelle le titre des *Khoutouktou*, incarnations divines, chefs supérieurs des prêtres au Thibet[2] et chez les Mongols, et souvent investis de l'autorité civile et politique. On retrouve les mêmes pontifes dans les *Tchoukou* du royaume de Camboge[3], prêtres comme eux de Bouddha, et lui donnant, comme eux, le surnom de *Cha-kia*[4]. Les Chinois appellent *Ché-kia* le prêtre hindou qui, mille ans avant notre ère, apporta le culte de Bouddha au Japon; il y est révéré sous le nom de *Ché-kia-mouni*[5],

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, pages 314-315-318.

[2] Reuilly, *Description du Thibet* (Paris, 1808, in-8°), pages 25-55 et suivantes.

[3] *Nouvelles annales des voyages*, tome III, pages 36 et 50.

[4] *Ibid.*, tome III, page 51.

[5] Par des renseignements puisés dans l'*Encyclopédie japonaise*, M. Abel Remusat établit que *Chakia-mouni* naquit l'an 1029 avant J.-C., et mourut l'an 950. Il était *Hindou*; ses vingt-huit premiers successeurs le furent aussi. (*Nouvelles annales des voyages*, tome VIII, pages 189-192.) Ce fait même ne permet pas de douter que le culte de Wishnou-Bouddha ne fût plus anciennement établi dans l'Hindoustan, et que le prêtre hindou qui l'apporta au Japon ne s'y soit présenté comme une incarnation de la di-

même nom que celui de *Dchaga-mouni*[1] ou *Dscha-dscha-mouni*, que les Kalmouks donnent à l'Être suprême. Ces dénominations identiques, dont la dernière reproduit celle de la religion même appelée *Chiguémounique* chez les Tatars et au Thibet, ne laissent aucun doute sur l'identité du culte, de la divinité et du titre de ses prêtres.

Plusieurs noms d'hommes et de lieux, dans le Camboge, rappellent le nom de *Fo*[2]; et un voyageur chinois y observait, il y a cinq cents ans, comme deux cultes séparés, celui de *Fo* et celui de *Bouddha*[3]. J'en induis que la religion *chiguémounique* a été portée dans le Camboge à deux époques : d'abord par des prêtres hindous, puis par des bonzes probablement Tatars, adorant tous la même divinité, mais prononçant son nom et ré-

vinité et en s'en attribuant le nom, le pouvoir et les titres. Le traducteur de la *Relation de Bogle sur le Thibet* (imprimée à la suite du *Roman* de *Bryltophend*, in-8°, Paris, 1789, page 13) remarque, d'après l'autorité du P. Gaubil, que des documents authentiques conservés au Thibet prouvent que, 1340 ans avant notre ère, ce pays était déjà soumis au pouvoir spirituel d'un pontife de Bouddha, et que la succession des pontifes n'a jamais été interrompue jusqu'à nos jours.

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, pages 273 et 296.

[2] *Ibid.*, tome III, pages 11-97, *passim*.

[3] *Ibid.*, page 36.

citant peut-être sa mythologie d'une manière différente. C'est précisément ainsi que le même culte s'est introduit à deux reprises en Chine [1], prêché d'abord par des brames que les Chinois appellent *Polamen*, et ensuite par des prêtres de *Fo*.

Il suffirait peut-être de suivre une marche analogue, pour découvrir l'origine religieuse de la dynastie mantcheoue qui règne à la Chine, et de chercher dans le *samscrit*, ou dans la langue sacrée du Thibet, l'interprétation, ignorée encore des Mantcheoux et des Chinois, du nom de *Kioro*, et des deux surnoms *Poulkouri-Yongchou*, que se donnait *l'enfant céleste*, tige supposée de cette dynastie [2].

Dans certaines cérémonies mystérieuses, les prêtres grecs et romains se servaient, pour leurs invocations, de noms dont la signification était aussi depuis long-temps ignorée. « Ces noms, » dit Jamblique [3], signifient quelque chose *parmi* » *les dieux*, quoique nous ne les comprenions plus... » Et si, entre les diverses dénominations des divi» nités, nous préférons les *noms barbares*, c'est que

[1] *Zend-Avesta*, tome I, première partie, page 335.

[2] *Éloge de Moukden*, pages 220-225. *Poulkouri* est le nom du lac sur les bords duquel fut conçu miraculeusement et naquit le *Kioro*. Voyez ci-après, § 80.

[3] Jamblichus, *De mysteriis*, cap. XXXVIII : *De nominibus divinis*.

»*les dieux* ont approuvé pleinement l'idiome des »nations sacrées, telles que les Égyptiens et les »Assyriens, comme le mieux approprié aux actes »de la religion.» Ce passage révèle quelles lumières se répandraient sur la *filiation* des religions de l'antiquité, si on connaissait et si on pouvait interpréter tous les *noms sacrés* que les plus modernes ont dû emprunter à des cultes et à des peuples plus anciens.

Nous ne hasarderons qu'un pas dans cette carrière, dont la difficulté égale l'étendue.

Le soin que prit Zoroastre de convertir à sa religion naissante un brame savant et révéré prouve assez que la religion des brames était celle des peuples qu'il prétendait éclairer[1]. Séduire un de leurs prêtres, c'était faire un pas important pour les séduire eux-mêmes. Mais en vain le prophète de l'Ariéma métamorphosa en *Dews*, en génies malfaisants, les *Dewatas* adorés dans l'Inde; en vain il arma contre eux, à tous les instants du jour et de la nuit, et les prières et les bonnes œuvres de ses sectateurs; en vain il les montra sans cesse en butte aux coups des divinités de la *loi pure*, et frappés de la redoutable massue de Mithra[2]: tandis que, dans les contrées soumises à sa parole, il

[1] Voyez ci-après note B, § 4, la preuve de cette assertion.

[2] *Zend-Avesta*, tome II, pages 12 et 13, et *passim*.

s'efforçait d'abolir jusqu'aux derniers vestiges de la religion que la sienne venait déposséder, les noms, ces monuments si frêles à la fois et si durables, se dérobèrent à son autorité, et, subsistant après le renversement de la croyance qui s'y rattachait, attestèrent à jamais l'antériorité de cette antique croyance.

Le nom de chacun des trente jours du mois, chez les parsis, rappelle le génie auquel il est consacré; le vingt-unième porte le nom de *Ram* [1]. C'est peut-être de tous les noms de Wishnou celui sous lequel il reçoit dans l'Hindoustan le plus d'adorations.

Ce rapprochement paraîtrait hasardé, s'il ne se liait avec le suivant.

Des sept êtres divins, produits d'abord par le *temps sans bornes*, le premier de tous, dit Zoroastre, est le génie du soleil; *Ormusd*, dans le zend, la langue sacrée [2], et en pehlvi *Anhouma* [3]. Les fidèles, les *adorateurs* de la *divinité* [4] n'ont pas, en

[1] *Zend-Avesta*, tome II, page 524.

[2] *Ehorô mezdaô* (*Zend-Avesta*, tome II, page 435); *Houèrè*, soleil (*Ibid.*, page 464); *Mazdè*, Ormusd-dieu (tom. I, IIe partie, page 88).

[3] *Ibid.*, tome II, pages 435 et 476.

[4] *Mazdièsnô*, ou *Mazdeïésnoesch*, qui *invoque la divinité*; noms des adorateurs d'Ormusd en langue zend. (*Ibid.*, page 453, et tome I, IIe partie, page 88.)

cette langue, d'autre dénomination que celle d'hommes qui invoquent *Anhouma*[1]. Le premier jour de chaque mois, dédié à Ormusd, l'est en pehlvi à *Anhouma*[2]. Enfin, *Anhouma*, dans le *Boun-dehesch*[3], est le nom de la plus considérable des planètes, de celle que les Égyptiens et les Grecs avaient consacrée au dieu-soleil des signes ascendants, à Osiris, à Jupiter ; et, dans la langue sacrée, *Ormusd* est le *nom divin* qu'Ormusd lui-même a imposé à la même planète[4].

Ainsi, Zoroastre a laissé subsister dans sa religion le nom d'un des personnages les plus importants de la mythologie hindoue. Wishnou, sous le nom de *Ram*, combat un géant presque invincible : il est secouru à propos par le dieu-singe *Anhouma*. Après plusieurs exploits, *Anhouma* tombe au pouvoir du géant, qui veut, mais en vain, le mettre à mort. Le dieu-singe déclare que, *pour lui ravir sa*

[1] *Zend-Avesta*, tome II, page 453.

[2] *Ibid.*, page 523.

[3] *Boun-dehesch*, § 5, *Zend-Avesta*, tome II, page 356.

[4] *Ibid.*, *ibid.*, note 2. « Ormusd les rendit lumineux et » leur donna des noms divins... qui sont *Kévan* (Saturne), » *Ormusd* (*Anhouma* Jupiter)..., *Béhram* (Mars), *Sched* » (le brillant, le soleil), *Anahid* (Vénus), *Tir* (Mercure), » *Mâh* (la lune). » Le lecteur a déjà remarqué sans doute que l'ordre dans lequel les planètes sont nommées est celui qui a présidé à la dénomination des jours de la semaine.

force indomptable et son immortalité, il suffit d'envelopper sa queue d'étoupes imbibées d'huile, auxquelles on mettra le feu. On essaie ce secret; et *Anhouma* aussitôt porte l'incendie dans le palais, dans la ville et dans les campagnes. Sans examiner pourquoi, sous deux rapports, l'histoire de Samson ressemble à cette fable, nous la rapprocherons de celle par laquelle on expliquait une fête célébrée de temps immémorial à Carséoles, ville du Latium. On y faisait courir des renards chargés de torches enflammées, en mémoire, dit Ovide [1], d'un enfant de *douze* ans, qui jadis incendia les moissons de la contrée en y lâchant un renard enveloppé de paille embrasée. Volney, qui assigne à cette pratique religieuse une origine phénicienne, y a reconnu le symbole du soleil [2]. Son explication, fortifiée par le nombre mystérieux des années de l'enfant incendiaire, est confirmée encore par la fable d'*Anhouma* et l'identité de ce personnage avec *Ormusd* ou le soleil.

Cette identité est féconde en conséquences.

1° Zoroastre, comme les Égyptiens, divisa le mois en trois décades ou *décans*, dont le premier jour (comme celui de notre semaine) était consacré au soleil.

[1] Ovid., *Fast.*, lib. IV, vers. 681-712.

[2] Volney, *Recherches nouvelles*, etc., *Œuvres complètes*, tome IV, pages 41 et 42.

Le premier du mois est dédié à Ormusd ou Anhouma ; le onzième à *Zabséba* ou *Khorschid*[1], noms pehlvi et persan du soleil ; le vingt-unième à *Ram*, au génie[2] qui, pendant la moitié des douze mille ans de la durée du monde, portion de temps confiée aux soins d'Ormusd, *veille sur l'univers et distribue des plaisirs purs et certains* : ces traits caractérisent le soleil des signes supérieurs. Ailleurs, la vénération des parsis donne au génie du vingt-unième jour, à ce *Ram* dont le culte est né dans l'Hindoustan, les titres de *révolution du monde*, d'être absorbé dans l'excellence[3] : c'est le soleil, âme de l'univers et régulateur éternel des siècles.

2° Wishnou, dans la mythologie hindoue, est aussi le soleil, âme de l'univers. L'*Avatar*, ou incarnation où il parut sous le nom de *Ram*, est représenté sur un bas-relief des temples souterrains d'Ellora. On y voit *Anhouma*, qui arrête le char du soleil, enlève le dieu et le transporte au camp de *Ram*[4]. Il est difficile de peindre plus éner-

[1] *Zend-Avesta*, tome II, pages 523 et 524 et page 503.

[2] Petit *Si-Rouzé*, jour *Ram*. (*Zend-Avesta*, tome II, page 321, au texte et à la note 2).

[3] Grand *Si-Rouzé*, jour *Ram*. (*Zend-Avesta*, tome II, page 331.)

[4] Madwin, *Quelques détails sur les temples souterrains d'Ellora : Bibliothèque universelle*, *Littérature*, tome XVI, pages 350 et 351.

giquement le soleil, remontant dans les signes supérieurs ou les *six mille* d'Ormusd, et rentrant ainsi sous l'empire de *Ram*, qui, suivant Zoroastre, veille sur le monde pendant ce temps et le comble de biens. Ce second rapprochement confirme le premier; et il nous conduit à une conjecture intéressante. Les *avatars* de Wishnou furent probablement dans l'origine des tableaux empruntés au zodiaque, et représentaient, dans chaque signe [1], le triomphe du soleil sur le génie malfaisant des ténèbres et de l'hiver : l'*avatar* que nous venons de citer nous paraît réunir les constellations opposées du *sagittaire* et des *gémeaux*, figurées par *Ram* et par son frère, archer si redoutable qu'il *tue mille hommes d'un seul coup de flèche*. Ce qui rend notre idée encore plus plausible, c'est que la planète consacrée à *Anhouma* (Jupiter) a son *domicile* astrologique dans la constellation du *sagittaire*.

3° *Anhouma* n'est plus chez les Hindous qu'une divinité subalterne : le temps lui a fait subir une dégradation analogue à celles de Pan et de Vertumne, chez les Grecs et les Romains. Mais un temple magnifique, qui lui a été élevé dans la ville de Calicut, atteste ses anciens honneurs; la tradition lui attribue une naissance miraculeuse, et annonce qu'au renouvellement du monde, à la fin

[1] Voyez ci-après note C.

de *l'âge de Brama*, il succédera à cette divinité dans la conduite de l'univers [1]; ainsi, dans la croyance des Tatars Kalmouks, *Dchaga-Mouni*, à la fin de son règne, doit être remplacé par *Maïdari* [2]. Ainsi le soleil équinoxial, en entrant dans une constellation, était censé succéder au soleil qui avait parcouru, pendant un cycle de vingt-un siècles et demi, la constellation précédente.

4° L'hospitalité dont jouissent les singes dans quelques temples de l'Hindoustan, et la vénération qui les fait, au Boutan, regarder comme des êtres sacrés [3], sont des conséquences de l'honneur qu'ils ont eu d'être jadis le symbole du soleil. A Ceylan, où régnait le géant vaincu par *Anhouma*, un singe était adoré, et on conservait une dent du *dieu-singe*, que les conquérants portugais firent solennellement brûler. Le dieu des Siamois, *Sommona-codom*, et *Thévatat*, son frère et son rival, se sont incarnés sous la forme de singes [4]. L'allégorie qui

[1] Voyez, entre autres autorités, Noël, *Dictionnaire de la fable*, art. *Hanumap* ou *Hanuman*. L'orthographe du nom du dieu-singe varie souvent, mais se rapproche toujours de celle que nous avons adoptée. W. Jones, dans la préface de *Sacontala*, l'écrit *Hanumat*.

[2] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, page 273.

[3] Turner, *Ambassade au Thibet*, etc., tom. II, pages 226 et 227.

[4] Tachard, *Premier voyage à Siam*, pages 400-407.

a rendu ainsi le *singe* un emblème de l'astre du jour, peut, quelle que soit son origine, nous faire trouver moins étrange que dans le royaume de *Hiroumba* ou *Katchar*, qui a récemment échangé la religion de Bouddha contre celle des brames, le *pavillon national* offre encore la représentation d'un singe [1]; que les Thibétains se croient issus originairement d'une race de singes [2]; et que jadis un prêtre, considéré lui-même comme une incarnation divine, ait converti un grand nombre de singes au culte de Bouddha [3].

5° A la même source remonte le culte qu'obtenaient les singes en Égypte.

Sans recourir aux communications religieuses qui ont certainement eu lieu entre l'Égypte et l'Hindoustan, sans même rapprocher de *Sommonacodom* et de son frère, incarnés sous la forme de *singes*, la constellation des *Gémeaux* figurée par *deux singes* dans un planisphère égyptien [4], il suffit de rappeler que le singe cynocéphale était un

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome XV, pages 358 et 362.

[2] *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* (seconde édition), tome XV, pages 22 et 23.

[3] *Nouvelles anniales des voyages*, tome XIII, pages 420 et 421.

[4] Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*, planche 1re, fig. 2. Kircher, *Oedip. aegypt.*, tome II, partie 1re.

des emblèmes d'Osiris-soleil. L'*Osirites* ou *Cynocephalia* [1], plante employée dans les opérations magiques, rappelait également le nom du dieu et celui de son emblème. Dans un style qui nous semble bizarre, mais dont les anciens n'étaient point choqués, les Égyptiens assuraient qu'aux deux équinoxes de l'année le cynocéphale rendait son urine à des intervalles égaux, douze fois pendant le jour et douze fois pendant la nuit; ce qui conduisit à faire de cet animal l'hiéroglyphe des équinoxes, et à observer la division de la journée en vingt-quatre heures [2]. Traduite du style figuré, cette phrase signifie que l'image du cynocéphale, emblème du soleil équinoxial, renfermait une clepsydre dont l'eau, par une émission régulière, marquait la succession des vingt-quatre heures dans la journée. Horus Apollo nous apprend qu'en effet la clepsydre égyptienne avait la forme d'un singe assis et qui urine [3].

Combien d'allégories semblables, recueillies et

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. XXX, cap. II. La même plante est nommée *tombeau d'Osiris* (*osireos-taphé*) dans Apulée (*Apolog.*, cap. LXXXVI). Sur le rapport existant entre les *équinoxes* et la sépulture d'Osiris, voyez Dupuis, *Origine de tous les cultes*, tome II, pages 533-557 (in-8°).

[2] *Encyclop. méthod.*, *Antiquités*, art. *Cynocéphale*. Horus Apollo, *Hieroglyph.*, lib. I, cap. XV.

[3] Horus Apollo., *Hieroglyph.*, lib. 1, cap. XV.

méconnues par les échos de toutes les explications fabuleuses que les prêtres accordaient à la curiosité du vulgaire, puis insérées comme des faits dans l'histoire naturelle, où l'observation journalière devait les démentir ! Suivant Mucianus, cité par Pline, les cynocéphales s'affligent de l'obscurité de la lune dans les néoménies, et se réjouissent ensuite du retour de sa clarté [1]. Horus Apollo répète cette fiction, pour expliquer deux hiéroglyphes égyptiens [2] : les yeux fixés vers la terre, le cynocéphale indiquait le temps où la lune, relativement à nous, se trouve entièrement privée des regards du soleil ; debout, *couronné*, et regardant la lune naissante, il marquait l'instant où elle recommence à réfléchir vers nous la lumière ; dans l'un et l'autre hiéroglyphes, il est aisé de voir que la position de l'animal sacré représente celle du soleil par rapport à notre satellite.

6° Il paraîtra téméraire d'assigner pour origine à une cérémonie usitée dans le Latium une fable hindoue : celle d'*Anhouma* a pu toutefois y arriver médiatement par la Phénicie [3] ; et, dans un pays où les singes à queue étaient peu connus, un de

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. LIV.

[2] Horus Apolla, *Hieroglyph.*, lib. I, cap. XIII et XIV.

[3] Volney (*loc. cit.*, page 41) assure qu'en phénicien, *Carséoles* signifie *ville des renards*. La cérémonie religieuse était donc antérieure à l'existence de la ville, puisqu'elle en dé-

ces animaux, représenté avec une queue enflammée, et tel qu'on le voit dans le tableau hindou, a pu rappeler la figure d'un renard, et donner naissance à la pratique religieuse de *Carséoles*, et à la légende par laquelle on prétendait l'expliquer.

§ 71.

Noms des divinités d'une religion, conservés ou transportés dans une autre.

Tant de notions importantes qu'un seul rapprochement de noms a fournies invitent à multiplier les recherches du même genre. Considérée sous ce point de vue, la mythologie ancienne de l'Arménie offrirait, je crois, quelques richesses. Non que j'admette la prétention des chrétiens de ce pays, qui, depuis le cinquième siècle, ont nié que leurs ancêtres eussent jamais professé la religion de Zoroastre[1]: ils voulaient par là donner une base religieuse à l'indépendance nationale, et briser les nœuds qu'avait serrés, entre eux et les Persans, une conformité immémoriale de croyance;

termina le nom; et elle y avait été importée d'un autre pays, sans doute de celui dont l'idiome explique ce nom.

[1] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur la religion et sur le gouvernement des anciens Arméniens.* (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, pages 287-289.)

mais sur quoi se fondaient-ils? Sur l'assertion que le Persan adorait le feu matériel, qui ne fut jamais pour eux qu'un emblème : cette assertion n'est pas exacte. Sur ce que, pour honorer le soleil, ils allumaient, une fois l'an, le feu sacré, que les Persans conservaient perpétuellement allumé [1] : ce n'est qu'une différence dans le rite; différence si simple, qu'on en retrouve l'équivalent dans les diverses contrées où sont dispersés les restes des sectateurs de Zoroastre, sans que pour cela les parsis cessent de se regarder les uns les autres comme orthodoxes ; différence moins importante que les dissentiments sur le dogme qui distinguent les sectes de l'islamisme ou celles du christianisme, sans en faire autant de religions différentes. Quand les Persans n'auraient pas toujours affirmé que leur culte était le même que celui de l'Arménie (affirmation probante ; car, en fait de religion, nul n'adopte légèrement des frères étrangers); quand l'histoire ne peindrait pas, et précisément au cinquième siècle, les efforts des chrétiens vers l'indépendance, rendus inutiles par les efforts contraires de leurs compatriotes, qui, sectateurs fidèles de Zoroastre [2], ne

[1] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur la religion et sur le gouvernement des anciens Arméniens.* (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, pages 285-288).

[2] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 321.

séparaient pas leur cause de celle des Persans ; pour ramener à la vérité, il suffirait de l'identité des noms d'Aramazte et d'Ormusd [1], de *Mihr* et de *Mithra*, identité confirmée par celle des attributs de ces divinités, et aussi par la multitude de noms d'hommes dérivés de leurs noms, et usités également chez les Perses et chez les Arméniens [2].

Mais la tolérance religieuse admit en Arménie et finit par y naturaliser les dieux de diverses colonies étrangères [3]. Quelques légendes semblent empruntées à l'Égypte, d'autres à l'Hindoustan. Dans *Anahid* [4], déesse de la nature, de la sagesse et de l'éternité, il est difficile de méconnaître l'*Anaïtis* des Assyriens, et la Diane *Anaïtis* qui avait un temple en Lydie [5]. Son nom rappelle aussi celui d'*Anahid*, imposé par Ormusd [6] à l'astre resplendissant qui, le dernier de tous, disparaît au lever du

[1] M. Chahan de Cirbied reconnaît lui-même que le même dieu était adoré en Arménie et en Perse, sous les noms d'Aramazte et d'Ormusd (*Recherches curieuses*, etc., page 31.) Il prétend à la vérité que ce dieu était le roi Bélus : mais on sait que *Bélus* était un des noms du soleil avant de devenir celui d'un roi d'Assyrie.

[2] Chahan de Cirbied, *Mémoires sur la religion et sur le gouvernement des anciens Arméniens*, page 287.

[3] *Idem, ibid.*, pages 298 et 299.

[4] *Idem, ibid.*, pages 291 et 292.

[5] Pausanias, *Laconic.*, cap. XVI.

[6] *Zend-Avesta*, tome II, page 356.

soleil, et, le premier, brille dans le crépuscule ; à l'astre qui a souvent été consacré comme emblème à la nature éternelle, toujours jeune de beauté, toujours réglée par l'ordre le plus sage, toujours versant sur les races vivantes les trésors d'une inépuisable fécondité [1].

Zoroastre changea en génies du crime et de l'impureté les divinités protectrices de l'Hindoustan ; les Grecs modernes ont transporté aux fantômes malfaisants que leur crédulité voit errer pendant les longues nuits d'hiver le nom de *Sabazius* [2] si révéré de leurs ancêtres ; aux mêmes lieux où *Crodo* fut adoré par les anciens Germains, son nom,

[1] Sous le nom d'*Asdlig*, *la belle étoile* par excellence, la planète de Vénus était, en Arménie, l'objet d'un culte particulier. (Chahan de Cirbied, *loc. cit.*, page 293.) Ainsi le soleil, dont presque tous les dieux du polythéisme offraient l'emblème, fut spécialement adoré sous le nom d'Apollon ; et l'astre des nuits, qui recevait des hommages sous le nom de lune, était aussi Hécate, Diane, et même Isis. La pluralité des noms indique souvent des emprunts faits par un culte récent à des cultes plus anciens.

[2] *Loups sabaziens*, loups-garoux. (Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome IV, page 415.) *Sabazius*, dieu des Thraces, fut pris par les Grecs pour Bacchus. Voyez Hesychius, verb. *Sabasios;* et Suidas, verb. *Sabasios* et *Sabi;* Herodot., lib. V, cap. VII; Diod. Sic., lib. IV, cap. II. Jupiter fut aussi appelé *Sabazius*, comme nous l'apprend Julius Firmicus (*De errore profan. relig.*, in-12, 1603, pag. 35.) Le

dans la langue vulgaire, désigne une chose funeste, exécrable, diabolique[1]; on a souvent attribué à des esprits infernaux la construction des monuments druidiques qui rappellent aux descendants des anciens Gaulois la religion de leurs pères. De pareilles métamorphoses surprennent peu; on s'attendrait à les rencontrer partout, et à voir constamment les divinités d'une religion devenir les *mauvais principes* dans la religion qui lui succède. Un obstacle puissant s'y oppose. Le vulgaire s'attache de préférence aux lieux et aux noms consacrés ; c'est de sa religion ce qu'il connaît avec le plus de certitude, plié de bonne heure à croire sans comprendre : l'habitude immortalise le respect dont les noms et les lieux sont les objets; par un mélange profane, elle défigure les religions, et, comme en Arménie, obscurcit leur origine.

Telle est l'énergie de la routine populaire, que le christianisme même a cru lui devoir quelques concessions. Le pape saint Grégoire-le-Grand prescrivait de conserver les temples pour les transformer en églises, afin qu'entraîné par l'habitude le peuple s'y rendît volontiers et adorât le vrai

commentateur de Firmicus, Joh. à Wower, rapporte une inscription consacrée à Jupiter *Sabazius*. (*Ibid.*, pag. 113.) Sous le nom de *Sabazius*, le soleil était adoré en Thrace et en Phrygie. (Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. XVIII.)

[1] Jac. Tollii *Epist. itiner.*, etc., pag. 34.

Dieu aux lieux où il adorait des idoles[1]. L'un de ses successeurs, Boniface IV, consacra à *tous les saints* et à la vierge Marie le Panthéon, dédié auparavant à Cybèle et à *tous les dieux*[2]. Les chefs de la religion n'hésitèrent pas non plus à accueillir des rapprochements de noms propres, à reporter sur les personnages qu'elle révère la vénération que certains lieux, certaines époques voyaient jadis éclater pour les dieux d'une autre religion. La fête de saint *Denys* et de ses compagnons saint *Éleuthère* et saint *Rustique* a remplacé les fêtes *Dionysialia* et *Rustica*, célébrées chez les Grecs en l'honneur de Bacchus, dont *Éleuthéros* était un surnom. Le dieu même fut long-temps honoré, vers la même date du mois, sous le nom de saint *Bacch* ou saint *Bacchus*[3]. Le temple élevé à la *Victoire* par Marius, au-dessus du champ de bataille où il

[1] *Ecclesiast. Histor. gentis Anglorum Venerab. Bedae Presbyt.*, pag. 42, verso. (Édition de 1566.) Plusieurs cérémonies du polythéisme furent, par un motif semblable, introduites dans la religion nouvelle. Saint Épiphane, qui nous apprend que la *procession* des *Rameaux* avait été prise du culte de Sérapis (*Adversus haeres.*, lib. II, cap. LXIV), regardait ces emprunts faits aux mystères païens comme la source d'un grand nombre d'hérésies. (*Ibid.*, lib. III, cap. XII.)

[2] Platina, *Vit. pontific.*, in Bonifac. IV.

[3] Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris* (7 vol. in-8°, Paris, 1821, 1822), tome I, pages 112, 113, 158, 159, 179, 182.

triompha des Cimbres, est devenu une chapelle consacrée à sainte *Victoire*. Athènes[1] a vu le temple de sa protectrice, Minerve déesse de la *sagesse*, se changer en une église dédiée à la sagesse divine, sainte *Sophie*. Le dieu des montagnes supérieures, celui qui, à ce titre, avait des autels sur le sommet le plus élevé des Alpes où l'industrie humaine se fût ouvert un chemin, *Gothard*[2], a cédé à saint *Gothard* son culte et son nom. La lune, dont le cours règle éternellement le cours des années, *Anna-perenna*, était devenue chez les Romains la sœur de l'infortunée Didon[3] : dans sa chapelle, voisine de l'ancienne Lavinie, on adore aujourd'hui la mère de la sainte Vierge, sous le nom d'*Anna-petronilla*[4]. La légende rapporte que saint *Seine*[5], fils du comte Maïmon, fit miraculeusement sortir de terre, non loin du bourg qui a conservé son nom, la source du beau fleuve dont les eaux tra-

[1] *Rapport des travaux de la troisième classe de l'Institut de France*, juillet 1813. (*Magasin encyclopédique*, 1813, tome V, page 267.)

[2] C'est ce qu'a démontré le baron de Zurlauben, dans une *Dissertation* citée par Demayer. *Voyage en Suisse* (Paris, 2 vol. in-8°, 1786), tome I, page 302.

[3] Ovid., *Fast.*, lib. III, vers. 656 et 645-654.

[4] C.-V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium* (in-8°, Genève, 1805), pages 196 et 197.

[5] On voyait à Saint-Seine un monument qui représentait ce miracle : je crois qu'il a souffert des dégradations en 1793.

versent aujourd'hui la capitale de la France. Le nom de la *Seine* est antérieur à la naissance du christianisme ; il n'est donc pas téméraire de soupçonner que le saint a succédé aux honneurs du fleuve jadis divinisé.

Les Bohémiens adoraient, sous le nom de *Sviatovid*, le soleil, dieu de la guerre, dieu de la reproduction universelle [1]. « Quand ils se convertirent au christianisme, on trompa, en quelque » sorte, leur superstition ; et Vytcheslaf, leur prince, » leur donna les reliques de saint Gui, saint *Vitus*, qui devint leur patron... Dans la langue sla» vonne, il n'y a aucune différence de prononcia» tion entre le nom de l'ancienne idole [2] et celui du » saint. »

Si un culte sévère, jaloux, exclusif, a pu descendre à tant de tolérance, s'étonnera-t-on de voir des religions mythologiques conserver quel-

[1] Lévêque, *Histoire de Russie*, tome I, pages 62, 63 et 66, 67. Le même saint est très révéré du peuple dans le Frioul, dans la Carinthie et dans la Dalmatie, etc. Il donne son nom à plusieurs lieux : l'un a été le théâtre de son martyre, l'autre possède la sépulture. La ville de Fiume porte aussi le nom de *Saint-Veit*.

[2] La statue de *Sviatovid* avait quatre visages. A Milan, une église, aujourd'hui fermée, était consacrée à *saint Jean aux quatre faces*. Le saint y avait peut-être succédé à un *Janus quadrifrons*, ou à quelque autre divinité solaire représentée avec quatre visages.

quefois les noms des divinités plus anciennes qu'elles avaient pu détrôner, sans pouvoir abolir leurs impérissables souvenirs?

1° Le culte de *Mithra*, du *Soleil-Taureau*, fut, je le soupçonne, antérieur à la prédication de Zoroastre, et institué par Djem-schid dans la vue de conformer l'emblème religieux au changement que la *précession* avait opéré dans l'état du ciel, en transportant, des Gémeaux au Taureau, l'équinoxe du printemps[1]. Si ma conjecture est fondée, si ce culte, que ne repoussaient point les doctrines tolérantes de l'Hindoustan, devint dès lors national dans l'Iran, et partagea, avec la mémoire de Djem-schid, la vénération des peuples, j'explique pourquoi Zoroastre, quand il renversa les doctrines hindoues et établit une religion exclusive et très différente du culte mithriaque, voulut néanmoins ne paraître que renouveler l'œuvre de Djem-schid; j'explique pourquoi, en éloignant *Mithra* de la première place, il le proclame *un être créé par Ormusd, plus grand et plus parfait que les* Izeds *du ciel*[2];

[1] Était-ce en mémoire de la fondation du culte du *Taureau* équinoxial que *sept* princes du nom d'*Athvian*, descendants immédiats de Djem-schid, avaient pris des surnoms qui rappellent les bœufs, les taureaux? (*Boun-Dehesch*, § 22; *Zend-Avesta*, tome II, page 417.) Relativement à Djem-schid, voyez ci-après, note B, § 7.

[2] *Zend-Avesta*, tome II, page 10.

pourquoi les hymnes que le Mazdéiésnan adresse à *Mithra* sont remplis des qualifications les plus pompeuses; pourquoi surtout celui-là pèche contre *Mithra* qui manque à sa promesse, à la foi qu'il a donnée *en mettant les mains l'une dans l'autre*[1]... Je vois, dans ce dernier trait, une preuve que, depuis des siècles, *Mithra* était le garant reconnu des promesses et des serments.

Le *Hom* est un arbuste sacré dans la religion des parsis : ses branches et le suc qu'on en exprime jouent un rôle important dans les cérémonies du culte. Un tel choix, de la part d'un législateur et d'un prophète, serait-il l'effet du caprice ou du hasard? Non; et quand je vois, sous le même nom de *Hom*, attaché à l'arbuste, un *Ized*, un génie puissant dont le soin le plus cher est de veiller au bonheur des hommes et des créatures animées, et qui, pieusement invoqué, accorde aux pères des fils doués de qualités et de vertus excellentes, j'ose deviner la pensée de Zoroastre. Dans la religion des brames, comme dans celle de Wishnou, *Oum* ou *Om* est le mot par excellence, le mot qui renferme les trois *Védas*, le nom de la divinité suprême[2]. Cette syllabe auguste dut être jadis, comme elle l'est aujourd'hui, présente à tous les esprits, et unie toujours à des idées de bonté et de puissance. Ne

[1] *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 287 et suivantes.

[2] *Oupnek'hat*, Brahmen, XLV.

pouvant l'arracher du souvenir des hommes qu'il vient convertir, Zoroastre profite d'une ressemblance de nom pour détourner leur vénération et leurs espérances sur un arbuste employé dans tous les actes religieux, ou plutôt sur un génie tellement identifié au végétal sacré, qu'en recevant le suc du *Hom*, c'est l'*Ized Hom* lui-même que *mangent* les mazdéiésmans [1].

2° En des temps reculés, sous le nom de *Jumala* [2], le soleil, âme de la nature, père du feu et de la lumière, paraît avoir été le dieu suprême des Biarmiens, des Finois, des Lapons, et probablement aussi des *Jettes*, habitants aborigènes de la Scandinavie. *Jumala*, en finois et en lapon [3], signifie

[1] « Celui qui vous célèbre, ô *Hom*; celui qui vous *mange*, » etc... *Hom* que l'*on mange*, le maudit, etc. » (*Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 113-117.)

[2] Scheffer (Jean), *Histoire de la Laponie*, etc., traduction française, 1 vol. in-4°, Paris, 1678, pages 33, 34, 35, 36.

[3] Scheffer (Jean), *Histoire de la Laponie*, etc., pages 19 et 151. En finois, *Jumala*, dieu; en lapon, *Jubmal* ou *Immel*, suivant Scheffer; et dans l'*Asia polyglotta* de M. J. Klaproth, *Jomala, Jommal, Jomal*, dans les trois premiers dialectes finois-germaniques; et en lapon, *Jabmel et Ibmel. Himmel*, en teuton, signifie ciel: si l'on trouve trop hardi ce rapprochement, qui rappelle ceux que nous avons faits § 66, etc., nous observons que, jusqu'à l'invasion des *Ases*, la langue finoise peut avoir régné dans une partie de la Germanie. (Voyez ci-après, § 74.)

encore *dieu*, quoique, depuis bien des siècles, dans toutes ces contrées, un dieu nouveau ait renversé les autels de *Jumala*, et lui ait ravi, avec les honneurs divins, la couronne de *douze pierres précieuses* qui décorait sa tête.

Cette révolution s'opéra par l'invasion d'un peuple du midi dans la péninsule scandinave[1]. *Thor* était son dieu suprême; *Thor*, désigné par l'honorable épithète d'*Auka* (très ancien); *Thor*, le maître du tonnerre, et qui, ainsi que Jupiter foudroyant, a donné son nom au cinquième jour de la semaine[2]. Après lui, marchait *Odin* ou *Hlodin*, le *Wodan* des anciens Teutons, dont le quatrième jour de la semaine retrace la dénomination[3]; le soleil brillant et enflammé, uni souvent, dans le même culte, à la terre, *Hlodana* ou *Hlodyn*, considérée comme son épouse. *Freyr* ou *Friggo*, le soleil générateur, joint à sa sœur *Freya* ou *Frigga*, déesse de la fertilité, emblème de la nature reproductrice, formait, avec les deux premiers, un groupe analogue à la *Trimurti* ou trinité des Hindous. *Freyr*,

[1] Voyez la *Dissertation* de M. Munter, *sur la plus ancienne religion du Nord avant le temps d'Odin*, extraite par M. Depping. (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, pages 216-231.)

[2] *Thursday*, jeudi.

[3] *Wednesday*, mercredi. *Freya* a donné son nom au vendredi, *Freitag*, *Friday*.

en effet, ne faisait qu'un avec *Freya*, comme *Odin* avec *Hloudana*, suivant l'ancienne idée, conservée dans l'Hindoustan, que les divinités ont les deux sexes, ou en changent à volonté : c'est le symbole des énergies actives et passives de la nature.

Au second rang, paraissait *Tyr*, fils d'Odin et dieu de la guerre. *Locke*, dieu du feu, jadis confondu avec *Jumala* par les aborigènes, n'avait pas entièrement perdu ses honneurs : avec une confiance soumise, la presqu'île entière venait encore consulter son oracle.

Comme Zoroastre peint Ormusd et Mithra sans cesse occupés à combattre les *Dews*, les divinités de l'Hindoustan; ainsi les divinités vaincues par Thor, et repoussées, avec leurs adorateurs, dans les cavernes glacées de la Laponie et de la Finlande, y étaient encore poursuivies par l'*Aijekewetschera*, marteau redoutable qui arme la main de Thor[1], comme la massue armait la main de Mithra. Une nouvelle défaite les y attendait : elles disparurent; et la religion nationale des Lapons, celle dont, jusqu'à nos jours, ils ont associé quelques restes au christianisme[2], présenta désormais à l'adoration le groupe des trois grandes divinités scandinaves.

[1] Munter, *Sur la plus ancienne religion*, etc., page 217. J. Scheffer, *Histoire de la Laponie*, page 68.

[2] J. Scheffer, *ibid.*, etc., pages 34-36 et 64-73.

Maître du tonnerre, et broyant sous son invincible *marteau* la tête des mauvais génies, *Thor* était le dieu suprême. *Baiwe*, le soleil, adoré quelquefois dans le même temple que *Thor*, rappelait *Odin* ou *Hlodin*. Dispensateur des bienfaits de *Thor*, *Stoor-Junkare* régnait sur la nature animée, et prodiguait aux hommes les biens de la terre. A ces traits on reconnaît *Freyr* ou *Friggo*; et d'autant mieux, que *Stoor-Junkare* n'est point un *nom*, mais un *titre* équivalent à *puissant gouverneur*, titre probablement moderne, et même inconnu dans quelques parties de la Laponie[1]. Les Lapons ont adoré aussi la déesse *Wirku* ou *Wiru*, surnommée *Accha*, la *vieille*, l'*ancienne* : son nom, prononcé probablement *Vricu* ou *Vrécu*, est celui de *Freya* ou *Frigga*, décorée de l'épithète d'*Auka*, que les Lapons donnaient aussi à leurs trois grands dieux, et à *Thor* plus spécialement. *Auka* ou *Aijecka* signifie, en finois, aïeul, trisaïeul, très ancien[2]. Cette épithète, également conservée à *Thor* dans la Scandinavie, semble indiquer que les fondateurs de sa religion appartenaient à la nation finoise.

Une tribu guerrière, détachée de l'immense famille des Scythes, les *Ases* envahissent la Scandi-

[1] J. Scheffer, *Histoire de la Laponie*, pag. 64, 69, 71 et 368.

[2] *Idem*, *ibid.*, pages 65 et 67, 68.

navie, et, à leur tour, repoussent dans les déserts de la Laponie, et même de la Sibérie, les opiniâtres sectateurs de l'ancienne religion [1]. A leur tour, ils imitent, dans ses deux parties, l'exemple donné par Zoroastre : le dieu indigène *Locke* devient père du principe de tout mal, du grand *serpent*, mortel ennemi des *Ases* et de leur peuple. Relégué au fond d'une caverne affreuse, *Locke* y gémit sous le poids de chaînes pesantes ; et là toutefois l'ancienne renommée de ses oracles lui attire encore des adorateurs [2].

Les autres objets de la vénération publique sont traités avec moins de rigueur. *Odin* est le nom qu'a adopté le chef des *Ases; Odin* sera le chef des dieux. *Freya*, la *déesse aux larmes d'or*, sera son épouse, et recevra seule les hommages qu'elle partageait avec *Freyr*, voué désormais à l'oubli. Satisfait d'avoir usurpé sur *Thor* le premier rang, *Odin* n'essaie point de lui enlever la prérogative de lancer la foudre ; il l'adopte au contraire pour fils, et la nouvelle croyance s'efforce peu à peu de confondre *Thor* avec *Tyr*, le fils de l'ancien *Odin*, le

[1] Suhm (cité par M. Munter, *loc. cit.*, page 217) dit que, sur les frontières de la Sibérie, une tribu voisine des Ostiaks reconnaît encore pour ses dieux *Thor*, *Odin* et *Frigga*, et que le nom de *Thor* est vénéré par les Tschouvasses de Casan.

[2] Saxo-Grammaticus, *Danic. Histor.* (in-folio, Francofurt. ad Moenum, 1576), lib. VIII, pag. 147-149.

dieu subalterne de la guerre : mais une tradition plus puissante s'y oppose ; loin de laisser périr la mémoire de cette révolution, elle nomme *Auka-Thor*, *Thor*-l'ancien, le dieu détrôné, et *Asa-Thor*, celui que les *Ases* invoquent au milieu des combats.

En conservant des noms consacrés par une antique vénération, la politique des novateurs rendit facile la succession de la nouvelle croyance à l'ancienne; et d'autant plus, que dans l'une et dans l'autre on ne doutait point que Thor et Odin n'eussent plus d'une fois revêtu la forme humaine et conversé ainsi avec leurs adorateurs : la religion des Ases pouvait donc ne paraître qu'un nouvel avénement des divinités. Par cette raison même, il est difficile de fixer l'époque de son triomphe complet : comment donner une date précise à ce qui a dû s'opérer progressivement ? L'époque de son commencement n'est pas moins incertaine : elle flotte dans un intervalle de quatre cents années. L'invasion des *Ases* eut lieu dans le premier siècle avant Jésus-Christ, selon Sperlinghius[1]. A l'appui de son opinion, vient un passage de Jornandès[2], qui, vers le temps de Sylla, peint un législateur civilisant les Goths de la Thrace et de la Mœsie, et guidant en Germanie leurs courses dévastatrices. M. Gra-

[1] Sperlinghius, *Nouvelles littéraires de la Baltique* (1699), page 174.

[2] Jornandès, *De rebus gothicis*, cap. XXXIII-XXXV.

berg de Hemsöe recule jusqu'à la fin du quatrième siècle de notre ère l'expédition du dernier Odin[1]. Voilà une nouvelle application de notre remarque sur la *multiplicité-homonyme* de certains personnages, historiques à la fois et mythologiques, tels que les Orphée et les Zoroastre. Saxo Grammaticus, écrivain qui paraîtrait plus exact s'il rangeait les événements qu'il rapporte dans un ordre chronologique, et qui le serait moins en effet, puisqu'il n'a pour guide que les *Sagas* qui n'en suivent aucun, Saxo Grammaticus indique évidemment l'apparition de plusieurs Odins. Le dieu époux de *Freya* disparaît pendant quelques années[2] : un magicien habile se substitue à lui ; son nom, *Myth-Odin*[3], annonce qu'il possède le courage et l'âme même d'*Odin*. Le dieu revient ; l'imposteur fuit, et va périr en Fionie, où, même après sa mort, ses prestiges sèment encore l'épouvante. A une époque moins reculée, Odin, père de Balder, se soumet à des épreuves humiliantes pour obtenir la main d'une princesse : indigné de cette

[1] *Frigge-Fridulfson*, connu sous le nom du *dernier Odin*. (*Dissertation* envoyée à l'Institut de France par M. Gråberg de Hemsöe. *Compte rendu des travaux de la troisième classe de l'Institut*, juillet 1814.)

[2] Saxo Grammat., *Dan. Hist.*, lib. I, pag. 12. — Observons que l'auteur écrit ces noms *Othinus* et *Mythotyn*.

[3] *Miith*, en saxon, *âme*, *courage*.

bassesse, le *sénat des dieux* le bannit, le dégrade, et investit de son pouvoir et de sa divinité *Oller*, à qui il ordonne de s'appeler *Odin*. Après dix ans d'expiation, Odin est rétabli par les mêmes *dieux* dans la possession de son nom, de son pouvoir et de sa divinité[1]. La divinité était donc censée résider, sous le nom d'*Odin*, dans la personne des rois-pontifes de la Scandinavie[2].

§ 72.

Erreur où peut induire la ressemblance apparente des noms de deux divinités : l'*Esprit de Loda* confondu avec *Odin*.

Est-ce Odin encore, est-ce le dieu des Scandinaves, que nous devons reconnaître dans l'être surhumain qu'Ossian a tant de fois mis en scène sous le nom de *Cruth-Loda* ou *Esprit de Loda*[3].

[1] Saxo Grammat., *Danic. Hist.*, lib. III, pag. 41 et 42.

[2] Dans ce passage remarquable, Saxo Grammaticus qualifie Odin de *pontife* infâme (*probrosus antistes*); il se sert du mot *magistrature* (*magistratus*) pour désigner la dignité à laquelle *Oller* est élevé, après avoir dit que le *Conseil* l'a créé *grand prêtre* (*flamen*). *Roi* et *pontife* (*rex et pontifex*), dit Jornandès en parlant du successeur immédiat du premier législateur des Goths. (Jornandès, *De rebus geth.*, cap. XXXVI.)

[3] Ossian, *poëme de Cath-Loda... Carric-Thura... the Death of Cuchullin... Sul-malla of Lumon Oina-morul... Témora* (édition de Macpherson. *The Works of Ossian*, 4 vol. in-12, Paris, 1783); et *Poëmes de Manos... Dermid... Dargo,*

Cruth-Loda est le dieu de Lochlin; et l'on ne met point en doute que Lochlin ne désigne une contrée de la Scandinavie. Dans son palais aérien montent vers lui les ombres des guerriers de sa race; il présente aux braves la coupe des fêtes; son immense bouclier s'élève comme un rempart de ténèbres entre les lâches et lui[1].

A ces traits, non moins qu'à la ressemblance des noms, comment ne pas accueillir le rapprochement établi entre le chef des Ases et l'esprit de Loda?

Le nom de *Lochlin*, à la vérité, ne figure point dans les histoires scandinaves; il appartient à la langue gaëlique; et, par une rencontre singulière, sur la côte de la Calédonie, il se trouve rapproché de Morven[2], comme dans les poëmes d'Ossian: ceci pourtant n'est encore qu'un premier indice, peu décisif, puisque Ossian a pu faire ce que nous faisons tous les jours, et donner à une contrée étrangère un nom qu'elle ne recevait pas de ses habitants.

fils de Druivel... Colmul, fils de Dargo. (Édition de John Smith, Edinburgh, 1780, traduction française, 3 vol. Paris, 1795.) Il est fait mention de *Loda* dans le poëme de *Dargo,* attribué à Ullin, barde antérieur à Ossian.

[1] *Cath-Loda, Duan first.* (*The Works of Ossian,* etc., vol. IV, pag. 46 et 47.)

[2] *Loch-Linnhe,* bras de mer intérieur, en face de *Morven,* près du canal de *Muth.* (Knox, *Voyage dans les montagnes d'Écosse,* traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1790, tome I, pages 290-300, etc.)

Mais les noms d'*Armor*, de *Colgorm*, de *Carglass*, ont un sens dans la langue gaëlique, et toutefois ils étaient portés par des guerriers de Lochlin[1]. Si d'autres noms ne nous présentent pas le même caractère, ils ont pu être rendus méconnaissables par une différence de prononciation qu'explique suffisamment la distance qui séparait Morven et Lochlin.

Les guerriers de Lochlin et ceux de Morven, dans leurs fréquents entretiens, ne se servent point d'interprètes; *ils parlaient donc la même langue:* car ce n'est point ici une inadvertance de la part d'Ossian. Quand le poëte oppose à ses compatriotes, des Francs et des Romains rassemblés sous les drapeaux de *Carausius*[2], il n'établit point d'entretien entre les guerriers des deux armées: député par Oscar, un barde vient provoquer au combat le chef ennemi; mais ce chef, Gaulois de naissance[3], devait comprendre l'idiome des Calédoniens.

Entre les deux peuples d'ailleurs existaient des relations trop intimes pour laisser un doute sur

[1] Colgorm... *Cath-Loda, Duan II;* Armor... poëme de *Dargo.* (John Smith, *Poëmes d'Ossian,* etc., tome I, pages 68-71.)

[2] *The War of Caros.*

[3] Carausius naquit chez les *Menapii*, peuplade qui avait remplacé les *Morini* dans la contrée dont Boulogne-sur-Mer est aujourd'hui le chef-lieu. (S. Aurelius Victor, *De Caesaribus.*)

l'identité de leur origine. Leurs principales familles s'alliaient souvent par des mariages. En quittant l'un des deux pays, les guerriers étaient sûrs de trouver dans l'autre un asile hospitalier, un établissement honorable[1]. Lochlin enfin observait des usages qui se sont perpétués jusqu'à nos jours dans les montagnes de la Calédonie. Une querelle éclate entre deux chefs[2] : chacun d'eux, pour exciter les amis de sa famille à s'armer en sa faveur, fait circuler au loin une lance brisée et sanglante[3]; leurs signaux arrivent jusque dans Morven, dont les guerriers se divisent, et, dociles à leurs affections diverses, vont secourir l'un ou l'autre parti.

Entre les deux peuples toutefois régnait une animosité violente ; leurs rois se combattirent sans relâche depuis les jours de Trenmor jusqu'aux jours de Fingal et d'Ossian. En vain le roi de Morven essaie-t-il de désarmer par sa générosité cette haine envenimée : les promesses de paix que lui

[1] *Aldo* et *Ma-ronnan*, mécontents de Fingal, le quittent et se réfugient près d'un chef de Lochlin. (Ossian, *The battle of Lora.*) *Colgorm* abandonne Lochlin pour s'établir parmi les guerriers de Morven (Ossian, *Cath-Loda*, *Duan II. The Works of Ossian*, vol. IV, pag. 56.)

[2] *Sul-malla of Lumon.* (*The Works of Ossian*, vol. IV, pag. 26.)

[3] Le nom de ce signal, *Cran-tara*, signifiait *bois d'appel*. (John Smith, *Poëmes d'Ossian*, tome I, page 87.)

font ses ennemis se perdent sur l'aile des vents qui entraînent leurs vaisseaux. Aussi perfide que brave, la race de *Loda* semble tenir de son dieu, avec une fureur toujours renaissante, le droit de manquer à tous les serments.

Qui est donc ce dieu implacable?

C'est sous un *chêne* antique, près duquel s'élèvent trois *pierres* couvertes de mousse, que ses adorateurs viennent consulter ses oracles [1]. Au milieu d'un *cercle* de *pierres brutes*, est dressée une pierre énorme, la *pierre du pouvoir*, au-dessus de laquelle apparaît à Fingal l'*Esprit de Loda*, qui s'efforce, mais vainement, de le glacer de terreur. L'une des îles Orcades, *Inistore*, est le théâtre de sa défaite [2]. Le chef de *Craca*, l'une des îles Shetland, adresse ses vœux à la *pierre du pouvoir*, au milieu de l'horrible *cercle* de *Brumo*, où les fantômes effrayés viennent la nuit pousser des hurlements [3].

[1] *Cath-Loda, Duan I.* (*The Works of Ossian,* vol. IV. pag. 44.)

[2] *Carric-Thura.* (*The Works of Ossian,* vol. IV, pag. 132-134.)

[3] Voyez l'épisode de *Grumal* vers la fin du VI[e] chant du poëme de Fingal (*The Works of Ossian*, vol. I, pag. 124.) Ce poëme, tel que Macpherson l'a publié, est, je le sais, une véritable *marqueterie;* mais les *pièces de rapport* dont il l'a composé appartiennent à Ossian, et se retrouvent parmi les chants gaëliques que les *High-Landers* ont conservés et

La pierre sacrée qui les épouvante, la pierre qui se détache tout-à-coup de sa base et tombe, *quand les esprits soulèvent la terre dans leur fureur*[1], c'est la *pierre de Loda*. Le *cercle* de pierres qui l'environne et qui se redouble quelquefois autour d'elle, ce *cercle*[2] où se tiennent les *vieillards* inspirés du ciel, et où les prêtres, par des cérémonies magiques, s'efforcent de connaître et de dominer l'avenir[3], ce *cercle* porte, par excellence, le nom de *Loda*, et seize siècles écoulés n'ont pu le lui ravir[4].

C'est donc le lieu destiné aux cérémonies reli-

qui ont été recueillis dans la belle édition des Œuvres d'Ossian en gaëlique avec une traduction latine (3 vol. in-4°).

[1] « Ainsi que la pierre de Loda se détache tout-à-coup et » se précipite des roches de *Druman-ard*, quand, etc. » (Ossian, *Témora*, book V. *The Works of Ossian*, vol. III, pag. 123 et 124.)

[2] Voyez l'épisode de *Lamderg* dans le v[e] chant du poëme de Fingal. (*The Works of Ossian*, vol. I, pag. 105, etc.)

[3] Voyez les poëmes déjà cités, et surtout celui de *Colmud, fils de Dargo* (édition de J. Smith).

[4] On voit encore, dans les îles Orcades et Shetland, des *cercles* de *pierres*, appelés *Loda* ou *Loden*. Macpherson (*The Works of Ossian*, vol. III, pag. 123 et 124) dit que ces monuments *semblent* différer des monuments druidiques qu'on trouve dans la Grande-Bretagne. Comme il n'indique pas en quoi consiste cette différence, nous nous en tenons aux descriptions d'Ossian; leur exactitude prouve que ces monuments étaient vraiment druidiques.

gieuses qui donne son nom à la divinité[1], et par extension peut-être au culte qu'on lui rend, au dogme qui consacre son existence. De quelle valeur est désormais une ressemblance imparfaite entre ce nom et celui d'une divinité étrangère? Mais à l'instant où s'évanouit cette lueur trompeuse, une lumière plus sûre vient nous éclairer. Le chêne près duquel *trois pierres* formaient, sans doute, un *dolmen*, un autel celtique; la *pierre du pouvoir*, véritable *pierre droite* ou *peulvan*, le *cercle* de pierres brutes, le *cromlech* qui l'environne, tous ces monuments que le zèle des adorateurs d'Odin aurait renversés[2], appartiennent au culte drui-

[1] Macpherson (*The Works of Ossian*, vol. II, pag. 53 et 131) reconnaît que *Loda* désigne un lieu consacré au culte. On traduit *cruth* par *cymbale*, cithare, instrument de musique : *Cruth-Loda* serait le son brillant, le son harmonieux de *Loda*, titre qui rappelle celui de *musicien céleste* donné dans l'Hindoustan à Wishnou, et la doctrine des Orientaux suivant laquelle Dieu était représenté sous l'emblème d'un *musicien* qui entretient le concert éternel du monde. (Dupuis, *Origine de tous les cultes*, in-8°, tome VII, page 299.) Mais *Cruth* n'est peut-être ici qu'une altération de *Grwith*, murmure, paroles dites à voix basse. *Cruth-Loda* serait alors la *voix sombre* qui sort de *Loda*; *the hollow voice*, comme dit Ossian dans *Carric-Thura*, *The Works of Ossian*, vol. II, pag. 132.

[2] Munter, *Dissertation sur la plus ancienne religion*, etc., pages 229 et 230.

dique. Le nom même de *Loda* peut n'être pas étranger à la langue gaëlique ; il peut signifier lieu de la *louange*, des hymnes, du culte; ou lieu consacré à l'être *excellent*[1].

Les Scandinaves élevaient aussi des pierres sacrées ; mais ils les couvraient de caractères *runiques*, ou les façonnaient en idoles. Ces simulacres prétendus divins dont l'aspect eût paru si nouveau aux guerriers de la Calédonie, ces *runes* dont l'efficacité aurait joué un rôle si important dans les cérémonies magiques des *enfants de Loda*, l'exactitude descriptive d'Ossian les eût-elle négligés ? Dans les îles, enfin, où les monuments existent, où le poëte place l'apparition et le culte du dieu, on n'a pas rencontré une seule pierre chargée de *runes ;* et quand on en aurait trouvé, il faudrait établir qu'elles sont antérieures au quatrième siècle, époque où ces îles furent conquises par les Scandinaves[2].

Mais, dira-t-on peut-être, l'absence des *runes*

[1] *Llawd*, louer... *llawda*, il louera, il loue. *Lle* lieu, place; *od*, excellent, parfait. (Richards, *Welsh-English Dictionary*.) Sainte *Oda*, qui convertit au christianisme les peuples d'entre Meuse et Rhin chez lesquels elle s'était retirée, était une princesse écossaise.

[2] Macpherson affirme que le culte d'Odin avait pénétré dans les Orcades au temps d'Ossian ; mais il n'en rapporte aucune preuve.



est un argument de peu de valeur, si on suppose que les guerriers de Lochlin suivaient la religion d'*Auka-Thor*, dans laquelle *Odin* ou *Hlodin* occupe encore un rang éminent.

Dans ce cas, répondrai-je, ce ne serait point *Odin* qu'invoqueraient les adversaires de Morven, mais *Thor*, dont le nom ne rappelle en rien celui de l'*Esprit* de *Loda*.

Il est bien vrai que l'invention des runes est communément attribuée au chef des *Ases*; et *Odin* lui-même s'en fait gloire[1] dans un poëme sacré. Mais combien de fois une nation n'a-t-elle pas attribué à son dieu, ou au roi qu'elle reconnaissait pour son premier chef, pour son premier ancêtre, des inventions d'une antiquité immémoriale, telles que celles de l'agriculture, de l'écriture, de la navigation! Sans assigner aux *runes* l'antiquité fabuleuse que leur accorde Rudbek, on peut, de ses recherches et aussi de la perfection des *runes* d'autant plus grande que les monuments sont plus anciens[2], induire qu'elles existaient avant l'inva-

[1] Dans le *Havamaal*... Plusieurs passages de l'*Edda* et du *Woluspa* semblent faire remonter à *Odin* la composition des livres sacrés et l'origine de la poésie des *Sagas*, plutôt que l'invention des runes. Voyez *Dissertation sur l'origine du langage et sur les runes* (in-8°, Copenhague, 1767), pages 22 et 23.

[2] Verélius, dans sa *Runographie*, a fait cette remarque

sion des *Ases*. La religion des Ases n'a point pénétré en Laponie ; à dix-sept ou dix-huit lieues de *Kaengis*, sur une montagne inhabitée et presque toujours couverte de neiges, une pierre chargée de *runes* est, pour les Lapons, la merveille de leur pays ; cette écriture mystérieuse renferme la *science universelle*[1].

L'absence des idoles n'est pas moins probante que l'absence des *runes*. Comme leurs devanciers les adorateurs de *Jumala*, les adorateurs d'*Auka-Thor* se prosternaient devant des idoles. La fameuse idole d'Upsal subsiste peut-être encore. Les Lapons taillent en bois des représentations de *Thor*; et si le défaut de moyens les empêche de façonner les pierres sacrées, ils les regardent comme indiquées à leurs respects par le dieu même dont ils prétendent y reconnaître l'image[2].

importante, citée par Charles Pougens, *Essai sur les antiquités du Nord*, etc. (in-8°, Paris, 1799), page 20. *Avant l'apparition d'Odin*, Saxo Grammaticus fait mention de *vers magiques* ou *runes*, gravées sur du bois, et placées dans la bouche d'un cadavre. (*Historia danica*, lib. I, pag. 10.)

[1] Maupertuis, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie*. Œuvres de Maupertuis (4 vol. in-8°, Lyon, 1756), tome III, pages 179-194.

[2] J. Scheffer, *Histoire de la Laponie*, pages 77, 78 et 79, 80. Dans une île située au milieu de la cataracte de *Dawa*, existent cinq idoles en pierres ; elles représentent un homme

Enfin, le culte de Thor ou celui d'Odin aurait dû être dominant dès le troisième siècle, dans les îles Calédoniennes, pour que les chefs de *Craca* et d'*Inistore* en invoquassent publiquement la principale divinité : la tradition atteste, au contraire, que le christianisme y succéda immédiatement à la religion des Celtes. *Innis-Druinach*, l'île des Druides, où le corps de *Dargo*[1] fut déposé près des restes des druides ses ancêtres, est probablement la même que *Jona*[2]; *Jona*, le dernier refuge des druides contre les progrès du christianisme, qui ne les en expulsa que dans le sixième siècle.

Les adorateurs de l'*Esprit de Loda* étaient donc des Celtes? Oui, car les druides firent constamment cause commune avec eux.

Trenmor, bisaïeul de Fingal, avait renversé la puissance des druides. Exilés de leurs montagnes, réduits à l'obscurité partout où la gloire du roi de Morven étendait son influence, les prêtres humiliés allèrent jusque dans le Jutland, et peut-être jusqu'en Norvège[3], soulever les guerriers de Lo-

d'une haute stature et quatre plus petits. (*Ibid.*, pages 79 et 80.)

[1] Ossian, poëme de *Colmul, fils de Dargo*, édition de J. Smith, tome III, pages 5 et 6.

[2] C'est l'opinion de John Smith, *idem, ibid.*, page 39.

[3] *Leychlyn*, en gallois, est le nom de la Norvège. (Richards, *Velsh-English Dictionary*.) Pour retrouver avec

chlin et susciter d'implacables ennemis à leur vainqueur[1], à ses alliés, à ses descendants. Inspiré par eux, l'oracle de *Loda* parla, comme parlait déjà la soif du butin et des batailles. A sa voix puissante se turent et la religion des serments et la religion de la reconnaissance ; une guerre s'alluma, où les prestiges de la magie secondèrent incessamment les efforts de la valeur ; une guerre léguée de génération en génération ; une guerre interminable, jusqu'au jour où, épuisée de victoires, la race de Trenmor s'éteignit.

Bravant une mer orageuse, les druides seraient-ils allés, sur des bords lointains, chercher des auxiliaires d'une autre religion et d'une autre langue, eux qui ne demandèrent point de secours à la Gaule, où leur culte subsistait, mais humilié sous la supériorité et profané par le mélange et les simulacres d'un culte vainqueur? Les druides, si jaloux de la pureté de leurs rites, les auraient-ils

certitude la contrée désignée par Ossian, il faut se rappeler que des lacs nombreux la rendaient remarquable, puisque, de cette circonstance, le poëte emprunte une sorte de surnom qu'il applique au pays et à ses chefs : Lochlin *des lacs*... Swaran *des lacs*... Starno *des lacs*. (*Cath-Loda*, *Duan I.*)

[1] Macpherson, *The Works of Ossian,* vol. IV, pag. 14. John Smith, *Sommaire du poëme de Dargo, fils de Druivel*, et note 1 sur ce poëme, tome II de la traduction française, pages 122-153.

mêlés aux invocations des adorateurs des idoles? Auraient-ils combattu dans les rangs de ces barbares[1]? Se seraient-ils exposés à la dérision de Trenmor, en avouant l'impuissance de leurs propres prestiges et en servant de cortége, sur leur terre natale[2], à un magicien étranger? Les Scandinaves, pleins de la ferveur d'une religion nouvelle, en auraient-ils déployé au loin les ressources surnaturelles, pour secourir une religion dont, sur les rives de la Baltique, ils se plaisaient à renverser les monuments? Plutôt que d'admettre des faits si contraires à la nature de l'homme et à l'esprit sacerdotal, nous en croirons, sur l'affinité des deux peuplades et sur la nature du culte de *Loda*, la ressemblance des monuments, la conformité des usages, l'identité du langage et l'intimité des relations réciproques; et nous applaudirons au fils

[1] *Colmül, fils de Dargo* (dans le poëme de ce nom), assisté, comme son père, par les *enfants de Loda*, est, comme son père, un druide; en mourant, il donne à Fingal, son vainqueur, la *baguette magique* qui distinguait les personnes de l'ordre druidique. (John Smith, *poëmes d'Ossian*, t. III, pag. 27-41.)

[2] *The Works of Ossian*, vol. IV, pag. 15 et 16. Dans ce poëme (*Cathlin of Clutha*), les druides de *Cormal*, adversaire de Trenmor, ont au milieu d'eux *un magicien de Loda venu de Lochlin*, et la scène se passe à *Innishuna*, contrée de l'Angleterre, en face de l'Irlande.

de Fingal lorsque, empressé de renouer au sein de la gloire, entre de nobles ennemis, les liens d'une antique fraternité[1], il chante les demeures aériennes où les héros de Morven et ceux de Lochlin s'asseyent aux mêmes banquets et voyagent ensemble sur l'aile des tempêtes; paisibles désormais, exempts de haine, et surpris, quand ils se rappellent leurs combats, de la frivolité des sujets de leurs querelles.

L'erreur produite par une faible ressemblance entre *Odin* et *Loda* méritait-elle une discussion si étendue? on en jugera par l'importance des résultats.

1° On a demandé si Ossian avait quelque notion de l'existence d'une divinité. Était-il donc si éloigné de l'âge de Trenmor, qu'il ne connût pas une croyance dont le renversement remontait tout au plus à quatre générations? Dans ses chants, au contraire, revivent, sous le nom du culte de *Loda*, des vestiges précieux de la religion dont l'aïeul de Fingal avait secoué le joug : il nous donne même sur ce sujet des idées plus précises que les écrivains grecs et latins, toujours égarés par la prétention de retrouver chez les autres peuples leurs divinités nationales. Nous y voyons les druides employer contre leurs ennemis les oracles, les

[1] John Smith, *Poëmes d'Ossian*, tome II, pages 151 et 152.

apparitions, et jusqu'aux prestiges de la magie. Nous nous assurons que les Celtes, comme les Scandinaves, et probablement comme toutes les nations belliqueuses, adoraient un dieu guerrier qui, dans son séjour céleste, accueillait les braves, et en repoussait à jamais les lâches. C'est ce dieu, sans doute, que, sous le nom de *Mars*, la loi romaine, si sobre d'ailleurs de pareils priviléges, permettait, dans les Gaules, à un testateur de choisir pour héritier[1], comme Jupiter Tarpéien à Rome, Apollon Didyméen à Milet, Minerve à Ilion, Diane à Éphèse, et à Smyrne la Mère des dieux.

2° Il n'est point téméraire de supposer qu'au troisième siècle, dans le Jutland ou la Norvège, une peuplade celte habitait un canton auquel elle avait imposé un nom tiré de sa propre langue, et où, libre encore de la tyrannie religieuse des *Ases*, elle conservait ses druides et son culte national.

[1] *Institut.* seu *titul. lib. ex corpore Ulpiani*, lemmate *qui haeredes institui possunt*... « *Jovem Tarpeium*, *Apollinem* » *Didymaeum*, Martem in Galliâ, *Minervam Iliensem*, *Her-* » *culem Gaditanum*, *Dianam Ephesiam*, *Matrem deorum Si-* » *pylensem quae Smyrnae colitur.* » N. B. La statue de la *Mère des dieux*, qui décorait la roche de *Coddin*, sur le côté septentrional du mont *Sipyle*, passait pour la plus ancienne de toutes (Pausanias, *Lacon.*, cap. XXII), et était, en conséquence, l'objet de la vénération des habitants de Smyrne et de Magnésie.

Était-elle un dernier anneau de la chaîne immense qui, sous le rapport de la religion, unit long-temps[1] la Germanie à la Gaule et à l'Italie supérieure? N'était-elle, au contraire, arrivée sur ces bords glacés que depuis trois siècles, fuyant un vainqueur dont on célèbre encore la clémence aux lieux mêmes où, dans la guerre la plus injuste, il égorgea un million d'hommes, et fit lâchement périr dans les supplices les chefs des vaincus[2]? Il est impossible de le décider. D'un côté, l'amour de l'indépendance a pu entraîner loin d'une patrie esclave quelqu'une des tribus opprimées par César; dans le flux et reflux du genre humain sur la terre, des migrations plus importantes n'ont pas laissé plus de traces dans l'histoire. D'un autre côté, des faits nombreux établissent qu'en Europe, comme en Asie, les nations an-

[1] En Norvège, en Danemarck, en Suède, on voit encore des monuments en pierres brutes, dont M. Mallet a parlé dans son *Histoire du Danemarck*, et que M. Munter décrit succinctement. (*Dissertation sur la plus ancienne religion*, etc., pages 228-230.) Ils ne diffèrent en rien des monuments que les druides avaient élevés en si grand nombre dans les Gaules et dans les îles Britanniques, et dont plusieurs ont résisté au temps, aux dieux des Romains, et à l'influence du christianisme. On peut donc attribuer aux uns et aux autres la même origine, puisque d'ailleurs les adorateurs d'*Auka-Thor* et ceux de *Jumala* ont certainement adoré des idoles.

[2] Caesar, *De bello gallico*, lib. III, cap. III.

ciennes, bien plus que les modernes, se sont *entre-pénétrées*, si j'ose me servir de cette expression. Ne subsiste-t-il pas, de nos jours, des Saxons établis de temps immémorial dans le Véronais[1], des Helvétiens, sur les frontières du département de la Marne[2], des *Latins* au sein des Alpes Rhétiques? De même, et dans une plus grande proportion, l'antiquité nous montre des Germains parmi les Celtes, et des Celtes et des Slaves au milieu des Germains. Rien n'empêche qu'en des temps reculés, une tribu celtique ait abordé aux rivages de la Scandinavie, ou y soit arrivée par des déplacements successifs. Cette considération générale, et l'application particulière qui résulte du problème historique que nous venons d'examiner, pourraient abréger bien des discussions sur les limites précises de la Celtique et de la Germanie.

§ 73.

Divinités locales et nationales.

L'esprit de Loda descend sur la terre *accompagné de toutes ses terreurs;* sur ses pas marchent l'effroi

[1] A *Progno*, sur les limites du Véronais et du Vicentin.

[2] A *Courtisols*... (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome V, pages 326-364.)

et la mort[1]! son souffle déchaîne les tempêtes, courbe les forêts, et soulève l'Océan. Ton bras, disent les bardes près du tombeau d'un guerrier, ton bras était fort comme le souffle de *Loda*[2]! Dans les combats, *Cruth-Loda*, dieu des *glaives*[3], protège ses adorateurs; il leur révèle l'avenir; il s'efforce d'effrayer leurs ennemis; il leur ouvre, après une mort glorieuse, le séjour de l'immortalité : ils sont sa race, ils sont ses enfants.

Et le même dieu est à peine plus redoutable qu'un combattant vulgaire pour les héros de Morven; il arme, contre leurs rois, d'impuissants miracles; le glaive de Fingal l'atteint et le force de fuir en gémissant; sur la terre même de Lochlin, Ossian et ses guerriers passent la nuit près du double *cercle de Loda* et de la *pierre du pouvoir*, sans inquiétude[4]! Ils n'ont aucune crainte du dieu dont ils viennent combattre les enfants!.... C'est qu'ils le regardent seulement comme le dieu du peuple qui l'adore; les Calédoniens, en se séparant de sa croyance, lui sont devenus étran-

[1] Poëme de *Manos*. (John Smith, *Poëmes d'Ossian*, tome II, page 22.)

[2] Poëme de *Dargo*, attribué à *Ullin*, barde plus ancien qu'Ossian. (John Smith, *ibid.*, tome I, pages 69-71 et p. 85.)

[3] *Cruth-Loda*, *of* Swords... (*Cath-Loda*, *Duan first*. *The Works of Ossian*, vol. IV, pag. 46.)

[4] *Sul-malla of Lumon*. (*The Works of Ossian*, etc., vol. IV, pag. 27.)

gers. Cette manière de sentir contrarie nos idées sur l'étendue sans bornes du pouvoir de la divinité; mais nous la retrouverons partout dans l'antiquité; c'est elle qui y multiplia les divinités *locales* et *nationales*.

L'homme est entraîné par un penchant irrésistible à s'approprier tout ce qui l'intéresse et jusqu'à sa divinité. Dans les grandes sociétés, il créera quelquefois autant de dieux que le dieu lui-même a de temples, afin de s'attribuer exclusivement celui du temple le plus voisin; une famille ira même jusqu'à donner à la divinité qu'elle honore spécialement un surnom dérivé de son propre nom[1]. A plus forte raison, une peuplade transportera volontiers à l'être qu'elle révère le nom du lieu qu'elle habite. Le Grec voisin du port *Glykis*[2] invoque la vierge-mère sous le nom de sainte *Glykis* (*Agia-Glykis*).

La *déesse de Bombay* (*Momba-Dévée*) n'est autre que la plus ancienne des déesses hindoues, *Parvati*[3], l'épouse de *Shiva*; ses attributs le prou-

[1] *Dianae* Raesianae. Q. Raesius Q. *Fil. Surdinus cum* Raesiâ *Herculaniolâ. sacrum*... Inscription antique trouvée à Rome. (*Encycl. méthod., Antiquités*, art. *Diane*.)

[2] Ce port, situé vers l'embouchure de l'Achéron, porte aussi le nom de *Phanari*. Voyez Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome IV, pages 468-476.

[3] Maria Graham, *Journal of a residence in India* (page 31 de la traduction française).

vent; aucun de ses adorateurs, cependant, ne s'aperçoit de l'identité : le nom du séjour devient celui d'une *divinité* purement *locale*. C'était probablement grâce à une origine analogue qu'*Alabandus*, fondateur prétendu de la ville qui portait son nom, était révéré par les Alabandiens plus qu'aucune autre divinité[1].

Le culte des divinités locales semble avoir plu à la piété de nos ancêtres. A Bourbonne-les-Bains, *Borvo*[2], *Nen-nerio* dans la ville ancienne de Néris[3], *Evahona* à Evahon[4], remplirent les fonctions de génies tutélaires. Des inscriptions trouvées à Chambon[5], chef-lieu du pays de Combrailles, rappellent la déesse *Cambonia* ou *Cambonne*, dont le nom fut, sous le christianisme même, adopté par des princesses de cette petite souveraineté : exemple ajouté à tant d'autres du désir de concilier aux chefs la vénération que le peuple accorde à ses dieux.

L'affection qu'inspire un lieu de sûreté s'accor-

[1] Cicer., *De natura deorum*, lib. III, cap. XIX.

[2] *Encycl. méthod.*, *Antiquités*, art. *Borvo.*

[3] J.-F. Barailon, *Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains.* (in-8°, Paris, 1806), pages 143-155. *Néris*, département de l'Allier.

[4] *Ibid.*, pages 32-34. *Évahon* ou *Éveux*, département de la Creuse.

[5] *Ibid.*, pages 9 et 10. *Chambon*, département de la Creuse.

dait trop bien avec le penchant à créer des divinités locales, pour que l'on ne divinisât point un grand nombre de villes. Rome eut dans Rome un temple où on lui immolait des victimes, « et le » nom d'un lieu fut adoré comme une divinité[1]. »

En *individualisant* ainsi la ville, la cité, on offrait à l'amour de la patrie, au lieu d'un objet abstrait, un être vivant, sensible aux vœux de ses adorateurs, et investi d'une puissance surhumaine; on inculquait aux citoyens la persuasion que jamais, quelques désastres qu'ils éprouvassent, ils ne devaient désespérer du salut de leur ville, gardée par une divinité.

A la déification se joignit quelquefois, et par exemple pour Rome, l'imposition d'un nom sur lequel le secret devait être religieusement gardé. Le salut de la ville en dépendait; en le révélant, on risquait de fournir à des ennemis les moyens d'*évoquer* efficacement son génie protecteur[2].

Cela nous paraît étrange; et, à l'*évocation* près, cela se retrouve en tous les temps et en tous les pays, comme tout ce qui se lie essentiellement aux

[1] *Delubrum* Romae *colitur nam sanguine et ipsa*
More deae, nomenque loci ceu numen habetur.

PRUDENT., *in Symmach.*, lib. I, *De simulacro Romae.*

[2] Macrob. *Saturnal.*, lib. III, cap. IX; Plutarch., *Quaest. rom.*, cap. LXI.

sentiments les plus habituels à l'homme. Chaque province de la Chine, chaque ville, chaque bourg est placé sous la protection d'un génie local, d'un *gardien spirituel*[1].

Les chrétiens mêmes ne se sont pas toujours soustraits à l'empire du penchant dont nous retraçons les effets. Un vieillard doué du don de prophétie assurait, et l'on croyait généralement, au septième siècle, qu'une église fondée à Monza, sous le vocable de saint Jean, faisait de cet habitant des cieux le génie tutélaire des Lombards, qui ne pourraient être subjugués que quand ils négligeraient son culte[2]. Et presque jusqu'à nos jours, les saints, choisis pour patrons par les états, les villes et les villages, par les corporations, les professions et les métiers, qu'étaient-ils aux yeux d'une dévotion peu éclairée? des divinités locales. Dans les combats, les Français invoquaient saint Denis, les Espagnols saint Jacques, les Anglais saint Georges. Venise était la cité de saint Marc : pour détourner un patricien de vendre son domaine à un seigneur étranger, le sénat de Venise n'eut qu'à faire peindre au-dessus de la porte le lion

[1] Le P. Martini, *Histoire de la Chine*, livre IV; *Journal asiatique*, tome II, pages 168-175.

[2] Paulli Diaconi, *De gestis Romanorum, ad Eutropii histor. add.*, lib. XVIII.



de saint Marc, avec ces mots : *Notre protecteur* [1].

Le culte des divinités locales a eu deux résultats divers, à deux époques de la civilisation.

1° En Grèce, nous l'avons vu, la même divinité, dans chacun de ses temples, était honorée sous un surnom différent qui semblait en faire une divinité différente. L'effet inverse a eu lieu aussi ; le nom d'une divinité locale est souvent devenu le surnom d'une divinité plus généralement adorée, avec laquelle on s'est plu à la confondre ; une telle métamorphose était conforme au désir qu'avaient les Grecs et les Romains de retrouver partout leurs divinités propres. Elle s'opéra insensiblement, en Italie et en Grèce, à mesure que les peuplades voisines s'allièrent et se fondirent ensemble ; et, considéré sous ce point de vue, le polythéisme ne fut que le mélange et l'amalgame de mille religions locales. Dans la même proportion s'altérèrent et finirent presque par disparaître, les mythologies antiques, celles qui remontaient aux premiers prophètes, aux premières colonies venues de l'Asie ou de l'Égypte. Au temps d'Horace, on ne comprenait plus les vers sacrés des prêtres saliens ; et la plupart des noms révérés dans les temples de Rome naissante n'étaient connus que des érudits. La mythologie d'Homère n'est

[1] *Protector noster.* Freschot, *Nouvelle relation*, etc., IIe partie, page 301.

déjà plus celle d'Hésiode, et les traditions d'Hésiode sont modernes en comparaison de celles qu'avait puisées, dans les initiations orphiques, l'auteur des hymnes attribués à Orphée, et où l'on retrouve, entre autres, ce dieu *Premier-né* (*Protogenos*), dont le titre nous rappelle le sens que présente, en thibétain, le nom du dieu suprême de la religion lamique [1].

2° Remontons d'un degré dans l'histoire de la civilisation. Plaçons-nous au milieu de peuplades à demi civilisées, parlant des langues différentes ou différents dialectes de la même langue, sans cesse armées les unes contre les autres par l'attrait du pillage, par les contestations que fait naître l'usage des puits et des pâturages communs, par les outrages réciproques et les vengeances héréditaires. Chaque peuplade a sa divinité propre, adversaire de la divinité voisine, dont jadis peut-être elle ne différa, dont elle ne différera peut-être un jour ni par les attributs, ni par la mythologie, ni même par le nom. Aussi long-temps que la position et les habitudes, qui ont établi des sentiments de séparation exclusive, continueront à les entretenir; aussi long-temps, ainsi que le vit Ossian combattant les guerriers de Lochlin, on verra les

[1] *Chaca boutta in*, en thibétain, signifie *fils unique*, *premier-né*, suivant M. Langlès, *Voyage de Thunberg au Japon*, tome III, page 258, à la note.

prêtres de la nation ennemie opérer des prodiges dont eux seuls possèdent le secret; et l'on ne révoquera en doute ni l'existence ni le pouvoir de leur divinité locale : mais en même temps on la bravera, comme bravaient l'*Esprit de Loda* les Calédoniens qui avaient abjuré le culte druidique; ou l'on s'efforcera, comme faisaient les Romains, de l'*évoquer* et de priver de son secours ceux qui ont mis en elle toutes leurs espérances.

Concentrées dans leur affection exclusive pour un peuple, et ne répondant même qu'à des noms tirés de la langue de ce peuple [1], les divinités locales seront bornées aussi dans leur puissance : l'une triomphe sur les montagnes, et l'autre dans les vallées; le droit public, dans les négociations, consacre le principe que le pays attribué par chaque divinité à ses adorateurs, et conquis par elle pour le leur donner, leur appartient légitimement.

Le *gardien spirituel* d'un lieu se montre à la Chine dans une attitude plus éloignée encore du suprême pouvoir : en lui rendant hommage, les habitants de la province ou du village qu'il protège *louent le respect et l'obéissance qu'il porte à l'empereur;* et celui-ci accorde un *grade honorifique*

[1] Des génies soumis aux conjurations magiques, les uns n'obéissaient qu'à des noms égyptiens, les autres qu'à des noms persans. (Origen., *Contra Cels.*, lib. I.)

plus ou moins élevé à ceux de ces génies que distingue sa faveur [1]...Pouvons-nous méconnaître la province ou le village personnifié qui, sous le nom du génie protecteur, vante ici sa fidélité, et là en reçoit la récompense? Et, de même, les traits qui caractérisent la divinité nationale d'une peuplade, ces traits, si différents de ceux sous lesquels se présente à notre pensée la divinité universelle, n'appartiennent-ils pas à l'image allégorique du corps social? On est donc entraîné à croire qu'un peuple a quelquefois été divinisé, ou plutôt identifié à sa divinité locale, et adoré, à ce titre, par les générations dont le renouvellement continuel assurait son immortalité. Cette fiction, politique et religieuse, se rapprocherait beaucoup de celle que nous avons déjà observée [2], et qui, du nom d'un pays ou d'un peuple, fait un personnage historique, premier ancêtre d'une immense postérité. C'est alors, avec plus de vérité qu'ils ne le soupçonnent eux-mêmes, que, comme les guerriers protégés par *Cruth-Loda*, les adorateurs de chaque divinité locale se disent *ses enfants* : expression remarquable qu'on retrouve partout, et lors même qu'une croyance positive ne fait point de la divinité le premier roi de la nation, le père de la population tout entière.

[1] *Journal asiatique*, tome II, pages 172-174.

[2] Ci-dessus, § 7.

Qui n'a pas observé, dans l'Histoire de Rome, que jamais on n'adressait aux citoyens assemblés le nom de *Romains*, mais celui de *Quirites*? Cet usage remontait au temps où les Sabins s'unirent à la peuplade de Romulus. Le dieu *Cure*, *Kurinus* ou *Quirinus*, fut père du fondateur de la ville de *Cure*, dont les Sabins étaient originaires; il recevait d'eux les mêmes honneurs que le dieu de la guerre [1] : c'est-à-dire que c'était ce dieu même transformé en *divinité locale*, mais reconnaissable encore, puisque le premier emblème sous lequel il ait été adoré, l'*arme offensive*, revivait dans son nouveau nom [2]. Les Sabins portèrent son culte à Rome. Les Romains, en l'adoptant, attribuèrent à leur fondateur, né aussi du dieu de la guerre, et devenu lui-même *dieu indigète*, *divinité locale*, ce nom révéré; ils l'appelèrent le nouveau Quirinus [3]; et, adoptant pour eux le nom de *Quirites*, qui en dérive, ils se présentèrent désormais comme le peuple, *les enfants* de l'arbitre suprême des combats et de la victoire.

Ainsi que le dieu de la guerre, le soleil, père de

[1] Dionys. Halic., lib. II, cap. XI.

[2] *Cure* signifiait une pique (*hasta*), dans la langue des Sabins. Festus, verbo *Curis*.—Ovid., *Fast.*, lib. II, vers. 477.

[3] Ovid., *ibid.*, vers. 475-512.

« *Thura ferant*, *placantque* novum *pia turba* Quirinum. »

Vers. 507.

tant de religions, a été invoqué par des nations comme leur père. Des familles arméniennes, qui ont jusqu'à ce jour conservé son culte, ont aussi gardé le nom d'*Arévortis*, enfants du soleil [1]. Ainsi que le dieu de la guerre, le soleil a été transformé en divinité nationale : *Sabazius*, le soleil tout-puissant, le dieu qui unit la force et la splendeur [2], était, comme en Thrace et en Phrygie, adoré chez les Mèdes, et solennellement invoqué dans les cérémonies du culte mithriaque [3]. Mais les Mèdes donnaient à la même divinité les noms de *Sabazius* et de *Médus* [4]. Ainsi ces peuples, dont

[1] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur la religion et le gouvernement des anciens Arméniens*, etc., page 289.

[2] *Az*, puissant, en pehlvi. *Zabzeba*, redoublement de la racine *zab* ou *zeb*, est, en pehlvi, le nom du soleil. (*Zend-Avesta*, tome II, page 503.) En arabe, en syriaque, en chaldéen, *dab*, *déab*, *zéab*, or, soleil ; *zéab*, il resplendit (chaldéen) ; *zâab*, splendeur.

[3] *Nama Sabazio* (adoration à Sabazius), mots écrits sur un monument mithriaque existant au Muséum de Paris. Voyez J. God. Eichorn, *De deo sole invicto Mithra comment. post* (in-4°, Gottinguae, 1815), page 32 et 33.

[4] « Sabazius *igitur et* Medus *dicebatur.* » J. God. Eichorn, *ibid.*, pag. 52, not. A... — Le scoliaste d'Aristophane, sur les vers 9, 10 et 11 des *Guêpes*, l'affirme positivement. Voyez aussi ce scoliaste, sur le vers 874 des *Oiseaux ;* et Aristophane lui-même, dans les deux passages cités. *Méduse*, dont les Grecs firent une gorgone épouvantable, était originairement un emblème solaire.

le soleil était le dieu suprême, ne craignirent point de lui imposer leur nom national, et, par là, d'en faire leur divinité propre, leur premier roi, leur premier ancêtre [1].

§ 74.

Peuple de divinités : les *Ases*.

Une peuplade alla plus loin encore, et proclama sa propre apothéose.

Les *Ases* apparaissent sur les rives de la Baltique; ils se présentent comme des divinités aux indigènes qu'ils subjuguent. *Dieu :* tel est dans la mythologie scandinave le sens de leur nom national. Quand Saxo Grammaticus parle des *dieux*, quand il raconte que le *sénat des dieux* dégrada de la divinité l'un des Odins et ensuite l'y réintégra, il désigne toujours les *Ases*, et ne fait, comme il le dit lui-même [2], que traduire le nom sous lequel ils sont connus des autres nations.

Ce nom paraît avoir eu ailleurs la même valeur : Chosroës, fils d'Hormisdas, comptait entre les

[1] Suivant les Grecs, les Mèdes descendaient de *Médus*, petit-fils du soleil.

[2] Deos *autem potius opinativè quam naturaliter dicimus, talibus namque, non naturâ, sed* gentium more divinitatis vocabulum *damus.* (Saxo - Grammaticus, *Histor. dan.*, lib. III, pag. 38.)

titres qui l'égalaient à la divinité, celui de *chef qui tient à sa solde les Ases* (ou *Asons*)[1]; voilà l'équivalent du titre de *roi des dieux* pris par Darius; Chosroës est un dieu suprême qui soudoie des divinités inférieures.

Dans la plupart des idiomes caucasiens, *Caucase* peut se traduire par le *mont des Ases*[2]. Le Caucase a été regardé, en effet, comme le séjour des dieux. Vingt siècles avant notre ère, l'âme d'*Ara*, tué en combattant contre Sémiramis, est reçue parmi les *dieux* sur le sommet du Caucase[3]; sur le Caucase aussi se réfugia un des anciens *dieux* de la Grèce, Saturne poursuivi par Jupiter[4].

Apportant d'Asie, avec leurs poésies sacrées, leur idiome propre[5], les *Ases* sentirent le besoin de rendre cet idiome dominant dans tout le Nord, et jusque dans la *Saxe*[6]: pour y réussir ils se hâ-

[1] Theophyl. Simocatt., *Hist. Maurit.*, lib. IV, cap. VIII.

[2] *Khoh as*, en prononçant durement l'aspiration.

[3] Mos. Khoren., lib. I, cap. XV. — Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 170.

[4] *Traité des fleuves et des montagnes*, attribué à Plutarque, chap. V et XIX.

[5] *Asae* Woluspae, *seu hos versus sibyllinos una cum idiomate ex Asia transportasse leguntur* (Gudmundus Andreae).

[6] «Le premier législateur des Scandinaves les porta à s'avancer dans la Germanie, *jusqu'au pays occupé aujourd'hui par les Francs.*» C'est ce qu'écrivait Jornandès dans la première moitié du sixième siècle. (*De rebus geticis*, c. XXXIII.)

tèrent de s'unir par des mariages avec les indigènes[1]. Leur puissance s'affermit, et la langue nationale, comme la croyance religieuse, ploya sous leur influence[2]. Mais les nouveaux liens qu'ils contractèrent concoururent avec leurs prospérités, pour relâcher des nœuds plus anciens : dans les premiers temps, les *Ases* reconnaissaient la suprématie du *sénat des dieux*, dont Saxo Grammaticus place le séjour à Bysance, expression qui, je crois, désigne les bords du Pont-Euxin ; ils recevaient de ce sénat leurs rois-pontifes ; le nouvel état formant un corps de nation, ces rois se bornèrent à adorer Odin, sans demander à des chefs étrangers l'honneur de le représenter. Dès lors l'historien ne parle plus des *dieux* ni de leur *sénat;* mais bientôt il met en scène des guerriers de l'Hellespont, *Hellespontiaci*, qui entrent en armes dans la Scandinavie, sont repoussés[3], à la suite d'un combat sanglant,

[1] *Ex indigenis ibi Asae uxores sibi et filiis suis delegerunt, ut hae familiae intra breve tempus per* Saxoniam et totum *orbem arctoum dispergerentur, et lingua Asianorum facta esset propria et communis has terras incolentibus.* (Suorro Sturlae, *Edda*, cap. III, in fine.)

[2] *Odini et Asiaticorum immigratione antiqua lingua islandica insigniter mutata fuit.* (Olaus Verelius, *in notis ad Hist. Gothrici et Harolfi.*)

[3] Saxo Grammat., *Hist. dan.*, lib. VIII, pag. 141 et 142, et lib. IX, pag. 155 et 156.

et plus tard, attaqués dans leur propre pays, et vaincus par les Scandinaves. La faiblesse du Bas-Empire, dès le cinquième siècle de notre ère, ne permet pas de supposer que les Grecs soient venus ainsi porter la guerre sur les bords de la Baltique. Dans les *Hellespontiaci*, doit-on reconnaître la nation du sein de laquelle étaient sortis les *Ases*, et qui fit alors des efforts infructueux pour recouvrer, par les armes, une prépondérance qui n'assurait plus la religion? L'Hellespont de Saxo Grammaticus serait, dans ce cas, le Bosphore cimmérien: les contrées limitrophes étaient en effet occupées par des peuples dont les idiomes remontaient à la même origine que la langue des *Ases*; et le nom des *Aspungitani*, placés par Strabon sur le bord des Palus Mœotides, dans le voisinage du Bosphore, ne signifie peut-être qu'habitants du royaume des *Ases*[1].

Quoi que l'on pense de cette conjecture, on conviendra qu'il est difficile d'assigner une limite étroite au territoire occupé par les Goths à l'époque

[1] Strabo, lib. VII. — *As Vaonghé*, royaume des Ases, a pu facilement se changer en *Aspaonghé* et *Aspunghé*; le V des mots zends, se prononçant souvent comme un P en pehlvi: *tania*, contrée, domination, ajouté à ce nom, pour en dériver *Aspungitani*, formerait un double emploi, dont les exemples sont fréquents dans les noms de lieux dérivés d'une langue étrangère.

de l'invasion des *Ases*. Les géographes les plus instruits [1] l'étendent des rives des Palus Mœotides jusqu'à la mer Baltique. Jornandès établit les Goths dans la Mœsie et dans la Thrace. Philostrate semble décrire le *Wahalla* des Scandinaves, quand il place dans la Chersonèse de Thrace les ombres des guerriers qui ont combattu à Troie sous les ordres de Protésilas, et les montre toujours couvertes de brillantes armures, et toujours prêtes à combattre [2].

On ne met point en doute qu'une marche progressive ait conduit d'Asie en Europe les conquérants de la Scandinavie. Sans croire, comme Jornandès, qu'ils ne firent que revenir dans le pays dont ils étaient originairement sortis, il est difficile de ne point reconnaître, avec lui, leurs ancêtres dans les peuples soumis à *Taunasis* ou *Tanasis*, le *Tanaüs* de Justin [3]. Du pied du Caucase, jusqu'aux Palus Mœotides et au Pont-Euxin, c'est-à-dire jusqu'aux limites des provinces où pénétrèrent les Goths en quittant l'Asie, s'étendait le pays sur lequel régnait *Tanasis*, et dont les *Ases* durent sortir. Le nom du

[1] Maltebrun, *Atlas complet du précis de géographie universelle*, Carte *de l'empire romain sous Trajan et sous Constantin.*

[2] Philostrat., *Heroic.*

[3] Justin., *Hist.*, lib. I, cap. 1.

monarque, qui semble signifier [1] *domination des Ases*, ou *chef des Ases*, nous autorise à voir dans le prince adoré comme un dieu après sa mort [2], la divinité nationale des *Ases*, le fondateur de leur empire. Le nom de *mont des Ases*, Caucase, fut d'ailleurs donné par les sujets de *Tanasis* à la chaîne de montagnes qui, des pays compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, s'étendant jusqu'aux frontières occidentales de l'Inde, a reçu, de divers autres peuples, les noms de Taurus, Riphée, Imaüs et Paropamisus [3].

La branche occidentale du Caucase ne bornait point le royaume de *Taunasis*, ou plutôt l'empire des *Ases*. Après avoir vaincu le roi d'Égypte [4] sur les bords du Phase, *Taunasis* ou Tanaüs subjugua l'Asie presque entière; ses sujets étendirent leur domination sur la Parthie et la Bactriane [5]. Dans ces contrées, dans la Sogdiane, la Colchide, l'Arménie, la Lazique [6], non moins que dans la Scan-

[1] Voyez, sur la valeur du mot *tan*, ci-dessus, § 60.

[2] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXIII.

[3] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXV.

[4] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXI.

[5] Justin., lib. I, cap. I; lib. II, cap. I et III.

[6] *As-sacani*, vaincus par Alexandre à son entrée dans l'Inde (Arrian., *De exped. Alexandri*, lib. IV, cap. IX et X); *As-saei*, placés au-delà des Issédons par Solin (cap. LII); *Att-asii*, sur les confins de la Sogdiane, au temps d'Alexan-

dinavie [1], des noms d'hommes, de peuples, de lieux, ont reproduit jadis et reproduisent encore [2] le nom des *Ases*. Leur existence confirme ce que dit Jornandès, qu'après l'expédition de Taunasis, les guerriers qui l'avaient suivi s'établirent sur divers points des vastes contrées qu'ils avaient dû

dre... *Asi,* maîtres de la Sogdiane, au troisième siècle de notre ère (Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, tom. II, page 43); les Scythes *Aspasii* (cavaliers ases), placés par Polybe (lib. X, cap. VIII) entre le Tanaïs et l'Oxus. Sainte-Croix (*Examen des historiens d'Alexandre*), pense, avec raison, qu'il faut, dans ce passage, substituer l'*Iaxarte* au *Tanaïs*. Les *Lazi* et la *Lazia* qui prit leur nom. *Al-asons*, à l'ouest du Borysthènes, le long de l'Hypanis (Herodot., lib. IV, cap. XVII); *Amasi*, *As cantii*, *As-comarci*, *As-uciandae*, *As-ampatae*, *Ev-azae* ou *Naev-azae*, peuples de la Sarmatie asiatique (Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. VII); *As-pungitani*, sur les bords des Palus Mœotides (Strabo, lib. VII). Noms d'hommes : *Az-erethès*, général persan (Procop., *De bello persico,* lib. I, cap. XVIII); *Bar-ase*, Perse-Arménien (Procop., *Hist. mêlée*, chap. XIII). Dans la *Lazie*, *Gub-ase*, *Fart-ase* (Procop., *Hist. mêlée*, chap. VIII; Agathias, *De rebus Justiniani*, lib. III, cap. V); etc., etc.

[1] *As-vit* et *As-mund*, célèbres par l'amitié qui les unissait; *Asa*, princesse; *As-um,* ville de Scanie. (Saxo Grammatic., pag. 82-98-177.)

[2] *Az-eret-Khan*, gouverneur de Surate en 1747. (*Zend-Avesta,* tom. I, 1re partie, page CCLXXV)... *Ereté*, chef... *Chef-Ase*.

traverser et remplir de l'effroi de leurs armes. Il n'est pas absurde de dériver de leur nom le nom de l'*Asie*, si l'on admet, sur l'autorité de Justin, que les guerriers de Tanaüs conservèrent quinze cents ans l'empire de cette partie de l'ancien continent [1].

Les Ases n'ont point entièrement disparu de la scène du monde.

Le géographe persan Hhamd Oùllah [2] place le pays d'*As* dans le Qaptchâq, à l'extrémité nord de l'*Iran*, près du pays des Russes et de la Moscovie. Dans une position analogue, mais fixée d'une manière plus précise, M. Jules Klaproth [3] a retrouvé les *Ases* ou *Iases*, du nom desquels une partie de la chaîne du Caucase fut appelée *monts Iasiques*. Plus connus en Europe sous le nom d'*Ossi*, *Osseti* ou *As-setintsi*, ils habitent à l'orient et au pied du mont *Elbronz*; là même où, au quinzième siècle, le voyageur Joseph Barbaro vit des peuples appelés *Alains*, mais qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'*As* [4].

Dans la langue des *Ases* ou *Ossi*, *Khogh* signifie *montagne:* cette particularité semble décisive en fa-

[1] Justin., lib. II, cap. III. Voyez ci-après, § 75.

[2] *Recherches asiatiques*, tom. II de la traduction française, page 72 et 73, à la note.

[3] *Nouvelles annales des voyages*, tom. XVI, p. 243-256.

[4] *Ibid., ibid*, p. 250 et 251; et Ramusio, tom. II, fol. 29.

veur de l'étymologie du nom de Caucase, *Khogh-as*.

Les *Ases* prennent aujourd'hui le nom d'*Iron* ou *Iran :* c'est le nom national de la Médie et de la Perse, et le même nom pour le sens que l'ancien nom des Mèdes. Enfin leur langue a avec le persan la plus grande affinité.... Le danois, la langue formée en Scandinavie sous l'influence immédiate des *Ases*, a, plus que l'allemand, plus que tout autre dialecte teuton, de l'affinité avec le persan[1].

Dans la Perse, dans toutes les contrées où les *Ases* ont pénétré jadis, dans le pays où il en subsiste une dernière tribu, la langue dominante a long-temps été le pehlvi, dont le persan dérive, et dont la langue des *Ases* ou *Osseti* a conservé un grand nombre de mots[2]. Le mot *As* appartient à la langue pehlvi, et signifie *puissant*[3]; il a dû être choisi l'un des premiers pour exprimer l'idée de la divinité, si bien caractérisée par l'attribut de la

[1] Voyez le nouveau *Dictionnaire danois* publié en 1811.

[2] La langue des *Osseti* a aussi de l'affinité avec le zend et les langues qui en dérivent. Voyez *Nouvelles annales des voyages*, t. XVI, p. 246 et 247; et le vocabulaire de la langue des *Osseti*, *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, p. 69-72... Observons que le pehlvi est la première langue qui se soit ormée de la langue zend. (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 429.)

[3] *Az-dewtchere* ou *Az-dewdjur*, le *puissant* dew de la jalousie, des désirs. (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 384.) *Azad-brakht*, roi *puissant*.

toute-puissance [1]. Mais la puissance aussi appartient à un peuple belliqueux; il peut dès lors adopter le même nom, et le communiquer aux contrées où l'établit la victoire. Que plus tard, près d'une horde ignorante et vaincue, les *Ases* aient voulu paraître une race descendue des cieux, on n'en est pas surpris: quand leur croyance empruntée, sans doute, comme celle de tant d'autres Scythes ou Tatars, à la religion lamique [2], ne leur eût pas montré des incarnations divines dans les chefs dont le titre a pu devenir leur nom national, ne suffisait-il pas de leur puissance et de leurs succès pour les autoriser à se prévaloir de l'analogie en vertu de laquelle ce nom avait été donné à la divinité? Ce genre d'orgueil est une des premières sources où les peuples ont puisé leurs *noms nationaux*, les noms qu'ils se donnent à eux-mêmes.

§ 75.

Origines du nom *national*, du nom qu'un peuple se donne à lui-même: 1° le désir de relever son excellence, sa valeur guerrière, sa puissance, etc.

L'homme a rarement le privilége de s'imposer un nom; et quand il le fait, la crainte du ridicule

[1] *Zumbi*, nom de la divinité que révèrent un grand nombre de peuplades nègres, signifie *puissant*.

[2] Ci-dessus, § 71.

ou d'une contradiction sévère lui prescrit d'être modeste. Par cette raison même, chacun reportera volontiers sur la masse commune sa vanité personnelle : on ne parlera de la peuplade dont on fait partie que pour en relever l'excellence ; on consacrera, dans son *nom national*, la qualité la plus noble, la plus brillante, la plus imposante à laquelle elle puisse prétendre.

Comme les *Ases* sortis de leur vaste famille, les Goths portaient un nom qui convenait à *Dieu*, désigné spécialement par l'attribut de la bonté[1].

Les *Bakthiaris*, peuplade kurde, sont les *fortunés*, les *favoris de la fortune*. On peut, suivant M. Schlegel[2], dériver le nom des Hérules du samscrit, *Eorl'as*, *chefs* ; et le nom de la caste militaire de l'Inde, *Radsja-poutra* signifie littéralement *fils de rois*. Une peuplade gauloise, vaincue dans les Alpes par Drusus, était la peuplade des Brenni[3], des *rois*.

Ullah[4], homme *puissant*, *considéré*, c'est le nom des Valaques. *Slave*, nom général d'une nation qui

[1] *Got... god*, Dieu ; *gut... good*, bon.

[2] *Indische bibliothek*, n. 2, tom. I, p. 233, etc., etc.

[3] Horat., *Od.*, lib. IV, od. XIV, vers. 11.

[4] Fortis, *Voyage en Dalmatie*, tom. I, p. 70 et 71. Dans la langue slave, la lettre H se prononce très gutturalement. Comme nous allons bientôt le dire, cette étymologie est contestée.

se subdivise en tant de branches diverses, signifie *gloire, glorieux, illustre*[1]. Par une fatalité singulière, ce nom a fourni à plusieurs langues de l'Europe un mot pour désigner l'état le plus affreux, le plus abject où puissent tomber les peuples, l'*esclavage*[2].

Les *furieux* (*Chorraei*), les *secourables* (*Raphaïm*), les *géants-forts* (*Zuzim*), les *géants-terribles* (*Emim*), tels étaient les noms de quatre hordes arabes que défit Chodorlahomor[3] avant de combattre les rois de la Pentapole.

Les barbares qui ont fondé le royaume de Sennaar ont quitté le nom de *Shillooks* pour celui de *Funges*, qui signifie *conquérants* et *citoyens libres*[4]; et, par une double contradiction, les chefs des *Funges* se disent avec orgueil les *esclaves* d'un monarque que leur caprice peut chaque jour envoyer à la mort en vertu de la *loi du pays*.

[1] Fortis, *Voyage en Dalmatie*, tom. I, pag. 70 et 71.

[2] Anglais, *slave;* français, *esclave;* espagnol, *esclavo;* italien, *schiavo:* sur la cause d'une métamorphose si étrange, voyez ci-après, § 84.

[3] *Genes.*, cap. XIV, vers. 5 et 6. Nous avons tiré l'interprétation des deux derniers noms de la dissertation de sir W. Drummond sur ce chapitre... *The OEdipus judaïcus*, (in-8°, London, 1811), p. 47 et seq.

[4] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome VIII, p. 399, 400, 401, 402.

Amants passionnés de la liberté, les fiers conquérants de la Gaule s'appelaient *Francs*.... Ils l'étaient. Puisse le beau pays qui a hérité de leur nom, en reproduire à jamais la signification glorieuse !

Déjà une peuplade de Gaulois avait ainsi proclamé sa liberté : en les appelant *Eleutherii*[1], César a probablement traduit leur nom national.

Des Bérébères, voisins de Maroc et d'Alger, se parent aussi du nom de *libres*[2]; et ce n'est point à tort. Sur cette terre d'esclavage, leur vie errante et pauvre garantit leur indépendance. Peuple de pasteurs, ils appartiennent à cette grande famille dont les tribus promènent leur courage féroce et leurs troupeaux dans les vastes espaces qui séparent l'Égypte et l'isthme de Suez des côtes de la Barbarie; presque toutes portent des noms qui désignent leur genre de vie[3]. *Galla*[4], *Balous*, *Zilla*, *Habab*, *Berberi*, *Barabra*[5], *Suah* ou *Sô*[6], etc.,

[1] Caesar, *De bello gallico*, lib. VIII, cap. XIV.

[2] *Amzir*, singulier; *mazir*, pluriel. L'R se prononce presque comme un G dur. Ce sont les *Maziques* des écrivains grecs. (Volney, l'*Hébreu simplifié*, etc., *Œuvres complètes*, tom. VIII, p. 508 et 509.)

[3] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome II, p. 189-191, et suivantes.

[4] Bruce, *ibid*, p. 226.

[5] Bruce, *ibid.*, p. 189 et 190.

[6] Bruce, *ibid.*, p. 191-193-194. Bruce dérive de *Suah* le

tous ces mots signifient *pasteurs*. Un peuple fait gloire d'être pasteur[1] comme d'être indépendant! L'un est pour lui le synonyme de l'autre : il regarde comme une servitude la condition des cultivateurs, que leurs travaux attachent irrévocablement à la terre.

Qu'étaient les *Hic-Sos* ou *Ag-Sos*, conquérants de l'Égypte? Des *pasteurs armés*[2]. *Agag* (au pluriel *Agagi* et *Agazzi*) désigna tantôt une tribu[3], tantôt une peuplade entière[4]; la tribu des chefs

nom de l'isthme de *Suez*. Je pense que *Masuah* et *Suakem* ont la même étymologie.

[1] *Vlach* ou *vlachi*, en albanais, signifie *pasteurs*; tel est, suivant M. Pouqueville, le nom national des Valaques nomades; les noms qu'ils reçoivent des Turcs et des Grecs ont la même signification. (Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, p. 151 et 208-211, et suivantes.) M. Constantin Polychroniadès, natif du canton de Zagori en Épire, que j'ai consulté sur ce sujet, nie que *vlach* ait jamais signifié *pasteur* en langue *schyp* ou albanaise. Il serait possible que la profession de ces Valaques qui, l'été, conduisent leurs troupeaux au sommet du Pinde, et, à l'automne, redescendent dans les vallées, ait fait donner, dans certains cantons, le nom de *Valaques* à tous les pasteurs nomades, en sorte qu'un mot y sera devenu synonyme de l'autre.

[2] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. II, p. 194. *Axum* ou *Agsum*, ville, forteresse des *pasteurs-armés*. (*Ibid.*, p. 195.)

[3] Bruce, *ibid.*, p. 194. *Agag*, nom d'un roi d'Amalec, arabe-pasteur.

[4] Bruce, *ibid.*, p. 194 et 195. Les Gallas, qui ont fait des

des guerriers, le peuple des *forts-armés*. *Ag* est sans doute, dans le même sens, la racine du nom des *Agows*[1] de Damot et de Lasta. Il est commun de voir un nom propre exprimer la vertu guerrière du peuple qui se l'est donné.

Les Gaulois établis sur les bords de l'Orne s'appelaient *combattants, Cadètes;* ils dérivaient de *Cath* ou *Cad*, guerre, combat, une dénomination que les Saxons, qui se mêlèrent à eux, ont laissée subsister dans *Cath-burgum* (*Cabourg*) et *Cath-heim* ou *Cathom*, le plus ancien nom de la ville de Caen. Ces noms désignent littéralement le *bourg*, la *demeure* des *Cath* ou *Cad*, des guerriers[2].

Kimbry, nom des Cimbres, signifiait *guerrier* dans l'ancien teuton; le mot danois *Kiemper* a encore le même sens[3]. Après une invasion heureuse dans les Gaules[4], les Tongres, pour intimider le peuple vaincu, adoptèrent le nom de *Germains*,

conquêtes au sud de la ligne, prennent aussi le nom d'*Agagi*. (*Ibid.*, p. 226.)

[1] *Ag-oha*, *pasteurs du fleuve*, suivant Bruce, *ibidem*, p. 224... Il serait plus exact de traduire, *guerriers du fleuve*.

[2] Huet, *Origines de la ville de Caen* (1 vol. in-8°, Rouen, 1706), p. 284 et 285. Bochard assigne la même étymologie au nom des Cattes. (*Ibid.*, *ibid.*)

[3] Maltebrun, *Précis de la géographie universelle* (5 vol. in-8°, Paris, 1810-1817), tom. I, p. 239.

[4] Tacit., *De moribus Germanorum*, cap. II.

hommes de guerre, qui bientôt devint celui de toute la nation dont ils faisaient partie. Le nom des *Marses* a dû être originairement le même que le nom du dieu des guerriers.

Le désir d'imposer ainsi, par des qualités redoutables, est dans la nature ; la raison, qui peut s'en trouver humiliée, ne le désavoue pas : peuple ou particulier, la sécurité, la considération, les égards que l'on obtient, naissent moins des vertus qui commandent l'estime, que de la puissance qui inspire la crainte.

Un savant ragusain dérive le nom national des Illyriens du slave *Hrli* ou *Hirli*[1], guerriers *très prompts, tres agiles :* c'est le caractère que leur assigne Tite-Live[2]. Il était naturel qu'ils tirassent vanité d'une qualité souvent plus redoutable que la force dans les combats.

De *Souro* ou *Zour*, force, puissance, armée, furent formés les noms de Syrien et d'Assyrien[3]. La langue *pehlvi* ou *hosvarzan* est celle des *héros*, des puissants[4]. Les peuples qui la parlèrent jadis

[1] Appendini, *Notizie istorico-critiche sulla antichità, storia e letteratura de' Ragusei*, tom. I, p. 24.

[2] Tit. Liv. *Hist.*, lib. XXXI, cap. XXXV.

[3] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tom. I, p. 276 et 277.

[4] Saint-Martin, *ibid.*, p. 276. *Pelhou*, héros, fort, robuste.

s'appelaient *Hosvaresh*, les *forts*, les *héros*[1]. Ils reçurent même le titre de *géants*, sous lequel les désigne constamment Moïse de Khoren[2].

Les Mèdes s'étaient appelés autrefois *Arioi* ou *Arii*, c'est-à-dire *les vaillants*[3]. Les Arméniens nomment encore aujourd'hui les Persans *Arik'h*; et *Ari*, dans leur langue, signifie *vaillant*, *vigoureux*; dans la langue zend, *Aeriao* a le même sens[4].

Voilà également, si je ne me trompe, la racine du nom *Aria*, qui, dans les livres sacrés de l'Hindoustan, désigne toutes les contrées où régnait la religion nationale.

On conjecture qu'il a produit le nom de l'Asie, par un changement de l'*r* en *s*, dont on retrouve des exemples dans plusieurs langues[5]. Cette éty-

[1] *Zend-Avesta*, tome II, p. 429; et Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, pages 276 et 277.

[2] Saint-Martin, *ibid.*, p. 277.

[3] Hérodot., lib. VII, cap. LXII.

[4] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 275.

[5] Les noms de plusieurs familles romaines avaient subi un changement inverse : les *Papirius* s'étaient d'abord appelés *Papisius* (Cicer., *Epist. ad famil.*, lib. IV, ep. XXI); les *Aurelius*, *Auselius* (S. Pompeius Festus, verb. *Aureliam*); les *Valerius* et les *Furius*, *Valesius* et *Fusius* (Sigon., *De nomin. rom.*). Varron (*De lingua latina*, lib. VI, cap. III) cite plusieurs mots latins où l'S a été remplacée par l'R; Servius (*in Aeneid.*, lib. I, vers. 253) observe que les poëtes latins

mologie ne diffère qu'en apparence de celle que nous avons déjà proposée. L'arménien *Ari* et le mède *Arioi* ont le même sens que *As* en *pehlvi;* il est probable que la transmutation de l'*r* en *s* a d'abord été opérée sur le mot radical, et que *As* et *Ari* sont vraiment identiques.

Il est prouvé du moins que sous la désignation d'*Aria* a été comprise autrefois une étendue énorme de pays; qu'elle a embrassé jusqu'à l'Égypte et l'île de Crète[1]; que sa racine s'est reproduite dans un grand nombre de noms d'hommes, scythes, mèdes, persans[2]; dans des noms de lieux, tels que l'*Aria* et l'*Ariane* citées par les historiens grecs, et l'*Ariéma,* premier théâtre des prédications de Zoroastre; qu'elle se retrouve dans les noms de peuples séparés les uns des autres par la distance des temps et des lieux; les *Arii* ou *Ariani*[3] qui se rapprochaient des Assyriens par le langage et par

ont plus d'une fois, dans leurs vers, changé l'R en S, disant *Arbos* pour *Arbor*, etc. L'S est communément changée en R dans le patois poitevin : on y dit il *ertait* au lieu de il *estait*, ancienne locution française, écrite aujourd'hui il *était.* (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome I, pages 199-201.)

[1] A. Gell., *Noct. attic.*, lib. XIV, cap. VI.

[2] *Toxaris*, *Abaris*, *Ariobarzane*, *Ariomardès*, *Ariaspe*, *Ariamène*, *Ariarathe*,... *Mod-Are*, descendant des rois de Scythie (Zosim., lib. IV), etc.

[3] Strabo, lib. I.

les mœurs, et qui jouirent jadis d'une grande puissance, les *Toc-arii* placés par Ptolomée dans la Bactriane, les *Cand-arii* et les *Com-arii* de Pomponius-Mela[1], les *Satag-arii* et les *Vidio-arii* cités par Jornandès; les *Chas-arii*, dont parle Constantin Porphyrogenète; les *Med-arii*, dont Alexandre comprima la révolte en Thrace, tandis que son père assiégeait Bysance[2]; les *Bulgares* ou *Arii* des bords du *Volga*, les *Tatars*, les *Boukhars*, les *Magyars*; enfin, les *Chors-arii*: les Scythes, suivant Pline[3], appelaient ainsi les Perses.

Par une conjecture ingénieuse et plus plausible que la plupart de ses assertions, le traducteur de Pline reconnaît dans la première syllabe de *Chors-arii*[4] le mot teuton *horse*, cheval, prononcé avec une aspiration forte, et telle que celle qui précédait jadis les noms de *Louis* et de *Lothaire*; telle aussi que l'aspiration qui, au moyen âge, transforma les *Hosvaresh* en *Khovaresae*. Les *Chors-arii* étaient donc les *cavaliers braves, vigoureux*... Ce nom a le même sens que celui d'*Ariaspe*[5], fils

[1] Pompon. Mel., lib. I, cap. II.

[2] Plutarch., *in Alexandr.*, cap. XI.

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. XVII.

[4] Poinsinet de Sivry, *Histoire naturelle de Pline, traduction française* (12 vol. in-4°, Paris, 1771-1782), tome II, page 684.

[5] Plutarch., *in Artaxerx.*, cap. XXXVII.

d'*Artaxerxès Mnémon :* il convenait trop bien à la manière de combattre des Mèdes et des Parthes pour ne pas être un nom national.

Toute peuplade dont la cavalerie forme la force principale est autorisée à prendre une pareille désignation; aussi traduirai-je de même le nom des *Marcomans* [1], sans en rien conclure sur l'origine commune ou distincte des deux nations.

On a sérieusement expliqué le nom national des Gaulois et des Celtes par un mot de leur langue qui signifie *étranger* [2]. Ne pouvant comprendre quelles idées attacherait aux mots un peuple qui s'appellerait lui-même *étranger*, je dérive Gaulois (*Gallus*) et Gaël de *Gallu* ou *Galluedd*, puissant, fort [3]; et Kelte (Celte) de *Caled*, dur, infatigable, intrépide. Ce mot est la racine de Calédonie [4], littéralement le pays *montagneux* des *forts*, des intrépides. Il est consacré dans le même sens par un proverbe breton appliqué justement au *premier grenadier de l'armée française*, Corret-Latour-d'Auvergne : « *Got*

[1] Le mot celte *Marc'h*, cheval, avait passé en Germanie. Dans les anciennes lois allemandes, *Marach* ou *March* signifie cheval, et *March-Falli*, chute de cheval. Voyez sur ces deux mots, le *Glossaire* de Ducange.

[2] *Caël.*

[3] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verb. *Gallu*, *Galluus*, *Galluog*.

[4] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verbo *Caled*.

» *callet densan Armoriq :* c'est un homme *dur* de » l'Armorique[1]. »

§ 76.

2° La dénomination simple de *Famille*, *Réunion d'hommes*.

Nous avons conservé aux habitants du pays de Galles l'ancien nom de la nation dont ils formaient une peuplade : ils s'appellent eux-mêmes et paraissent s'être appelés de tout temps *Kymry*[2]. Il était difficile de ne pas rapprocher leur nom de celui des Cimbres pour en conclure l'identité d'origine des deux nations : mais, avec quelque vraisemblance que nous ayons établi l'existence d'une peuplade de Celtes dans la Scandinavie ; nous ne pensons pas qu'on doive la confondre avec les Cimbres. Aux raisonnements d'un savant géographe[3] contre l'opinion qui, dans les Cimbres, voit un peuple de Celtes, nous ajouterons un fait. Dans la multitude

[1] Voyez la *notice* sur *Corret-Latour-d'Auvergne*, imprimée en tête des *Antiquités gauloises* (1 vol. in-8°, Paris, 1801), page 1.

[2] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verbo *Cymro*. L'auteur prévient, page 3, que le C doit partout être prononcé comme un K.

[3] M. Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, tome I, pages 238 et 239.

innombrable que vainquit Marius, Festus [1] distingue les Ambrons, peuple gaulois, les Teutons et les Cimbres : ceux-ci formaient donc une nation distincte des deux autres.

En se rappelant la signification du nom des Slaves, on est tenté de rapprocher celui des *Kymry* d'un mot qui signifie *estime, dignité* [2] ; il me semble plus naturel de le dériver de *Kymrhain*, famille [3]. C'est encore ici une origine indubitable des noms que les peuples se donnent à eux-mêmes ; c'est peut-être la plus ancienne : *nous*, la *famille*, la *réunion*, les *hommes ;* une race isolée ne se connaît d'abord que sous cette notion collective. Le titre d'homme est antérieur à tout autre. Le premier ancêtre des Teutons était *Man, Mannus, homme* [4] ; et l'un des noms de cette nation, dont les Latins ont fait *Alamani* [5], a dû répondre à un mot qui signifiait la réunion de *tous les hommes;* les hommes par excellence. Hommes, telle est la signification

[1] S. Pompeius Festus, verbo *Ambrones.*

[2] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verbo *Cymmyrred.*

[3] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verb o*Cymrhain.*

[4] Tacit., *De mor. German.*, cap. II.

[5] Suivant quelques érudits, *Alamani* vient primitivement de *Ald* noble et *Man* homme : cette étymologie rentre dans le genre de celles que nous avons citées au chapitre précédent.

du nom des Guanches[1], des Mardes[2], des Illinois[3], des Guègues[4] et des Mirdites[5], peuplades albanaises. Hommes, gens ; c'est ainsi que s'appellent eux-mêmes les Tonguses sous le nom d'*Oevon*, à l'est du Jénissey[6], et dans la Sibérie, sous ceux de *Boya* et de *Donké*[7].

Les Kamtschadales se nomment *Itelmen*, habitants[8]. De *Theot*, qui signifie *multitude*, peuple nombreux, s'est formé le nom national des Teu-

[1] *Guan* homme, *Guana* patrie, *Guancheinerf* indigène de Ténériffe. Voyez le *Vocabulaire guanche* donné par Clavijo, *Noticiao de la historia general de las islas de Canaria*, tom. I, pag. 129, etc.

[2] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, pages 275 et 276. Le même mot a formé plusieurs noms d'hommes *Ariomardès*, *Mardonius*, *Mardontès*, etc.

[3] Laffiteau, *Mœurs des sauvages américains* (4 vol. in-12, Paris, 1724), tome I, page 43.

[4] Guegueri, l'*Homme* dans la langue *schyp*. (Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, page 620.) Dans la même langue *vla* signifie frère. (*Ibid.*, *ibid.*, pag. 611 et 619.) Voilà peut-être l'étymologie véritable du nom des Valaques.

[5] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, page 620.

[6] Wagner, *Mémoires sur la Russie*, page 193... *Œvon*, homme.

[7] Jules Klaproth, *Notice sur l'origine des Mantcheoux*. *Nouvelles annales des voyages*, tome IX, page 141. *Boya*, *boye*, *byé*, hommes.... *Donké*, gens.

[8] Kracheuninikow, *Histoire du Kamtschatka*, 1re partie, pages 3 et 4.

tons. Ce sont des conséquences de la même idée première. *Casgl*[1] ou *Cass*[2], en celtique, désigne une *réunion*, un *assemblage*. Ce mot, analogue à celui dont se forma le nom de *Kymri*, devint le nom des *Cassi*[3], que César soumit dans son expédition en Angleterre; il entra comme racine dans les dénominations de diverses peuplades de la Gaule; et nous croyons ne pas nous éloigner de la vérité, en reconnaissant les *réunions*, les tribus des *plus forts*, des *habiles* et des *pêcheurs* au filet, dans les Trécasses (Troyens)[4], les *Vellocasses* (habitants du Vexin) et les *Baiocasses* (habitants de Bayeux[5]).

[1] *Casgl*, réunion, collection; *Casglu*, réunir, assembler. (Richards, *Welsh-English Dictionary*.)

[2] *Cyd* (en composition *cy* et devant une voyelle *c'*) équivaut à la préposition *con* du latin, et signifie *ensemble*, l'action de réunir, de mettre ensemble; *as* le même que *ys*, mot augmentatif (Richards, *ibid.*). *C'às*, *beaucoup d'hommes ensemble*. *Glynn*, attacher, unir étroitement. *Caslynan*, une *nation*, une multitude étroitement unie.

[3] Caesar, *De bello gall.*, lib. V, cap. VII. Le nom du chef que César combattit dans cette expédition, *Caswallawn* (Richards, *Welsh-English Dictionary*), traduit en latin par *Cassivellanus*, a la même racine, et paraît signifier *Rempart de la tribu*.

[4] *Trech*, plus fort, plus puissant; *trecched*, combattre. (Richards, *Welsh-English Dictionary*.) Bullet interprète *Trécasses* par *très braves*.

[5] *Ffel*, habile, fin, sage... *ffelaig*, commandant général... *Balleg*, une nasse, un grand filet. (Richards, *Welsh-English*

§ 77.

Noms de peuplades dérivés, 1° du nom national, 2° des localités, 3° du nom du chef ou du premier ancêtre, 4° des institutions politiques, 5° des emblèmes religieux ou guerriers.

Les dernières dénominations que nous avons citées supposent déjà dans la grande famille des divisions, des tribus séparées qui se connaissent et cherchent à se distinguer entre elles.

Une légère addition au nom national suffit quelquefois pour atteindre le but. Volney pense que les Massagètes s'appelaient *Maha-Sagatai*, les *grands* Gètes, les grands Scythes[1]; le nom des *Amardes* signifiait pareillement les *grands* Mardes : l'une et l'autre peuplade devait sans doute sa désignation à une supériorité de force ou de nombre sur les autres familles des Mardes et des Gètes.

Les Bulgares, nous l'avons vu, joignirent au nom national d'*Arii* le nom du fleuve dont ils buvaient les eaux[2]. Cette forme de dénomination, empruntée du lieu du séjour, est l'une des plus

Dictionary.) Nota. Les deux *ll* se prononcent comme dans les mots français, *d'ailleurs*, *maille*, etc.

[1] Volney, *Discours sur l'étude philosophique des langues. Œuvres complètes*, tome I, page 425.

[2] Le Volga.

naturelles ; les indigènes de la Nouvelle-Hollande l'emploient de préférence, en ajoutant le mot *gal*, réunion, tribu, au nom du lieu de leur séjour : *Gwearl-gal*, tribu qui habite *Gwea*, sur la côte méridionale de Botany-Bay [1].

On doit peut-être dériver de *Deru*, chêne, le nom des *Duro-casses* (habitants du canton de Dreux), dont le pays était célèbre par ses forêts de chênes consacrées au culte national. Nous remarquerons que, dans le nom moderne, le premier mot a seul subsisté : souvent en effet le nom national, la désignation primitive d'*hommes*, de *tribu*, de *guerriers*, a été sous-entendue ; il n'est resté que la dénomination dérivée de la localité. Les *Hernici* (*Herniques*) étaient ainsi nommés de *Herna* [2], rocher, montagne ; et par opposition aux *Aequi* (*Eques*) ou *Aequicolae*, habitants de la plaine : c'étaient deux peuplades de la même nation, comme sont les *High-landers* et les *Low-landers* en Écosse.

Le nom des *Aghovans* signifie *la douceur* : ils doivent aux agréments de la contrée dont ils se sont emparés, une désignation qui contraste si forte-

[1] *Abrégé de la géographie moderne de Pinkerton*, tome II, page 297. *Collins's account of the English colonies in the South Wales* (deuxième édition).

[2] Servius *in Aeneid.*, lib. VII, vers. 684 et seq. S. Pompeius Festus, verbo *Hernici*.

ment avec leurs mœurs [1]. Les nomades que nous appelons Ostiaques s'appellent eux-mêmes *Kondichos*, habitants des bords de la rivière *Konda* [2]. Les hordes errantes des Nogais, chaque fois qu'elles se déplacent, adoptent volontiers le nom du lieu le plus remarquable dans le voisinage de leur nouveau campement [3].

Il n'est pas impossible que deux peuplades choisissent la même désignation, sous les rapports de gloire, de valeur, de puissance; mais il est plus probable, quand elles portent le même nom, qu'elles le tiennent du lieu de leur habitation. Les objets qui frappent d'abord les yeux, et qui ont, dans l'origine, déterminé le nom d'une contrée, se reproduisent fréquemment sous les mêmes aspects; les noms qui en dérivent seront aussi répétés fréquemment. Un canton bas et marécageux, qu'à l'extrémité de l'Yorkshire inondent dans leurs débordements et resserrent entre leurs embouchures le Hull et l'Humber, fut jadis habité par les *Parisii*; le nom de leur ville, *Pétouaria* [4], semble indiquer

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 214.

[2] Wagner, *Mémoires sur la Russie*, pag. 193.

[3] Tooke, *Russia*, vol. II, pag. 172.

[4] Les Grecs et les Romains changeaient volontiers en l'P le B gaulois: *Pétouaria*, qui semble correspondre au *nom*

un lieu planté en bouleaux. Les *Parisii* de la Gaule occupaient un canton bas et marécageux sur les deux rives de la Seine, dont les crues subites y causaient de fréquents débordements; des bois, des étangs, des marais, couvraient les environs: dans la ville à laquelle les *Parisii* ont légué leur nom, un quartier populeux s'appelle encore le *Marais;* on appelle aussi *marais* les terrains cultivés qui l'environnent, et qui fournissent de légumes savoureux ses immenses marchés. La ressemblance des localités autorise à croire que le même nom, dans les deux contrées, leur doit son origine. *Baris* (c'est ainsi que les Celtes le prononçaient[1]) désigne un pays situé au-dessous des bois, une contrée *basse*, *inférieure* aux territoires qui l'environnent, et couverte de bosquets[2].

Observons toutefois que, pour les Celtes des bords du Hull et de la Seine, *Parisii* ne dut être d'abord qu'un *surnom* ajouté à leur nom national, et emprunté d'un lieu qui auparavant avait déjà reçu cette dénomination. Il importe en effet, dans

de lieu français la *Bédoyère*, peut donc dériver de *Bedw*, bouleau, et signifier lieu où abondent les bouleaux.

[1] M. Éloi Johanneau, *Vocabulaire étymologique; Monuments celtiques*, etc., par Cambry, page 361.

[2] Richards, *Welsh-English Dictionary*: Bar, *Bush*... buisson, bosquet; Is, *nether,* inférieur, bas; *nether lands,* les Pays-Bas... ou bien Is, *below, under,* sous, dessous.

l'examen des noms des peuples, de n'admettre qu'avec réserve ceux qui sont tirés d'une dénomination locale. Si celle-ci exprime une position *relative* à un autre pays, à une autre nation, on doit presque toujours repousser cette étymologie. Un peuple ne se place point, il ne se dit point placé à l'est ou à l'ouest d'un autre peuple; chacun est le centre de son propre horizon. Les habitants de Delphes regardaient leur ville comme le milieu de la terre : les Hébreux assignaient à Jérusalem cette place d'honneur. « Encore aujourd'hui les Arabes, » les Hindous, les Chinois, appellent leur métropole » l'*ombilic du monde*. Cela est positif au Caire, à la » Mekke, à Benarez, à Nankin, etc.[1]. » Les Mongols[2] appellent simplement le Thibet la *main droite*, et le pays des Mantcheoux la *main gauche*. Dès que le nom d'un peuple exprime une position *relative*, croyez qu'il lui a été imposé, peut-être à son insu, par un autre peuple relativement auquel il se trouvait dans cette position.

S'il y a quelque exception, elle sera faite en faveur de la métropole, de la part d'une colonie naissante, ou par des tribus assez pieuses pour ne déterminer leur place sur la terre que les yeux

[1] Volney, *L'hébreu simplifié par la méthode alphabétique. Œuvres complètes*, tome VIII, page 353.

[2] Reuilly, *Description du Thibet* (in-8°, Paris, 1808), pages 4 et 5.

fixés vers la contrée qu'a rendue sacrée leur croyance. Il peut encore arriver qu'un chef distingue ainsi, parmi les hordes qui lui obéissent, celles qui habitent au nord ou au midi; mais ce ne sera jamais qu'une dénomination secondaire que l'usage du nom primitif aura long-temps précédée, en un mot, un véritable *surnom*.

Aussi ce nom secondaire variera-t-il facilement chez les peuples qu'aucun intérêt ne porte à le fixer. Les Nogais, qui changent de nom comme de séjour, adoptent volontiers le nom du chef qui les conduit [1]. Il en est de même des tribus brasiliennes [2]. Un chef puissant et célèbre peut rendre l'adoption de son nom plus ou moins durable. Les Usbeks, au commencement du quatorzième siècle, prirent le nom de leur prince, sixième descendant de Tchinggis-Khan [3]. Les Nogais portaient déjà celui du chef qui, à leur tête, en 1259, se rendit indépendant des successeurs du conquérant mongol [4]. Les hordes turques qui

[1] Tooke, *Russia*, vol. II, pag. 172.

[2] *Relation du voyage de Roulox-Baro*, etc, 51ᵉ *Remarque*, par Morisot, pages 278 et 279.

[3] Lévesque, *Histoire de Russie*, tome II, page 167.

[4] Lévesque, *ibid.*, tome VIII, pages 310 et 311. Pachymère (lib. V, cap. IV) nomme le même chef *Nogas*. Observons que l'étymologie du nom des Nogais est contestée. Les historiens orientaux comptent les *Nogais* au nombre des peu-

assaillaient le Bas-Empire à la fin du treizième siècle, les Alisyriens, les Alaïdes, les Salampaxides, les Amir-Amanes, les Atmanes[1], se présentent également sous des noms dérivés des noms de leurs chefs. Huit siècles auparavant, les Ephtalites ou Ephtalani avaient emprunté à leur roi le nom sous lequel ils figurent dans l'histoire[2]. Suivant Procope[3], les Goths, les Vandales, les Alains, les Gépides, étaient tous de la même nation, et ne se distinguaient que par les noms de leurs princes. Des peuplades gauloises qui jadis envahirent l'Asie, cinq s'attribuèrent les noms des chefs qui les avaient guidées à la gloire[4] : les Tectosages conservèrent seuls leur nom national. Remontons plus haut encore; quinze ans après le retour des Héraclides, les Myrmidons furent appelés Thessaliens, du nom de Thessalus leur chef,

ples que subjuguèrent en 1223 les généraux de Tchinggis. (Lévesque, *loc. cit.*) Il se pourrait que la signification originaire du nom fût telle qu'il convînt également à un peuple et à un homme.

[1] Pachymer., lib. XI, cap. IX. Pachymère cite un chef turc, appelé *Atmane*.

[2] Ephtalanus *enim* Ephtalitarum *rex, a quo et appellationem universum genus traxit.* Theophan., *Byzant. Histor.*, lib. X, *apud Photium*, cod. LXIV.

[3] Procop., *De bell. vandalic.*, lib. I, cap. II.

[4] Poinsinet de Sivry, *Histoire naturelle de Pline*, etc., liv. V, chap. XXXII, tome II, pages 601 et 602.

jeune guerrier de Thesprotie. Velléius [1], qui nous l'apprend, blâme sévèrement les poëtes quand, à l'époque de la guerre de Troie, ils nomment les Thessaliens et la Thessalie. Sa critique atteint surtout les tragédies ; les personnages, dit-il, y doivent toujours parler conformément aux mœurs et aux notions du temps où ils ont vécu : son observation est juste ; elle est susceptible de plus d'une application utile ; et Racine toutefois a eu raison de faire d'Achille le roi de la Thessalie. C'était le seul moyen d'être compris des modernes, et d'éviter le ridicule attaché au nom de Myrmidons.

Le retour des Héraclides se rattache si bien aux temps héroïques de la Grèce, qu'il ne nous est plus permis de repousser absolument les traditions suivant lesquelles, à ces époques reculées, les peuplades changeaient de noms, selon que le hasard des armes ou de l'hérédité changeait leurs conducteurs.

La communauté du nom, entre une peuplade et son chef, peut s'établir encore d'une manière plus durable. Précédés de *Béni* (enfants de...), ou de *Clan* (né de...), des noms d'hommes deviennent ceux des tribus hébraïques, arabes et écossaises. Cette dénomination subsiste alors

[1] Vell. Patercul., *Hist.*, lib. I.

même que la tribu n'a cessé de s'incorporer des familles étrangères, restes d'autres tribus détruites ou dispersées par le temps, la guerre, les maladies; et les nouveaux membres de l'association ne sont pas les moins ardents à se vanter de leur parenté avec le premier ancêtre. Cette idée, dans les montagnes d'Écosse, resserrait et rendait plus solides les liens du pouvoir féodal; mais elle en tempérait les inconvénients, elle en faisait disparaître la rigueur dans les rapports individuels.

Nous trouvons ici une *seconde* explication des traditions qui présentent un seul chef comme devenant, en moins de deux siècles, l'aïeul de plusieurs milliers d'hommes; je dis une *seconde*, car, on ne l'a pas oublié, souvent le prétendu chef n'est que le nom du peuple ou du pays métamorphosé en personnage historique.

Les lois, les institutions, ces gouverneurs permanents des hommes réunis en société, peuvent influer sur les noms que leurs réunions adoptent. Bruce [1] soupçonne que, parmi les noms des peuplades de *pasteurs*, il en est qui servent à la distinction des castes.

Les anciens Germains [2] étaient, suivant Tacite, partagés en trois grandes divisions, dont chacune

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome II, pages 189 et 191.

[2] Tacit., *De moribus German.*, cap. II.

rappelait le nom d'un des fils de *Mannus*, leur premier ancêtre; les *Ingaevones*, les *Herminones* et les *Istaevones*. Tacite place les premiers dans le voisinage de l'Océan; en suivant cette indication et celles qu'a données Pline[1], on retrouve les *Ingaevones* sur les côtes de la Baltique, et les *Istaevones* sur les rives du Bas-Rhin. On a en conséquence dérivé ces deux dénominations du mot *vohnen*, habiter, auquel, dans la première, se joint le mot *inge* ou *enge*, bande, zone plus étendue en longueur qu'en largeur; et dans la seconde, un mot *radical* dont se sont formés les noms de la partie inférieure du Danube, l'*Ister*, et de l'*Istrie*, plage basse, opposée à la partie montueuse du pays. Mais alors ne faudrait-il pas dire *Istraevones*? et le nom des *Herminones* reste encore sans explication.

Est-il sûr que la division énoncée par Tacite appartienne à la géographie, et non pas aux institutions politiques?

De *Sarron* qui, du temps de Ninias, donna aux Gaulois les premiers éléments de la civilisation, l'abréviateur de Berose rapproche *Ingaevon*, qui, à la même époque, régnait sur les Teutons[2]. Les talmudistes ont conservé une tradition analogue; et regardant *Ingaevon* comme le législateur

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XIII et XIV.

[2] Beros., *Antiq. Babyl.*, lib. V.

de ses compatriotes, ils interprètent son nom, en hébreu, par *celui qui donne des habitations incertaines* [1]; parcequ'il maintint, disent-ils, dans l'état nomade, les hommes soumis à son pouvoir, et ne les fixa point dans des villes. Dans la langue des Teutons, le même nom a un sens plus convenable au rôle du personnage qu'il désigne; il signifie la *loi* [2] des *champs* cultivés [3]: les *Ingäevones* auraient donc été les hommes régis par cette loi, la tribu des *agriculteurs*.

Sous le second successeur de Ninias, les Teutons, dit Berose, eurent pour roi *Herminon*, homme redoutable et *habile à manier les armes* [4]. Ici et dans Tacite, *Herminon* paraît n'être que le

[1] *Aediculus incertus*... Voyez le commentaire d'*Annius* sur le passage de Berose.

[2] Ducange, *Glossar.*, verbo *Euva*... Euva *lex* (loi), *vox Germanica vetus*... Euva *Saxonum*. Ewe *in Legibus Germanicis*... Efa *in Lege Salicâ; et* verbo *landeveva*... *landeveva*... *landoefa* et *landefeva*... loi de la terre, du pays... Dans les capitulaires de Charlemagne (lib. III, cap. LXV). *Secundum Legem et* Euvam... *Euvaric*, législateur, des mots *euva*, loi, et *reich*, riche, fort, puissant.

[3] Ducange (*Glossar.*, verb. *Inhoc*... *inhocka*) interprète ce mot par enclos, du saxon *inge* champ, et *hoke* angle... *Andec-inga*, ou *anz-inga*, ou *acc-ingia*, était, suivant lui, une mesure de terre cultivée. *Bur-ingi* désigne les laboureurs; littéralement ceux qui *percent*, qui déchirent le *champ*. Voyez ci-après, § 83 et § 87.

[4] *Vir ferox armis*.

mot *Herman* latinisé : les *Herminones* étaient les *guerriers*, les *nobles*, la tribu militaire.

En voyant les deux fils de *Mannus*, ou les deux premiers rois teutons, donner leurs noms à deux professions, à deux genres de vie, on est tenté de croire que le troisième nom a un sens analogue. Désignait-il les hommes adonnés à la pêche et à la navigation? Rien, dans aucun idiome teuton, n'autorise à le supposer. Mais au neuvième siècle, je vois en Allemagne, sous le nom d'*haistaldi*[1], des hommes tenus envers le seigneur, le noble (*edel... ald*), à un service personnel, tel que celui que, dans l'ancien français, on appelait *est-age*[2]; des hommes attachés à son manoir, à la glèbe de ses domaines. Que sous la plume de l'auteur latin le mot teuton ait subi une altération légère, les *Istaevones* auront été des *haist-aevones* ou *haist-aldi*, c'est-à-dire la tribu régie par la *loi* du *manoir*, de la servitude féodale; et le passage de Tacite indiquera un fait digne de remarque, quoique facile à expliquer, savoir que les agriculteurs libres, les possesseurs d'*alleux*,

[1] Voyez le Glossaire de Ducange et le *Glossarium novum* de Carpentier au mot *Haistaldi*. Carpentier prouve, contre l'opinion d'un savant allemand, que Ducange a eu raison de considérer les *Haistaldi* comme des serfs, des hommes attachés à la glèbe et au manoir.

[2] Carpentier, *Glossar. novum*, tom. IV, verbo *Estage*.

étaient plus nombreux sur les bords de la mer, et la féodalité plus puissante dans l'intérieur des terres.

L'intervalle que met Berose entre *Ingaevon* et *Herminon*, et le silence qu'il garde sur *Istaevon*, semblent faire allusion à ce qui a dû plus d'une fois arriver dans l'histoire des hommes. Au sein d'une peuplade agricole, tous sont d'abord égaux ; on ne distingue pas le soldat du cultivateur. La population et le territoire s'accroissent ; en cas de guerre, tous ne peuvent pas accourir à la fois sur le point attaqué : on trouve plus expédient de former un corps permanent de guerriers qui veillent incessamment à la sûreté commune, et partagent les fruits du travail des autres citoyens. Dépositaires de la force publique, ils ne tardent pas à former une tribu à part, et à s'arroger la primauté. Cette caste *noble* finit par opprimer ceux qu'elle fut appelée à défendre ; et, sous prétexte d'assurer la culture de la terre, elle établit, à son profit, la servitude de la glèbe... Berose n'indique ce dernier trait que par son silence : il ne pouvait parler des *Istaevons ;* fidèle à la coutume orientale de faire du nom d'un peuple ou d'un pays le nom propre d'un roi, comment eût-il appliqué cette métamorphose honorable au nom d'une caste vouée à l'esclavage?

Plusieurs observations viennent à l'appui de nos conjectures.

1° Dans le dénombrement qu'il fait des nations germaniques et des contrées que chacune d'elles occupe, Tacite ne rappelle jamais la division qu'il a d'abord établie; il ne dit nulle part, telle peuplade fait partie des *Herminones* et telle autre des *Istaevones* : n'est-ce pas une preuve que la première division est celle des *classes* et non celle des peuples ? On répondra sans doute que Pline, qui divise les Germains en cinq familles dont font partie les *Herminones*, les *Ingaevones* et les *Istaevones*, distribue, dans chacune, diverses peuplades. Mais Tacite écrivait trente ans plus tard, et lorsque treize années de guerre et les conquêtes de Trajan au-delà du Danube avaient fait connaître aux Romains l'intérieur de la Germanie. Si donc il ne répète pas les indications adoptées par Pline, c'est que, mieux instruit que son devancier, il en avait reconnu l'inexactitude et l'erreur.

2° *La loi des Allemands* [1] reproduit la division de la nation en trois classes : les *premiers* Allemands, *meliorissimi*; les *seconds*, *mediani*; et les *minoflidi*, gens de condition infime, et dont le nom, dans le latin barbare du texte de la loi, me semble correspondre à *fled-men*, hommes attachés

[1] *Capitula ad legem alamannorum*, cap. XXII et cap. XXXIX (edit. *Baluzii.*) Ducange, *Glossar.*, verbis *Minoflidus* et *Flet* : *Fledum* ou *Flet*, manoir patrimonial.

au *manoir*. Nithard, et d'autres écrivains [1], divisent égalèment les Saxons en nobles, *edlingi*, hommes libres, *frelingi*, et serfs, *lassi* ou *lazzi*. Ducange observe judicieusement que le dernier nom est le même que ceux de *liti*, *lidi*, *leti* [2], qui tous désignent des hommes attachés à la glèbe, tenus, non seulement à payer un cens, mais encore à faire, tous les mois ou même toutes les semaines, plusieurs jours de service personnel à la *cour* (*curia*) ou *manoir* du seigneur : hommes dont la condition était de bien peu au-dessus de celle des esclaves proprement dits.

3° Les dénominations empruntées des institutions politiques paraissent avoir été usitées chez les Teutons. Hurd [3] établit qu'en Angleterre les mots *daena-laga*, *mercena-laga*, et *west-saxena-laga*, ne signifièrent point seulement la *loi* (*laga* ou *leuga*) des Danois, des Merciens, des Saxons, mais encore les contrées, les districts, les cantons soumis à chacun de ces systèmes de lois.

Une dernière institution a servi à distinguer les peuplades, celle des emblèmes religieux et guerriers. La plupart des tribus du nord de l'Amérique portent des noms d'animaux. La tradition, chez

[1] Nithard, lib. IV, *De Saxonibus*.

[2] Ducange, *Glossar.*, verbis *Lassi, Lazzi, Lidus*.

[3] Hurd, *Moral and political dialogues*, etc. pag. 244.

chacune d'elles[1], a presque toujours conservé une légende religieuse et cosmogonique qui explique l'origine du nom et de l'emblème. Cet usage n'a pas appartenu exclusivement à l'Amérique : en Égypte, les *Nomes* étaient distingués entre eux par l'emblème que chacun adorait ; soit que la politique, qui tend à diviser pour régner[2], eût semé ces germes de désunion et d'antipathie entre les provinces d'un même royaume ; soit que la diversité des emblèmes tînt seulement à la nécessité de reconnaître, à des signes différents, les troupes fournies par les différents cantons. Le crocodile, que l'on voit souvent dans les hiéroglyphes égyptiens, et même dans les tableaux solaires de Wishnou, donnait son nom à une ville et au peuple qui y habitait. Le *Nome* lycopolitain devait sa dénomination à l'emblème solaire du *loup* (*lycos*). Le nom national des parsis, *Mogh*, désigne aussi un animal redoutable[3].

[1] Heckewelder, *Memoir on the mythology of American Indians. Transactions of american sociaty*, 1820.

[2] Diod. Sic., lib. I, part. II, cap. XXXIII.

[3] *Zend-Avesta*, tome II, page 499. L'espèce de l'animal n'est pas indiquée ; mais, puisqu'on retrouve le même mot dans le nom persan d'Ahriman, *Aschmogh*, il s'agit très probablement d'un être dangereux et féroce.

§ 78.

Règles à suivre dans l'interprétation des noms de peuples.

Éclaircir l'origine des noms des peuples, c'est souvent, nous l'avons vu, écrire les annales de l'orgueil. Mais ces annales ne forment-elles pas une partie de l'histoire de l'homme en société ; et, dans le sentiment d'orgueil national dont nous avons signalé les inspirations, le philosophe ne verra-t-il que petitesse et vanité ? L'admiration et la reconnaissance pour ceux qui nous ont précédés, le désir et l'obligation de marcher sur leurs traces, voilà ce que doit réveiller dans nos âmes l'éclat d'un beau nom national. *Notre nom* de peuple, *c'est nous-mêmes* encore ! c'est la plus ancienne et la moins variable des institutions sociales, celle qui nous est le plus souvent présente et qui s'identifie le plus à notre existence. J'augure bien d'un peuple qui honore et chérit son nom, qui veut qu'on le respecte, qui aime à l'exalter, qui le fait revivre avec transport dans ses chants nationaux et dans son cri de guerre.

Sous un autre point de vue, des recherches comme les nôtres peuvent être utiles à l'histoire et à la géographie : elles en écarteront des contes ridicules ; elles ramèneront au jour les faits cachés sous une

enveloppe mensongère, et repoussés en conséquence par une incrédulité bien raisonnée et cependant trompeuse.

Posons d'abord des règles déduites de ce qui précède. Si quelques unes paraissent simples et même puériles, notre excuse est prête : on les a presque toujours perdues de vue dans l'interprétation des noms des peuples.

1° Jamais peuple ne s'est donné à lui-même un nom peu honorable : tant d'humilité ou de sottise n'est pas dans la nature. Un nom offensant pour la nation qu'il désigne lui a été imposé par un autre peuple, et non accepté par elle ; ou bien il ne nous est parvenu que traduit inexactement.

2° Ce n'est que dans la langue d'un peuple qu'il faut chercher l'interprétation de son nom national.

3° Certains noms primitifs fixent sur une seule nation l'idée du genre humain tout entier ; d'autres rappellent la valeur guerrière, la force, l'habileté, la puissance supérieure.

4° Quelques noms indiquent le mode d'existence des castes ou de la nation entière.

5° Quelques uns sont dérivés des localités ; mais ceux qui expriment une position *relative* à un autre pays ne sont presque jamais *nationaux ;* ils ont été imposés par un peuple voisin, ou ce ne sont que des *surnoms* adoptés par les diverses tribus d'une même nation.

6° Une peuplade adopte volontiers le nom de son chef ou de sa divinité ; mais souvent le prétendu fondateur de la nation n'est que le pays ou le peuple même, personnifié ou divinisé.

7° Les noms, enfin, ont souvent reproduit les emblèmes que les peuplades avaient choisis, ou que leur croyance religieuse leur avait fait adopter.

Dans un temps où l'on écrivait peu, où les monuments de l'histoire et les récits mêmes du présent étaient tous des tableaux hiéroglyphiques, rappeler ou peindre un emblème, c'était désigner une nation, c'était en proférer ou en écrire le nom. On a retrouvé cet usage chez les indigènes de l'Amérique ; on le trouvera partout où l'habitude de l'écriture et l'oubli du style figuré n'auront point effacé de la pensée des hommes l'union intime de l'emblème et de l'être auquel il appartient. Quel tissu d'extravagances offre d'abord une histoire suivie où des tribus de *renards*, de *tortues*, de *castors*, combattent, secourent, s'attachent, par des traités et par des alliances, les Européens errants aux bords de l'Ontario et de l'Érié, de la Delaware et du Missouri? et quoi de plus simple, dès qu'on sait que, par ces animaux, sont désignés des hommes réunis en peuplades?

Les Éthiopiens font une incursion en Égypte ; ils sont repoussés par une multitude de loups : le pays miraculeusement délivré adopte le nom de ses

libérateurs ; c'est le *Nome lycopolitain* [1]. Voilà la fable : voici l'histoire. Le nom a donné naissance au récit merveilleux ; et le pays portait dès long-temps ce nom, comme consacré au *loup* céleste qui secourut, contre Typhon, Isis et Horus ; c'est-à-dire à la constellation du loup, dont le lever du soir annonce l'équinoxe du printemps. Les habitants devaient, en conséquence, décorer de l'image du loup leurs drapeaux et peut-être aussi leurs boucliers : les loups, en ce sens, triomphèrent des Éthiopiens ; expression figurée qu'adopta volontiers un peuple pieux, toujours prêt à attribuer ses victoires à l'intervention de la divinité.

Expliquons, sans hésiter, par une cause analogue, la plupart de ces récits où des animaux jouent un rôle dans l'histoire des hommes, où figurent des êtres monstrueux chez qui les formes humaines se combinent aux formes animales ; et nous parviendrons peut-être à restituer, au moins en partie, à l'histoire, des peuples qu'elle a trop légèrement cédés à la mythologie.

[1] Diod. Sic., lib. I, part. II, cap. XXXII. Euseb., *Praep. Evang.*, lib. II, § 1.

§ 79.

Des Gryphons et des Arimaspes.

Aristée de Proconnèse chanta la guerre des *Gryphons* et des *Arimaspes* : ceux-ci, « guerriers in»domptables *qui n'avaient qu'un œil sur leur ai»mable front*[1]; » ceux-là, monstres moitié lions, moitié aigles, et veillant sans relâche pour préserver d'immenses trésors des attaques de leurs adversaires.

Qui ne serait tenté de croire, avec un littérateur estimable[2], que le poëme, composé sur un conte si révoltant, appartenait au genre burlesque ? Mais le style des deux fragments que nous en avons conservés[3] interdit cette supposition.

[1] Fragment d'Aristée de Proconnèse, conservé par Tzetzès, *Chiliad.* VII, vers 688.

[2] Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie* (9 vol. in-8°, Paris, 1811, 1819), tome V, pages 529 et 530.

[3] Nous avons indiqué celui que Tzetzès a conservé; l'autre est cité par Longin et a été imité en vers par Boileau dans sa traduction du *Traité du sublime*, chap. VIII. La juste critique que fait Longin du style d'Aristée nous porte à conjecturer que le poëme qu'il avait sous les yeux était l'imitation libre d'un poëme beaucoup plus ancien. En effet, tandis que Suidas (verb. *Aristeas*) place Aristée vers la cinquantième olympiade, Tatien (*Orat. ad. Graec.*, § 62) le croit antérieur à Homère. D'une tradition dont il était l'objet chez

Denys d'Halicarnasse rejetait, comme apocryphe, le poëme d'Aristée[1]. Aulugelle[2] au contraire et Longin[3] ne mettent pas en doute son authenticité. Hérodote enfin[4], Hérodote, toujours instructif, même dans ses récits les plus fabuleux en apparence, parle sérieusement des Gryphons et des Arimaspes : il place ceux-ci dans le voisinage des Issédons, qu'ils finirent, dit-il, par chasser de leur pays natal.

les Métapontains il suivrait, comme le remarque judicieusement Larcher (*traduction d'Hérodote*, deuxième édition, tome III, pages 422 et 425), qu'il a vécu long-temps avant la première olympiade. Hérodote (lib. IV, § 14 et 15) nous apprend qu'il ressuscita plusieurs fois; et Suidas (*loc. cit.*) que son âme sortait de son corps et y rentrait à sa volonté; dons miraculeux qui rappellent la résurrection permanente des chefs de la religion lamique. Peut-être trouvons-nous ici le mot de l'énigme. Plusieurs personnages, en divers temps, auront prétendu posséder, avec le nom d'Aristée, son âme et son génie : ils auront rajeuni et mis à la portée des contemporains son poëme, et sans doute aussi la *Théogonie* dont Suidas assure qu'il était l'auteur. Ce serait un exemple à ajouter à celui des *Orphées* et des *Zoroastres*, c'est-à-dire des disciples d'un personnage célèbre qui se sont décorés de son nom toutes les fois qu'ils se chargeaient de renouveler et de republier sa doctrine.

[1] Dionys. Halic., *De Thucyd. judic.*, § 23.

[2] *Noct. attic.*, lib. IX, cap. IV.

[3] Longin, *loc. cit.*

[4] Herodot., lib. IV, § 13 et 27.

L'absurdité ne serait-elle donc qu'apparente? naîtrait-elle d'un nom et d'un emblème mal compris?

L'union du *lion* et de l'*aigle* a pu être inventée par la mythologie astronomique; mais elle offrait un emblème trop juste de la force unie à la vitesse et à la vigilance, pour ne pas entrer dans le langage hiéroglyphique. Les hiéroglyphes égyptiens attelaient des gryphons au char du soleil[1]; des Gryphons ornaient à Athènes le casque de Minerve[2]; plusieurs villes grecques placèrent le gryphon sur leurs médailles[3]; le poëte persan Ferdoussi donne, pour guide à Alexandre-le-Grand, un *lion-oiseau*[4], véritable gryphon.

Cet emblème pénétra dans l'Europe septentrionale. On en dériva souvent des noms propres; et, avant l'adoption des noms patronimiques, il désigna en Pologne une famille illustre et puissante[5]. Une famille de Poméranie, qui avait choisi le même emblème, en consacra le souvenir dans les noms de trois villes soumises à sa domination[6].

1 Pierius, *Hieroglyph.*, lib. XXIII, cap. XXIII.

2 Pausanias, *Attic.*, cap. xxiv.

3 *Encyclopédie méthod.*, *Antiquités*, art. *Griffons*.

4 Hageman, *Monument. Persep. a Ferdusio illustr...* pag. 25, 30... cité dans la *Bibliothèque universelle*, *Littérature*, tome VII, page 326.

5 Voyez ci-dessus, § 38.

6 *Gryphis-Wald.... Gryphen-haggen. .. Gryphemberg*

Sous le règne des empereurs latins, les Occidentaux appelaient les Grecs *Gryphons; Matte-Gryphons*, c'est ainsi qu'ils nommèrent un fort destiné à contenir dans l'obéissance les habitants du Péloponèse[1]: les guerriers byzantins n'étaient pourtant pas des êtres imaginaires. A moins de changer en serpents monstrueux nos régiments de *dragons*, et de soutenir que César conduisait au combat une légion d'*alouettes*[2], on doit reconnaître qu'un corps de troupes peut emprunter son nom de l'emblème originairement figuré sur son armure ou sur ses drapeaux. Si j'applique cette conjecture aux premiers Grecs qui combattirent les Latins, je rencontrerai peu de contradicteurs. Pour rendre vraisemblable l'existence des Gryphons d'Aristée, pour expliquer le nom sous lequel ils durent figurer dans les tableaux historiques, et la fable que ces tableaux ne manquèrent pas d'enfanter, on n'a besoin que de la même supposition. Et à qui l'emblème de l'*aigle-lion* convenait-il mieux qu'à une tribu guerrière destinée à garder sans re-

(Joannes Micraelius, *Pomeranic.*, lib. III, cap. III, § 12, quaest 307).

[1] Ducange, *Glossar.*, verb. *Griffones*... il cite Matthieu Pâris (anno 1190) et d'autres annalistes.

[2] *Legio*... Alauda (Sueton., *in Jul. Caesar.*, § 24. Alaudarum *Legio* (Cicer., *Epist. ad Attic.*, lib. XVI, ep. VIII... *Philippic.* I, § 8; et V, § 5).

lâche, contre d'avides agresseurs, d'inappréciables trésors ?

Quand les Gryphons sortent du domaine du merveilleux, leurs adversaires ne doivent point y rester.

Des diverses conjectures proposées pour expliquer la fable qui concerne les Arimaspes, la moins invraisemblable porte sur l'habitude qu'ils avaient de fermer un œil pour mieux ajuster en tirant de l'arc : mais une telle habitude leur était commune avec tous les Scythes, dont l'arc était l'arme principale, avec tous les archers grecs ou persans ; elle est trop universelle pour créer une distinction.

Avant d'expliquer, éclaircissons les faits.

Diodore de Sicile parle d'abord d'Arimaspes dont le législateur fut *Zathraustès*, qui prétendit que ses lois lui étaient inspirées par un dieu[1]. On s'accorde à reconnaître Zoroastre dans *Zathraustès*. On peut donc chercher les Arimaspes dans toute l'étendue de l'Iran, jusqu'au-delà des limites de la Bactriane.

Diodore compte ensuite vaguement les Arimaspes

[1] Diod. Sic., lib. I, part. II, § 35. Coelius Rhodiginus (*Antiq. lection.*, lib. XXIII, cap. IV) fait d'Arimaspe un disciple attaché à Zoroastre par le double lien de la piété et de l'amitié, mais il ne cite pas l'auteur qui lui a fourni cette assertion.

au nombre des peuples scythes[1], et ouvre ainsi à nos recherches l'espace indéfini qui, des Palus Mæotides et de la mer Caspienne, s'étend jusqu'à ces vastes contrées du nord-est, à peine connues de nom aux anciens, et que l'ambition et la cupidité modernes n'ont pas encore peut-être entièrement explorées.

Il place enfin au nord de la Gédrosie, les Arimaspes bienfaisants (*Évergètes*)[2]. Ce surnom leur fut donné par Cyrus, dont ils avaient secouru l'armée lorsqu'elle était sur le point de périr de besoin dans le désert qui confine à leur pays.

Callimaque[3] paraît confondre les *blonds Arimaspes* avec les Hyperboréens.

Les Arimaspes, dont parlent Valérius Flaccus[4] et Lucain[5], étaient une peuplade scythe, célèbre par

[1] Diod. Sic., lib. II, § 26.

[2] *Ibid.*, lib. XVII, § 24.

[3] Callimach. *Hymn.* VI, vers. 239.

[4] . . . . *Et qui tua jugera nondum*
Eruis, ignotis insons Arismape metallis.

VALER. FLACC., *Argonaut.*, lib. VI, v. 160.

[5] . . . . *Quidquid Tagus expulit auri,*
Quodque legit dives summis Arimaspus arenis.

LUCAN., *Pharsal.*, lib. VII, v. 755.

Tunc et Sithoniae gentes, auroque ligatas
Substringens, Arimaspe, comas....

Ibid., lib. III, v. 280.

l'or qu'elle recueillait, soit en exploitant des mines, soit en lavant le sable d'une rivière que Vibius Sequester[1] appelle *Arimaspa*. Ammien Marcellin[2], décrivant la Perse, dit que cet empire est borné au nord par de nombreuses peuplades scythes et par les farouches Arimaspes.

Pline[3] met les Arimaspes derrière les *Maeotes*, peuple qui avait donné son nom aux Palus Mæotides.

Étienne de Byzance[4] cite un ancien auteur qui avait fréquemment fait mention des Arimaspes, et qui les plaçait dans le voisinage de la forêt Hercynie.

Nous n'hésitons pas à conclure, 1° Que le nom d'Arimaspes fut donné à plusieurs peuplades différentes; ce qui, par la suite, a singulièrement embrouillé les notions géographiques.

2° Dans Valérius Flaccus et Lucain, et dans Ammien Marcellin, dont le témoignage a du poids, parcequ'il devait connaître mieux que ses prédécesseurs la Perse, où il avait fait la guerre, les Arimaspes paraissent comme un peuple contemporain et actuellement existant. Ces trois écrivains d'ailleurs, et Pline, Callimaque, Étienne et Diodore, ne disent

[1] Vib. Sequester. *De fluminibus*, verbo *Arimaspa*.

[2] Ammian. Marcel., lib. XXIII.

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII.

[4] *Encyclop. méthod.*, *Antiquités*, art. *Arimaspes*.

pérer sa loi? l'*Ariéma*[1]. Les peuples à qui Zoroastre dicta des lois étaient les *cavaliers* de l'*Ariéma*, les *Ariémaspes*. Pour que chez des peuples voisins ce nom devînt celui d'*Arimaspes*, il suffisait qu'avec ce léger changement il présentât un sens dans leur idiome, et surtout un sens extraordinaire.

Partout où s'établit le règne de la *loi pure*, le nom honorable de *cavaliers de l'Ariéma* dut être adopté avec un religieux orgueil, et prévaloir sur des noms plus anciens. Pline range parmi les Scythes une peuplade d'*Arii*, les *Cacidarii*, qui avaient quitté leurs noms pour prendre celui d'Arimaspes[2].

On s'étonnera donc peu de voir des Arimaspes au nord de la Gédrosie et aux bords de la mer Caspienne, au-delà de la Bactriane et jusqu'aux confins de la forêt Hercynie,... si toutefois on admet que, des hauteurs de l'Iran-vedj, se dirigeant vers l'ouest et franchissant d'énormes distances, une horde de Masdéièznans se soit établie au milieu des Germains.

[1] Voyez dans la *table alphabétique* du *Zend-Avesta* le mot *Ariéma* et l'indication des passages relatifs à cette terre sacrée. Voyez aussi, sur les divers noms de l'*Ariéma*, note B, § 9. Leur multiplicité facilitait l'altération du nom des habitants de cette contrée.

[2] Arimaspi, *antea* Cacidari. (Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. XVII.)

De ces diverses contrées, laquelle fut le séjour des Arimaspes chantés par le poëte de Proconnèse?

Dans l'indication de Pline, trop peu conforme aux notions que fournit Hérodote, nous ne voyons qu'une erreur conséquente de la nécessité de mettre les Arimaspes à côté des Issédons. Il y eut en effet des Issédons voisins du Borysthène [1]: mais ce n'était, je pense, qu'un démembrement des Issédons d'Asie; une fraction de l'ancien peuple qui, chassée par la guerre de son pays natal, ne put trouver qu'aux rives du Borysthènes une nouvelle patrie.

C'est au-dessus de la Bactriane que Solin [2] place les Issédons asiatiques : les Arimaspes étaient donc plus éloignés encore. Il y a d'autant moins de difficulté à l'admettre que, dans le même chapitre, Solin rapporte que les peuplades nombreuses établies au-dessus de la Bactriane, suivaient toutes, depuis leur origine, et avec une inviolable fidélité, la même loi que les Parthes [3],... la loi des masdéiéznans.

On lit dans le *B oun-dehesch* : « Le plus long jour » d'été est égal aux deux plus courts jours d'hiver; » la plus longue nuit d'hiver est égale aux deux plus

[1] Solin., cap. xx.

[2] Solin., cap. LII.

[3] Solin., *Ibid.* Voyez note B, § 10.

pas un mot de l'*œil unique* des Arimaspes. Ils n'ont pas cru que les Arimaspes fussent des êtres monstrueux ou imaginaires: pourquoi le croirions-nous, quand, d'ailleurs, sur une pierre antique[1] qui représente le combat d'un Arimaspe contre un Gryphon, le premier paraît pourvu de ses deux yeux?

Que dit Hérodote[2]? Les Issédons ont parlé des Arimaspes à une peuplade scythe. Celle-ci, traduisant dans *son propre idiome* le nom du peuple dont on lui parlait, a trouvé qu'il signifiait *œil unique*[3]. Elle a, sur ce fondement, bâti une fable avidement saisie par les Grecs, amis du merveilleux. Autant vaudrait chercher dans des étymologies françaises le sens d'un nom chinois qui nous aurait été transmis par les Turcs.

Les peuples qui reçurent les lois de Zoroastre ont dû parler un dialecte du zend ou du pehlvi. *Asp*, en zend et en persan, signifie cheval, et, par extension, cavalier. Cette désignation convenait

[1] *Encycl. méth.*, *Antiquités*, art. *Arimaspes*.

[2] Hérodot., lib. IV, § 27.

[3] Suivant Hérodote, l'auteur du poëme des Arimaspes prétendait tenir des Issédons les renseignements dont il avait fait usage. Les Issédons auraient donc interprété d'une manière absurde le nom de leurs vainqueurs, soit par esprit de vengeance, soit parceque cette traduction fautive avait fourni aux peintures historiques un emblème dont l'usage était passé en habitude.

parfaitement aux hordes guerrières limitrophes de la Bactriane, de la Gédrosie, de la mer Caspienne, et des Palus Mæotides. Elle fut conservée par les Grecs, lorsqu'ils appelèrent les Arimaspes Évergètes, *Agriaspes*[1]. On pourrait chercher à y unir, pour créer le nom des Arimaspes, l'épithète *Arii*, braves, puissants, et supposer que l'euphonie introduisit[2] une consonne entre les deux mots. On pourrait recourir au nom d'*Aram*[3], qui fut originairement celui de toutes les nations scythes; ou rappeler les *Arimi* de Pline, ou le mont *Arima*, cité par Suidas[4]. Mais le récit de Diodore nous fournit une solution plus précise. Quel fut le séjour natal de Zoroastre, le pays que lui avait donné la divinité, et où deux prophètes l'avaient déjà précédé; la contrée fortunée, choisie avec prédilection par Ormusd pour y annoncer et y faire pros-

[1] Arrian., *De exped. Alex.*, lib. III, cap. IX; Q. Curt., lib. VII, cap. III. Considéré comme un mot *métis*, Agriaspes aurait signifié *cavaliers* farouches, redoutables, dévastateurs.

[2] On trouve cette consonne (l'M) dans *Ariom*, mot évidemment dérivé de l'ancien nom de l'Hindoustan *Aria*, et qui désigne l'alphabet ou caractère samscrit, usité sur la côte de Malabar. (*Zend-Avesta*, tome I, part. 1re, page 172.)

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. XVII.

[4] Suidas, verbo *Arima*.

Appuyés sur cette indication que confirment les cartes de M. Malte-Brun, nous expliquons un passage curieux d'Isidore de Séville [1]. « Dans l'Inde, dit-il, il existe une peuplade de *cyclopes*, hommes *qui n'ont qu'un œil au milieu du front.* » En donnant aux Arimaspes d'Aristée le surnom de *cyclopes*, Aulugelle [2] semble nous avertir que c'est d'eux qu'Isidore a voulu parler; et l'*Inde* où se trouvaient ces *cyclopes* est la portion de l'Inde sérique sur laquelle, à l'époque chantée par Aristée, la victoire avait permis aux Arimaspes de prendre la place des Issédons.

L'Arimaspe alors se trouva assez voisin du beau pays de Kaschemir pour connaître, pour convoiter les métaux, les pierreries, les productions précieuses, les richesses sans nombre qu'y ont de tout temps accumulées la nature, le commerce et les arts. Son avidité avait pour prétexte et pour aiguillon une haine dont la doctrine de Zoroastre lui faisait un devoir. C'était l'Hindoustan qu'il allait ravager; c'était le pays consacré aux *dews* qu'il dépouillait des trésors destinés par Ormusd à ses fidèles adorateurs. Voyez voler au pillage ces hordes terribles, telles qu'aujourd'hui encore, secondées par la vitesse infatigable de leurs chevaux, elles fondent sur des contrées dont les sépare une dis-

[1] Isidor. Hispal., lib. XI, cap. III.

[2] A. Gell., lib. IX, cap. IV.

tance énorme, combattent, dévastent et disparaissent. Contre leurs attaques, est-il surprenant qu'on eût organisé une défense permanente, une milice toujours armée, toujours sur ses gardes, dont le nom, l'emblème, l'étendard, semblaient répéter ces mots : Force et bravoure, vigilance et célérité [1] ?

§ 80.

Des Hyperboréens.

Plus loin que les Issédons, plus loin que les Gryphons et les Arimaspes, Hérodote place les Hyperboréens *qui s'étendent vers la mer* [2]. Dans la recherche du pays habité par les Issédons, les géographes modernes [3] ne se sont point arrêtés à cette indication : ils ont eu raison. Les Grecs ont accumulés sur les Hyperboréens trop de notions contradictoires. Ils semblent avoir voulu rivaliser

[1] Ma-Touan-Lin, écrivain chinois, dans un fragment traduit par M. Abel Remusat, dit que, « suivant la tradition, le pays de Kaschemir (*Kia-che-mi-lo*) était autrefois le pays *des Dragons*. (*Nouvelles Annales des voyages*, tome XV, page 298.) Le nom de *Dragons*, appliqué à des monstres ailés, désignerait-il ici l'emblème guerrier qui, chez les Grecs, prit le nom de Gryphons ?

[2] Herodot., lib. IV, cap XIII.

[3] Danville, Rennel, Malte-Brun, etc., etc.

»courtes nuits d'été[1]... » Un tel état de choses, dit Volney[2], n'a lieu que par le quarante-neuvième degré vingt minutes de latitude, où le plus long jour de l'année est de seize heures dix minutes, et le plus court, de huit heures cinq minutes. Voilà donc le climat où le livre sacré fut écrit, et où nous devons chercher les Arimaspes, au milieu desquels le publia Zoroastre, leur législateur.

Dans la carte de la *géographie d'Hérodote*[3] de M. Malte-Brun, les Arimaspes se trouvent au-delà du 50e degré de latitude, et leurs voisins les Issédons entre le 47e et le 48e. Qu'on ait égard à l'insuffisance et au vague des *données* fournies par l'historien ancien; et l'on ne nous trouvera pas téméraires si nous regardons l'indication du savant moderne comme favorable à notre conjecture, et si, rapprochant un peu les Arimaspes, nous plaçons leur séjour originaire au point indiqué par le *Boun-dehesch*, et sous le parallèle où le plus long jour de l'année est précisément double du plus court.

Relativement aux contrées éloignées, je pense qu'Hérodote avait puisé une partie de son instruction dans des sources très anciennes, et qu'il a

[1] *Boun-dehesch*, § 25. *Zend-Avesta*, tome II, page 400.

[2] Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, *Œuvres complètes*, tome IV, pages 202 et 203.

[3] *Atlas complet du Précis de la géographie universelle*, etc., carte III.

ainsi assigné à certains peuples des positions exactes autrefois, mais qui dès long-temps avaient cessé de l'être. Par une conséquence de cette confusion presque inévitable en parlant de nations nomades, les faits se sont trouvés physiquement *déplacés*, si j'ose m'exprimer ainsi. La position des Issédons, qui détermine celle des Arimaspes leurs adversaires, a évidemment dû varier. De l'*Ariéma* ou *Iran-vedj*[1], du pays où fut promulguée la loi dont le *Boun-dehesch* contient l'extrait, Zoroastre porta sa religion dans la Bactriane, qui en devint le chef-lieu, et d'où elle se propagea en descendant vers le sud. La nation victorieuse suivit les progrès de sa croyance, et fit reculer ou dispersa devant elle la nation vaincue. Alors on distingua les Issédons *scythiques* vers le 40e de latitude, et les Issédons *sériques* vers le 36e ou 37e.[2]

L'anonyme de Ravenne parle de ces derniers. Voisins des *Tocarii*, peuple situé sur les confins de l'Inde sérique et de la Bactriane, ils habitaient une vaste contrée qui confinait à l'extrémité supérieure de l'Inde sérique[3].

[1] Voyez ci-après note B, § 9, 10 et 11, et la carte géographique placée à la fin du volume.

[2] Malte-Brun, *Atlas complet*, etc., cartes V et VII. Le major Rennel voit dans les Issédons, les ancêtres des Oïgours ou Eleuths. (*The geographical system of Herodotus*, p. 138, 144.)

[3] *Ravenn. Anonym.*, lib. I, cap. XII; lib. II, cap. VIII.

jours chargée de neiges; et conjecturer que *Borâ* a pu jadis appartenir à la langue grecque, à laquelle il semble avoir fourni le nom du vent de la froidure : alors, pour le faîte neigeux du Caucase et pour le peuple qui habitait au-delà du Caucase, au-delà de *Ptérophore*[1], contrée où *la neige tombe continuellement en forme de plumes*, quelles dénominations plus justes que celles que traduisirent les Grecs par *Borée* ou *lit de Borée*, et *descendants de Borée* ou *Hyperboréens?*

Sans attacher trop d'importance à ces rapprochements, examinons si la conjecture qu'ils favorisent est étayée par des renseignements géographiques.

Une ancienne tradition[2] plaçait dans le pays des Hyperboréens et au-delà du Caucase, le jardin des Hespérides. Pour en ravir les fruits, Hercule passa d'Afrique en Asie, et brisa les chaînes de Prométhée, avant d'arriver au but de son voyage.

placés dans la Macédoine, en-deçà de l'Axius, ils auraient alors été trop voisins des Grecs pour que ceux-ci ne les connussent pas, et n'eussent sur le lieu de leur séjour que des idées confuses et contradictoires.

[1] Solin., cap. XXI; Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII. *Ptérophore* signifie *porte-plume*. Les Scythes, dit Solin (cap. LII), donnaient au Caucase un nom qui signifiait mont blanchi par les neiges, *nivibus candicantem*.

[2] Apollodor., *Bibl.*, lib. II, cap. V.

Hellanicus, cité par saint Clément d'Alexandrie [1], dit que les Hyperboréens habitaient le revers des monts Rhiphées.

Pline [2] et Pomponius Mela [3] leur assignent la même place; mais, induits en erreur, ici par une traduction fautive du nom des Hyperboréens, là par l'existence réelle ou supposée d'une peuplade d'Arimaspes aux confins de l'Asie et de l'Europe, l'un met le mont Rhiphée sous le pôle et l'autre non loin des Palus Mæotides. Solin doute si les Hyperboréens n'appartiennent point à l'Asie plutôt qu'à l'Europe; puis il ajoute qu'en Asie, à l'orient du solstice d'été et au point où finit la chaîne des monts Rhiphées, habite une nation semblable aux Hyperboréens [4].

Le nom de Rhiphée avait été donné par les Scythes au Caucase [5]; il a constamment désigné une partie de la chaîne immense des monts caucasiens. Fixer la position vraie des monts Rhiphées dont parlent les auteurs que nous avons cités, c'est une tâche que rend impraticable le vague de

[1] S. Clement. Alex., *Stromat.*, lib. I.

[2] Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII.

[3] Pompon. Mel., lib. III, cap. V.

[4] *Altera in Asia gens est, ad initium orientis aestivi, ubi deficiunt Rhiphaeorum montium juga; Hyperboreis similes; Rhiphaeos vocant.* (Solin., cap. XXI.)

[5] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXV.

d'avance avec l'abus que les modernes feraient du nom d'Indiens, qui, transporté des habitants du sud de l'Asie aux indigènes de l'Amérique, figure dans nos relations à Malaca et au détroit de Magellan, à Taïti et à Nootka.

Mais dans les traditions relatives aux Hyperboréens, s'il en est qui se rattachent à l'interprétation fautive de leur nom, il est de notre sujet de les examiner.

Hyperboréen signifie, en grec, *au-dessus du souffle de Borée, très élevé au nord*, ou *le plus reculé vers le nord*.

Ce nom a dû être donné à ceux qu'il désignait par une nation située plus au sud. Les Grecs n'en étaient pas les auteurs, eux qui ne connaissaient les Hyperboréens que d'une manière vague. Ils l'avaient donc traduit d'une langue étrangère.

Adoptant le dernier sens qu'il présente, les Grecs crurent les Hyperboréens voisins des Pygmées, c'est-à-dire des Lapons ou des Samoïèdes; ils les reculèrent jusque sous le cercle polaire, aux lieux où le plus long jour de l'année dure vingt-quatre heures, et ne voit point coucher le soleil. Enfin, ils les rejetèrent sous le pôle même, en ne leur accordant qu'une nuit et qu'un jour, chacun de six mois de durée. Il y a loin de là au peuple de qui, suivant les mêmes écrivains, l'Europe a dû recevoir l'olivier.

Au-dessus ou *au-delà du souffle de Borée, au-delà de l'aquilon :* ces expressions peu intelligibles de Pausanias [1], de Diodore [2] et de Solin [3], ne seraient-elles point la traduction inexacte d'un mot qu'on avait depuis long-temps cessé de comprendre ?

Callimaque [4] donne le titre de filles de Borée aux jeunes vierges qui apportaient à Délos les offrandes des Hyperboréens. Diodore [5] dit que les pontifes-rois de ce peuple étaient les descendants de Borée.

A une époque très reculée, le Caucase porta le nom de *Lit de Borée* [6]. Guidés par cet indice, dériverons-nous le nom des Hyperboréens de leur position au-delà du Caucase, du *Lit de Borée ?*

On pourrait hasarder un pas de plus ; rappeler que *Borâ* signifie *neige* dans la langue des Albanais [7], qui en ont fait le nom d'une montagne tou-

[1] Pausanias, *Eliac.*, I, cap. VII.

[2] Diod. Sic., lib. II, cap. XXVIII.

[3] Solin., cap. XXI.

[4] Callimach., hymn. VI, vers. 290 et 291.

[5] Diod. Sic., lib. II, cap. XXVIII.

[6] *Traité des fleuves et des montagnes,* attribué à Plutarque, chap. V.

[7] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce,* tome II, page 363. Le mont que les Grecs appellent *Vitzi* est appelé *Bora* par les Albanais. Il ne s'ensuit pas que les Hyperboréens aient pris leur nom de ce qu'ils habitaient au-delà de cette montagne :

nurent les Grecs qui avaient suivi Alexandre.

Une confusion semblable explique comment on a dit du pays des Hyperboréens ce qui est vrai de l'Hindoustan, qu'il s'étend vers la mer. Diodore, enfin, place dans une île les Hyperboréens [1]; et Solin [2] attribue aux insulaires de la Taprobane, cette longévité fabuleuse qu'explique la réincarnation permanente des chefs du bouddhisme. Il serait difficile d'indiquer avec plus de justesse le point de départ de la civilisation religieuse du Thibet, lors même que Diodore n'ajouterait point un trait caractéristique de la religion du Thibet, et en général du bouddhisme: l'union, chez les Hyperboréens, du pouvoir royal au pouvoir sacerdotal. C'est en effet la *terre sacrée de Lanka*, l'île de Ceylan, la Taprobane des anciens, qu'une tradition conservée à Siam et dans l'Hindoustan, désigne comme le berceau de Bouddha et de son culte. Dans tout le chemin que cette religion a dû parcourir pour arriver au pays qui est aujourd'hui le centre de son empire, elle semble avoir laissé des traces durables de son passage. Du point où Ceylan paraît s'unir au continent, jusque dans le voisinage du Thibet, plusieurs noms de lieux rappellent le nom de *Bouddha* [3], quoique aujourd'hui, dans la région in-

[1] Diod. Sic., lib. II, cap. XXVIII.

[2] Solin., cap. LVI.

[3] Voyez la *grande carte de la Description de l'Hindous-*

férieure, le même dieu ne soit guère invoqué que sous le nom de Wishnou. Enfin l'île de *Lanka* fut le théâtre des exploits d'*Anhouma*, du *singe* soleil, lorsqu'il secourait Bouddha-Ram et son frère; et nous nous rappelons que les prêtres de Bouddha se vantent d'avoir converti un grand nombre de *singes* à leur culte, et que les Thibétains se croient issus d'une race de *singes*[1].

L'olivier cultivé en Europe est étranger au sol de l'Hindoustan; ce n'est pas d'ailleurs la route du Thibet qu'il eût choisi pour arriver des bords du Gange dans la Grèce: mais si l'on se rappelle la pieuse ardeur qui, de tout temps, a entraîné dans des pèlerinages lointains les sectateurs des religions hindoues; si l'on observe qu'à ce sentiment se joint l'opinion qu'il n'y a point de *dieux étrangers*, et que la même divinité est adorée sous divers emblèmes par tous les hommes; si, en conséquence, on ne rejette point la tradition suivant laquelle jadis les Hyperboréens envoyaient chaque année

tan par le major Rennel, et l'*Index alphabétique* de cette carte. Sous le même parallèle que la pointe septentrionale de Ceylan, et à trois degrés environ de longitude occidentale, se trouve le lieu de *Poulgoury*... Son nom rappelle celui du lac de *Poulkouri*, près des bords duquel apparut l'*enfant céleste*, tige de la dynastie des Mantcheoux, et dont la légende, comme celles dont divers chefs tatars ornent le commencement de leur généalogie, diffère peu de celle de Bouddha.

[1] Ci-dessus, § 70.

leurs indications géographiques. Mais le double emploi que fait Solin, en plaçant en Asie, à l'extrémité est-nord-est de la chaîne caucasienne, une nation *semblable aux Hyperboréens*, nous autorise à porter nos regards vers l'Imaüs ou le *Caucase hindou*[1]. L'autorité d'Hérodote, qui met les Hyperboréens au-delà des Issédons et des Arimaspes, et les opinions du major Rennel et de M. Malte-Brun sur le séjour primitif des Issédons, nous indiquent la même direction. Si donc nous rencontrons plus loin, et par-delà une vaste chaîne de montagnes, un pays dont le nom signifie *région neigeuse du nord*, ne serons-nous pas en droit d'y fixer les Hyperboréens; surtout si le pays est très élevé, et si le nom a été imposé d'abord par des hommes d'une contrée plus méridionale, puis maintenu par une conséquence du respect des habitants pour leurs instituteurs religieux?

Pioue Koachim, septentrionale-neige, pays neigeux du nord; la contrée habitable la plus élevée de l'Asie et sans doute du monde entier, le Thibet[2] n'a pas d'autre nom, et ses habitants conviennent

[1] Expression adoptée par plusieurs géographes. Vitruve donne le nom de Caucase à la chaîne de montagnes où sont situées les sources du Gange et de l'Indus. (*De archit.*, lib. VIII, cap. II.)

[2] Samuel Turner, *Ambassade au Thibet*, (traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1800), tome II, pages 78 et 79.

qu'il l'a reçu des sages qui, de l'extrémité de l'Hindoustan, y vinrent jadis apporter la religion de Bouddha.

Les éloges donnés à la vertu, à la piété, à la douceur, à la vie paisible des Hyperboréens, *la plus fortunée des nations*[1], conviennent encore au pays que le dernier voyageur qui l'ait visité appelle l'*heureux* Thibet[2]. La durée de leur vie était prodigieuse : la religion lamique enseigne que la divinité se réincarne perpétuellement dans la personne des principaux prêtres. Ce dogme, exposé dans des récits qu'une grande distance devait altérer, a fait dire que, parmi les Hyperboréens, certains hommes vivaient plusieurs siècles.

Le bouddhisme est remonté de l'Hindoustan dans le Thibet : aussi a-t-on appliqué aux Hyperboréens des traits qui convenaient mieux à leurs instituteurs. *Les plus anciens de tous les peuples :* ce titre, que Callimaque donne aux Hyperboréens[3], semble propre aux Hindous. En disant que les Hyperboréens vivent dans des bocages, et que leurs vieillards, quand ils sont rassasiés de la vie, cherchent une mort volontaire, d'autres écrivains peignent les philosophes de l'Inde tels que les con-

[1] *Gens beatissima.* (Solin., cap. XXI.)

[2] Samuel Turner, *Ambassade au Thibet*, tome II, page 258.

[3] Callimach., hymn. VI, vers. 279 et 280.

des offrandes au temple de Délos[1], la question prend un nouvel aspect. L'Hyperboréen[2] Olen, avant d'apprendre aux Grecs à répéter ses hymnes et avant de faire parler en vers l'oracle de Delphes, s'était arrêté assez long-temps en Lycie pour qu'on le crût originaire de cette contrée[3]: sa marche nous indique celle que suivaient les deux vierges et les cinq députés chargés des présents destinés au *dieu soleil*. Rien n'empêche dès lors qu'en traversant l'Asie mineure, les voyageurs sacrés y aient pris l'olivier pour enrichir la Grèce de cet arbre précieux, et que le peuple qui le reçut de leurs mains l'ait cru une production de leur pays natal[4].

S 81.

Des Cyclopes et des Centaures.

L'interprétation erronée du nom des Arimaspes a induit Isidore de Séville à les appeler *Cyclopes*:

[1] Hérodot., lib. IV, cap. XXXIII.

[2] Pausanias, *Phoc.*, cap. v.

[3] Hérodot., lib. IV, cap. XXXV; Callimach., *Hymn. in Delum,* vers. 304.

[4] Prométhée, délivré par Hercule, sur le Caucase, porta, en souvenir de ses chaînes, un lien fait d'une branche d'*olivier.* (Apollodor., *Bibl.*, lib. II, cap. v.) Cette tradition semble se rattacher à celle que nous discutons.

les fables que les Grecs ont débitées sur les Cyclopes ne tiendraient-elles pas à une cause analogue ?

La vanité grecque n'a pas essayé de dérober à une race étrangère la gloire des constructions *cyclopéennes*. Répandus sur le sol de la Grèce et de l'Italie, ces monuments gigantesques d'une force physique que nous ne connaissons plus, et d'une habileté dans les sciences mécaniques que nous n'accordons pas volontiers aux anciens, attestent et attesteront long-temps qu'une peuplade robuste et industrieuse a habité ces contrées. Elle était versée dans la chimie pyrotechnique et dans la métallurgie; c'est ce que les Grecs ont exprimé en lui attribuant la fonction de forger les armes des dieux et la foudre de Jupiter. Ils ajoutent que les cyclopes périrent percés des flèches d'Apollon; c'est une métaphore qui désigne une maladie endémique et pestilentielle, semblable à celle dont les ravages désolèrent le camp des Atrides, la dixième année du siége de Troie.

Phérécide croyait les Cyclopes originaires de Lycie[1]; Aristote dit que c'était un ancien peuple de Thrace; Homère place en Sicile les derniers Cyclopes : il n'y a point de contradiction dans ces récits; ils indiquent d'abord les premières migra-

[1] Euripidis Scholiast., *in Alcest.*

tions de la peuplade qui s'établit en Grèce ; on en voit ensuite les restes, échappés au fléau de la contagion, et sans doute aussi aux attaques des peuples voisins, se livrer à la vie pastorale *sur les coteaux de l'Etna, la partie la plus élevée de la Sicile*[1]; et peut-être enfin chercher un dernier refuge sur des écueils[2] voisins, où leur race s'anéantit.

Suivant Philostrate, les Cyclopes oisifs vivaient des productions de la terre, sans prendre la peine de labourer ou de planter[3]; Homère les peint comme anthropophages, et Aristote affirme qu'ils abusaient de leur force pour se mettre au-dessus des lois. De telles imputations sont suspectes quand les Grecs les élèvent contre une peuplade qu'ils ne regardaient point comme faisant partie de leur nation, qui n'adorait point leurs dieux[4], et qui, au temps de sa splendeur, leur avait peut-être fait sentir sa supériorité.

[1] Euripid., *Cyclop.*, act. I, sc. III.

[2] M. Brocchi (*Voyage scientifique en Sicile*) pense que les *Faraglioni*, écueils voisins de Catane, connus jadis sous le nom d'*Écueils des Cyclopes*, ont été désignés par Homère comme le séjour des Cyclopes.

[3] Philostrat., *Eikon.*, lib. II.

[4] Dans le *Cyclope* d'Euripide, act. I, sc. VI, Polyphème dit qu'il ne reconnaît pour dieux ni Jupiter ni Bacchus. Les Grecs assurent, il est vrai, que ce Cyclope était *fils de Neptune ;* mais c'est un titre qu'ils accordaient à des étrangers qui ne connaissaient même pas le nom de Neptune.

Persée, vainqueur de la Gorgone, passe par mer de Sériphe à Argos; des Cyclopes l'accompagnent, avec Danaé sa mère et son épouse Andromède [1]. Proetus, chassé d'Argos et réfugié en Lycie, en avait déjà ramené des Cyclopes qu'il employa à fortifier la ville de Tyrinthe [2]. Les Cyclopes ne paraissent ici que comme des hommes industrieux, attirés dans un pays à demi civilisé par des chefs qui sentent le prix de leurs secours. Aristote, Euripide, Homère, peignent sous des couleurs moins favorables leur peuplade tout entière. Mais nous n'apercevons rien encore dans leur histoire qui caractérise nécessairement des êtres chimériques. Leur taille gigantesque ne semble même qu'une exagération justifiée par leur force physique.

Mais ils avaient, comme les Arimaspes, un œil unique au milieu du front, ou même ils possédaient trois yeux!... Hésiode, qui ne leur en donne qu'un, ajoute que dans tout le reste *ils étaient semblables aux dieux* [3]. Dans une des peintures d'Herculanum, Polyphème est représenté avec trois yeux, mais sa figure n'a rien de difforme [4]. Servius [5]

[1] Scholiast., *in Apollonium Rhod.*, lib. IV, v. 1091 et 1515.

[2] Apollodor. Athen., *Biblioth.*, lib. II, cap. II.

[3] Hesiod., *Theogon.*, vers. 142 et 143.

[4] *Antichità di Ercolano* (9 vol. gr. in-folio, Napoli, 1755, 1792), *Pitture*, tomo I, tavola x.

[5] Servius, *in Aeneid.*, lib. III, vers. 636.

dit qu'on donnait à Polyphème, tantôt un œil, tantôt trois yeux, et tantôt deux seulement. Dans un bas-relief antique du muséum de Paris, Polyphème est un géant pourvu de deux yeux... Cela prouve, ce semble, que l'on n'avait point absolument oublié que les Cyclopes jadis ne furent pas des êtres monstrueux.

Comment le sont-ils devenus?

Un emblème religieux peut avoir occasioné la métamorphose. Le Polyphème d'Herculanum rappelle la statue à *trois yeux* que les Grecs vainqueurs rapportèrent de Troie, et qu'ils appelèrent Jupiter *Triophtalmos* [1]; il rappelle *Shiva* ou *Ixora*, dont il n'est pas impossible que la statue phrygienne offrît originairement l'image.

Il est plus simple encore de supposer que le nom national des Cyclopes ou leur surnom se rapprochait des deux mots grecs qui signifient *œil circulaire*. Suivant Papias, dit Boccace [2], les anciens Grecs appelaient les arts *cyclides;* on peut donc croire qu'ils dérivèrent de ce mot, le nom imposé aux hommes industrieux qui leur apportèrent la connaissance des arts les plus nécessaires à la société.

Cyclos, cercle, a signifié quelquefois en grec,

[1] Pausanias, *Corinthiac*, cap. XXIV.

[2] *Genealogiae Joannis Boccacii,* etc. (in-folio, Venetiis, 1511), lib. X, cap. XVI.

comme dans notre langue, assemblée, réunion : il n'y a rien de forcé à supposer que, dans ce sens, on l'ait anciennement appliqué à l'assemblée de la *cité*, de la peuplade. *Cyclops* alors a désigné l'*œil* de la cité, l'*œil du peuple*, titre convenable à la caste éclairée, chargée du gouvernement, de l'instruction publique et du sacerdoce [1] : ainsi, en Perse, l'un des ministres d'état s'appelait l'*œil du roi* [2] ; ainsi au Pérou l'*œil de tout* [3] était l'inspecteur chargé, dans chaque district, de surveiller les magistrats municipaux.

L'*œil*, employé souvent comme emblème de l'*omniscience* divine [4], de la vérité, de la vigilance,

[1] *Ops* œil, signifie aussi *voix*, *chant*, *présage*, *augure* : les Cyclopes auront été les *orateurs*, les *poëtes*, les *prêtres*, les *devins*; qualités qui s'unissaient facilement à celle de magistrats.

[2] Herodot., lib. I, cap. CXIV... Aeschyl., *Pers.*, vers. 984 et 985.

[3] *Cucuy-Kioc*... J. B. Carli, *Lettres américaines*, lettre XIII (traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1788), tome I, page 207.

[4] Odin, dans la religion des Scandinaves, était figuré avec un seul œil, *unico gaudens oculo*... Saxo Grammat... *passim.* Le Dieu *très-haut*, adoré sur le sommet des Alpes pennines, était représenté quelquefois sous la figure d'un jeune homme nu, n'ayant qu'un œil au milieu du front. *Encyclop. méthod.*, *Antiquités*, art. *Peninus-Penninus-Pennius.*

de l'excellence [1], l'œil put être une marque distinctive attribuée à ces magistrats [2]; et dès lors, pour enfanter les fables de l'œil unique et de l'œil triple, on eut à peine besoin d'en rapprocher une traduction fautive du nom propre.

Que serait-ce donc si, appliqué depuis exclusivement à la figure circulaire qu'affecte volontiers le groupe d'une peuplade rassemblée autour de ses chefs, le mot *cyclos* avait été d'abord le nom de la peuplade même, de la nation des *habiles*, des *artistes* par excellence [3]; s'il fallait y chercher l'origine du nom que les *Cyclades* ont dû recevoir de leurs anciens habitants [4] plutôt que de leur position, puisqu'elles sont loin de former, comme on

[1] J. Pierii Valeriani *Hieroglyph.*, lib. XXXIII, cap. 1-xv.

[2] Aristophane, dans les *Acharniens*, fit paraître sur la scène l'*œil du roi* de Perse; l'auteur portait un masque qui figurait un œil énorme : cette bouffonnerie pouvait bien n'être que la parodie d'un ornement consacré par l'usage.

[3] *Cyclides*, *arts*, suivant Papias.

[4] *Cycloboros*, torrent bruyant de l'Attique, au murmure duquel Aristophane, dans les *Chevaliers*, compare la voix mugissante de Cléon (Suidas, verb. *Cycloboros*) : on en fit depuis le surnom des charlatans dont la voix rauque retentissait dans la place publique. Les ravages causés par ce torrent ont pu lui faire donner son nom : *Cycloboros*, qui *dévore* la *réunion*, la cité, la peuplade des *Cycloi*, ou *Cyclides*.

l'a dit, un *cercle* autour de l'île de Délos[1]?... Mais ne poussons pas si loin la témérité de nos conjectures; cherchons plutôt à découvrir de quel peuple les Cyclopes firent jadis partie.

Leur idiome, au temps du siége de Troie, était compris des Grecs : le récit d'Homère, dans l'Odyssée, le prouve; et c'est ce qui nous a autorisés à chercher dans la langue grecque l'interprétation de leur nom.

Les constructions cyclopéennes sont aussi appelées *pélasgiques :* à ce fait peut-être nous permettra-t-on d'ajouter une remarque, c'est que le nom de *triops* ou *triopas* (trois yeux) fut jadis commun à plusieurs chefs des Pélasges.

Les Pélasges étaient, dit-on, originaires de l'Argolide, c'est-à-dire qu'on ignorait l'époque très ancienne de leur établissement dans cette contrée. Ils honoraient les dieux, dit Hérodote[2], sans leur donner de noms ni de surnoms particuliers; ils les appelaient *dieux* en général, à cause de l'ordre des différentes parties qui constituent l'univers, et de la manière régulière dont ils l'ont distribué. On sait que le nom de *dieux* fut long-temps approprié aux astres : des expressions d'Hérodote on peut donc induire que la religion des Pélasges était le sa-

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII. Ammian Marcell., lib. XXII, cap. VIII.

[2] Hérodot., lib. II, cap. LII.

béïsme. Quand les colonies égyptiennes apportèrent en Grèce, avec une mythologie dérivée du culte du soleil *taureau*, les noms qu'elle assignait aux diverses divinités, les Pélasges résistèrent d'abord à cette innovation, et ne l'admirent qu'après qu'un oracle les y eut autorisés.

L'Argolide, alors et plus tard encore, avait conservé des relations intimes avec la Lycie, dont on dit que les Cyclopes étaient originaires. Proetus avait épousé une fille du roi de Lycie; et ce fut de la Lycie et du pays des Curètes [1] qu'il reçut des secours pour rentrer dans l'Argolide.

La langue des Pélasges différait-elle absolument de celle des Grecs [2]? Oui, au temps où écrivait Hérodote. L'habitant de Dresde ne comprendrait pas un de ces paysans suisses qui parlent l'allemand du treizième siècle: tous deux n'en ont pas moins une origine commune [3].

La postérité de Pélops éloigna long-temps du trône les descendants d'Acrisius et de Persée: les peuples qui suivaient ceux-ci ne prirent point de part à l'expédition des Grecs contre Troie; ils

[1] La Carie, *Scholiast. in Euripid. Orest.*, vers. 963.

[2] Herodot., lib. I, cap. LVII.

[3] Sur l'identité des Pélasges et des anciens Grecs, voyez la dissertation de Clavier, *Traduction de la Bibliothèque d'Apollodore*, tome II, pages 488-508.

étaient donc regardés comme des *étrangers* par les alliés d'Agamemnon. Et si l'on suppose que, parmi eux, la caste des prêtres et des gouvernants ait conservé le culte des dieux *innomés*, et rejeté constamment les divinités apportées d'Égypte, on explique les accusations d'impiété intentées contre elle par Homère et par Euripide.

Suivons la marche des Pélasges telle que l'a tracée Denys d'Halicarnasse [1] : nous les rencontrons dans toutes les contrées où ont existé des constructions cyclopéennes; d'abord en Argolide, puis en Thessalie où ils s'établissent les armes à la main, enfin en Italie. Ils y fondent des villes, remarquables par leurs remparts cyclopéens. Des guerres désastreuses viennent mettre un terme à leur prospérité. Les dieux leur envoient, comme aux Cyclopes, des maladies endémiques [2], qui détruisent leur nation. Réduits à quelques hordes armées, ils se dispersent sur divers points de l'Italie. Dans les habitants de la Ligurie « qui, n'ayant ni lois » ni police, menaient une vie aussi déréglée que » leur taille était énorme [3], » on croit revoir les Cyclopes tels que les a dépeints Aristote. Et qu'étaient ces Liguriens que détruisit Hercule ? Une

[1] Dionys. Halic., lib. I, cap. I, III, IV, et seq.

[2] *Idem, ibid.*, cap. V.

[3] *Idem, ibid.*, cap. IX.

peuplade de Pélasges, qui avaient chassé les Sicules de la Ligurie [1].

Pour retrouver des Pélasges partout où furent des Cyclopes, jetons les yeux sur la Sicile, séjour de Polyphème; et sur Lemnos, que rendaient célèbre les forges de Vulcain. Les Pélasges, nous le savons, avaient chassé de Lemnos les Minyens [2]. Que, sur les traces des Sicules vaincus par eux, les Pélasges d'Italie aient passé en Sicile, la chose est vraisemblable; l'histoire pourtant n'en parle point : mais Pausanias nous apprend que les Pélasges qui, dans les temps anciens, édifièrent la citadelle d'Athènes, étaient *Siciliens d'origine* [3].

De rapprochements si plausibles est-on en droit de conclure que, dans une peuplade de Pélasges, les Cyclopes ont formé jadis la caste sacrée, dépositaire du pouvoir et des sciences ? Ce n'eût pas été la première fois que, du fond de l'Asie mineure, par la Lycie et la Thrace, aurait pénétré dans la Grèce, à l'aide des arts et de la religion, la civilisation, que le commerce et la force des armes y faisaient arriver par mer avec les colonies de Phénicie et d'Égypte : Orphée était sorti de la Thrace, et son devancier Olen de la Lycie.

[1] C'est ce qu'affirmait Philiste de Syracuse, cité par Denys d'Halicarnasse, lib. I, cap. IV.

[2] Pausanias, *Achaïc.*, cap. II.

[3] Pausanias, *Attic.*, cap. XXVIII.

L'Argien Proetus avait reçu des secours du pays des Curètes, renommés pour leur industrie, et riches comme Polyphème en troupeaux de brebis; les Curètes avaient inventé l'arc et forgé les premières épées; ils instruisirent les hommes à vivre en société et à se soumettre les animaux[1]. Qu'appelés au milieu de Pélasges aborigènes, des Curètes aient mérité, par leurs bienfaits, d'y devenir, sous le titre de *Cyclopes*, les guides et les chefs du peuple; que leur nom ait souvent été appliqué à la peuplade entière, et qu'ainsi, par l'effet d'un double emploi, on ait méconnu dans l'histoire et les ouvrages des Pélasges, l'histoire et les ouvrages des Cyclopes, c'est là une conjecture assez probable : mais nous n'irons pas au-delà, faute de connaître avec certitude, soit l'emblème qui distinguait la tribu cyclopéenne, soit le sens véritable du titre ou du nom que traduisirent ou altérèrent les Grecs, pour y attacher une fable ridicule.

Nous n'éprouvons pas le même embarras à l'égard d'une autre peuplade également historique, également reléguée dans la mythologie. Le nom des *Centaures* est grec et a dû l'être, puisque les Centaures habitaient la Thessalie. Il exprime leur genre de vie, et signifie *qui pique les taureaux*.

La réunion des formes de l'homme et de celles

[1] Diod. Sic., lib. V, cap. XXXVII et XXXIX.

du cheval a figuré, de temps immémorial, dans les hiéroglyphes historiques et moraux, et dans les emblèmes astronomiques. La peinture et la sculpture adoptèrent cette création et la transmirent à la poésie. Les arts s'en servirent volontiers pour désigner des bouviers, qui passaient leur vie à cheval, et que, pour cela, on appela quelquefois *hippocentaures* [1].

Les Centaures étaient ces pasteurs. La ville de *Boura*, sur les confins de la Thessalie, avait été fondée par un Centaure, pour y rassembler ses nombreux troupeaux de bœufs [2]. Défaits par les Lapithes, les Centaures se réfugièrent dans la Tyrrhénie [3]:... ils y sont encore. Ils peuplent les pâturages immenses de la Toscane et de l'État romain. A cheval tout le jour et armés d'une longue lance, ils veillent à la garde d'innombrables troupeaux de bœufs ; tantôt courant à toute bride et séparant à coups de lance deux taureaux engagés dans un combat opiniâtre ; tantôt *piquant* et chassant vers la troupe l'animal qui s'est écarté du pâturage commun ; tantôt fixes et pendant des heures entières immobiles sur un cheval, dont les insec-

[1] *Hippos*, cheval.

[2] Voyez le *Grand Étymologiste*, verb. *Boura;* Callimaque et son scoliaste, *Hymn. in Delum*, vers. 102.

[3] *Ptolom. Hephaest.*, lib. V, *apud Photium Biblioth.*, cod. CXC.

tes importuns et l'excès de la chaleur ne peuvent déranger l'immuable patience, et qui semble ne faire qu'un seul corps avec le maître qu'il supporte [1]. Qu'à l'un de ces bouviers armés, l'expérience ait enseigné les vertus médicinales de quelques simples, il nous retrace le centaure Chiron. Les agriculteurs de la plaine voisine invitent à une fête les chefs des pasteurs ; la bonne chère et le vin troublent la raison des convives ; une querelle s'élève, puis des violences, des combats, une guerre véritable, où la force brutale lutte avec désavantage contre l'adresse d'une peuplade plus civilisée ; les pasteurs sont vaincus, exterminés et réduits à l'impuissance : voilà l'histoire du combat des Centaures et des Lapithes. L'interprétation exacte d'un nom a fait disparaître le merveilleux : nous ne reprocherons plus à l'historien Procope d'avoir remarqué que le fort de *Centauropole* [2], en Thessalie, avait porté de tout temps cette dénomination, parceque la montagne sur laquelle il était bâti dominait l'ancien séjour des Centaures.

La condition des Centaures était déterminée par les localités ; elle dut être celle de leurs descen-

[1] Lullin-Châteauvieux, *Lettres écrites d'Italie en* 1812, 1813 (2 vol. in-12, Genève, 1816), tome I, pages 189 et 191 ; tome II, page 65, et *passim*. C. V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, page 195 et *passim*.

[2] Procop., *De aedif. Justinian.*, lib. IV, cap. III.

dants. Nous reconnaissons ceux-ci dans les cavaliers thessaliens, dompteurs de taureaux, dont quelques uns, sous le règne de Claude [1], montrèrent au milieu du cirque de Rome leur habileté à poursuivre, à fatiguer, à saisir, à renverser par terre les taureaux les plus sauvages.

§ 82.

Des Amazones.

Que le sexe faible ait souvent saisi les armes dont le sexe fort voudrait se réserver l'usage; que le sang ennemi ait rougi plus d'une fois des mains condamnées par nous au fuseau et à l'aiguille; qu'au milieu de l'horreur des batailles, un courage redoutable ait brillé dans des âmes où nous nous plaisons à ne voir qu'impuissance et pusillanimité, pour avoir plus de droit sans doute d'en exiger une obéissance passive : c'est un fait historique de tous les temps et de tous les lieux. Sans remonter aux âges fabuleux, à l'ardente Penthésilée, à l'inexorable Camille; Platon et Aristote parlent des femmes sauromates qui combattaient à côté de leurs époux. Dans les gorges du Caucase, les Albaniennes secondèrent les efforts de leurs maris contre l'armée de Pompée [2]. Dans les rangs des

[1] Sueton., *in Claud.*, § 21.

[2] Appian., *De bello Mithrid.* Plutarch., *in Pompeio*, cap. XXXVIII.

Persans que vainquirent les Romains, quand Valérien était déjà tombé au pouvoir de Sapor, un grand nombre de femmes combattaient et furent trouvées parmi les morts [1]. Les guerrières dont le voyageur *Lamberti* [2] entendit raconter les exploits et contempla les armures, appartenaient aussi à une nation caucasienne. De nos jours, les femmes albanaises, sur les rives du *Brin*, les femmes des villages *guegues* voisins de *Borti*, guerrières robustes et féroces, marchent toujours armées; et sous le drapeau sacré de l'indépendance, les femmes souliotes ont souvent affronté la mort sur le même champ de bataille que leurs enfants et leurs époux [3].

Quand les Portugais, sous les ordres d'Orellane, débarquèrent aux bords du fleuve des Amazones, les indigènes opposèrent à l'invasion étrangère une vigoureuse résistance; et les femmes, mêlées aux hommes, ne leur cédèrent, dans le combat, ni en courage ni en persévérance : c'est ce qui donna lieu au chef portugais de débiter sur les Amazones américaines tout ce que les Grecs ont raconté des

[1] Zonaras, *in Valerian.*

[2] Voyez la Relation du *P. Archange Lamberti* dans le grand *Recueil de Thévenot*, tome I.

[3] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, page 530; tome I, page 322; tome II, page 34.

Amazones d'Asie [1]. Que penser de celles-ci d'après un tel exemple? Leur existence a-t-elle aussi un fondement historique? ou, comme l'ont pensé quelques savants, ne serait-elle qu'une fable transportée des emblèmes astronomiques dans les récits mythologiques, par la brillante imagination des Grecs.

Interrogeons d'abord la signification du nom propre. Les Grecs en ont indiqué plusieurs : privation d'une mamelle, n'avoir point de commerce avec les hommes, ne point délier sa ceinture, n'avoir point été nourrie avec du lait [2]. Tant d'explications prouvent qu'il ne s'agit point ici d'un nom donné par les Grecs, mais d'un nom étranger, qu'ils s'efforçaient d'interpréter.

La première traduction a prévalu. On a dit très anciennement que, pour manier l'arc avec plus de dextérité, les Amazones détruisaient une de leurs mamelles. Mais, sur la manière dont la mutilation s'opérait [3], on s'accorde aussi peu que sur l'interprétation du nom propre. D'ailleurs, les monu-

[1] Christophe d'Acuña, *Relation de la rivière des Amazones*, traduction française (4 vol. in-12, Paris, 1682), tome II, pages 38 et 39.

[2] Voyez Guyon, *Histoire des Amazones* (in-12, Paris, 1740), 1ère partie, pages 2 et 3.

[3] Guyon, *ibid.*, *ibid.*, pages 78 et 79.

ments antiques[1] représentent les Amazones avec un sein fortement prononcé et exempt de mutilation : Virgile ne dit point que Camille et ses compagnes eussent le sein mutilé ; ét leurs arcs n'en lançaient pas moins des traits inévitables.

Des écrivains ont expliqué le nom des Amazones par deux mots, qu'ils prétendent appartenir à la langue scythe, et signifier *femme excellente*, *A emé Tsaïné*[2].

En pehlvi[3], *am* signifie *mère*; comme *matres*[4] en latin, *am* a pu, par extension, désigner toutes les femmes d'une peuplade; les Amazones seraient donc les femmes des *Azons* ou *Ases* : c'est à l'histoire à décider de la valeur de notre explication.

Des contrées qui séparent le Pont-Euxin de la mer Caspienne jusqu'au fond de la Bactriane et de la Parthie, la langue pehlvi a été en usage ; et même, avant la naissance de Zoroastre, elle y a formé un grand nombre de noms d'hommes et de lieux. Or, Justin dit positivement que les Amazones étaient les femmes des Scythes qui fondèrent des empires chez les Bactriens et chez les Par-

[1] *Encyclop. méthod.*, *Antiquités*, art. *Amazones.*

[2] *Encyclop. méthod.*, *Géographie ancienne*, art. *Amazones.*

[3] *Zend-Avesta*, tome II, page 477.

[4] « *At* matres *primo ancipites*, etc., » dit Virgile en parlant des Troyennes qui embrasèrent les vaisseaux d'Énée. *Aeneid.*, lib. V, vers. 654.

thes [1], des Scythes qui, sous la conduite de leur roi Tanaüs, conquirent l'Asie et repoussèrent jusqu'au Nil l'Égyptien Vésogis ou Vexoris [2].

Jornandès [3], écrivain peu judicieux, mais fidèle dans le récit des traditions nationales, dit aussi positivement, que les Amazones étaient les femmes des vainqueurs de Vésogis, des sujets de Taunasis, prince en qui nous avons cru reconnaître le chef et probablement la divinité nationale des *Ases*[4].

On retrouve les Amazones partout où l'histoire conduit leurs époux. Elles secondèrent Bacchus dans la conquête de la Bactriane [5]. Elles s'emparèrent en Asie d'un vaste territoire, dont une partie, nommée *la plaine ou le marais d'Asia* [6], rappelait le nom des *Ases;* et cette partie était comprise entre Smyrne et Éphèse, deux villes qui reconnaissaient les Amazones pour fondatrices. Le Tanaïs porta d'abord le nom d'*Amazonius*, parceque les Amazones avaient coutume de s'y baigner [7]. Enfin, on plaça des Amazones en Afrique pour les

[1] Justin., lib. II, cap. I et cap. III.

[2] Justin., lib. I, cap. I; lib. II, cap. III.

[3] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XIX.

[4] Ci-dessus, § 73.

[5] Polyaen., *Stratagem.*, lib. I, cap. I.

[6] Virgil., *Aeneid.*, lib. VII, vers 701 et 702.

[7] *Traité des fleuves et des montagnes*, attribué à Plutarque, chap. XIV.

faire, comme les guerriers de Taunasis, marcher des bords du Nil à la conquête de l'Asie [1].

Nous ne suivrons pas Jornandès [2] dans le détail des expéditions des Amazones scythiques. Observons seulement qu'elles triomphèrent d'abord dans un pays que leurs époux avaient subjugué, mais qui s'était révolté en l'absence des vainqueurs, aux Pyles caspiennes, au pied du Caucase, de la *montagne des Ases;* et quand, après cent ans de domination, des revers les forcèrent d'abandonner leurs conquêtes et de rentrer dans leurs anciennes limites, ce fut encore dans les rochers du Caucase qu'elles trouvèrent un refuge.

Pomponius Méla place les Hyperboréens au-dessus des Amazones, au-delà des peuples caspiens [3]; les Amazones, suivant Plutarque [4], habitaient la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie : son indication et celle de saint Clément d'Alexandrie [5] qui les croyait voisines de l'Ibérie, nous rapprochent du pays que les *Ases* ou Ossètes occupent encore aujourd'hui.

Saint Clément pense aussi qu'il y eut des Amazones parmi les Sauromates. Il confirme par là ce

[1] Diod. Sic., lib. III, cap. XXVIII.
[2] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXIII et XXIV.
[3] Pompon. Mela, lib. I, cap. II.
[4] Plutarch., *in Pompeio*, cap. XXXVIII.
[5] Clement. Alex., *Stromat.*, lib. IV.

que raconte Hérodote [1], que des Amazones, amenées captives sur des vaisseaux grecs, parvinrent à tuer leurs gardiens. Laissant voguer au hasard les bâtiments qu'elles ne savaient pas guider, elles arrivèrent, à l'ouest du Tanaïs, chez un peuple scythe dont elles ne comprenaient point le langage. Elles y trouvèrent néanmoins des époux, à qui bientôt elles persuadèrent de repasser le Tanaïs et de s'avancer vers l'orient; leur motif était de se rapprocher de leur pays natal. Les Sauromates, fixés dans ces régions, étaient nés de l'union des Amazones avec les Scythes européens. L'historien remarque qu'ils parlaient la langue de leurs ancêtres, mais imparfaitement, parceque ce n'était point celle de leurs mères. Les Amazones, en effet, comme les *Ases* (les Scythes ou Goths de Jornandès), parlaient un idiome dérivé du zend et du pehlvi : les Scythes auxquels elles s'unirent parlaient un dialecte du slave. Les deux idiomes existaient encore concurremment sur les bords du Pont-Euxin, au commencement de notre ère : Ovide, à Tomes, caractérise, par la différence de leurs langages, les peuplades sarmates et gètes [2] dont il était environné. Mais, sans faire cette dis-

[1] Herodot., lib. IV, cap. CX - CXVII. Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. VII.

[2] *Nam didici getice sarmaticeque loqui.*

OVID., *De Ponto*, lib. III, epist. II, v. 40.

tinction, les Grecs et les Latins, en général, ont également donné le nom de *Scythes* à ces deux nations si différentes sous le rapport du langage et de l'origine; et par là ils ont préparé aux modernes bien des erreurs et bien des discussions.

Hérodote dit que les Amazones étaient surnommées, par les Scythes, *Aior-pata*, qui tuent les hommes (*aior*, homme; *pata*, tuer). Dans lequel des deux idiomes faut-il chercher l'étymologie qu'il indique? Si c'est, comme je le conjecture, dans l'idiome que parlaient les Amazones et les peuples caucasiens, les premiers qu'elles combattirent, ce nom peut signifier *qui renverse les cavaliers*, ou *destruction*, *fléau des cavaliers* [1], c'est-à-dire des hommes, chez un peuple qui ne connaissait d'*hommes* que les guerriers.

Les Amazones ont-elles jamais subsisté en corps de nation? Il est difficile de le croire; mais il ne

[1] Pehlvi, *aïoraz* cavalier... Zend, *veeté* il renverse (*Zend-Avesta*, tome II, pages 482 et 459). On sait que le V des mots zends se change souvent en P dans les mots pehlvis. Plus simplement encore, on peut dériver *pata* du mot radical du zend *péetiâré*, absorbé dans le *mal*, *fléau*, source de *destruction*, mot radical qui se retrouve dans le persan, *bad* mauvais. M. Jules Klaproth conjecture que le surnom d'*Aïor-pata*, transmis à Hérodote par un Arménien, vient de *aïr* homme, et *sban* ou *sbanogh* meurtrier, en arménien. (*Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, tome I, page 655 de l'édition allemande.)

l'est pas moins de nier que, dans les régions caucasiennes, où des femmes combattirent les soldats de Pompée, et d'où étaient sorties les guerrières dont Lamberti admira les armures, on vit, en des temps plus reculés, des femmes, habituées à combattre à côté de leurs époux, combattre en leur absence, et, poursuivant des ennemis repoussés, faire redouter leur courage au-delà de leurs frontières. Nous croyons avoir établi, d'une manière plausible, que leur nom, traduit dans leur idiome propre, révèle leur origine; et que les efforts tentés par les Grecs pour trouver à ce nom un sens dans leur langue, ont seuls enfanté les fables de la mamelle brûlée ou atrophiée, et de l'horreur de ces femmes guerrières pour le commerce des hommes.

La vaillance des femmes qui combattirent les Portugais était assez célèbre pour que, chez des peuplades plus ou moins éloignées, Orellane ait entendu les indigènes américains attribuer à ces guerrières la domination exclusive d'une vaste contrée[1]. La même cause a pu produire le même effet vingt-cinq siècles auparavant; et d'autant plus aisément, que les héroïnes du Caucase s'étaient signalées sans le secours de leurs époux. Le souvenir de la domination des Scythes en Asie, transporté dans l'histoire de leurs compagnes, suffisait

[1] Christophe d'Acuña, *Relation de la rivière des Amazones*, etc., tome III, chap. x.

d'ailleurs pour que l'on y accordât aux Amazones ce pouvoir étendu et durable dont la tradition est arrivée jusqu'à nous.

Je crois néanmoins reconnaître ici l'influence d'une cause encore plus active. Un grand nombre de villes dans l'Asie mineure avaient, dit-on, été fondées par les Amazones ; elles portaient le nom d'une Amazone, ou en plaçaient la figure sur leurs médailles. Qu'était alors l'*Amazone*, sinon une divinité locale, le génie de la cité, la cité même divinisée ? C'est ce que prouve la couronne murale dont sa tête est fréquemment ornée [1]. Le nom d'Amazone, dans une des plus anciennes langues de l'Asie, désignait l'épouse d'un *Ase*, d'un demi-dieu guerrier ; et les souvenirs de l'histoire et les récits de la fable ne démentaient point cette glorieuse indication. Il n'est point surprenant que, dans la représentation de leur divinité locale, des peuples aient voulu reconnaître une de ces déesses belliqueuses, qui, non moins que les héros d'un autre sexe, offraient un symbole de courage et de victoire.

Par la même raison, les adversaires des peuplades amazoniennes, toutes les fois qu'ils en triomphaient, durent charger leurs trophées, leurs ta-

[1] Voyez les diverses médailles gravées dans l'*Histoire des Amazones* de Guyon, et le texte de l'ouvrage, IIe partie, pages 165-167.

bleaux, et par suite leurs traditions historiques, d'Amazones vaincues, mourantes ou traînées captives. Telles sont, je crois, les sources où ont puisé les écrivains de l'antiquité [1], pour attester que les Amazones vinrent signaler leur valeur jusque dans l'enceinte d'Athènes, et ennoblir par leurs tombeaux une terre destinée à tous les genres d'illustration. Nous ne voyons plus dans cette expédition qu'une des guerres qui attirèrent les Asiatiques dans l'Europe orientale, et dont la destruction de Troie fut une représaille sanglante. C'est en effet dans l'Asie mineure, en Cappadoce, qu'Eurysthée envoya Hercule pour combattre les Amazones : c'est de la Cappadoce que sortirent les Amazones, pour reporter en Attique la guerre et la vengeance. Notre explication n'exige même point que quelques femmes guerrières aient figuré dans les rangs des assaillants : le fait est cependant probable, puisque ceux-ci avaient un corps de Scythes pour auxiliaire [2].

[1] Hérodot., lib. IX, cap. xxvii. Plutarch., *in Theseo,* cap. xxv, xxvi. Lysias., *Epitaph. log.* Arrian., *Exped. Alexandr.*, lib. VII, cap. iv. Justin., lib. II, cap. iv. Diodor. Sic., lib. IV, cap. vii. Pausanias, *Attic.*, cap. xv. Isocrat., *Panathenaïc...* Larcher (*Traduction d'Hérodote*, IIe édition, tome III, pages 521 et 522, et tome VI, pages 108-110) admet la réalité de cette expédition.

[2] Diod. Sic., *ibid.* Isocrat., *ibid.* Justin., *ibid.* Suivant Jus-

Les Athéniens offraient aux Amazones des sacrifices publics : cherchaient-ils à se concilier les divinités des peuples vaincus ? ou, fidèles à l'impulsion religieuse qui fit donner une Amazone pour épouse au héros fondateur de leur cité, rendaient-ils cet hommage au sexe de leur divinité locale, la guerrière Pallas ?

Uni, dans le nom de *Thémis-Kyre*, à un mot qui semble avoir désigné le soleil âme du monde [1], le nom de *Thémis* appartient-il à la langue des Amazones, ou a-t-il été traduit par les Grecs ? Je l'ignore : mais la divinité qui le portait, première épouse de Jupiter, et rendue par lui *mère des quatre Saisons* [2], Thémis était la *vierge céleste*, emblème de la nature génératrice, ainsi que le prouvait le symbole révéré dans la célébration de ses mystères[3]. La ville à laquelle Thémis donnait son nom et dont elle était sans doute la divinité locale, dut être une ville amazonienne : Thémis-Kyre, disait-on, fon-

tin les Scythes avaient à leur tête *Panasagore*, fils de leur roi. Voilà un nom qui est grec plutôt que scythe. Ne présenterait-il pas, comme tant d'autres, une traduction incomplète ? *Pan-ns-agora, assemblée, décret* ou *magistrat de tous les Ases.*

[1] Voyez ci-après, § 94.

[2] Pausanias, *Eliac.*, lib. I, cap. XVII... Pindar. *Fragment.*

[3] *Quin etiam Themidis arcana symbola... pecten muliebris quem honeste et mystice licet dicere* pudendum muliebre. (S. Clement. Alex., *Orat. adhort. ad gentes.*)

dée par les Amazones, avait été la capitale de leur empire en Asie.

Les noms des Amazones, citées par les historiens grecs, appartiennent presque tous à la langue grecque[1]. Les noms des divinités locales sont toujours tirés de l'idiome national, et l'on parlait grec dans les villes amazoniennes, à Smyrne, à Myrine, à Cyme, à Thyatire, à Éphèse enfin, où la célèbre statue de Diane et même son temple avaient été, dit-on, élevés et consacrés par les Amazones[2].

Une tradition, peut-être historique, liait au *Thermodon* le souvenir des Amazones. Ce fut à leur arrivée que le Thermodon de Cappadoce reçut son nom[3]; on le donna ensuite dans l'Ionie au fleuve Hermus[4], sur les bords duquel s'établirent les Amazones. Ce nom significatif[5] dut être commun à plusieurs rivières Il était en Bœotie celui d'une petite rivière, dont la défaite de Chéronée immortalisa depuis les bords et fit changer la dénomination : on y avait trouvé, comme à Athènes, les tombeaux de plusieurs Amazones, et le simulacre

[1] Voyez ces noms d ans Hygin, dans Palaephatus, etc.

[2] Pausanias, *Messen.*, cap. XXXI. Pompon. Mel., lib. I, cap. XVII. Solin., cap. XLIII.

[3] Dionys. Periegét, vers. 774 et 780.

[4] Pomponius Mela, lib. I, cap. XVII.

[5] On l'interprète par courant d'eau impétueux, ardent, etc.

antique d'un guerrier tenant entre ses bras une Amazone blessée [1].

Une guerre très vive, disent les mythologues, s'alluma entre Persée, roi d'Argos, et Bacchus, roi de Thèbes : des femmes qui combattaient dans l'armée de Bacchus y périrent; on montrait leurs tombeaux [2]. Encore une fois, il n'est point absurde de supposer que quelques femmes aient pris part à un combat : ici toutefois on peut douter que les guerriers thébains en eussent pour auxiliaires. Le culte mystérieux [3] que rendaient les Thébains au tombeau de Dircé (tombeau dont la place même était tenue secrète), indique que Dircé fut une divinité locale de Thèbes; Chéronée jadis porta le nom d'Arné, fille d'Éole [4]; la plupart des villes de la Bœotie portaient également des noms féminins [5] : les divinités locales de ces villes étaient donc des déesses dont les images, armées et ornées de couronnes murales, figuraient des Amazones, et purent, quand de nouvelles peuplades vinrent expulser les anciennes, devenir, sous ce titre, les trophées des vainqueurs.

[1] Plutarch., *in Theseo,* cap. XXVI, et *in Demosthene,* cap. XXI et XXII. Le Thermodon de Bœotie, après le désastre de Chéronée, fut appelé *Aimon*, sang... sanglant.

[2] Pausanias, *Corinthiac.*, cap. XX et XXII.

[3] Plutarch., *De daemon. Socrat.*

[4] Pausanias, *Boeot.*, cap. XL.

[5] *Idem, ibid.*, cap. I.

Les Bœotiens d'Alalcomène prétendaient aussi que Minerve était née dans leur pays aux bords du fleuve Triton [1]; quoique la tradition la plus générale donnât à la déesse, pour lieu natal, la Libye [2] et les rives du lac Tritonis. Pour rattacher cette observation à nos recherches sur les Amazones, il n'est pas nécessaire de rappeler que, suivant l'abréviateur de Berose [3], la vierge qui vit le jour près du lac Tritonis instruisit les Libyens dans toutes les parties de l'art militaire, et que des femmes initiées à ses mystères, vainquirent un roi de Libye. C'est près du même lac que, suivant Diodore [4], habitaient des Amazones africaines, plus anciennes que celles d'Asie, et voisines des *Atlantes* qu'elles subjuguèrent entièrement. Le lac disparut dans la suite des temps, la contrée qui le séparait de l'Océan s'étant abîmée sous les eaux. Nous voilà d'abord reportés aux traditions connues sur l'existence et la destruction de l'*Atlantide*, traditions trop anciennes pour que la mythologie n'y étouffât point l'histoire. Mais Diodore nous montre ensuite les Africaines triomphantes traversant l'É-

[1] Pausanias, *Boeot.*, cap. XXXIII.

[2] Servius, *in Aeneid.*, lib. II, vers. 171. Isidor. Hispal., ib. VIII, cap. XI. Aristophane donne à Minerve l'épithète de *basanée*. (*Lysistrata*, ad finem.)

[3] Beros., *Antiq. babylon.*, lib. V.

[4] Diod. Sic., lib. III, cap. XXVII et XXVIII.

gypte pour aller conquérir l'Asie : les époux des Amazones scythiques, lorsqu'ils soumirent l'Asie, revenaient en vainqueurs des bords du Nil. La reine des Africaines, *Myrine*, donna son nom et celui de ses plus illustres guerrières aux villes qu'elle fonda ou qu'elle soumit : c'est ce qu'avaient fait les Amazones scythiques ; et le nom de *Myrine* est celui d'une ville qui leur attribuait sa fondation. Ceci ne semble donc plus qu'un emprunt fait par l'Afrique à l'histoire d'Asie.

On ne peut s'empêcher cependant de remarquer les victoires que Diodore fait remporter par les Amazones sur la côte septentrionale de l'Afrique, et ce qu'il raconte des Gorgones, rivales de gloire des Amazones de Libye. On se rappelle aussitôt qu'entre les fils d'Ægyptus, six étaient fils des *Gorgones* [1] (épouses du second ordre que, sans doute, le droit de la guerre avait mises, captives, dans le lit du vainqueur); on se rappelle qu'une des filles de Danaüs portait le nom de *Gorgophone* [2], nom que donna aussi à sa fille Persée, vainqueur de la Gorgone Méduse [3]; on se rappelle, enfin, que les Danaïdes secondèrent vaillamment leur père, quand il combattit, aux bords du Nil, l'armée d'Ægyp-

[1] Apollodor., *Bibl.*, lib. II, cap. 1.

[2] *Idem*, *ibid.*

[3] Pausanias, *Laconic.*, cap. 1.

tus[1]: n'y a-t-il là rien d'historique, et les sables brûlants de l'Afrique n'ont-ils pu, comme les gorges glacées du Caucase, enfanter des héroïnes? On oserait d'autant moins l'assurer, que les voyageurs modernes nous parlent encore de femmes guerrières que l'on compte parmi les meilleures troupes de l'empire du Monomotapa[2]. Mais ce qu'on peut admettre positivement, c'est que l'usage de choisir pour emblèmes nationaux des *déesses guerrières*, a existé au nord de l'Afrique comme dans l'Asie et dans la Grèce; et que, dans ces diverses contrées, il a enfanté des *mythes*, des allégories, que la crédulité ne tarda pas à changer en traditions positives : plus tard, le sens du nom des Amazones porta les Asiatiques et surtout les Grecs à confondre ces traditions prétendues avec l'histoire des belliqueuses épouses des *Ases*.

§ 83.

Noms de peuples interprétés inexactement : Burgundions, Lombards, Bretons.

Les noms de plusieurs peuples, dont l'existence n'est point problématique, ont subi également des

[1] *Vet. poetae fragm.*, apud S. Clement. Alex., *Stromat.*, lib. IV.

[2] O. Dappers, *Description de l'Afrique*, pages 390 et 392.

interprétations erronées, alors même qu'on ne pouvait s'excuser sur l'ignorance des idiomes auxquels ils appartenaient.

S'agit-il d'expliquer le nom des Bourguignons, *Burgundi*, *Burgundiones*; rien de si simple : ces conquérants bâtissaient des *bourgs* dans tous les lieux dont ils s'emparaient [1]. Ce n'est pourtant pas ainsi que les peint l'histoire contemporaine ; ils détruisaient beaucoup et édifiaient peu. D'ailleurs, avant de couvrir de leurs armes victorieuses l'Helvétie, le pays des Allobroges, les rives de la Saône et du Rhône; avant de franchir le Morvan pour s'étendre sur les bords de la Seine et de l'Yonne, je présume qu'ils avaient un nom national, et qu'ils eussent dédaigné d'en recevoir un du caprice des vaincus. Enfin, on n'a expliqué que la première syllabe du mot ; la seconde a pourtant de l'importance : elle reparaît dans les noms de plusieurs personnages historiques [2].

[1] Isidor. Hispal., lib. IX, cap. II. *Vita sancti Faronis, episc.* cap. VIII. Ducange, *Glossar.*, verbo *Burgus*... Suivant l'abbé de Longuerue (*Longueruana*, 2 vol. in-12, Berlin, 1754, tome I, page 103), *Burg* Castrum, et *Gond* Clarum, *camp* ou *château illustre* : mais on n'a jamais fait sortir les Bourguignons d'un lieu qui se nommât *Burgund*.

[2] Gondebaud, Gondemar, Gontran, Gundichaire, Gondegisile, Gundulphe, Gunthario, Gunthaïre, Gon'deuch, Gundovald, Gondeberge, Gunther (*Gonthier*), Gundling,

Guna, dans la langue des Goths, signifiait *combat*, et *gunt-fano*, dont nous avons fait *gonfanon* et *gonfalon* [1], l'*étendard du combat*. *Buro* est une lance, une flèche. *Bur* est le radical de plusieurs termes analogues [2]. *Buringe*, est le laboureur [3], celui qui *perce*, qui *déchire* le champ (*inge*). *Bourreau*, *bourreler*, dans notre langue, n'ont peut-être pas d'autre étymologie. *Burgund*, *lance de la guerre*, peuple de *guerriers*, qui *percent* tout ce qui s'offre à leurs coups.

La *barde* ou *bairde* était une sorte de hache d'armes à deux tranchants, dont le fer des hallebardes modernes a moins conservé la forme que la dénomination. Guerriers dont les *bardes* atteignent de loin, *longues bardes*, *longo-bardi* [4], tel était le nom national de ces *barbares*, aussi redoutables que les Bourguignons, et qui, un siècle plus tard, vinrent, du nord de la Germanie aux bords

(recteur à Halle en 1729), Cunegonde, Monegonde, Radegonde, Aldegonde, Frédégonde, Rigonde... Gundula (l'une des *Walkyries* de l'*Edda*), etc., etc.

[1] Le Carpentier, *Glossar. novum*, verbo *Gunt-fano*... Schoepflin, cité par Le Carpentier.

[2] *Buro*, sagitta, telum. *Burgalaisia*, espèce de lance. *Burs* désigne la partie pointue du glaive; *burina*, une rixe avec effusion de sang. Voyez Le Carpentier, *Glossar. novum*.

[3] Ducange, *Glossar*, verbo *Buringi*.

[4] Graberg de Hemsoë, *Saggio storico sugli Scaldi*, pag. 142, 143.

de l'Adige et du Tésin, fonder le royaume de *Lombardie*. On a presque toujours interprété leur nom par *longues barbes*, sans même s'informer si l'usage de porter la barbe longue les distinguait des autres Teutons.

L'erreur remonte peut-être à une date ancienne: peut-être les *Macropogones* (longues barbes), de Strabon et de Pline [1], étaient-ils des *Lombards*; ou, s'ils formaient une autre peuplade, avaient-ils également adopté le nom de *Longues-bardes*, approprié à leurs habitudes guerrières, et aussi mal traduit par les Grecs que depuis il l'a été par nous.

Qu'un peuple dérive son nom du nom de ses armes favorites, c'est y attacher l'idée d'une qualité redoutable: mais s'il se distingue par une longue barbe ou par un costume particulier, il n'empruntera point son nom d'une habitude qui lui semble aussi naturelle que le reste de son existence physique; tout au plus une tribu y trouvera-t-elle un surnom distinctif. Une horde guerrière qui, au quinzième siècle, punit plus d'une fois les Anglais de l'asservissement de l'Irlande, les *Gallowglasses* [2]

[1] Strabo, lib. II.

[2] Shakespear, *Henri VI*, part. II, act. IV, sc. XXI. Le Tourneur, dans une note de sa traduction de Shakespear, dit que *Gallogla* signifie serviteur ou paysan : ce nom semble convenir mal à une tribu guerrière. *Glas* bleu (Richards, *Welsh-English Dictionary*).

(Gaulois bleus), durent, je crois, leur surnom à la couleur de leur habillement ou à celle de leur armure [1].

Un savant étymologiste [2] dérive néanmoins du mot *brith*, *peint*, le nom des *Britones* (Bretons), qui se *peignaient* le corps : il en retrouve la traduction dans le nom des *Pictes* (*Picti*), peuplade que les Romains combattirent dans la Calédonie.

L'usage de se peindre le corps existe partout où les hommes demi-nus y cherchent un préservatif contre les morsures des insectes, ou un moyen d'offrir à leurs ennemis un aspect plus effrayant : mais, eût-il été exclusivement propre aux Bretons, ceux-ci ne se seraient point donné eux-mêmes le nom de *Peints*; leurs voisins le leur auraient imposé à leur insu, et sans qu'ils l'adoptassent.

Le nom des *Pictes* a la même racine que ceux de *Pictones* et *Pictavium*, qui subsistent encore dans *Poictou*, *Poictevin*, *Poictiers*. On ne supposera pas que les habitants des bords de la Charente et de la Vienne aient subitement substitué à leur nom na-

[1] Ossian, dans le poëme de *Gaul* (*Œuvres d'Ossian*, édition de Smith, tome I, page 17), donne des armes *azurées* aux *guerriers inhumains* d'Isrona. Dans *Témora* et dans plusieurs autres poëmes, des boucliers *bleus* chargent le bras des guerriers.

[2] M. Éloi Johanneau, *Monuments celtiques*, etc., pages 45 et 376.

tional, sa traduction dans une langue étrangère et inconnue. On aperçoit d'ailleurs, dans la première syllabe, la diphthongue *oi*, que les Romains, inhabiles à la prononcer, ont imparfaitement rendue par un *I*.

Les *Picti* et les *Pictones* durent probablement à leurs *piques* [1], à la *pointe* aiguë de leurs armes, un nom dont le sens se retrouve dans le nom de *Picards*, adopté plus tard par une autre peuplade, que rendait célèbre, dès le temps de César, la légèreté avec laquelle ses guerriers maniaient de longues piques [2]. Le radical *pict* ou *poict* apparte-

[1] Le mot Gallois *pwyth* (aiguille, pointe aiguë) se prononce à peu près comme la première syllabe de *Poictou*, *Poictiers*. *Poy*, *Puy*, *Puey*, *Puesch*, *Pec* et *Pic*, montagne ou colline terminée en pointe;... *poincte*, *pointe*, *poindre*, *piquer*, *pique*, etc., mots qui désignent l'instrument aigu ou son effet : ces dérivés de *pwyth* autorisent à croire que l'étymologie proposée n'a rien de forcé. Le B, que les Anglais prononcent *bi*, se nomme *boi* en poitevin. (La Monnoie, *Noei Borguignon... ai Dioni* (Dijon), in-12, 1720, page 140). Voilà une variété de prononciation analogue à celle qui a changé *Poic*tiers en *Pic*tavium.

[2] ...... *Longisque leves Suessones in armis.*

Lucan., *Pharsal.*, lib. I, v. 423.

...*Picardus* au douzième siècle, signifiait *piquier*, soldat armé d'une pique, dit Ducange (*Glossar.*, verbo *Picardus*). Le même érudit (verbo *Picardia*), objecte cependant que la

nait à l'idiome celtique : il n'avait avec le latin *Picti* qu'une ressemblance illusoire, et dont on ne doit rien inférer pour déterminer le sens du nom national des Bretons.

Prydain [1] a désigné d'abord l'île entière de la Grande-Bretagne ; ensuite l'Écosse, où la population indigène se soutint long-temps contre les invasions étrangères. A la tête des tribus armées, les Bardes gallois et calédoniens entonnaient l'*Unbennaeth Prydain* [2], chant consacré aux louanges de la patrie, au souvenir des crimes des Saxons, aux vœux de la vengeance nationale, et dont le titre seul rallumait dans tous les cœurs le désir de reformer, en exterminant l'étranger, le corps de l'*empire britannique*.

Pryd, beauté, noblesse de contenance, ou plus probablement *bryd* [3], courage, résolution, telles

pique n'était pas une arme propre aux seuls *Suessones* : ceux-ci ne devaient donc pas en dériver une dénomination distinctive. Pourquoi, dès qu'il s'agit d'un nom national ? Un peuple se nomme lui-même *fort*, *brave*, *puissant*, redoutable par ses *longues haches* ou ses *piques*, sans s'inquiéter si une autre peuplade a choisi une semblable dénomination.

[1] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verb. *Prydaen*.., *Prydain*... *Prydin*.

[2] *Ibid.*, verb. *Unbennaeth*... ce mot signifie *monarchie*, *empire*.

[3] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verb. *Pryd*... *Prydus* et *Bryd*. Deux tribus galloises établies en Amérique

sont les étymologies que nous proposerons : l'une et l'autre, conformément au premier des principes que nous avons posés, annoncent des qualités estimables ou brillantes.

§ 84.

Le nom national d'un peuple n'exprime jamais une idée humiliante. Exemples. C'est ici une règle générale pour décider si le nom sous lequel un peuple est connu lui a été donné par un autre peuple.

Fidèles au même principe, nous n'admettrons jamais que le nom national d'un peuple exprime une idée défavorable ou humiliante. Après avoir traduit par *étrangers* le nom national des *Caels* ou *Calédoniens*, on a prétendu que celui des *Scots* signifiait *fugitifs*, *bannis*. Les Irlandais, qui jadis vinrent peupler les montagnes d'Écosse, y portèrent le nom d'*Yscottieid* [1], *les hommes très anciens*, les *anciens riches* par excellence.

depuis cinq siècles au moins, nomment encore *Brydon* l'île lointaine dont leurs ancêtres sont sortis. Voyez *Revue encyclopédique*, tome II, page 158.

[1] Richards, *Welsh-English Dictionary*... *Yscottieid*, les Irlandais ou anciens *Scots* (Écossais)... *Ieid* est le signe du pluriel. *Ys*, rendu en anglais par *Truly, indeed*, est en composition un signe de plénitude, d'excellence; *cott* ou *coth*, un homme âgé, ancien, un homme âgé et riche.

Le nom des Parthes signifiait, en scythe, *étrangers fugitifs;* il fut donné à une colonie de Scythes transportés par Sésostris dans la contrée qui prit alors le nom de *Parthie*. Plutôt que de recourir à cette fable, ne vaut-il pas mieux avouer, avec le traducteur du *Zend-Avesta* [1], qu'on ignore l'étymologie du nom national *Pars* ou *Fars*, dont les Grecs ont fait Perse, les Latins, Parthes, et les modernes, Parsis.

Bo, dans l'ancienne langue de la Prusse, signifiait *après* ou *de reste;* de cette préposition et du nom des Russes se forma, dit-on, le nom de *Borusses*, Russes tardifs, restés en arrière, donné à une peuplade qui ne suivit pas ses compatriotes dans leur marche victorieuse vers Kiew, Twer et Novgorod [2]. Un peuple, resté dans ses foyers, n'a aucune raison de changer son nom, surtout pour en prendre un qui rappelle un fait peu glorieux. *Borusse* était d'ailleurs un nom connu bien antérieurement à l'expédition des Varaigues-Russes en Moscovie. *Borossus*, chef scythe, fut père de Tanaïs, qui donna son nom au fleuve appelé jusqu'alors *Amazonius;* les habitants des rives du fleuve,

[1] *Zend-Avesta*, tome II, pages 427 et 428. *Fars*, suivant Chardin, signifie cavalier. (*Voyage de Chardin*, tome III, page 263.) Voyez aussi la note de M. Langlès, *ibid.*, page 366.

[2] Waguer, *Mémoire sur la Russie*, page 179.

pour se préserver des rigueurs du froid, se frottaient le corps d'une huile qu'ils nommaient *huile de Borossus* [1]. Ces traditions semblent indiquer l'existence ancienne, sur les bords du Tanaïs, d'une peuplade de *Borossi* ou *Borussi*, qui, à l'exemple de tant d'autres, aura pénétré depuis dans la Germanie, et communiqué son nom à la contrée où elle forma son établissement. Sur l'étymologie de son nom avouons encore notre ignorance.

La fable des *Russes-tardifs* avait été aussi appliquée aux Gépides. *Gepanta*, dit Jornandès [2], signifie tardifs, paresseux : les Gépides méritèrent cette dénomination en ne suivant que de loin leurs compatriotes qui, des bords scandinaves, s'avançaient vers l'Asie. Bientôt après, Jornandès remarque que ces peuples se montrèrent fidèles au génie de leur langue, lorsqu'ils appelèrent *Gépide* l'île où ils se fixèrent, et qui leur rappelait leur séjour natal, où ils étaient également environnés de fleuves. *Gépide* signifiait donc *île*, insulaire [3]. Une peuplade de Goths a pu emprunter du lieu de son habitation cette dénomination distinctive.

[1] *Traité des noms de fleuves et de montagnes*, chap. XIV.

[2] Jornandès, *De rebus getic.*, cap. XL.

[3] Cette étymologie semble plus exacte que celle que nous avons proposée, sur la foi de Procope, § 77.

Des neiges impraticables empêchent une tribu du Turkestan de joindre les drapeaux d'Oguzkan; ce monarque lui impose un nom qu'elle a toujours porté depuis, et qui signifie la rigueur de l'hiver [1]. Le pouvoir absolu du chef, l'immuable docilité des sujets, enfin la remarque qu'il s'agit seulement ici d'un surnom qui ne privait point la tribu de son nom national, tout cela rendrait croyable le récit des Orientaux, si son affinité avec les récits précédents ne nous laissait le droit d'en suspecter l'exactitude.

Les Orientaux, en effet, plus encore que les Européens, aiment à lier des traits prétendus historiques à l'interprétation exacte ou forcée des noms propres. Un de leurs écrivains raconte que, par ordre de David, *Afrikis*, prince homyarite, conduisit des Amalécites sur la côte septentrionale d'une contrée qui, de son nom, fut appelée *Afrique*. Les nouveaux colons se montraient peu satisfaits de leur sort. *Berberna!* (ils murmurent) s'écrie le chef indigné; et de là leur vint le nom de *Berbers* [2].... Nous savons que *Berbers*, *Bérébères*, *Barabras*, etc., signifie *pasteurs*.

Au principe que nous avons établi, on opposera

[1] *Cazlak* ou *Khaslak*. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

[2] Shehabeddin, dans son *livre des Perles*... cité dans l'*Histoire complète des voyages en Afrique*, traduction française. (Paris, 1821, 4 vol. in-8°.)

peut-être le nom des *Gafats* qui, suivant Bruce [1], signifie *opprimés, chassés, arrachés violemment* de leur pays. Mais est-ce dans leur idiome qu'il comporte ce sens? Ne serait-ce pas plutôt dans la langue d'un peuple voisin? Nous avons vu ce genre de traduction défigurer le sens du nom des Arimaspes; c'est une cause d'erreur qu'on est en droit de soupçonner toutes les fois que le nom d'un peuple semble exprimer une idée peu honorable.

Successivement établie aux bords du Volga et sur les rives des Palus Mæotides, une horde slave, les *Serbi* [2], pénètrent en Dacie, et s'emparent d'une province qui, de leur nom, est appelée *Serbie*. *Serbi*, prononcé *Servi* par les Occidentaux, devient le pluriel du mot *servus* qui, en latin, désigne l'état de servitude. On adopte cette traduction; on en applique le sens à toute la nation conquérante, les Slaves ou Esclavons; et leur nom fournit le mot d'*esclave* à nos principaux idiomes. Une pareille interprétation a pu prévaloir parmi des vaincus, à qui sa malignité offrait une consolation; mais ne savons-nous pas que *slava* signifie gloire [3]? Et, pour éloigner du nom national toute interprétation humiliante, ne suffit-il pas de cette

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome II, page 225.

[2] Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. VII. *Encyclop. méthod.*, *Géographie ancienne*, art. *Serbi*.

[3] Lévesque, *Histoire de Russie*, tome I, page 18.

foule de rois, de princes, de guerriers, dont les noms propres le reproduisent [1] ? En des temps où une princesse rejetait la main d'un descendant de Rourik, et le traitait de fils d'*esclave* [2], parcequ'il était né d'une mère d'un rang inférieur, tant de souverains et de guerriers, si fiers de leur naissance illustre, auraient-ils imposé à leurs fils des noms qui auraient rappelé l'idée de la servitude ! Reléguons cette fable avec celle des patriciens romains, donnant à leurs fils des prénoms qui signifiaient *bâtard* et fils d'*esclave*, *Spurius* et *Servius* [3].

Une traduction peut être inexacte, lors même qu'on en a puisé les éléments dans l'idiome auquel le nom traduit appartient. On a interprété le nom des *Alamani*, Allemands, par rassemblement d'*hommes de toutes les tribus*, et de toutes les origines; il signifie plutôt les *hommes nobles* ou *tous les hommes*, les hommes par excellence. *Hommes* de diverses nations établis dans les *Marches :* des érudits recommandables [4] ont expliqué ainsi le

[1] *Sviatoslaf*, *Iaroslaf*, *Isiaslaf*, *Mstislaf*, *Viatcheslaf*, tsars ou grands-ducs de Russie; *Wladislaf*, *Boleslaf*, *Metchislaf*, rois de Pologne; *Rostoslaf*, *Mitcheslaf*, *Vseslaf*, etc., etc. Noms de lieux : *Slavensk*, ville située aux lieux où fut plus tard bâtie Novgorod; *Peréioslaf*, ville fondée en mémoire d'une victoire éclatante par Vladimir Ier.

[2] Lévêque, *Histoire de Russie*, tome I, page 160.

[3] Ci-dessus, § 23 et § 24.

[4] Hermanus de Lerbecke, *Hist. Comit. Schawenburg*,

nom des *Marcomans*. Mais, à l'époque où l'histoire commence à parler des Marcomans, la population teutonne n'était pas tellement exubérante qu'elle fût forcée de se répandre dans les *Marches*, dans ces intervalles ordinairement peu fertiles, que les Teutons, ainsi que les Celtes, laissaient inoccupés pour séparer les territoires des principales peuplades. Ne faudrait-il pas d'ailleurs qu'on retrouvât des *Marcomans* dans toutes les *Marches* de la Germanie? Si, néanmoins, cette traduction doit l'emporter sur celle que nous avons proposée [1], nous en conclurons que le nom des Marcomans n'était point national, et qu'il fut imposé à la population des frontières par les peuples voisins, qui y toléraient sa présence.

Une inondation avait rendu désertes les vastes contrées qu'arrosent le Nil et le Tacazzé. Quatorze cents ans avant notre ère, elles furent repeuplées par des immigrants de diverses nations: c'est ce qu'exprime le mot *Habesch* [2], dont nous avons fait Abyssinie. Jamais les Abyssins n'ont adopté ce nom, que leur donnent les peuples voisins. Quand

pag. 19, cité par Ducange, *Glossar.*, verb. *Marcomanni.* Pellontier, *Histoire des Celtes*, tome I, page 85, partage l'opinion de Hermanus.

[1] Ci-dessus, § 75.

[2] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome II, pages 216 et 218.

ils ne se désignent point par le nom de leurs provinces, ils s'appellent [1] *Éthiopiens*, ou *Cashtans* (chrétiens), ou *Agazzi*, guerriers. Du temps de Ludolf, la dénomination qu'ils préféraient était celle de *Géez;* mot qui, dans la langue sacrée, signifie *libre*, liberté [2].

L'exemple des Abyssins fortifie l'opinion que nous avons émise sur les exemples précédents, et il nous indique la règle qu'on doit suivre pour discerner si le nom sous lequel un peuple est connu est celui qu'il se donnait à lui-même, ou s'il l'a recu de quelqu'un de ses voisins. Ceci n'est point une recherche futile. 1° Un peuple, dans son nom national, offre un monument de sa langue ancienne. Cet avantage est perdu pour nous, si nous ne le connaissons que sous un nom donné par un autre peuple. 2° Nous devons dès lors n'écouter qu'avec défiance ce qu'on rapporte de son histoire. En passant par un canal étranger, les notions se sont altérées, et probablement détériorées. 3° Si, comme la chose est plus d'une fois arrivée, un peuple a reçu un nom différent de chacun de ses voisins, quelle confusion dans son histoire, jusqu'à ce que nous ayons discerné cette multiplication erronée du même individu politi-

[1] Salt, *Premier voyage en Abyssinie*, tome II, page 176, et *Second voyage en Abyssinie*, tome II, page 244.

[2] Ludolf, *Hist. Aethiop.*, lib. I, cap. 1.

que. Les savants déplorent l'obscurité que répand sur l'étude de la géographie l'incertitude du nom véritable de chaque peuple [1] : nous venons d'en indiquer une des causes principales. 4° Enfin, dès qu'un peuple en a nommé un autre, bien ou mal, il a eu avec lui des communications médiates ou immédiates; certitude qui suffit pour la solution de plus d'un problème historique.

Il importe donc de connaître les rapports sous lesquels une peuplade envisage la peuplade voisine; rapports qui déterminent le nom qu'elle lui imposera.

§ 85.

Origines des noms donnés à un peuple par ses voisins : 1° sentiment d'exclusion, d'inimitié, de mépris. Noms défigurés à dessein, dans la traduction et dans la prononciation.

Nous et Eux... *Nous*, ce qui est excellent, puissant, illustre, redoutable; *Eux*, ce qui est inférieur en forces, en facultés morales, en renommée, en bonté. *Nous !* cette idée réveille en l'homme deux sentiments également impérieux, l'orgueil et le besoin de secours : l'un se complaît dans ce qui est semblable à nous par le séjour, le langage, la

[1] Malte-Brun, *Coup d'œil sur les découvertes géographiques qui restent à faire. Nouvelles annales des voyages*, tome I, pages 1 et 14.

croyance; l'autre porte toutes nos affections sur les hommes qu'une telle ressemblance lie à nos intérêts, et qu'elle appelle naturellement à notre aide. *Eux!* des êtres dégradés, que l'on dépouille, que l'on asservit sans scrupule, ou des êtres malfaisants qui veulent nous dépouiller, nous asservir, et qu'on est toujours en droit d'attaquer pour prévenir leurs agressions. Chez les anciens Romains, *étranger*[1] était synonyme d'*ennemi*. En vain Cicéron[2] exalte une prétendue douceur de mœurs, qui s'efforçait ainsi de masquer l'inimitié même sous une qualification moins odieuse : l'étymologie du mot *hostis*[3] qui rappelle l'idée de *frapper*, de *repousser*, de *tuer*, et l'histoire de Rome, l'histoire de tous les pays et de tous les âges, démentent cette explication philanthropique. Entre *Nous* et *Eux*, partout une ligne profonde de démarcation a été tracée; partout s'est élevé un mur immense de séparation. Les livres sacrés de l'Hindoustan[4] ont, de temps immémorial, divisé la terre en deux par-

[1] *Hostis*... Varro, *De ling. latin.*, lib. IV. S. Pompeius Festus, verbo *Hostis*.

[2] Cicer., *De officiis*, lib. I, cap. XII.

[3] *Hostire* est *comprimere*, *retundere* (Nonius Marcellus, cap. II, verbo *Hostire*). *Hostia* dicta est ab eo quod est *hostire*, *ferire* (S. Pompeius Festus, verbo *Hostia*).

[4] Moore, *Hindu Pantheon*... *Edinburgh Review*. February, 1811. *Annales des voyages*, tome XXI, pages 98 et 99.

ties, *Aria*, l'empire de la religion nationale, et *Mlechch'ha*. Les Sassanides prenaient le titre de rois des rois de l'*Iran* et de l'*Aniran*: l'*Iran* désignait la terre sacrée, où régnait la *loi pure* de Zoroastre; l'*Aniran*, séjour des infidèles, renfermait le reste du monde [1]. Cette distinction remonte à une époque reculée, puisque les écrivains arméniens s'y conforment; ils appellent les Perses *Arik*, les *forts*, les hommes par excellence; et *Anarik*, les *fa ibles* tous les peuples qui ne sont point Persans [2]. *Arab*, et *Agem* ou *Agémi*, la multitude, les *nations* : telle était la division du genre humain pour les Arabes. Elle était la même pour les Hébreux qui, hors de la postérité d'Abraham, ne reconnaissaient que des *nations* (*ethnici*, gentils), avec lesquelles il ne leur était point permis de se mêler. Jusqu'au dix-septième siècle, les Moscovites appelèrent *muets* (némoi) tous les étrangers : *ne point parler leur langue, c'était, suivant eux, être privé de la parole* [3]. Tout ce qui n'est point mu-

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, pages 274, 275.

[2] Cette remarque appartient aux nouveaux éditeurs de la chronique d'Eusèbe, *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, etc., pag. 1. Nous croyons trouver une nouvelle preuve de l'intimité des liaisons des Arméniens avec les Persans, dans l'habitude qu'ont les premiers de conserver aux seconds leur ancien nom national.

[3] Lévesque, *Histoire de Russie*, tome IV, page 147.

sulman est confondu, par les Ottomans, sous le nom flétrissant de *Giaour*. On reproche aux Chinois un orgueil semblable. Les Grecs traitaient de *Barbares* tous les autres peuples sans distinction. Sous le titre de libérateurs, devenus les maîtres de la Grèce, et pourtant fiers encore de se placer à côté des Grecs dans la moitié honorable du genre humain, les Romains adoptèrent la même expression [1]. Volney [2] en fait remonter l'usage jusqu'à l'Égypte, où elle dut désigner d'abord une race indigène de l'Afrique : le mot même, et le sentiment de haine qui en était inséparable, y font reconnaître en effet les *Berbers*, les *Barabras*, odieux encore aujourd'hui, dès les confins de la Nubie, à leurs plus proches voisins les *Chellalieks*, pour qui le nom de *Barabras* est une grave insulte [3]; et en horreur jadis à l'Égypte, à qui ces *pasteurs* s'étaient rendus si redoutables. De l'Égypte, le mot a passé

[1] Les Romains auparavant s'appelaient eux-mêmes *Barbares*, par opposition aux Grecs : « *Plautus vortit* barbarè; » Plaute l'a traduite en langue *barbare;* » c'est ainsi que ce poëte s'exprime dans les prologues de deux comédies imitées du grec, de Démophile et de Philémon : *Asinaria*, prolog., vers. 11; *Trinummus*, prolog., vers. 19.

[2] Volney, l'*Hébreu simplifié par la méthode alphabétique* : *Œuvres complètes*, tome VIII, pages 507 et 508.

[3] *Nouvelles annales des voyages*, tome XVI, pages 291 et 292.

jusque chez les Brames; et, pour eux, sa signification n'est pas moins injurieuse qu'elle ne le fut jadis pour les Grecs.

Chrétiens et non chrétiens, cette distinction a long-temps séparé, pour nous, le genre humain en deux classes: les limites de la partie du monde que nous habitons n'ont-elles pas, à notre insu, hérité de cette prérogative? Hors de l'Europe, nous n'apercevons guère qu'une variété subalterne du genre humain.

Des généralités, si nous descendons aux détails, la même inimitié, le même esprit exclusif, se manifestent, et semblent s'accroître en proportion du rapprochement des sociétés. Les habitants des bords de la Kouda reçoivent des Tatars leurs voisins, le nom d'*Uschteks*, dont nous avons fait *Ostiaques*, et qui signifie *bruts*, *sauvages* [1]. Une telle grossièreté, dira-t-on, est digne d'un peuple qui pourrait se l'entendre justement adresser. Ce peuple grossier existe ailleurs qu'en Tatarie. Que les Albanais, aussi lestes qu'intrépides, insultent, par le surnom de *Doudoun*, à la lenteur, à la pesanteur des mouvements du Turc embarrassé dans l'ampleur de ses vêtements; je reconnais là une haine nationale, fortifiée par des rapports continuels d'oppression et de pillage. Mais pourquoi,

[1] Wagner, *Mémoires sur la Russie*, pages 193 et 211.

en parlant des Français, l'Anglais dit-il encore *notre ennemi naturel*[1], et mesure-t-il à cette expression haineuse sa justice et sa véracité? Mais que sont ces sobriquets insultants imposés de nation à nation, ou, dans le pays même, aux habitants d'une ville, aux nationaux établis dans des contrées lointaines? Pourquoi a-t-on dit les *badauds* de Paris[2], les *cockneys* de Londres? Pourquoi l'Anglais des bords de la Tamise et de la Sévern appelait-il dérisoirement *yankée* l'Anglais qui, aux bords du Rariton, de la Susquehanna, de la Delaware, travaillait pour la prospérité commerciale de l'Angleterre[3]? L'usage de ces expressions basses

[1] *The Gentleman's Guide in his tour through France wrote by an Officer who... recommends to his Countrymen not to spend more money in the country of* our natural enemy, *than is requisite*, etc., the 5th édition, etc. London, 1772, (in-12). L'ouvrage est rédigé avec l'*impartialité* qu'annonce un pareil titre. La plupart des écrivains anglais sont moins *naïfs*, mais non pas moins injustes.

[2] On croit que le mot *badaud* vient d'une équivoque établie entre *badaw*, ancien nom des grands bateaux employés à la navigation de la Seine inférieure, et *badaud* dérivé du latin du moyen âge ou de l'italien *badare*, regarder avec attention, avec une sorte d'extase.

[3] Dans un livre publié à Philadelphie, en 1821 (*a Journal of travels into the Arkansa territory*, etc., in-8°), M. Th. Nuttal désigne constamment par le nom d'*Yankèe*, les citoyens des États-Unis. Il peint sous des couleurs injurieuses tous

14.

de dédain et de jalousie a pu souvent être favorisé par la politique, qui aime à diviser pour régner, et qui induit volontiers l'opprimé à porter sur les hommes avec qui il fait cause commune, la haine qu'il devrait tout entière à ses oppresseurs : mais leur invention appartient à ces penchants hostiles qui existeront de ville à ville et de village à village, comme de nation à nation, aussi long-temps que le peuple ne sera point assez éclairé pour immoler à son véritable intérêt, l'habitude de sentiments rétrécis et exclusifs qui malheureusement sont dans la nature.

Les mêmes sentiments dicteront l'interprétation volontairement inexacte et dénigrante du nom d'un peuple étranger. Les Issédons firent de leurs redoutables ennemis des monstres à un seul œil. Les Romains transformèrent en *coqs* (*galli*) les *puissants*, les *forts* (*gallu*), qui, des bords de la Seine et de la Loire vinrent plus d'une fois porter la terreur au centre de l'Italie. Les *Scots* furent des *bannis*, les *Parthes* des *fugitifs*, les *Slaves* des *serfs*, et les *Caels* des *étrangers*.

«Nous cherchons, a dit un géographe[1], le pays

les colons français, en général, quoiqu'il ne paraisse guère les connaître que par l'hospitalité fraternelle qu'il a reçue de plusieurs d'entre eux. M. Th. Nuttal est Anglais.

[1] M. Malte-Brun, *Nouvelles annales des voyages*, tome I, pages 12, 13.

» de Sakita, les Saces ou Sakas des anciens. *Sakh*, » en persan, *hund*, en gothique et en teutonique, » signifie *chien*. Or, les Huns et les Mongols ont tou- » jours frappé les autres peuples par leurs physiono- » mies canines. » Sous le nom de *Sakas*, les Perses comprenaient tous les Scythes, dont eux-mêmes semblent originairement avoir été une peuplade. Ce nom a donc pu être *national*, et dès lors comporter un sens favorable; l'abréviateur de Berose[1] nous autorise à l'interpréter par sacré, consacré aux dieux. La conjecture ingénieuse de M. Malte-Brun n'en est pas moins admissible : un peuple paisible, frappé de la physionomie hideuse des hordes dévastatrices qui venaient l'opprimer, fit une allusion maligne au sens que présentait leur nom légèrement défiguré ; vengeance bien faible, mais bien naturelle.

La prononciation doit-elle être altérée pour favoriser une interprétation offensante, l'obstacle sera bientôt franchi. On a ainsi affecté de rapprocher du mot *hund*, chien, le nom national des Huns, dans l'orthographe et l'interprétation de plusieurs noms de lieux et de monuments.

L'altération d'un nom de peuple tient quelquefois à l'éloignement des pays et à l'inexactitude des

[1] Beros., *Babyl. Antiquit.*, lib. II. Voyez ci-après note A, § 3.

récits des voyageurs. Un écrivain danois[1] reproche à Buffon d'avoir créé un peuple imaginaire des *Borandiens*. Sous ce nom, puisé dans des relations peu exactes, et dont, par exemple, s'est servi constamment le voyageur *La Martinière*[2], Buffon a parlé des Bourats ou Bouraetes; et, quoi qu'en dise son critique, il a eu raison d'affirmer qu'ils sortent de la même souche que les Lapons et les Samoïèdes[3].

Des altérations inévitables naissent de la difficulté de la prononciation. Les Japonais substituent l'R à l'L, et appellent les Hollandais *Orando*[4]; par une substitution inverse, l'*Arbéni* et les *Arbénesce*[5] se transforment, pour les Européens, en Albanie et Albanais. Le nom du pays des *Aghovans* (ou Aghwans) est devenu l'*Albanie* chez les Grecs, parceque le son le plus voisin du GH arménien

[1] Klingstedt, *Mémoires sur les Samoïèdes et les Lapons* (Copenhague, 1766, in-8°), page 8.

[2] La Martinière, *Voyages des pays septentrionaux* (in-16, Paris, 1671), pag. 42, *et passim*.

[3] M. L. Debuch l'affirme positivement, *Voyage en Norwège*, etc., tome II, page 150.

[4] *Voyage de Golovnin*, etc., tome I, page 134.

[5] Ces noms, consacrés dans le *Dictionarium latino-epiroticum* de Ibarththé (in-12, Romae, 1635), semblent n'être plus en usage aujourd'hui: suivant M. Pouqueville (*Voyage dans la Grèce*, tome II, page 508, etc.), les Albanais du nord s'appellent *Guègues*, et ceux du midi *Schypetars*.

correspond à l'L des autres nations[1] : nous avons suivi l'orthographe des Grecs, et rendu ainsi *homonymes* deux peuples que sépare la distance de la mer Caspienne à l'Adriatique, et dont la diversité d'origine semble prouvée par la diversité de leurs idiomes[2].

§ 86.

Noms dérivés des habitudes, des souvenirs historiques, des localités.

S'il est rare que le nom national d'un peuple ne soit point défiguré, il est plus rare encore que ce peuple ne reçoive pas un nom différent de quelqu'un de ses voisins. Appliquée aux temps anciens, cette vérité ne sera pas contestée, quoiqu'on n'y ait pas toujours fait assez d'attention dans l'étude de la géographie. Comment auraient pu prétendre à tant d'exactitude des peuples qui ignoraient

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 214 et 215.

[2] M. Pouqueville (*Voyage dans la Grèce*, tome II, pages 501-513) affirme, mais ne prouve point, que les Schypetars descendent des Albanais d'Asie. L'idiome des Aghovans doit être un dialecte du pehlvi ; celui des Schypetars ou Albanais d'Europe est, je crois, un dialecte du slave, reconnaissable encore, malgré le grand nombre des mots qu'il a empruntés à d'autres idiomes.

le langage les uns des autres, et qui ne se connaissaient guère que par des renseignements vagues, dont plusieurs intermédiaires affaiblissaient la valeur? Mais aujourd'hui, avec l'imprimerie, avec la facilité des communications, la fréquence des points de contact, l'intimité des correspondances, la multiplicité des moyens de rapprochement... aujourd'hui encore, il ne serait pas impossible d'établir que la plupart des nations ne se connaissent que par le mal qu'elles peuvent se faire mutuellement : il est sûr au moins que les noms nationaux n'ont pas franchi, dans toute l'Europe, les limites des divers états.

Le *Some* ou *Same*, le *Suomi* ou *Somoladzk*, l'*Oevon* et le *Chasowo*[1], sont, hors de leurs pays, le Lapon, le Finois, le Tonguse et le Samoïède ; et celui-ci reçoit encore des Russes le nom de *Sirojedzi*[2]. En Norwège, les Lapons sont nommés *Fi-*

[1] Wagner, *Mémoires sur la Russie*, pages 192-194 et 211. — Scheffer, *Description de la Laponie*, page 19. — Mallet, *Traduction des Voyages au nord de l'Europe*, par W. Coxe, tome III, page 139.

[2] On voit quelle analogie existe entre *Same* ou *Some*, *Suomi*, *Somoladzk* et *Samo-ièdes*. La finale du dernier nom se retrouve dans celui de *Siro-jedzis*. Ces peuplades appartiennent-elles à la même souche? On peut l'affirmer pour les Lapons et les Finois (voyez ci-dessus § 21, et Scheffer, *Description de la Laponie*, pages 19 et 150-152), et en douter pour les *Chasowos*, puisqu'ils ne se donnent pas à

nois, et les Finois reçoivent le nom de *Quaenes*[1]. Le nom national de la Bohême est *Czesta*, et celui des Hongrois, *Magyar*. En Hongrie, les Polonais sont appelés *Lengyel;* l'Autriche y reçoit le nom de royaume de *Becz;* elle porte en Bohême celui de *Ratauzy*. Dans les deux pays, les Italiens sont appelés *Olas* ou *Wlach* (Valaques), et les Allemands, *Niémec* et *Niémet*[2]. Ce nom, qu'ils reçoivent aussi en Russie[3], est celui des *Némètes*, tribu teutone qui habitait, il y a dix-neuf siècles, les environs de Spire sur la rive gauche du Rhin[4]. Comment, d'une peuplade obscure, s'est-il, dans les idiomes slaves, étendu à toute la nation germanique? Cela tient sans doute à des événements oubliés, dont ce dernier vestige peut faire retrouver la trace[5].

eux-mêmes le nom de Samo-ièdes, seule base du rapprochement indiqué, et que leur langue, suivant M. Jules Klaproth (*Asia Polyglotta*), diffère essentiellement des idiomes finois.

[1] Debuch, *Voyage en Norwège et en Laponie*, tome I, pages 279, 383, 445.

[2] *Dictionarium quatuor linguarum* (in-16, Viennae Austriae, 1641), pag. 463-468. — Nota : *Becz* est le nom hongrois de la ville de Vienne.

[3] *Németskoi sloboda*, quartier des Allemands à Pétersbourg.

[4] Caesar, *De bell. gallic.*, lib. I., cap. XII. Tacit., *De moribus German.*, cap. XXVIII.

[5] Lévesque (*Histoire de Russie*, tome IV, page 147), dé-

La connaissance des langues kamtschadale, koriaque et kourile nous découvrirait peut-être l'origine des noms que les peuplades qui parlent ces langues reçoivent les unes des autres et imposent aux Russes [1]. Dans le nombre, nous n'en citerons que deux, qui s'expliquent facilement. *Brichtatin, hommes qui vomissent du feu*, tel est le nom que donnèrent aux Russes les Kamtschadales, qui attribuaient à leur souffle l'explosion des armes à feu. Les *Toumougoutous*, qui tirent un si grand parti du service des rennes, ont reçu de leurs voisins le nom de *Koriaques*, dérivé de *Kora*, renne [2]. Ainsi le nom sous lequel un peuple est connu des autres tient souvent à ses habitudes les plus frappantes. Tels furent plusieurs noms de peuples, composés ou traduits d'une autre langue par les Grecs : les *Hamaxobiotes* et les *Melanchlaenes* [3] durent ces dénominations, les uns aux chariots sur lesquels ils passaient leur vie, les autres à la couleur noire de leurs vêtements; couleur qui a fait donner un nom

rive ce nom de *nem*, muet, qualification donnée par les Russes à tous les étrangers; mais on voit que c'était jadis un nom national.

[1] Krachenninikow. (*Histoire de Kamtschatka*, etc., 1re partie, chap. I.)

[2] Krachenninikow, *loco citato*, pages 4 et 6.

[3] Herodot., lib. IV, cap. CVII. Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. V.

analogue aux *Siah-Poushas*, ou peuple *aux vêtements noirs*[1]. *Che-mo-que-non*[2] et *Pachichéouks*[3], tels sont les noms donnés aux Américains des États-Unis par les indigènes voisins du lac Supérieur, et par ceux qui habitent près de l'embouchure de la Colombia : ils signifient *longs-couteaux* et *hommes à habits*, et font allusion aux sabres et aux couteaux de chasse des blancs et à leurs habillements. Ne connaissant plus le nom propre d'une peuplade lointaine avec qui ses rapports ont cessé, le Chinois la désigne ainsi : « La nation qui, par une » industrie qui lui est propre, sait si bien employer les » chiens[4]. » S'agirait-il d'une horde qui, comme les Kamtschadales, attelait des chiens à ses traîneaux ?

En Étolie, une peuplade pacifique, mais qu'on traite de sauvage parcequ'elle est assez sage pour sentir sa faiblesse et redouter tout le genre humain, les Eurytanes[5] ont cherché leur sûreté dans l'habitation de cavernes inaccessibles. Dans la langue

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome II, page 313.

[2] *Idem*, tome XI, page 143.

[3] *Idem*, tome VIII, page 147.

[4] *Éloge de Moukden*, page 20; et *notes*, pages 240 et 241. — Le monument élevé en l'honneur de Tay-Tsou dit qu'il était reconnu pour maître *jusque* par cette nation, expression qui la place à une grande distance du centre de l'empire.

[5] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, pages 205 et 206.

grecque du moyen âge, leur nom (qu'alors ils auraient reçu de quelque nation voisine) rappellerait les *grottes* spacieuses qui leur servent de retraites[1]: mais il n'appartient pas à une époque si récente; Lycophron[2] parle des *Eurytanes*, et Aristote les range parmi les peuples d'Étolie. Quelque conforme qu'elle soit à leur genre de vie, l'interprétation proposée ne peut donc subsister : il est plus vraisemblable qu'ici la dernière syllabe[3] a le même sens que dans plusieurs autres noms de peuples, et qu'*Eurytanes* est un nom national qui, après plus de vingt-deux siècles, proclame encore quelques chétives familles les propriétaires d'une *vaste contrée*.

Nous avons dû insister sur cet exemple, pour mettre le lecteur en garde contre les étymologies les plus spécieuses. On marche sur un terrain moins incertain quand on s'appuie de traditions historiques : il est naturel que le nom donné à un peuple par ses voisins se lie aux traits les plus frappants que leur retrace son histoire. En vain les maîtres de la Grande-Bretagne veulent-ils s'arroger le nom de *Bretons*; en vain la dénomination d'*Anglais*, rappelant une tribu guerrière[4] dont le

[1] *Tana*, grotte, caverne. Voyez Meursius, *Glossar.*, et Ducange, *Glossar.*

[2] Lycophron., *Alexandr.*, vers. 769.

[3] *Tania*, contrée, région, pays.

[4] Les *Angles*, peuple du Jutland méridional.

berceau touchait à la contrée de *Lochlin*, couvre-t-elle le souvenir de l'invasion saxonne comme celui de la conquête normande : les maux, les crimes, les atrocités qui signalèrent l'invasion saxonne l'ont gravée en caractères ineffaçables dans la mémoire des indigènes. *Saxon* est encore le seul nom que donnent aux Anglais les *Bretons* véritables, les montagnards gallois et écossais ; et *Saxon* réveille toujours dans leurs âmes l'explosion de la haine et la soif de la vengeance[1].

Plus heureuse fut jadis une tribu *Ogorite* qui faisait irruption en Europe : le peuple effrayé prit les nouveaux venus pour les guerriers *Avares*, objets de sa terreur, et se racheta chèrement du pillage. Les *Ogorites* n'eurent garde de le détromper, ou de quitter le nom glorieux et utile qu'ils recevaient de sa méprise[2].

Des empereurs grecs, ne donnant aux habitants de l'Italie et de Rome que le nom de *Latins*, avaient opiniâtrément conservé celui de *Romains* pour leur

[1] En Basse-Bretagne, la même désignation subsiste, et réveille les mêmes sentiments : *Frappe-Sauz*, *Frappe-Saxon*, est un surnom usité. (*Mémoires de l'académie celtique*, tome III, page 79.) Ce fait indique que la communauté d'idiome a établi, entre les peuplades celtiques séparées par l'océan, des communications plus intimes qu'on ne serait tenté de le supposer.

[2] Theophyl. Simoc., *Hist. Maurit.*, lib. VII, cap. VIII.

empire, pour leurs provinces, pour leurs sujets. Cet hommage, rendu à une gloire antique par des héritiers dégénérés, en a pourtant imposé à leurs vainqueurs. Les Turcs conservent aux Grecs le nom de Romains; ils en ont fait ceux de Romanie et de Romélie, qu'ils étendent souvent à toutes leurs possessions européennes. Grâce à l'époque où ils ont, pour la première fois, entendu parler d'Alexandre, le conquérant macédonien reçoit constamment d'eux l'épithète de *romain*.

Dans la langue albanaise[1], les Arabes sont appelés *Magyp;* et l'Égypte, *Magyur*. On est frappé de la ressemblance de ces noms avec le nom national des Hongrois. Supposons que les Épirotes n'aient d'abord connu que comme une horde sortie de l'*Arabie*, les vagabonds qui, depuis plusieurs siècles, se sont disséminés en Europe, sous les noms de *Gypsies*, *Zingari*, *Cynganis*, *Tschengenès*, *Bohémiens*, etc., et qui, le plus souvent, prétendent être originaires d'Égypte. La chose n'a rien d'impossible: enrôlés sous les drapeaux des Turcs, les Albanais ont souvent habité le territoire d'Acre et celui d'Alep; dans l'une et l'autre ville, on trouve des *Chinganes*[2], que les voyageurs prennent communé-

[1] *Dictionarium latino-epiroticum*, verbis *Aegyptus* et *Arabs*.

[2] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tome II, pages 314-316.

ment pour une tribu arabe parcequ'ils observent les rites extérieurs des musulmans, mais qui ont les mœurs, les usages et toutes les habitudes des *Cynganis* ou *Bohémiens* d'Europe. Pourquoi ensuite ces prétendus *Arabes* ou *Égyptiens* auront-ils été confondus avec les *Magyars*, les Hongrois? Parceque l'idiome que parlent quelques unes de leurs hordes, et particulièrement celles qui errent dans la Valachie et dans la Moldavie[1], ressemble tellement, pour le son, à la langue hongroise, qu'il est facile de s'y tromper quand on ne possède pas bien l'un et l'autre langage. On aura enfin transporté le nom qu'on leur attribuait à la nation et à la contrée du sein desquelles on les supposait sortis.

Par une translation analogue, un peuple reçoit le nom d'un peuple voisin, une nation conquérante usurpe à son insu le nom des nations qu'elle vient remplacer ou celui du territoire dont elle les expulse. Les Albanais désignent la Perse par les noms de *Bagdati* et de *Babilonia*[2]; les Germains, n'ayant pas connu primitivement d'autres peuples que les Gaulois, appelaient Galliques ou Welsches tous les étrangers; l'Italie est encore, en allemand, la terre des Welches, *Welscheland;* les Turcs appellent *Franc* tout Européen, sans distinction. La

[1] W. Wilkinson, *An account of the principalities of Valachia and Moldavia*, London, 1820.

[2] *Dictionarium latino-epiroticum*, verbo *Persia*.

province de Somkheth est la dernière de l'Arménie du côté des Géorgiens : ceux-ci appellent tous les Arméniens *Somékhi*[1].

Souvent enfin le nom imposé à une nation dérivera des localités, et indiquera la situation à droite ou à gauche, au midi ou à l'occident, au-delà du fleuve ou de la montagne ; ou bien il rappellera simplement le nom du lieu où elle a fixé son séjour.

S 87.

Les noms de lieux se lient aux noms de peuples ; ils offrent souvent des vestiges du langage des anciens habitants du pays.

Les noms de lieux se lient naturellement aux noms de peuples. Un peuple impose volontiers son nom à la contrée qu'il possède. Le nom de Caucase a été étendu, par les anciens, des sommets gigantesques qui dominent la haute Asie jusqu'aux montagnes qu'Arrien[2] aperçut vers la rive nord-est de l'Euxin : descendus des vallées supérieures, les *Ases* continuèrent sans doute à donner leur nom aux montagnes qui, se liant aux premières, les conduisirent jusqu'au bord des Palus Mæotides. On trouverait, je crois, plus d'un exemple de l'*exten-*

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, pages 268 et 269. *Haïasdan* est le nom national de l'Arménie.

[2] Arrian., *Peripl. Pont. Euxin.*

sion indéfinie d'un nom de lieu, opérée par le déplacement lent et successif du peuple au séjour duquel ce nom fut exclusivement propre dans l'origine.

Nous dériverons également d'*Ari* ou *Aeriao*, ancien nom national des Perses, le nom du berceau de leur nation, l'*Iran* ou Aïrân [1]. Les Persans toutefois, suivant quelques orientalistes, le font remonter à *Aïran*, fils de *Féridoun* [2]. Si, au lieu d'être le pays ou le peuple personnifié, suivant l'usage des Orientaux, *Aïran* est un personnage historique, rien n'empêche qu'il n'ait reçu, aussi bien que la nation à laquelle il commandait, le nom de *puissant, brave, vigoureux*. Un chef de *Suèves*, armé contre César, se nommait *Cimbre* [3], comme le peuple dont la défaite, quarante ans auparavant, avait immortalisé Marius; et le nom national des *Sauromates* a été celui de trois et peut-être de quatre rois du Bosphore [4].

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 275.

[2] *Annales des voyages*, tome XXI, page 99.

[3] *Cimberius... Cimbreus...* Caesar, *De bello gallico*, lib. I, cap. VIII.

[4] Les antiquaires comptent trois *Sauromates*, dont le premier, contemporain d'Auguste, régnait après l'an 305 de l'ère en usage au Bosphore. M. St. de Chaudoir possède une médaille en bronze de *Sauromates*, qui porte au revers

Souvent aussi un peuple adopte le nom de la contrée où il s'établit. Les Francs ont laissé leur nom à leur conquête; mais l'Espagne a donné le sien à ses conquérants; une ville, sur laquelle furent pendant quelques jours fixés les yeux de l'Europe, Naples, communique son nom au royaume dont elle est la capitale, et à tous ses habitants. Et si le nom des *Lingones* a été substitué au nom ancien de leur chef-lieu [1], les *Celtes-Parisii*, en transmettant le leur à la future capitale de la France, n'ont fait, nous sommes tentés de l'affirmer, que lui restituer le nom qu'eux-mêmes avaient emprunté du pays où ils la fondèrent [2].

En ce moment, puis-je ne pas me rappeler qu'identifié à notre être par les plus chères affections, il est un nom de lieu dont nous devons encore dire, *c'est nous-mêmes!* Patrie! nom sacré! Malheur à l'homme qui n'y attache qu'un sens abstrait, qui prétend aimer la patrie, et reste froid en entendant nommer le lieu où il a vu le jour.

la date de l'an 144. Si ce n'est point une faute du graveur de la médaille, le *Sauromates* qu'elle représente a été de plus de cent soixante ans antérieur à celui que l'on regarde comme le premier de ce nom. Voyez la notice sur la *Collection de M. St. de Chaudoir* (in-8°, Genève 1817), page 15 et figure XXVII.

[1] Langres, autrefois *Andomatunum*.

[2] Ci-dessus, § 77.

Du faîte d'un des monuments qui dominent sa vaste étendue, je contemplais la ville superbe qui n'a point cessé d'être la capitale du monde civilisé; la ville hospitalière où vient chaque jour fixer sa demeure l'étranger qui, dans ses écrits, a le plus calomnié la France ou qui lui a fait le plus de mal par ses actions. Au milieu des vœux ardents que je formais pour son immortelle prospérité, quels souvenirs sans nombre assiégeaient mon âme! Depuis un demi-siècle que de vicissitudes! que de grandes actions dont quelques crimes infâmes ont desséché le fruit! que d'espérances surpassées par les événements! que d'espérances rejetées dans le vague d'un avenir indéfini!... La gloire, la prospérité, le malheur, l'abaissement, et tout dans une mesure extrême!... O mon pays! on te nomme, et mon cœur se serre et mon sang bouillonne; je redis tes désastres, je redis les outrages dont les traités les plus saints n'ont pu te garantir. Un demi-siècle encore s'appesantirait sur ma tête, qu'à ton nom chéri, l'émotion, le regret, l'indignation, me rendraient de même présents et chaque jour et chaque moment de ton histoire, et ton passé tout entier... Malheur! malheur à l'homme qui reste froid en entendant nommer le lieu où il a vu le jour!

Gardons-nous cependant de l'erreur qu'enfante trop souvent un sentiment estimable, quand on veut

à tout prix relever l'origine du lieu de sa naissance. Combien ne doit-on pas à ce désir d'étymologies hasardées, fausses, ridicules? le patriotisme peut les excuser, mais la science doit les réduire à leur juste valeur. La vérité, sur les origines des noms de lieux, a de l'importance pour les recherches géographiques et historiques et pour la connaissance des langues. Qu'il nous soit permis de le redire : les hommes passent; les fleuves, les montagnes, les vallées, les villes même, restent et conservent long-temps leurs noms. Les anciens noms de lieux sont autant de monuments qui maintiennent le souvenir de la population primitive d'un pays, long-temps après qu'elle a disparu par l'extermination, la fuite, ou le mélange avec la race des vainqueurs. Après tant de siècles, de révolutions et de conquêtes, le pays des *Tocarii* est encore le *Tokarestan;* les rivières de *Sogd* et de *Balkh* portent encore les noms qu'elles communiquèrent jadis à la Sogdiane et à la capitale de la Bactriane. De Cadix au Ferrol, de Lisbonne à Pampelune, on remarque combien de villes, de provinces, de rivières, de montagnes, ont porté jadis, ont conservé encore des noms tirés de la langue basque ou biscayenne [1]. En Illyrie, les noms de villes, de rivières, de montagnes, de peuplades, cités par les écrivains grecs ou romains,

[1] Alexandre Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tome II, page 153 de la seconde partie.

appartiennent tous à la langue slave [1] : ils attestent que les Slaves ont été, au moins pour nous, les premiers fondateurs des villes de l'Illyrie et ses plus anciens habitants.

Les noms de lieux attestent aussi le passage d'une nation sur une terre qui n'a point été son berceau. Les noms donnés par les Russes-Varaigues aux cataractes du Dnieper prouvent que ces guerriers étaient d'origine gothique [2]. Nous nous étonnerions de trouver en Mœsie une place appelée *Dunum*, et un *Noviodunum* en Scythie [3], si nous ignorions que la politique des empereurs romains leur permettait rarement de confier la garde d'une contrée à des soldats indigènes. Soigneux de remplir les provinces de troupes qui s'y trouvassent étrangères, ils plaçaient des Lusitaniens à Genève, et en Lusitanie des Rhætiens : le chef-lieu des *Lingones* était occupé par des Sarmates, et des légionnaires ciliciens vieillissaient dans les Gaules. Des soldats gaulois, transplantés ainsi sur les rives du Danube, auront donné des noms tirés de leur idiome aux forts que leurs mains y avaient élevés.

Souvent une langue, anciennement usitée, a concouru avec une langue plus moderne à la formation des noms de lieux : c'est surtout dans leur

[1] Fortis, *Voyage en Dalmatie*, tome I, page 68.

[2] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, page 250.

[3] *Notitia dignitatum utriusque imperii*, etc.

terminaison que se conserve son empreinte. Entre mille exemples, nous n'en citerons qu'un : l'étendue des contrées où il trouve son application justifie notre préférence. Dans les noms de plusieurs lieux situés sur les rives du Léman, la terminaison *inge* se joint à des mots latins, romans ou saxons. Si cette terminaison se retrouve dans une langue parlée anciennement par un des peuples qui ont conquis ces contrées, si elle reparaît comme finale dans les noms de quelques lieux où a régné l'usage de cette langue, pouvons-nous méconnaître son origine dans les mots où elle se combine avec des termes empruntés à un autre idiome? *Bleckinge*, province de Suède; la *Thuringe*, dans la Haute-Saxe; *Groningue*, *Flessingue*, *Poperingue*, etc., en Hollande et dans les Pays-Bas; *Zoffingen*, *Meyringen*, etc., en Suisse, nous semblent répondre à la seconde condition. Quant à la première, *inge*, *ingue*, *ingen*, est, nous l'avons vu, un ancien mot saxon qui signifie *champ* [1]. La forme généralement alongée du champ, de l'enclos attenant à l'habitation[2], et l'idée de propriété, qui s'y rattache spé-

[1] Ci-dessus, § 77.

[2] Les habitations des Scandinaves affectaient une forme analogue: «On retrouve des vestiges de leur manière de »bâtir dans quelques maisons longues et étroites de Copen»hague.» (C. V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, page 105.)

cialement, ont fait étendre cette dénomination tantôt à une zone moins large que longue, et tantôt à une ville, à une province, considérée comme la propriété du chef ou de la nation. Les noms qui affectent cette terminaison appartiennent donc à l'idiome teutonique; partout où ils se trouvent, ils attestent le séjour et la domination de quelque peuplade allemande. Nous n'hésiterons pas dès lors à attribuer aux Bourguignons l'origine des noms des lieux voisins du Léman. *Curted-inge*, champ coupé, raccourci; *Med-inge*, champ du milieu; *Peupl-inge* ou *Pupl-inge*, champ des peupliers; *Tan-inge*, champ de la grotte, de la caverne, etc. Nous reconnaîtrons également cette finale, indice du séjour des Teutons, dans le nom de *Martinengo*[1], ville du Bergamasque, et dans un nom de lieu que rend immortel une victoire remportée, pour la plus noble des causes, par l'homme le plus étonnant qui ait paru en Europe depuis Charlemagne, *Marengo*[2].

[1] *Martinengo*, champ de Martin : c'est aussi un nom d'homme. La terminaison *inge* se retrouve dans plusieurs noms propres ; tel est celui du successeur du célèbre imprimeur Plantin, *Raphaelingius*, champ de *Raphaël*.

[2] *Marengo*, champ du marais, plaine marécageuse.

§ 88.

Origines des noms de lieux. Noms créés par la religion et la superstition.

Souvent aussi, et sous plus d'un rapport, les noms de lieux sont des monuments de religion ou de superstition.

L'admiration qu'inspire naturellement l'aspect des hautes montagnes a créé pour elles les dénominations de *Mont des dieux* (Caucase), et de *Char des dieux* [1]. Un autre sentiment a divinisé les fleuves, ces auxiliaires, quelquefois redoutables, plus souvent bienfaisants, de l'agriculture et des principaux arts où s'exerce d'abord l'industrie de l'homme. Les *Agows-Damot* [2] invoquent à sa source le fleuve qu'ils regardent comme le véritable Nil ; ils l'appellent *Abba*, père, *Gzeïr*, dieu [3], *très puissant sauveur, père de l'univers.* Prise

[1] Voyez le *Périple* de Hannon.

[2] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome VI, pages 580, 581, 626, 627, 790 et 791.

[3] Suivant les auteurs de l'*Edinburgh Review* (february 1811), le nom égyptien du Nil, *Siris*, ne dérive pas de celui d'*Osiris*, mais du samscrit *saras*, rivière : il a été donné au Nil comme à la rivière par excellence. (*Annales des voyages*, tome XXI, page 77.) Cette étymologie ne détruit pas le sens attribué par Bruce au mot *gzeïr*. Le nom

également pour la source du Nil, la source du Tacazzé reçoit les adorations des *Tchératz-Agows*[1], et celles mêmes des *Gafats* qui prétendent pourtant avoir une autre origine que les divers peuples d'Abyssinie, et qui en effet ont constamment différé d'eux par l'idiome et par la religion [2]. Remontant le véritable Nil, le *Bahar el Abiad*, si nous parvenions aux sources que les monts de la Lune dérobent encore aux recherches des modernes, et qu'ils n'avaient pu cacher entièrement aux hommes de qui les Grecs empruntèrent leurs connaissances sur l'intérieur de l'Afrique, nous y trouverions peut-être le même culte conservé avec autant de ferveur.

Déshérité des honneurs divins dans la contrée qu'il enrichit annuellement de ses bienfaits, le Nil les a conservés dans quelques hameaux de Lasta et de Dembéa. Réfugiées sur ces points imperceptibles, les qualifications pompeuses, l'adoration enthousiaste que le fleuve obtient, n'y ont point pris naissance : un faible ruisseau, qui arrose quelques prairies, ne les eût jamais inspirées. C'est dans la contrée où le fleuve, par son débordement

primitif du fleuve par excellence a pu devenir, pour ses adorateurs, un synonyme du nom de la divinité.

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, tome II, page 224.

[2] *Idem*, *ibid*, page 225.

périodique, décide de la fécondité ou de la stérilité de la terre, c'est là qu'une reconnaissance emphatique le proclama le sauveur des hommes, préservés par lui seul des horreurs de la famine. Son culte peut donc y avoir commencé, et dater dès lors, en Abyssinie, de l'époque où une nombreuse immigration vint rendre des habitants à cette région déserte : les peuplades qui s'y établirent y apportèrent, en remontant les rives du fleuve, le culte qu'elles avaient coutume de rendre au dieu tutélaire de l'Égypte. Monument plus ancien d'une civilisation disparue, il appartient peut-être au temps où, dans toute la partie orientale du nord de l'Afrique, le Nil, environné de ses affluents, était le lien vivant de la population et du commerce, l'arbitre de la prospérité politique et morale comme de la prospérité physique, le dieu qui créait la vie dans les déserts et la civilisation au milieu des hommes sauvages.

Le Nil n'a pas seul obtenu de la reconnaissance des hommes un titre qui l'égale à la divinité. Je ne citerai point cette foule de demi-dieux et de nymphes dont la brillante imagination des Grecs avait peuplé les rivières et les fontaines. Mais, à côté du *Ckuban*, qui reçoit des Tcherkesses, habitants de ses bords, un titre honorifique analogue à celui qu'ils accordent à leurs princes [1]; à côté du Gange

[1] *Psisshé*, fleuve ancien, *Pscheh* ou *Pschi*, titre des

identifié à la déesse *Ganga*, et de la Seine, adorée probablement sous le nom d'un dieu avant de l'être sous le nom d'un saint[1], je citerai la source qui embellissait la patrie d'Ausone, et dont le nom, *Divona*, fontaine divine, attestait le culte que lui avaient décerné nos ancêtres[2]; je citerai, sous ce nom de *Divona* qui fut aussi le sien, et qu'elle a transmis au village de *Divone* dont ses eaux naissantes alimentent l'industrie, la magnifique source de la Versoy, dont tous les voyageurs répéteraient la description si elle se trouvait en Angleterre ou en Suisse, et dont ils ne parlent point parcequ'elle est située en France[3].

Non moins puissante que la reconnaissance, la terreur superstitieuse a créé plusieurs noms de lieux. Les Persans donnent à certaines montagnes le nom de *Div-Saran*, montagnes des *Génies noirs*. M. Malte-Brun croit qu'il désigne la chaîne des monts *Perneriens*, et rappelle les *Siah-Poushas*, les *habillés de noir*, habitants de la partie méridio-

princes Tscherkesses (Jules Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*; *Biblioth. univers.*, *Littérat.*, tome VI, pages 43, 44 et 51.)

[1] Voyez ci-dessus, § 71.

[2] Divona, *Celtarum lingua fons addite divis!* Auson. *Ordo. nobil. urb. XIV*, *de Burdigala*, vers. 29-32.

[3] Département de l'Ain, sur les confins du canton de Vaud.

nale de cette chaîne [1]. Sans repousser son explication, j'en propose une plus générale pour un fait plus d'une fois renouvelé. Les Tcherkesses donnent à l'*Elbrouz*, partie de la chaîne méridionale du Caucase, le nom de *Montagne sacrée*, et le croient habité par des génies malfaisants soumis à un chef redoutable [2]. Les Persans placent des mauvais génies sur les rives de la mer Caspienne [3]. Ils appellent les montagnes qui, au nord, bordent l'Hindoustan, *Koh-Kafir*, mont impie, et *Koo-Kaser* [4], perte des hommes. C'est, dit Bayer [5], à cause du climat rigoureux qui rend ces montagnes presque impraticables. N'est-ce pas plutôt que Zoroastre, lorsqu'il eut ravi à la religion des brames les contrées que cette chaîne de montagnes sépare de l'Hindoustan, voulut qu'elle servît de barrière contre le retour de l'ancienne religion

[1] Malte-Brun, *Mémoire sur l'Inde septentrionale*, etc. (*Nouvelles annales des voyages*, tome II, page 313.)

[2] Jules Klaproth, *Voyage au mont Caucase et dans la Géorgie* (*Biblioth. univers.*, *Littér.*, tome VI, page 41.)

[3] Anquetil, *Mémoires de l'académie des inscriptions*, page 373.

[4] Ces montagnes correspondent à l'Imaüs et au Paropamises des anciens, c'est-à-dire à une partie du Caucase, dont le nom se retrouve dans *Koo-Kaser*. C'est un exemple de l'habitude d'altérer les noms propres pour les interpréter dans un sens défavorable.

[5] Bayer, *De regno bactriano*, pag. 8.

que des communications trop fréquentes auraient favorisé, et la peignit à ses sectateurs comme le séjour des infidèles et des *Dews* ou mauvais génies? Rien de plus conforme à l'esprit de la civilisation *fixe* que de créer ainsi des terreurs superstitieuses, soit pour retenir dans ses foyers et préserver du commerce des étrangers un peuple crédule, soit pour écarter les regards curieux, des lieux que voue à la solitude l'intérêt de la politique ou de la religion. Ainsi, les Chinois croient que des démons habitent les déserts de *Cobi* et de *Chamo* [1]; des démons habitent aussi les bosquets où le *Rio-grande* et la *Gambie* commencent leur cours, et l'inviolabilité des sources de ces grands fleuves est un talisman qui sauve toute la contrée de l'invasion des blancs [2]. Que cette croyance soit un reste du culte que l'on rendit jadis aux fleuves; que l'islamisme, au contraire, l'ait opposée à l'habitude qui ramenait constamment vers ces sources sacrées les pas des adorateurs; qu'elle ait seulement pour but de préserver des dévastations du nègre imprévoyant les arbres qui ombragent les sources et en entretiennent l'abondance [3], la

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome I, page 15.

[2] G. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, page 74; voyez aussi pages 68-70, 75-91, 92-115, 117-120, et 121-149.

[3] M. Mollien (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, etc.)

croyance est inculquée dans tous les cœurs, et tous les bras s'armeraient pour frapper de mort le profane qui s'y montrerait rebelle.

Dans presque toutes les religions, la piété des croyants et l'intérêt des prêtres ont placé certains lieux sous la protection spéciale d'un être céleste dont ils portent le nom. Les exemples qui appartiennent au christianisme, à la religion des Égyptiens et à celle des Grecs se présentent en foule à la mémoire du lecteur.

Sonnenberg, *Sonnenfeld*, *Sonnenstein*, en Allemagne, furent ainsi nommées sans doute en l'honneur du soleil (*sonne*).

Freyenwald, sur l'Oder, *Freyenburg*, dans la Belgique, étaient la *forêt* et le *bourg* de Freya : dans l'un et l'autre lieu, on a trouvé des vestiges du culte rendu à l'épouse d'Odin [1]. Tandis que plusieurs noms de lieux, cités par Ossian, rappellent le nom du dieu Thor[2], dans cette contrée de Lochlin où nous croyons qu'une peuplade celtique existait au troisième siècle de notre ère, aucun ne

observe que les puits sont très éloignés des villages, afin que les nègres ne détruisent pas les arbres qui les entourent, et dont l'ombrage est indispensable à leur conservation.

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome XIII, page 288.

[2] *Trathor*, fleuve; *Uthorno*, baie; *Ithorno* et *Thormoth*, îles, etc. (Ossian, *passim*). Le même mot entre dans la composition de plusieurs noms d'hommes.

retrace le nom d'*Odin* : cette remarque vient à l'appui de notre opinion, que le culte des *Ases* n'y avait point encore pénétré, et que les Celtes n'y trouvèrent que des sectateurs de la religion dont *Auka-Thor* était le dieu suprême.

La religion *chiguémounique* est-elle antérieure à celle de Brahma? Les brames le nient, et s'efforcent de faire passer pour des novateurs les sectateurs de Bouddha. L'aspect de leur propre pays ne confirme point leur prétention. Du point qui touche à l'île de Ceylan jusqu'au fond de l'Hindoustan, des noms de lieu rappellent le culte de Bouddha : Brahma est loin de jouir du même avantage. Ce n'est pourtant pas que les brames aient dédaigné de confier à ce genre de monuments le soin de perpétuer leur souvenir. *Brama-Banan* (séjour des brames) dans l'île de Java [1], et *Bramin-Abad* (habitation des brames) sur la rive droite de l'Indus [2], attestent que leur culte a pénétré jusqu'en ces lieux si éloignés du centre de sa domination.

Les noms d'un grand nombre de constellations,

[1] *Dissertation sur les Malais et sur leur langue : Edinburgh Review*, april, 1814.

[2] L'ancienne *Pattala*, suivant Barbier du Bocage : *Analyse de la carte* placée à la suite de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre* (2[e] édition, in-4°, Paris, 1804), page 834.

et particulièrement des signes du zodiaque, figurent dans l'ancienne géographie de l'Arménie comme noms de lieux, de villes, de cantons, de montagnes. L'origine de ces noms, dont quelques uns subsistent encore, paraît antérieure aux temps historiques [1]; je crois pouvoir la faire remonter au sabéisme, religion essentiellement astronomique, qui disparut en Arménie devant la religionde Zoroastre.

C'est aussi le sabéisme qui paraît avoir régné jadis dans la terre de Canaan, comme en Syrie et en Babylonie. Il est donc peu surprenant que, dans le pays où vécut Abraham, et que conquirent les Israélites conduits par Moïse et par Josué, plusieurs noms de lieux et quelques noms d'hommes ou de peuplades rappelassent les noms ou les épithètes donnés aux astres divinisés. Cette explication suffit pour renverser l'hypothèse qu'a développée, avec beaucoup d'esprit et une grande érudition, un savant anglais [2], qui, par quelques tra-

[1] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur la religion et sur le gouvernement des anciens Arméniens*. (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, page 291.)

[2] William Drummond, *The Œdipus Judaïcus*. « Ces chapitres, dit l'auteur, racontent des faits peu honorables pour » la justice, la bonté, la sagesse de Dieu : on ne peut donc en » admettre le sens direct; ce sont des révélations allégoriques » dont les prêtres avaient l'intelligence. » L'argument pèche

ductions exactes de noms propres et quelques autres qui le sont moins, prétend établir que plusieurs chapitres de la *Genèse*, du *Livre de Josué* et du *Livre des Juges*, ne renferment, sous le voile de l'histoire, que des allégories astronomiques.

§ 89.

Suite des origines : affections personnelles, souvenirs historiques, recherche de présages heureux, souvenirs patriotiques.

Les noms de lieux, comme tous les autres noms, ont été originairement significatifs : plusieurs dès lors ont pu être en même temps des noms d'hommes. *Caïphas*, nom qui se rattache au plus grand des événements dans les fastes du christianisme, est aussi le nom d'une ville située au pied du mont Carmel, et prise par les Vénitiens en 1099; le bourg de *Gamala* rappelle le sage dont saint Paul fut le disciple, *Gamaliel*; le nom du bourg de *Magdalon* est le même que celui de *Magdalena* (Madeleine),

par sa base. Quoi de moins admissible, quoi de plus offensant pour la majesté divine, que de supposer qu'en dictant les livres saints, le dieu d'Israël se soit plu à y insérer des faits mensongers à la fois et blasphématoires, et rédigés pourtant de manière à être reçus comme des vérités par tous les hommes qui croiraient en lui, à l'exception de deux ou trois partisans du sens allégorique ?

devenu, comme prénom, d'un usage fréquent parmi les chrétiens. L'Euphrate porta jadis le nom de *Déglathius*[1], le même que celui du roi *Téglat-phal assar*. Non loin des bords du fleuve *Comba*[2], les soins bienfaisants d'une femme, nommée *Comba*, ont arraché à la mort le voyageur français Mollien. Un général de Darius, tué au passage du Granique[3], portait le nom de *Niphates*, nom donné à un fleuve et à une montagne. *Europe*, nom qui réveille l'idée du centre de la civilisation du monde; *Europe*, nom d'un fort bâti par Justinien dans l'Épire[4], et d'un autre élevé sur les bords de l'Euphrate, dans la Comagène[5]; *Europe*, nom grec, ne fut point porté, je crois, par la sœur d'un Phénicien que son roi envoya fonder une colonie sur les rives occidentales de la Méditerranée[6], et non pas chercher une princesse enlevée par des pirates : mais ce nom désigna plusieurs nymphes célèbres dans la mythologie, et sans doute aussi quelques femmes

[1] Eusebii Pamphili *Chronic. canon.*, lib. I, cap. II, pag. 8.

[2] Le *Rio-Grande*. G. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, etc., tome II, pages 70 et 144.

[3] Arrian., *De exped. Alex.*, lib. I, cap. IV.

[4] Procop., *De aedific. Justinian.*, lib. I, cap. IV.

[5] Procop., *De bell. pers.*, lib. II, cap. XX.

[6] Cadmus... Conon *narrat.* 37, *apud Photium*, cod. CLXXXVI.

que rendait remarquables *la beauté de leur regard* [1]. A des exemples analogues se rapportent les récits des Grecs, qui, à côté de chaque ville, de chaque montagne, de chaque rivière, placent un personnage mythologique dont elle a reçu le nom.

Il ne faut pourtant pas donner trop de latitude à ce genre d'interprétation. Nous avons indiqué, en parlant des anciens [2], combien il a dû fréquemment arriver qu'un lieu prît le nom de l'homme qui y fixait son établissement. Les mêmes causes n'ont pas agi moins activement parmi les modernes. Ne rencontre-t-on point, à chaque pas, dans des noms de lieux, les mots val, mont, roche, bourg, ville [3], associés à un nom d'homme?

Nous avons dit aussi que dans les noms de lieux, revivaient souvent des souvenirs historiques. On y retrouve sans cesse les noms des princes, des hom-

[1] *Europe*, grand œil. Appliqué à un lieu, ce nom doit signifier vaste aspect, vue étendue.

[2] Ci-dessus, § 5.

[3] *Ville*, dans les noms de lieux, a presque toujours le même sens que *villa*, métairie, ferme, campagne ouverte; il est, en ce sens, opposé à bourg, *burgus*. Ce mot, importé dans la Gaule par les premiers conquérants teutons, a souvent désigné une propriété particulière. *Burgus* est le nom d'une maison de campagne décrite par *Sidonius Apollinaris* (carm. XXII). Le poëte, malgré la terminaison masculine, fait *burgus* du genre féminin, parceque *burg* est un substantif féminin en allemand.

mes puissants, et quelquefois ceux des héros, des hommes vertueux, des hommes utiles. On se souvient de ceux-ci : les autres ont beau graver leur mémoire sur les murs d'une cité, les digues d'un port, les rochers d'une baie, les côtes d'une île, les flancs d'une montagne ; nous prononçons le nom géographique sans songer à l'homme qui l'a porté, et qui bien souvent gagne à notre oubli.

Le fondateur d'une ville donne volontiers son nom à son ouvrage. *Ardoate*, premier roi indépendant en Arménie après la mort d'Alexandre, céda à la nature les droits de l'orgueil : il élevait aux bords de l'Euphrate une ville superbe ; il l'appela *Talucé*, du nom de sa fille unique [1], objet de ses plus tendres affections. Entre les villes que Séleucus Nicator [2] fonda en Syrie, neuf reçurent son nom, seize furent appelées du nom de son père, six du nom de sa mère, et quatre du nom de ses épouses.

On ne conteste pas au navigateur le droit de nommer le pays dont, le premier, il révèle l'existence à ses compatriotes. En parcourant les côtes du cinquième continent, dont l'exploration l'a immortalisé, Tasman n'oublia point son amour pour

[1] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 207.

[2] Appian., *De bell. syriac.*

Marie Vandiémen [1]; plus d'une fois il y a placé le nom chéri de *Marie*, et toujours sur des points voisins de ceux auxquels il imposait son propre nom.

L'horreur d'un esclavage insupportable avait entraîné loin de leurs maîtres barbares les nègres de la Guyane hollandaise. Poursuivis, contraints de résister à la force par la force, ils élevèrent des enceintes, ils construisirent des forteresses : les noms donnés par eux à ces points de refuge ou de défense [2] redisaient et leurs craintes et leurs espérances, et leur désir de braver un ennemi à qui leur soumission, toujours incomplète, coûta bien du sang et des fatigues.

Le même lieu doit voir se renouveler mille fois les générations de ses fragiles habitants : dans les noms de lieux, encore plus que dans les noms d'hommes, se peindra donc le besoin d'embellir, de dominer l'avenir par des présages de durée, de gloire et de bonheur.

La dynastie qui occupe le trône de la Chine a consacré, sur une montagne, le lieu des sépultures impériales, et l'a nommé *Young-ling*, *sépulture qui ne doit jamais périr*. La dynastie précédente est

[1] La fille du gouverneur de Batavia.... J.-B.-B. Eyriès, *Nouvelles annales des voyages*, tome II, pages 19 et 36.

[2] Stedman, *Voyage à Surinam* (traduction française, 3 vol. in-8, Paris, an VII), tome II, pages 272 et 273.

tombée comme tant d'autres avant elle; les Mancheoux ont effacé le souvenir de son pouvoir et de ses droits en dispersant ses monuments funèbres, comme la destruction de leurs tombeaux signalera un jour l'avénement d'une dynastie nouvelle[1] : et ils consacrent *des sépultures qui ne périront jamais!* tant la leçon de l'expérience est faible contre l'aveuglement de l'orgueil; tant l'espérance crédule se complaît dans les noms d'un favorable augure!

Au sage seul, et dans les moments trop courts où l'épargnent les persécutions des méchants et les vicissitudes du sort, il appartiendrait d'imposer à son modeste asile le nom que portait le palais des rois d'Irlande. *Témora*, *séjour du bonheur*. Bien des noms analogues semblent fermer le seuil des palais aux peines et aux inquiétudes... « *Les beaux » noms très rarement nous donnent le bien-être,* » a dit le plus brillant génie qui ait éclairé l'Europe[2] : heureux celui pour qui se prolonge quelques jours l'illusion qui les inspira.

Une illusion non moins douce entraîne les voya-

[1] *Éloge de Moukden*, etc., notes, page 207.

[2] Voltaire, *vers* à madame Denis, aux *Délices*, 1755.

L'art n'y fait rien, etc.
J'ai vu jadis l'abbesse *de la Joie*,
Malgré ce titre, à la douleur en proie.
Dans *Sans-Souci*, certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

geurs à retrouver, partout où ils abordent, la patrie dont ils sont éloignés ; à imposer à des lieux nouveaux pour eux les noms des lieux où s'est développée leur enfance, où ils ont laissé des compatriotes, des épouses, des enfants qui soupirent après leur retour. Fidèles à cet usage, les fondateurs de colonies laissent des monuments durables de la gloire de leur nation en des lieux dont un jour peut-être doivent disparaître toutes les autres traces de leur présence. Sur la rive occidentale de l'Italie, le promontoire de *Circé* (*Monte-Circello*) rappelle seul l'établissement qu'y formèrent, il y a plus de trois mille ans, des navigateurs partis des bords du Phase et de la plaine de *Circé*. Dans l'Engadine (Canton des Grisons), les voyageurs reconnaissent, malgré une altération légère, les noms de *Lavin-ium*, *Falisc-i*, *Ardéa*, et rencontrent encore, à peu de distance, une rivière *Albula ;* ils peuvent se croire transportés au milieu du Latium. Non moins que l'existence, aux mêmes lieux, d'une langue *ladine* peu différente du latin pur, ces noms attestent la communauté d'origine qui unissait aux anciens Étrusques les *Rhaeti* (ou *Rascenae* ou *Rasenae*); soit, comme l'ont dit les écrivains latins, que les Étrusques aient envoyé une colonie au fond des Alpes; soit plutôt, conformément à la tradition conservée par les Grisons et à un fait observé dans tant d'autres pays, que, de leurs sommets

âpres et froids, les *Rhaeti* soient descendus autrefois dans les champs fertiles et tempérés de l'Italie.

Le prêtre qui, en des contrées éloignées, ira étendre l'empire de son culte, voudra de même y faire revivre la ville sainte où il florissait; et l'Épire aura, comme la Thessalie, une *Dodone* [1] fameuse par les oracles de Jupiter. Par un semblable artifice, les émigrants, que forcent à fuir la disette, la guerre, les persécutions, chercheront à tromper leurs regrets. Exilé de Salamine, Teucer alla dans l'île de Chypre fonder une Salamine nouvelle. Les Albanais, dispersés par la guerre, donnent le nom d'Albanie [2] à tous les lieux où ils trouvent de nouvelles demeures. Les Belges, qui s'étaient établis sur la côte d'Angleterre, avaient conservé aux villes qu'ils y fondèrent les noms des villes dont ils étaient originaires [3].

Les exemples analogues sont si communs chez les modernes, qu'il est inutile de les rapporter.

Dans ce transport d'un nom connu à un établissement nouveau, souvent, avec l'orgueil national, concourt l'impression causée par quelque ressemblance entre les lieux qu'on voit pour la pre-

[1] Dansse de Villoison a établi l'existence des deux *Dodones* dans ses *Commentaires sur Homère*, Iliad., XVI, vers 283.

[2] *Arvanita choria.* (Pouqueville, *Voyage dans la Grèce* tome IV, page 595.)

[3] Caesar, *De bello gallico*, lib. V, cap. V.

mière fois et les lieux qu'on aimait et qu'on a depuis long-temps quittés.

Ceci se rattache à la cause la plus féconde de la formation des noms de lieux, le besoin d'exprimer la sensation que produit sur nous leur aspect.

§ 90.

Suite des origines. L'aspect et les qualités physiques. Un mot générique devient un nom particulier. Localités exprimées simplement ou en style figuré. Conséquences de l'emploi du style figuré.

L'île, le bourg, la ville, la rivière; ces substantifs généraux deviennent sans cesse, dans la conversation, des noms particuliers; ils y désignent suffisamment les choses de ce genre les plus connues, les plus prochaines : je vais à *la ville; la rivière* coule devant votre maison.

L'habitude fixe quelquefois sur un lieu [1] un de ces noms génériques : tels sont, en France, *Bourg*, chef-lieu du département de l'Ain; l'*Ile*, jolie ville, voisine de la fontaine de Vaucluse, et renfermée entre deux bras de la Sorgue, etc. Les Grecs anciens conservèrent à un lac d'Acarnanie le nom d'*Ozeros*, qui signifie *lac* en esclavon, et qui sans doute émanait des Triballes ou Scytho-Slaves, an-

[1] Voyez ci-dessus, § 2.

ciens possesseurs de cette contrée[1]. Les Grecs modernes appellent aujourd'hui Sparte *Mistra* ou *Misithra*, c'est-à-dire *la capitale* [2].

Dans la langue canadienne, *Canada* signifiait *ville*, assemblage de maisons [3] : de ce mot, que les indigènes répétaient aux navigateurs européens, sans doute à l'aspect de chacun de leurs hameaux, nous avons fait le nom d'une vaste contrée. Dans le désert du Kurdistan, entre Nisibe et Moussul, les villages sont si éloignés les uns des autres, qu'on ne leur donne pas de noms particuliers; on les appelle tous en général *Bélad, ville* [4].

Ville, tel est le sens du nom de *Cartha*, ancienne ville de Mésopotamie [5]; de *Kelat*, capitale du Beloutchistan [6] et de *Chieri* [7], en Piémont. Tel

[1] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome III, page 126.

[2] *Idem, ibid.*, pages 480 et 481.

[3] Voyez, dans la *Collection d'Hackluyt*, le *Vocabulaire de la langue du Canada*, donné par Jacques Cartier, et la relation du second voyage de ce navigateur en 1535.

[4] *Voyage de Mirza Abu-Thaleb-Khan, en Asie, en Afrique et en Europe* (traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1811), tome II, page 174.

[5] *Notitia dignitatum utriusque imperii*, etc., *cum commentariis Panciroli*, etc.; 2 part. in-folio, Genevae, 1623, part. 1, pag. 229 et 230.

[6] H. Pottinger, *Voyages dans le Beloutchistan et le Sindhy* (traduction française, par J.-B.-B. Eyriès, Paris, 1818, 2 vol. in-8°), tome I, page 94.

[7] Les Piémontais prononcent *Ker*. C'est le mot celtique

est aussi le sens de *Médine*; nom que rend vénérable en Arabie la sépulture de Mahomet; nom qui, sur plusieurs points de l'Espagne, rappelle l'ancien empire qu'y exercèrent les musulmans, et dont le fréquent emploi dans le *Boudou* [1] atteste l'ascendant que l'islamisme y acquiert tous les jours sur la religion et la langue nationales.

Stamboul, nom que les Turcs ont imposé à Constantinople, est dérivé, dit-on, de *polis*, ville; la ville par excellence étant ainsi désignée le plus communément. De cette étymologie vraisemblable se rapproche le nom sous lequel la capitale de l'empire grec figure dans les *Sagas*; *Mikila-burg* me semble correspondre à *Mégalè-polis*, la grande ville. Les Scandinaves, qui n'entendaient jamais employer d'autre dénomination, traduisirent dans leur langue le dernier mot, dont ils connurent la valeur; ils conservèrent le premier sans presque l'altérer; on en peut juger par la prononciation des Grecs modernes.

Ganga signifie *rivière*, et le Gange est la rivière par excellence : c'est du moins ce qu'on est tenté

qui signifie ville : il se retrouve dans *Carea-potentia*, nom sous lequel Pline (*Hist. Natur.*, lib. III, cap. v) a désigné *Chiéri*. (Millin, *Voyage en Savoie et en Piémont*, etc., tome I, chap. xvi, page 367.)

[1] G. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, etc., tome I, page 309.



de conclure en voyant de combien de rivières, dans la seule île de Ceylan, le mot *ganga* termine le nom. *Aar*, nom d'une des grandes rivières de la Suisse, désigne de même un *courant d'eau*, et figure dans les noms de plusieurs torrents ou rivières du même pays; *Lauteraar*, *Finsteraar*, *Oberaar*, *Unteraar*, le *courant* clair, obscur, supérieur, inférieur [1].

Les *vallées* forment naturellement les divisions et les subdivisions d'un pays montueux : les mots *thal* en Suisse et dans quelques autres parties de l'Allemagne, *dsor* et *p'hor* en Arménie, et *khevi* en Géorgie [2], entrent en ce sens dans la composition d'un grand nombre de noms de cantons et de districts.

Dans tous les noms analogues, le mot joint au substantif générique pour établir une distinction entre les vallées, entre les rivières, etc., peut rappeler un souvenir local, historique ou religieux; mais plus souvent il se rapporte à l'aspect des lieux et exprime la sensation que leur vue fait éprouver.

Une montagne réputée sainte, et voisine de la ville d'*Iédo*, s'appelle *Jasan* ou *Jiosan* [3], beau mont.

[1] Les Latins avaient conservé le radical *ar*, en ce sens, dans la formation des mots *Is-ara*, *Sam-ara*, etc.

[2] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 35.

[3] Koempfer, *Histoire du Japon* (3 vol. in-12, Lahaye, 1732), tome III, page 28.

Morven, nom qu'a rendu immortel la harpe d'Ossian, et que reproduit le *Morvan*, la partie montueuse de la Bourgogne, équivaut à grand mont, grand rocher. Les montagnes d'où l'on découvre un vaste horizon [1] furent souvent appelées *Ida*, du mot qui, en grec, signifie *voir*. *Selma* ou *Selama*, nom du palais de Fingal, se traduit par *Belle-vue*. Voilà des dénominations qui reparaissent dans tous les pays. Dans tous les pays aussi on rencontre des synonymes de *Haute rive*, *Belle rive*, etc. *Jariakhchi*, beau rivage, est le nom de la rivière vers la source de laquelle nous croyons pouvoir placer le premier séjour des Arimaspes [2].

Souvent le nom d'un lieu rappelle l'arbre ou la plante qu'on y rencontre le plus communément. Le nom de la plaine de Thymbra où périt Achille, et celui du ruisseau Thymbrios qui la traverse, venaient, disent les Grecs, du héros *Thymbrios*, compagnon de Dardanus. La sariette, *thymbra*, qui croît en abondance dans cette plaine [3], lui avait probablement donné son nom avant l'arrivée du fondateur de Troie.

[1] Hellad. *Chrestomathia*, apud *Photium*, *Bibl.*, cod. CCLXXIX. — Suidas, verbo *Ida*.

[2] Voyez note B, § 10 et 11.

[3] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, *l'Égypte et la Perse* (3 vol. in-4°, Paris, an IX et 1807) tome I, pages 245 et 246.

La Houssaye, la Chenaie, la Cerisaye, etc.; les mots analogues à ceux-là étaient de même du genre féminin dans la langue gauloise; ils se terminaient en *ek*[1]: c'est encore la même finale. Des montagnes de la Bourgogne à celles de la Savoie, on la retrouve uniformément prononcée *ey*, et tantôt écrite *ec* (Ruffec), tantôt *ey* (Vaudrey), et tantôt *ex*. Fernex.[2], telle est l'orthographe véritable du nom de ce village, dont la conservation fut regardée comme une conquête nationale au jour où nous vîmes démembrer, par des *alliés*, le territoire de la France.

La finale *ex* indique aussi, dans la Suisse française, comme les syllabes *aigues*, *aix*, *ac*, dans le midi de la France, le voisinage d'une source, d'une eau courante[3]. C'est, pour le choix de l'habitation, une circonstance si importante, qu'elle influera souvent sur son nom; souvent le nom sera le même que celui du ruisseau ou de la rivière.

La position d'un lieu habité peut aussi déterminer sa désignation: *Sussi*[4], habitation sur un point

[1] Kelennek, *houssaye*; Dervennek, *chenaye*, etc.; Legonidec, *Grammaire celto-bretonne* (in-8°, Paris, 1807), page 47.

[2] Fernex, aulnaye; Onex, frênaye... *gwern*, aulne; *on*, frêne.

[3] Si, dans Fernex, la finale signifiait *eau*, on pourrait supposer que ce nom remonte à l'invasion des Bourguignons, et le dériver du saxon *fern*, fougère; mais il y a beaucoup d'aunes à Fernex, et point de fougères.

[4] *Zi*, habitation, maison; *sus*, au-dessus, supérieur;

élevé; Issy, habitation dans un terrain *bas*. *Passy*, nom d'un lieu où si long-temps on a passé la Seine en bateau, signifie *maison du bac* [1]. Et toutefois, dans le Faucigny, non loin des mines de Servoz, on voit un village de *Passy*, adossé au flanc d'une montagne escarpée, bien au-dessus de l'Arve écumante, dont le plus intrépide batelier n'oserait tenter le passage. Mais la vallée de Servoz, au treizième siècle, formait un lac traversé par l'Arve : sur la rive droite se trouvait *Passy*, embelli jadis par un temple de Jupiter et par une voie romaine dont on croit reconnaître encore les vestiges et la direction vers l'intérieur du Valais ; ce lieu, situé sur une partie étroite du lac, pouvait offrir un passage facile de l'un à l'autre bord.

Procédant avec moins de simplicité et plus d'énergie, la création des noms de lieux saisit quelquefois une ressemblance plus ou moins prochaine de l'aspect local avec un objet physique. L'embouchure du Nil, que l'on remonte pour se rendre d'Aboukir à Rosette, a reçu des Turcs le nom de *Bogas*, gosier [2]. La forme arrondie que prennent

is, terrain bas, inférieur... Sussy, joli bourg jadis fermé de murs, à quatre lieues, est, de Paris.

[1] *Bad* ou *bac*, bateau; *zi*, habitation. Eloi Johanneau, *Vocabulaire étymologique*. *Monuments Celtiques*, par Cambry, page 366.

[2] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tome II, page 48.

les creux d'où sourdent les eaux courantes rappelle la rondeur de la *prunelle* de *l'œil :* deux sources portent le nom de *Prunelles* (*Haen*), dans la contrée sauvage qui fut jadis la riche et populeuse Cyrénaïque[1]. *Boneuil*, *Auteuil*, bonne source, source élevée; *Nanteuil* (et son diminutif *Nantouillet*), source du *Nant*, ruisseau qui coule dans la ravine. Les arches qui supportaient, au-dessus du vallon formé par la Bièvre, l'aqueduc main destiné à conduire à Lutèce les eaux d'une source supérieure, ont fait donner à cette source le nom d'*Arcueil*. Les Grecs modernes appellent du même nom (*Stamati* ou *Stamathia*) les yeux et les sources[2]. Dans un des livres du Zend-Avesta, les sources sont comparées aux yeux[3].

Les formes gigantesques des montagnes imposent trop à l'imagination pour que leur nom souvent ne dépende point de leur aspect. Non loin de *Rio-Janeïro*, on remarque les *Tuyaux d'orgue*[4], chaîne de rochers perpendiculaires qui figure assez bien un orgue vu de face. Quelques rochers, dans le voisinage de Marathon, présentaient, dit-on,

[1] *Nouvelles annales des voyages*, tome XVIII, page 36.

[2] R. Chandler, *Voyage dans la Grèce asiatique* (traduction française, 3 vol. in-8°, Paris, 1806), tome III, page 445, *note des traducteurs*.

[3] Boun-dehesch, §. 22. *Zend-Avesta*, tome II, page 395.

[4] Mawe, *Voyage au Brésil*, tome I, page 249.

des figures de chèvres ; on les appela *le troupeau de Pan*[1]. *Rosto-do-Cao* (face de chien), dans l'île San-Miguel, l'une des Açores, est une pointe de rochers qui, regardée d'un certain côté, offre à l'œil une forme approchante de celle d'une tête de chien[2]. Dans l'île de Java, la montagne *Jankuban-Prahu* ressemble de loin à un bateau renversé : c'est ce que son nom exprime[3]. Une montagne considérable, voisine de Téhéran, porte le nom d'*Al-bours*, le nez[4]. Le *nez* est une roche élevée qui s'avance sur la rive droite du lac de Thoun en Suisse, et en-deçà de laquelle la côte est absolument écore. Dans une île qui n'est qu'un point sur notre globe, mais dont le nom peut défier l'oubli aussi long-temps que la réunion des extrêmes de la gloire et du malheur aura quelque droit au souvenir des hommes, dans l'île de Sainte-Hélène[5], une chaîne de hautes montagnes s'appelle l'*Épine du dos*. La

[1] Pausanias, *Attic.*, cap. XXXII.

[2] J.-W. Webster, *A description of the island of St. Michael*, page 112.

[3] *Observations* de Horsfield dans les *Transactions philosophiques de la société des sciences de Batavia*, citées par Th. Stamford-Raffles dans l'*Histoire de Java*.

[4] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tome III, page 49.

[5] « The *Backbone* of the island. » Barry-E O-Meara *A voice from St. Helena* (2[d] ed. 2 vol. in-8°, London, 1822, vol. II, page 431).

pointe la plus haute du Scheidek, dans le canton de Berne, présente l'apparence d'une suite de vertèbres, d'une *échine ;* elle a reçu le nom de *Dos-d'âne*[1]. La tradition a conservé le nom national du lieu où débarqua César, dans sa première expédition contre la Grande-Bretagne : *Pwyth-mein-las*, l'aiguille bleue[2]. Le nom d'*aiguilles* est généralement donné aux pics effilés[3]. Le nom de *tours* caractérise des montagnes cylindriques[4]. Des monts portent-ils dans les nues une cime pyramidale, ils figurent à l'œil une *corne*[5] ; moins élancés et plus arrondis au faîte, ils paraissent sous la forme de *dents*[6]. Le mot espagnol *Sierra* désigne énergique-

[1] Grunner, *Histoire naturelle des glacières de la Suisse* (traduction française in-4°, Paris, 1770), page 57.

[2] Richards, *Welsh-English Dictionary*, verbo *Pwyth-mein-las*, littéralement *aiguille-place bleue*. — César (*De bello gallico*, lib. IV, cap. v) dit qu'au premier endroit où il toucha, les rochers se rapprochaient tellement de la mer, que, des hauteurs, on pouvait lancer des traits sur la plage.

[3] Le cap des *Aiguilles* (Afrique) ; l'*Aiguille*, montagne à deux lieues de Die ; l'*Aiguille* du Dru ; l'*Aiguille* du Montmallet ; les *Aiguilles* rouges, l'*Aiguille* de Charlanon (Savoie), etc.

[4] La *Tour* d'Aï, la *Tour* de Famelon dans le canton de Vaud, etc.

[5] *Horn* en allemand ; dans la Suisse allemande, le *Jungfrau Horn*, le *Breit-Horn*, le *Gross-Horn*, le *Wetter-Horn*, le *Schreck-Horn*, etc.

[6] Dans le Jura, la *Dent* de Vaulion ; dans les Alpes, la

ment une montagne dentelée en forme de *scie*. Un promontoire de Laconie s'appelait *Onou-Gnathos*[1], *mâchoire d'âne* : partout où le sommet d'une montagne sera découpé de manière à figurer une *mâchoire*, les habitants de la vallée qu'elle domine seront portés à y reconnaître la mâchoire de l'animal que leurs habitudes leur rendent le plus familier. Si une source jaillit de l'un des pics qui forment la dentelure, on dira, dans le langage commun, qu'elle sort d'une des *dents* de la *mâchoire*...

Combien de fois un nom destiné à peindre l'aspect d'un lieu, et les expressions figurées dont il deviendra ainsi l'origine, ne donneront-ils pas naissance à des récits merveilleux, admis bientôt dans l'histoire des peuples et dans l'histoire de la nature! Les habitants de Corcyre, dit Procope[2], appelèrent jadis *Tête de chien* le promontoire oriental de leur île; une montagne, voisine de Pise, portait le nom de *Tête de loup* : des hommes à têtes de loups et à têtes de chiens furent créés, par la crédulité, dans les environs de Pise et dans l'île de Corcyre.

Samson est livré aux Philistins par ses compatriotes, qui l'*ont lié eux-mêmes*. A la certitude de pouvoir briser ses liens quand il en sera temps, il

Dent de Nivolet, la *Dent* de Jamaus, la *Dent* de Fully, la *Dent* de Morcle, les *Dents* d'Oche, etc.

[1] Pausanias, *Laconic.*, cap. XXII.

[2] Procop., *De bello gothic.*, lib. III, cap. XXVII.

unit l'espoir de surprendre ses ennemis trompés par son apparente soumission. Son projet est de les attirer dans le lieu le plus propre à favoriser une attaque imprévue; il y parvient, et le succès couronne son attente. Le lieu du combat est appelé la *Mâchoire*, ou la *hauteur* de la *Mâchoire*[1], parceque, dit-on, Samson combattit armé d'une mâchoire d'âne... Josèphe, qui adopte ce récit, avoue cependant que la source qui étancha la soif de Samson, jaillit, non d'une *dent* de la mâchoire miraculeuse, mais d'un rocher voisin[2]... Tout s'explique : la *Mâchoire*, lieu *élevé* au-dessus du pays des Philistins[3], et la *Dent*, qui en faisait partie, étaient ainsi nommées, de leur aspect physique, long-temps avant les jours de Samson. Quelque ignoble que paraisse le nom du lieu, on dut le conserver au combat dont il fut le théâtre, surtout si, comme il est probable, la position du défilé commandé par la montagne favorisa le succès d'une ruse de guerre. Le souvenir confus de cette circonstance, et l'habitude d'un style concis et métaphorique, auront ensuite fait dire que la *mâchoire* même fut l'instru-

[1] *Lib. Judic.*, cap. xv : *In loco qui postea vocatus est* Lechi, *id est* Maxilla (℣ 9); *locum* Maxillae (℣ 14); Ramath-Lechi... *elevatio* Maxillae (℣ 17).

[2] Joseph., *Antiq. judaïc.*, lib. V, cap. x.

[3] *Igitur* ascendentes *Philisthiim*, etc. (*lib. Judic.*, cap. xv, ℣ 9). *Ramath-Lechi, Ram...* excelsus.

ment de la victoire, et que d'une de ses *dents* sortit une eau pure où se désaltéra le vainqueur. Plus tard, en prenant au propre des expressions figurées, on aura fait disparaître le détail topographique, et répandu une teinte de merveilleux voisin du ridicule, sur les exploits d'un héros qui voulait assurer, contre l'oppression étrangère, l'indépendance politique et l'indépendance religieuse de ses concitoyens.

§ 91.

Noms semblables imposés à des lieux différents : conséquences de cette répétition de noms.

Entre les localités les plus intéressantes, on peut compter les usages qui se rattachent aux habitudes communes, aux premiers besoins de la vie. Leur influence sur les dénominations sera également marquée. Dans l'Yémen, le nom d'un village est très souvent celui du jour de la semaine auquel s'y tient la foire, le marché[1]. Il suit de là que des noms semblables doivent souvent s'y rencontrer.

En général, les mêmes usages, les mêmes analogies, les mêmes qualités, les mêmes aspects, ne se reproduisent guère sans reproduire les mêmes noms de lieux. Les *Chatelards* et les *Villars*, si

[1] Niéburh, *Description de l'Arabie* (traduction française, 2 vol. in-4°, Paris, 1779), tome II, page 139.

multipliés dans l'ancien royaume de Bourgogne, furent originairement des châteaux et des métairies (*villae*) considérables ou situés sur des hauteurs. Les *Colônges*, *Coulonges*, *Cologni*, etc., non moins communs dans les pays montueux, sont des collines *alongées*, ou de *longues gorges* de montagnes [1]. *Grüca*, *trachée*, *col* ou gorge; c'est ainsi que les Albanais appellent tous les défilés [2]. *Vaucluse*, le fort de *Cluse* sur le Rhône, la ville de *Cluse* en Savoie, *Chiusa* sur la Fella dans l'état de Venise, doivent leurs noms à leur position entourée et fermée [3] par l'eau et les rochers. Les villes, les forteresses qui commandent les défilés, et ouvrent ou ferment à volonté l'entrée d'un pays, reçoivent depuis long-temps des Grecs le nom commun de clef, *Cléisoura* [4]. Nous pourrions multiplier les exemples des ressemblances de noms; indiquer un village de l'état de *Lucerne* qui porte le même nom que le chef-lieu de ce canton, nom qui est égale-

[1] *Collis longus*, *Collum longum*. On a voulu dériver ces noms de *coloni*, cultivateurs, ou même de *colonia*, colonie : mais la plupart des lieux ainsi appelés sont situés dans des rochers peu propres à l'agriculture, et qu'on ne choisira pas volontiers pour y établir une colonie.

[2] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome I, pages 223 et 224.

[3] *Clusus*, fermé, entouré... *Vallis-clusa*, Vau-cluse.

[4] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome I, pages 223 et 224, et tome II, page 86.

ment celui d'une vallée du Piémont, désolée de nos jours[1] par un tremblement de terre, moins encore qu'elle ne l'avait été, vingt-quatre lustres auparavant, par l'intolérance religieuse; nous pourrions citer, en France, la *Sèvre* nantaise et la *Sèvre* niortaise; et, dans le pays des Kalmouks, la *Tongout*, affluent du Don, et la *Tongout*, affluent de la Sarpa, et trois rivières du nom de *Selme* que la Sarpa reçoit encore avant de se jeter dans le Volga[2]; nous pourrions rechercher pourquoi les anciens géographes ont compté jusqu'à onze villes du nom de *Larisse*, et rappeler, sans prétendre en donner l'explication, que la *chaîne de montagnes qui séparait de la Grèce l'ancienne et la nouvelle Épire*[3], a porté le nom de *monts Pyrénées*, comme la chaîne qui sert de frontière à l'Espagne; et que, dans les trois parties de l'ancien monde, trois villes célèbres par des sources chaudes semblent avoir le même nom, Toeplitz en Bohême, Téflis en Géorgie, et Tibilis en Numidie. Mais il est temps d'examiner

[1] En 1807... En 1686, Louis XIV envoya un corps de troupes considérable au duc de Savoie, pour l'aider à *réduire* les habitants de la vallée de Lucerne, *qui ne voulaient pas se soumettre à quitter leur ancienne religion.* (*Mémoires* de Dangeau, 25 février 1686.)

[2] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, pages 258-260.

[3] Georg. Acropolit., *Chronic. compendiar.*, cap. LXXX.

quelles notions on peut déduire de ces répétitions fréquentes des mêmes noms de lieux.

1° L'étymologie, surtout si elle porte sur une qualité physique, doit être applicable à tous les lieux désignés par la même dénomination : fausse dans un cas, elle l'est probablement dans tous.

Fontarabie, ***Fuente-Rabia, fons rabidus,*** source furieuse, ***enragée :*** la Bidassoa, quoique rapide, ne mérite pas cette dénomination, et n'a pu la faire donner à la ville qu'elle arrose. Dans le département de la Charente-Inférieure, un hameau s'appelle aussi Fontarabie. La modeste fontaine qui en fait une espèce d'***oasis*** à l'entrée des Landes, est, bien moins encore que le fleuve espagnol, dans le cas de justifier un titre à peine applicable au plus bruyant torrent des Alpes. Mais si je rappelle que ce hameau se trouve certainement sur la route que suivirent, au huitième siècle, les Arabes ou Sarrasins, lorsque, de Bordeaux, passant par Saintes, ils se dirigeaient sur Tours ; si je conjecture que, près d'une source dont le voisinage du désert de sable doublait le prix, et à une distance presque égale des points où la Charente et la Dordogne deviennent navigables, les guerriers de l'islamisme laissèrent un corps de troupes assez considérable pour tenir en respect les contrées déjà subjuguées, tandis que le reste de l'armée s'avançait, enivrée de l'espoir d'achever, par une dernière victoire, la conquête de la France ;

si j'ajoute qu'un long souvenir a pu attacher le nom des *Arabes* à la *fontaine* où ils se désaltéraient, et faire du nom du lieu un monument de leur séjour; comme un souvenir analogue a transformé en *Fontaine des Sarrasins* une fontaine construite et ornée par les Romains dans le voisinage d'Alais[1]; si j'assigne une origine semblable au nom de la ville de Fontarabie, qui offre une position militaire trop importante pour que les Arabes, conquérants de l'Espagne, aient négligé d'y former un établissement; si je remarque enfin que, dans le nom de lieu, le nom des Arabes se retrouve tel qu'ils le prononcent eux-mêmes[2], et tel que l'écrivaient nos plus anciens auteurs[3]; peut-être, à une étymologie inadmissible, en aurai-je substitué une moins invraisemblable.

Lugdunum (Lyon) désigne, suivant M. Éloi Johanneau[4], une colline dont le pied s'enfonce dans

[1] Près de *Mus*, département du Gard. Voyez *Biblioth. univ.*, *Sciences et arts*, tome XVII, page 41.

[2] *Irak-Arabi. Irak* habité par les Arabes.

[3] « De la fierté des *trépéis*
» Que font les destriers Arabis. »

(*Roman de la guerre de Troie*, manuscrit cité par Ducange. *Glossar.*, verb. *trepidarii equi.*)

[4] *Louc'h*, marais, lac (en gallois *lluch*); *tun*, colline. (*Monuments celtiques*, pages 362 et 363.) L'auteur du Traité des *noms des fleuves et des montagnes*, attribué à Plutarque, chap. VI, explique *Lugdunum* par *mont des corbeaux*, et dit

les eaux d'un lac ou d'un marais. Cette situation est celle de la colline sur laquelle Lyon commença d'exister, et qui dominait anciennement le confluent marécageux du Rhône et de la Saône ; c'est celle de Laon (*Lugdunum-Clavarum*), au-dessus de l'Aisne ; celle de Saint-Bertrand-de-Comminge (*Lugdunum-Convenarum*), au-dessus de la Garonne ; celle enfin d'un vieux château dont on voit les ruines au milieu de la ville de Leyde (*Lugdunum-Batavorum*), sur une éminence dont le Rhin baigne le pied [1].

L'étymologie proposée nous paraît à l'abri des objections : qu'il nous soit permis d'en soumettre une encore à la même épreuve.

L'étang qui baigne le pied de la colline de Montmorenci fut autrefois plus considérable qu'il n'est aujourd'hui ; il se joignait à l'étang de Coquenard, et aux débordements de la Seine dans la plaine de Saint-Denys [2]. Sans doute il reçut jadis la dénomination générique de *mor*, mer, commune aux lacs et aux étangs, comme le mot *sée*, qui a le même

que *lug*, en langue celtique, signifie *corbeau* : M. Éloi Johanneau pense que cette explication erronée tient à une faute de copiste.

[1] *Coup d'œil sur la Hollande* (2 vol. in-8°, Paris, 1806), tome XI, page 110.

[2] Il n'est pas impossible que l'étang ou lac se soit élevé jadis beaucoup plus haut ; on trouve à la surface du sable, non loin de l'*Ermitage*, des coquilles fluviatiles.

sens, s'applique en Suisse à tous les lacs. Pour le spectateur placé au sud, et dont le bourg de Montmorenci fixe les regards, le *mont* est au-delà; le *mor*, le lac en-deçà, *en ci*... Il existe, dans le département de l'Aube[1], un village de Montmorenci: sa position décidera si l'on peut admettre la manière dont je suppose que son nom s'est formé. Adossé au nord-ouest à une colline qui porte le même nom, il voit devant lui, au sud-est, l'étang de Villeret couvrir une surface considérable. Cet aspect rappelle-t-il assez bien celui du beau paysage auquel se rattache dans nos idées le souvenir impérissable de l'auteur d'*Émile?* Que le lecteur prononce; qu'il juge si je me conforme ici à la règle que j'ai moi-même prescrite.

2° Une règle inverse de celle-là ne sera pas moins utile. Les géographes élèvent quelquefois des doutes sur la justesse de l'application d'un nom ancien à un lieu qui depuis long-temps ne le porte plus. On peut s'éclairer en vérifiant si le lieu présente la qualité que le nom exprime, surtout quand cette qualité se retrouve dans un autre lieu auquel le même nom appartient incontestablement.

3° Quand les noms de lieu sont devenus, pour les nobles, les *seigneurs*, des noms patronimiques, leur conformité fréquente a favorisé l'empresse-

[1] A trois lieues de Brienne, à sept lieues de Bar-sur-Aube.



ment des familles moins nobles à greffer leurs généalogies sur des troncs plus illustres. Quelque jugement que porte le moraliste sur la valeur ou la vanité des droits que compromet cet abus, il réprouvera toujours ce qui encourage le mensonge par la facilité du succès. Il est juste toutefois d'observer que ce frauduleux alliage, et les révélations scandaleuses qui en sont devenues la conséquence, ont servi la civilisation : par eux a été dépouillé de son prestige ce fantôme gigantesque de la noblesse féodale qui, étendant son empire sur toute l'Europe, semblait devoir en éloigner à jamais le règne des lumières et des lois.

4° Les mêmes noms donnés à des lieux différents compliquent l'étude de la géographie. Il n'est pas toujours facile de discerner de quel *Ida*, par exemple, ou de quelle *Larisse* un écrivain a voulu parler.

Rhône (*Rhodanus*), en languedocien, désigne une rivière [1], et dérive d'un mot qui signifie *couler rapidement*. Cette qualité convient au beau fleuve [2] qui arrose le midi de la France, ainsi qu'au *Rhodane* qui se jette dans la Vistule. Par la même raison, le Pô fut appelé *Eridanus*. Les anciens con-

[1] Grunner, *Histoire naturelle des glacières de la Suisse*, page 149.

[2] Le Rhône, *Rhodanus*. Voyez Eloi Johanneau, *Monuments celtiques*, par Cambry, pages 367 et 368.

fondirent le fleuve d'Italie, non seulement avec le *Rhodanus* de la Gaule, mais encore avec celui du pays des Sarmates, sur les bords duquel on recueille le succin; et, en dépit de l'évidence contraire, la fable fit, sur les rives du Pô, distiller l'ambre du tronc des peupliers.

Les Argonautes, suivant quelques auteurs, remontèrent de l'embouchure de l'*Ister* (du Danube) jusqu'à sa source, et repassèrent ensuite, par une autre branche du même fleuve, dans la mer Adriatique. Diodore et Pline rejettent cette fable[1]. On s'est assuré, dit le premier, que l'*Ister* dont le Pont-Euxin reçoit les eaux n'a pas la même source que l'*Ister* qui, après un cours de quarante stades, se jette dans l'Adriatique, et qui a fait donner le nom d'*Istrie* à la contrée qu'il arrose.

En réfutant l'erreur, Pline en signale la cause[2]. « C'est qu'en effet, dit-il, le navire Argo descendit » dans l'Adriatique non loin de *Tergeste* (Trieste), » par un fleuve sur le nom duquel on n'a plus de

[1] Diod. Sic., lib. IV, cap. XVII. — Plin., *Hist. nat.*, lib. III, cap. XVIII.

[2] « *Deceptos credo, quoniam Argo navis flumine in Adriaticum descendit, non procul Tergeste; nec jam constat quo flumine. Humeris travectam Alpas diligentiores tradunt. Subiisse autem Istro, dein Savo, dein Nauporto, cui nomen ex ea causa est, inter Aemonam atque Alpas exoriente.* » (*Hist. nat.*, lib. III, cap. XIII.)

» données certaines. Les écrivains les mieux instruits assurent que, pour y arriver, les Argonautes *portèrent* leur bâtiment sur leurs épaules, au » travers des Alpes, après avoir navigué sur l'Ister » (le Danube), sur la Save et sur le *Nauport* (la » Laybach), rivière ainsi nommée *par cette raison*, et qui prend sa source entre les Alpes et » *Aemona* (la ville de Laybach). » C'est probablement par *extension* qu'on a appelé *Nauport* la rivière dont Argo remonta une partie en sortant de la Save : le nom original dont Pline nous donne la traduction latine, dut appartenir spécialement au lieu où, quittant la rivière, on commença à *porter* le navire, NAV*em* PORT*are*.

Diodore dit que les Argonautes furent obligés de *traîner* par terre leur vaisseau pendant un assez long espace de chemin, avant d'arriver à un fleuve qui se jetait dans l'Océan ; et Apollonius raconte qu'ils le *portèrent* sur leurs épaules, pendant douze jours, dans les déserts de la Libye [1]. L'un et l'autre récits, quoique erronés, confirment celui de Pline, dans sa circonstance la plus intéressante. Zozime le confirme plus positivement encore : s'appuyant de l'autorité du poëte Pisandre, il assure qu'en quittant *Aemona*, les Argonautes mirent leur

[1] Diod. Sic., lib. IV, cap. XVII. — Apollon., *Argonautic.*, lib. IV, vers. 1379 et seq.

vaisseau sur une machine, et le tirèrent jusqu'à la mer, dans l'espace de quatre cents stades[1].

En rapprochant ces divers témoignages, on peut conclure que Pline a décrit exactement le trajet qui, du fond de l'Euxin, conduisait les navigateurs dans un affluent de l'Adriatique, en suivant le Danube, la Save et la Laybach, et en se terminant par un *portage*, opération qui put sembler merveilleuse à l'inexpérience des Grecs, mais avec l'idée de laquelle la navigation des grands fleuves d'Amérique nous a familiarisés.

La connaissance qu'eurent les anciens Grecs de ce moyen de communication leur suffit pour en attribuer la découverte à des héros grecs, dans leur mythologie et dans leurs poëmes cycliques, vastes dépôts où ils entassaient et cachaient, sous le voile de l'allégorie, toutes les notions scientifiques qu'ils pouvaient recueillir : mais les erreurs, les contradictions, les fables dont leurs récits fourmillent, indiquent que leurs voyageurs avaient fait ce trajet une fois au plus, et en suivant les traces de navigateurs plus expérimentés.

Les Argonautes avaient enlevé une princesse de Colchos. Nous savons que les Colques fréquentaient l'Istrie; ils y avaient fondé la ville et le port de Pola : mais on ne voit pas d'abord quel intérêt,

[1] Zozim., *Hist. rom.*, lib. V.

comparable aux travaux et aux dangers du voyage, pouvait les conduire dans cette contrée, au travers de l'Euxin, de l'Hellespont, de la mer AEgée et de l'Adriatique, si souvent bouleversés par des orages, ou infestés par des pirates? Qu'on suppose avec nous que Médée enseigna aux Argonautes une route frayée par ses compatriotes; tout s'éclaircit: la navigation intérieure décrite par Pline rendait très intéressante pour les Colques la possession d'un port sur les côtes de l'Adriatique; et quant au but de cette navigation, les fatigues des voyageurs n'étaient-elles pas assez payées par la possibilité de recueillir l'or et l'argent des mines de Hongrie, et peut-être même le mercure des mines d'Hydria? L'opulence de la Colchide, qui excita l'envie des Grecs et attira sur les bords du Phase et Phryxus et les Argonautes, a été considérée assez vaguement comme le fruit du commerce de l'Asie et de l'Inde: elle a pu dériver en grande partie de voyages réguliers dans les contrées riveraines du Danube et de la Save; contrées riches en métaux précieux, et dont le chemin même fut oublié dès que la Colchide eut perdu son indépendance.

Le nom d'*Ister* était familier aux Colques, et peut-être appartenait-il à leur langue; il est sûr au moins qu'ils l'avaient transmis à une ville fondée par eux sur les bords du Danube [1]. Pour qu'ils

[1] *Istro-Polis* Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII.

le donnassent à deux fleuves très différents, il suffisait que la déclivité de la plage, qui porte l'un dans l'Euxin, l'autre dans l'Adriatique, présentât à leurs yeux quelque ressemblance; il suffisait même que l'un commençât et que l'autre terminât leur voyage méditerrané.

Quel était ce second fleuve *Ister*[1]? Inconnu dès le temps de Pline, il l'est encore plus aujourd'hui: mais quelques conjectures sont permises pour chercher à le retrouver.

Il était voisin, sans doute, de la ville de *Nesactum* que, suivant la tradition, les Argonautes avaient fondée en Istrie; malheureusement nous ne connaissons plus la position de *Nesactum*.

Pline dit que les Argonautes se rembarquèrent *non loin de Trieste*. Une inscription[2] découverte à Capo-d'Istria indique ce lieu (l'ancienne *Aegis* ou *Aegidu*), comme ayant été l'asile des Argonautes: mais l'expression de Pline est assez peu précise pour qu'on puisse l'appliquer à un port beaucoup moins voisin de Trieste que Capo-d'Istria; l'inscription date du règne de l'empereur Justin; elle

[1] Observons que Canterus, dans son Commentaire sur *Lycophron*, place en Thessalie un troisième fleuve *Ister* (Lycophron. Chalcid., *Alexandr.*, etc., in-8°, Basileae, 1566, page 223); mais Lycophron, dans le passage commenté, désigne certainement le Danube.

[2] Citée par Morisot, *Orbis maritim.*, lib. I, cap. XLII.

est beaucoup trop récente pour constater un fait si ancien; elle n'énonce qu'une prétention locale que contestaient sans doute d'autres villes d'Istrie.

Diodore, d'ailleurs, dit formellement que la source de l'Ister n'est éloignée de la mer Adriatique que de quarante stades au plus. La rivière voisine de Capo-d'Istria a un cours beaucoup plus étendu.

Suivant Zozime, enfin, les Argonautes franchirent quatre cents stades d'*Aemona* à la mer. Il est clair que Zozime n'a point tenu compte des détours nombreux qui devaient alonger la route, et qu'il a évalué la distance à vol d'oiseau; autrement, sa détermination ne pourrait s'appliquer à aucun point des côtes de l'Istrie. Mais, avec cette concession, et quel que fût le stade qu'employait Zozime, Capo-d'Istria se trouve encore trop éloigné de Laybach pour avoir été le terme de la marche des Argonautes.

Sur tout le littoral de l'Istrie, le port le moins éloigné de Laybach est Fiume (ou Saint-Veit). Si, à l'exemple de Pline, Zozime s'est servi du stade olympique évalué par Romé-Delisle à quatre-vingt-quinze toises et huit pouces, les quatre cents stades font environ trente-huit mille quarante-quatre toises. La distance *directe* de Laybach à Fiume ne paraît pas plus considérable, et l'est peut-être un peu

moins. Cette coïncidence presque mathématique a de l'importance pour la solution du problème.

L'*Ister* de Diodore parcourait à peine quarante stades, de sa source à son embouchure ; et des expressions de l'historien on peut induire que, dans son cours entier, le fleuve était navigable. La Reka ou Fiumara tombe dans le port de *Fiume* ; elle forme un canal navigable jusqu'à une source très abondante qui l'alimente, et au-dessus de laquelle on ne trouve plus qu'un faible ruisseau. La distance de la source à la mer est si courte, que pour l'évaluer à quarante stades, il faut peut-être supposer que Diodore, comme Xénophon, faisait usage du stade *nautique*, de quatre-vingt-cinq toises trois pieds et sept pouces.

Des rives de la Laybach, pour arriver, au travers des montagnes, jusqu'au canal navigable de la Fiumara, en portant ou traînant un navire capable de contenir une centaine d'hommes, ce ne serait pas trop des douze jours mentionnés par Apollonius, surtout pour des marins peu expérimentés.

Les noms propres nous fourniront un dernier indice. On croit que celui d'Ister était *générique*, et désignait un fleuve qui coule sur une plage basse et dont la déclivité est rapide : il convenait donc à la Fiumara. Ce sont également des noms *génériques* que ceux de *Réka* [1], fleuve dans plusieurs

[1] La ville de Fiume porte aussi le nom de *Réka*. Un des

dialectes slaves, *Fiume*, fleuve en italien, *Fiumara*[1], assemblage d'eaux courantes, plus fort et plus rapide qu'un fleuve ordinaire; ce dernier nom serait très justement donné au Danube inférieur, à l'*Ister* du Pont-Euxin.

L'*Ister* de Diodore, le fleuve sur lequel se rembarquèrent les Argonautes, était-il la *Fiumara*? Ce qui précède autorise à le conjecturer. Nous pouvons ajouter que l'importance commerciale et politique d'une communication entre le Danube et l'Adriatique, en partant du lieu où nous ont conduits nos conjectures, a été sentie récemment, comme elle paraît l'avoir été dans une antiquité reculée. Par une route construite à grands frais, les marchandises sont aujourd'hui voiturées de Fiume à Karlstadt; là, on les embarque sur la Kulpa, d'où elles descendent dans la Save, puis dans le Danube. Un projet vaste, qui n'a reçu encore qu'une exécution partielle, doit, par la construction et l'embranchement de plusieurs canaux, abréger et améliorer ce trajet; en laissant toutefois

Spartiates qui accompagnèrent Castor et Pollux dans l'expédition des Argonautes, s'appelait, dit-on, *Réka*. (Morisot, *Orbis maritim.*, lib. I, cap. II.) Nous nous bornons à faire ce rapprochement, sans en rien conclure.

[1] « *Fiumana* e *Fiumara*, è piu che fiume, cioè allàgazion » di molte acque. » Antonini, (*Dictionnaire italien-français*, 2 vol. in-4°, Paris, 1735.)

à franchir par terre, de Brod à Fiume, un espace où la nature, comme au temps des Argonautes, oppose d'invincibles obstacles à la navigation. Les conceptions de l'industrie moderne rendent plus probable ce que nous avons entrevu des efforts de l'industrie ancienne.

§ 92.

Fausses étymologies : fables qu'elles ont enfantées ; habitude vicieuse de chercher dans la langue latine ou la langue grecque une étymologie qui appartient à la langue nationale.

L'amour du merveilleux a ouvert une autre source d'erreurs. Loin de chercher dans un nom de lieu l'expression d'un souvenir historique ou d'une qualité physique faciles à reconnaître, on l'a torturé par des étymologies recherchées, souvent étrangères à la langue à laquelle il appartient ; et ces étymologies, à leur tour, ont enfanté des récits mensongers comme elles.

Le Tibre porta autrefois le nom de *Rumon*, fleuve qui dévore ses rivages [1]. Dans ce nom, il est aisé de découvrir l'origine des noms du figuier *ruminal* [2],

[1] Rumon *dictus quasi ripas* ruminans *et exedens.* (Servius, *in Aeneid.*, lib. VIII, vers. 63.)

[2] Rumon, *unde et ficus* ruminalis. (Servius, *in Aeneid.*, lib. VIII, vers. 90.) Suivant quelques auteurs, ce fut du figuier *ruminal* que dériva le nom de Romulus. (S. Pomp. Festus, verbo *Romulum.*)

de la tribu *Romilia* et de Rome elle-même. On aima mieux dériver *Rome*, soit du nom d'une princesse ou d'une nymphe, fille d'Esculape; soit d'un mot grec qui signifie *force*, quoique les Romains ne parlassent point grec; soit du nom de Romulus..... Mais le nom et la première fondation de Rome sont fort antérieurs à l'existence de ce prince, comme l'établit Denys d'Halicarnasse[1]; et, suivant l'auteur d'un poëme religieux[2], ce fut du nom de Rome que le petit-fils de Numitor dériva son propre nom[3].

Le nom de la ville principale des Insubres prit, dans la langue latine, la forme de *Mediolanum*; les Romains débitèrent gravement qu'il était né de

[1] Dionys. Halic., lib. I, cap. XVI.

[2] *Roma et ante Romulum fuit, et ab eâ sibi Romulum nomen adquisivisse* Marianus *Lupercaliorum poeta sic ostendit*, etc. (Jun. Philargyr., *in Virgil.*, eclog. I, vers. 20.)

[3] Dans un ouvrage sur l'Italie, M. Galiffe dérive le nom de Rome du mot russe *hrom* ou *hroma*, tonnerre. Pour justifier son opinion, il affirme, 1° qu'une peuplade slave a fondé Rome; 2° que la langue que parlent aujourd'hui les Russes est *incontestablement* une langue mère dont la langue slave n'est qu'un dialecte. Ceci nous semble aussi étrange que si on avançait que le latin n'est qu'un dialecte de l'espagnol. Mais ne connaissant l'ouvrage de M. Galiffe que par un *extrait* inséré dans un recueil périodique, nous nous bornons à exposer ses idées, sans discuter les preuves dont il les appuie.

l'apparition d'un pourceau à *demi couvert de laine:* ils connurent par la suite au moins six autres *Mediolanum. Mediolanum*, en effet, est, comme *Milan*, la *demi-traduction*[1] de *Meytland* ou *Mit-land:* ce nom, que les Allemands ont conservé à la capitale de la Lombardie., signifie *milieu* de la *contrée*, de la *plaine*, et convient à la position de Milan, comme à celles de *Mediolanum-Eburonum* (Évreux) et de tous les lieux qui ont reçu la même dénomination[2].

Une ville des *Volcae Arecomici*, *Nemaus* (Nismes), honorait une divinité locale du même nom qu'elle Les Romains, latinisant ce nom, font de *Nemausus* un descendant d'Hercule. On raconte ensuite que, vainqueur d'un monstre qui infectait de ses poisons une fontaine abondante, le héros a reçu et transmis à la ville par lui fondée sur les bords de la fontaine, le nom de *Nemausus*, en mémoire de de ce qu'il a fait ce que *personne n'a osé* tenter; *Nemo-ausus*[3]... Il est probable que les *Arecomici*,

[1] *Megalè-polis*, transformé en *Mikila-burg*, présente un exemple analogue. Ci-dessus, § 90.

[2] La carte de Peutinger donne le nom de *Mediolanum* à *Château-Meillant* ou *Meilant* (département de l'Allier). M. Barailon croit que ce nom indiquait le centre de la *cité Toulloise*. (*Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains*, in-8°, Paris, 1806, page 218.)

[3] M. l'abbé Simil a rappelé cette tradition dans un *Mémoire*

plusieurs siècles avant l'arrivée des Romains dans la Gaule, ne parlaient pas plus latin que les Eburons ou les Insubres.

Les peuples de la Norique avaient aussi leur idiome propre et très différent du latin ; n'importe : *Virunum* ou *Virunium*, nom de l'une de leurs villes, dérivait, suivant Suidas[1], de *vir unus*, un seul homme. Ministre de la colère divine, un sanglier indomptable ravageait la contrée; *seul* digne du titre d'*homme*, un brave, renouvelant les exploits d'Hercule à Erymanthe, combattit le monstre, le renversa et l'emporta sur ses épaules. La ville aussitôt prit un nom qui consacrait ce grand souvenir... Observons qu'une peuplade germanique portait le nom de *Viruni*; ce rapprochement indiquera peut-être mieux que le récit de Suidas l'étymologie demandée.

Après un trait semblable, on n'est plus surpris des étymologies de noms étrangers que les anciens nous ont transmises, et qu'ils puisaient toutes dans le grec ou dans le latin; on n'est plus surpris de voir Pline faire remonter l'origine du nom du Rhône à une ville fondée par les Rhodiens[2]. Mais

sur la Maison Carrée. (*Notice sur les travaux de l'académie du Gard*, de 1812 à 1822, Ire partie, pages 329 et 330.)

[1] Suidas, verbo *Bérounion*. *Virunum Noricorum*, aujourd'hui *Volkmark* dans la Carinthie.

[2] Plin., *Hist. nat.*, lib. III, cap. IV.

on peut l'être de voir avec quelle constance les modernes, entraînés dans la fausse route, ont demandé à la langue des Grecs et surtout à celle des Romains, l'étymologie de presque tous les noms de lieux de l'Europe. Tant a conservé d'influence la longue habitude d'écrire les actes en latin, et d'y défigurer les noms de lieux par des traductions où l'on ne cherchait jamais à leur conserver leur sens véritable, mais à leur donner une signification et une physionomie latine.

Dans le voisinage de la colonie phocéenne établie à Marseille, on doit retrouver des noms grecs; on doit en trouver de latins dans la région que les Romains ont occupée le plus anciennement, la Provence, et sur quelques points où les fixaient particulièrement la politique, le charme du climat, la recherche des sources médicinales. Mais, avant de connaître les commerçants de Grèce et les conquérants d'Italie, les Teutons, les Bretons, les Gaulois, parlaient des idiomes qui leur étaient propres : dans ces idiomes seuls, et non dans une langue qu'ils ignoraient profondément, on doit donc chercher l'origine du plus grand nombre des noms de leurs montagnes, de leurs rivières, de leurs habitations.

Les druides employaient les caractères de l'alphabet grec : on en a conclu légèrement que la langue grecque était assez répandue dans la Gaule

pour qu'on en dérivât des noms de lieux. Mais Q. Cicéron étant assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui fait passer des lettres qu'il *écrit en grec*, afin que les ennemis, s'ils les interceptent, ne puissent en comprendre le sens [1]. Cette langue, loin d'être familière aux Gaulois, était donc ignorée même des chefs de la nation.

Sous le règne d'Alexandre Sévère, la loi [2] déclarait encore que les fidéi-commis pouvaient être valablement rédigés en gaulois comme en latin: il y avait deux cent quatre-vingts ans que les Romains étaient établis dans les Gaules; et la langue nationale était encore celle des familles assez riches pour instituer des fidéi-commis.

Des conquérants qui traînent avec eux leurs enfants et leurs femmes, exterminent ou dispersent l'ancienne population, comme firent les Saxons en Angleterre, et les Bourguignons à l'ouest des Hautes-Alpes; des circonstances extraordinaires font qu'une langue étrangère devient celle de la religion et par suite de la littérature et des transactions civiles et judiciaires, comme le devint la langue latine en France et en Espagne : voilà les causes qui, avec l'aide du temps, peuvent abolir l'ancien idiome d'une nation. Mais les noms de lieux, anté-

[1] Caesar, *De bell. gallic.*, lib. V, cap. XII.

[2] *Digest.*, lib. XXXII, tit. 1, § 11.

rieurs au changement, lui survivent, et il est encore facile de retrouver leur origine.

No, *noe*, *nou*, *noue*[1], désignent en vieux français, tantôt un pré bas, habituellement inondé, tantôt un *creux* qu'une rivière remplit dans ses débordements, un fond où les eaux ralenties séjournent comme dans un bassin. Dans le latin du moyen âge, *no*, *noe*, *neo*, sont traduits par *augia*, *auge*, conformément à la signification primitive de *Noe*, dans la langue celtique[2]; Charles-le-Chauve mourut à *Reich-nau*, que les titres latins appellent *Augia-dives*, *noue riche;* les deux parties du nom convenaient à la position et à l'opulence de l'abbaye. *Gent*, ancien mot français, dont gentil est le diminutif, peint l'agrément d'un lieu[3] ou

[1] Ducange, *Glossar.*, et Le Carpentier, *Glossar. nov.*, verb. *Noa. Noue* a conservé ces diverses acceptions dans le département de l'Aube. La même racine a formé les noms de *Noyen* sur les bords de la Seine, *Noyelle* sur la Sambre, etc.

[2] *Noe*, *neo*, auge. Richards, *Welsh-english Dictionary*, verb. *Noe*... Legonidec, *Grammaire celto-bretonne,* page 8.

[3] *Ar-gent,* courant agréable: nom de plusieurs rivières. Fontaine *Argent,* ou Fontaine-*riant,* source, voisine de Provins. *Gent-hod* ou *Gent-houd,* lieu charmant entre Genève et Coppet sur la rive droite du lac Léman. *Hold, houd,* terminaison commune à plusieurs noms de lieux dans les pays de l'ancien royaume de Bourgogne, dérive du saxon *to hold,* et signifie *tenure*, terre *tenue* à ferme ou en fief, métairie, propriété. On la retrouve aussi en Allemagne : *Koenigs-hould* dans la haute Silésie; *tenure*, propriété *du roi.*

d'une personne. *No-gent* est le nom de plusieurs villes ou bourgs bâtis au bord d'une rivière, dans une position riante, tels que Nogent-sur-Seine, Nogent-sur-Marne, et Saint-Cloud, qui jadis s'appelait aussi *Nogent*.

Les barbares qui rédigeaient les titres, traduisirent en prétendu latin Nogent (*Noue* ou *No-gent*) par *Novigentum*[1] : dès lors ce nom dériva de *nova gens*, et indiqua l'établissement d'une *colonie nouvelle*.... Des lieux que le voisinage de l'eau rend plus fertiles et plus agréables que leurs environs ont dû être peuplés les premiers, et envoyer des colonies au dehors plutôt qu'en recevoir, surtout il y a dix-neuf siècles, quand une population immense couvrait le sol de la Gaule. Cette réflexion bien simple a échoué contre le désir de faire dériver du latin, un nom de lieu qui a pu être usité long-temps avant que l'on connût un seul mot de latin aux bords de la Seine et de la Loire.

Le *Mont-Joux*, devenu *Mons-Jovis*, doit son nom à Jupiter qui y avait un temple... Dans les Alpes de Savoie et dans le Jura, on compte cinq ou six *lacs de Joux* et autant de *Mont-Joux;* et quelques uns se trouvent sur des escarpements peu acces-

[1] Par une raison analogue, la ville située sur une colline (*tun, dunum*), au-dessus d'une *noue*, s'appelait *Noviodunum*. La dénomination et la position sont communes à Nevers, à Noyon, à Nogent-le-Rotrou.

sibles, et où, à coup sûr, on ne bâtirait point, je ne dis pas un temple, mais un simple *châlet*. *Jougo*[1], *Jouc*[2], *Joux*, en roman comme en vieux français, signifie le sommet d'une montagne. Le mont *Yau*, non loin de Corseult[3], est appelé aussi *Mons-Jovis* dans les écrits des moines : *Yau*, en breton, signifie une hauteur.

Que sur quelques uns de ces sommets, on ait trouvé des vestiges du culte rendu au Dieu suprême, cela est très naturel : partout l'homme a consacré à la divinité les lieux hauts où il se croit plus rapproché d'elle. Mais ces lieux avaient une dénomination, bien avant que le Romain, empressé de retrouver partout sa religion, vînt affirmer aux indigènes que c'était à Jupiter qu'ils y avaient de tout temps rendu hommage.

Adoré par les Helvétiens sur la montagne à laquelle il a laissé son nom teuton, *Gothard*, le dieu Très-haut, recevait les hommages des Celtes sur le point le plus élevé où l'on traversât la chaîne des Alpes *Pennines*, ainsi nommées, ainsi que la montagne, du nom gaulois du dieu, *Pèn*, tête, sommet. Le nom appliqué à la montagne fut traduit exacte-

[1] Ducange, *Glossar.*, verbo *Jugo*.

[2] Verrières-de-*Jouc*, village voisin de Motiers-Travers dans le canton de Neufchâtel.

[3] *Mémoires de l'académie celtique*, tome IV, pages 382 et 383.

ment dans le moyen âge par *Mont-Joux*. Les Romains ne se piquaient pas de tant de régularité ; ayant élevé sur la montagne un temple à la divinité locale, ils le dédièrent à Jupiter *Pennus* ou *Penninus*. Bientôt, sur quelques uns de leurs monuments, ce surnom fut écrit *Poenus*, et l'on vit un Jupiter *punique* au milieu des Alpes celtiques ; et de nos jours encore on a invoqué de pareils monuments pour faire du Mont-Joux ou Grand Saint-Bernard, le théâtre du fameux passage d'Annibal[1]. Les Carthaginois n'adoraient pas Jupiter ; ils ne parlaient point latin, et n'employaient sûrement pas la langue de leurs ennemis dans la dédicace de leurs monuments.

Citerai-je *Lutecia*, nom dérivé, dit-on, du latin *lutum*, *boue*, long-temps avant que l'existence des Romains fût connue sur les rives de la Seine, et donné à une ville qui, dans toute la Gaule, était sans doute la seule où la terre fut détrempée par la pluie[2] ? Citerai-je la dénomination de *Rhodana* qu'un palais bâti près du confluent de la Saône et du Rhône (*Rhodanus*) emprunta d'une sainte *Rho-*

[1] Voyez la discussion de cette erreur dans l'*Histoire du passage des Alpes par Annibal*, etc., par J. A. Deluc (in-8°, Genève, 1818), pages 267-270.

[2] M. Éloi Johanneau a donné, je crois, la véritable étymologie du nom de Lutèce. *Monuments celtiques*, *Vocabulaire étymologique*, pages 362 et 363.

dana, martyre, d'ailleurs assez peu connue [1]? Citerai-je enfin les *Villars*, dont le nom traduit par ville brûlée (*villa arsa*), paraît à un érudit systématique [2] un monument de la grande conflagration qui, suivant lui, occasiona la formation première des sociétés, à une époque où nulle part sur la terre on ne prononçait un seul mot de latin?

Les philologues les plus recommandables ont cédé quelquefois au torrent de l'exemple, et cherché au dehors des étymologies toutes nationales. *Nouailles*, *Noailles*, n'est que l'augmentatif de *noue;* l'abbé de Longuerue [3] n'en dérive pas moins ce mot de *novalia*, champs cultivés : un coup d'œil suffit pour s'assurer que, dans les lieux qu'il désigne, on pêche ou l'on fauche plus souvent qu'on ne moissonne.

Dans *Pontarion* (département de la Creuse), M. Barailon [4] reconnaît, avec beaucoup de sagacité, le *Praetorium* marqué sur la carte de Peutinger, entre Limoges et Ahun. Mais a-t-il également raison quand il fait dériver de *Praetorium* le nom de la ville et celui du *Thorion*, rivière qui en

[1] Henri de Rouvière, *Voyage du tour de la France* (in-12, Paris, 1713), page 221.

[2] Poinsinet de Sivry, *Origine des premières sociétés.*

[3] *Longueruana*, tome I, page 75.

[4] Barailon, *Recherches sur plusieurs monuments*, etc., pages 156 et 157.

baigne le pied ? Pontarion est, je crois, une altération de *Pont-Thorion*, nom formé de la même manière que ceux de Pont-*Oise*, Pont-*Trieu* (département des Côtes-du-Nord), Ponte-*Fella* (Carinthie), Ponte-*Stura* (Montferrat), Pont-*Oglio* (Bassan), etc. Cette forme de nom est ancienne : *Briva-Curretia*, *Samaro-Briva* et *Briva-Isarae* sont des noms gaulois latinisés, qui signifient littéralement Pont-Corrèze (Brive-la-Gaillarde), Pont-Somme (Amiens) et Pont-Oise.

Latour-d'Auvergne [1] a cru un moment que Carhaix, en breton Ker-aès [2], reçut sa dénomination d'Aëtius qui campa sous ses remparts. Mais le

[1] Corret-Latour-d'Auvergne, *Précis historique sur la ville de Carhaix*, imprimé à la suite des *Nouvelles recherches sur la langue et l'origine des Bretons* (in-12, Bayonne, 1792), pages 191 et 192. Ce *précis* n'a point été réimprimé dans la troisième édition du même ouvrage, publiée sous le titre d'*Origines gauloises*, etc., in-8°, Hambourg et Paris, 1801.

[2] *Caer*, en gallois, désigne une enceinte fortifiée. *Ker*, en bas breton, s'applique également au lieu d'habitation, et à la place forte, l'*oppidum*. M. Dulaure (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, pages 82-142) établit qu'*oppidum*, quand il s'agit des Gaulois, des Celtes, ne désigne qu'un camp retranché, une enceinte fortifiée, où l'on se réfugiait dans les moments de dangers. Peut-être va-t-il trop loin en affirmant que, hors de ces moments, aucun *oppidum* n'était habité. La coutume d'y chercher une retraite dut conduire à y fixer sa demeure, au moins dans ceux dont

nom d'Aetius dérivé du grec *Aètes*, aigle, aurait dû se contracter en *aët* et non pas en *aès*. Il est plus probable que *Ker-aès* existait avant l'époque indiquée, et qu'il doit son nom à la belle rivière dont il commande le passage, l'Aès [1], aujourd'hui l'Hière. Ainsi Don-caster, en Yorkshire, fut jadis un fort, un *château* qui dominait la rivière du *Don*. Ainsi plusieurs villes gauloises, dans les cantons dont se compose aujourd'hui le département de Vaucluse, avaient formé leurs noms en ajoutant une terminaison commune au nom de la rivière sur laquelle chacune était située : *Arais-ion* (Orange), sur l'Arais ; *Cabal-ion* (Cavaillon), sur le Cabal ; *Ouas-ion* (Vaison) sur le Ouas ou Vèse ; *Aven-ion* (Avignon), sur l'*Aven*, le *fleuve* par excellence, le Rhône [2].

la position y invitait, tels que *Bibracte*, *Lugdunum*, *Lutecia*, etc.

[1] *Aès*, *Aèse*, nom commun à plusieurs rivières. L'*Aesc* embellit, féconde et dévaste tour à tour la vallée de Chambéry.

[2] Gasparin, *Notice sur les monuments de la ville de Vaison*. (*Notice sur les travaux de l'académie du Gard*, etc., 1re partie, page 357.)

§ 93.

Suite des fables et des fausses étymologies; utilité de cette discussion.

Par une erreur inverse de celle que nous venons de signaler, on a quelquefois demandé à la langue nationale une origine qui appartenait vraiment au latin; plus souvent on a cité de prétendus souvenirs historiques, on a eu recours à la langue des emblèmes; il n'est rien qu'on n'ait tenté pour ne point s'arrêter à des étymologies simples et naturelles.

Au douzième siècle, un lion dévorant répandait au loin la terreur. Un brave chevalier veut en délivrer son pays; un villageois offre de lui servir de guide, et le mène en effet dans une prairie où il voit soudain le lion à quelques pas!... « Tu me l'as de *près montré*, » dit le héros avec calme; et ce lieu reçoit le nom de *Prémontré* [1]. Suivant la légende [2], saint Norbert obtint de l'évêque de Laon une solitude, pour y fonder un nouvel ordre monastique. En voyant la prairie aussi agréable que

[1] M. Noël a daigné insérer ce conte dans son *Essai historique sur les noms propres* (page 77); c'est sans doute pour en faire sentir le ridicule.

[2] *Nouvelles fleurs des Vies des saints*, etc. (2 vol. in-folio, Paris, 1657), tome I, page 1103.

fertile qui lui était concédée, il déclara que la sainte Vierge, dans un songe, lui avait *montré* ce lieu comme celui où le ciel voulait qu'il élevât son premier couvent. Le monastère, en mémoire de cette vision, fut nommé *Monasterium Prae-monstratum*, monastère *montré d'avance*, *pré-montré*. Ce récit peut être accueilli par la dévotion et par l'incrédulité : l'une y admire un miracle ; l'autre y découvre une fraude pieuse, plus croyable au douzième siècle que l'existence d'un lion dans les humides forêts de la Picardie.

Près de Lucerne, le mont *Pilat* domine et ferme un des côtés du lac pittoresque des *quatre Cantons*. Les érudits dérivent son nom de *Pileatus* (coiffé d'un chapeau), parceque le mont se coiffe de nuages quand les navigateurs du lac doivent craindre un temps orageux. On pourrait objecter que le même phénomène se manifeste plus ou moins sur les montagnes voisines, et qu'il serait plus simple de rapporter à la même racine que les mots pile, pilier, *Pilone*, etc., les noms du mont *Pilat* de Suisse, et du mont *Pilat* situé en Forez... Mais écoutons les traditions populaires. Sur une des cimes du mont *Pilat*, les eaux pluviales forment un lac : les voyageurs l'ont trouvé quelquefois à sec; mais on soutient qu'il n'a point de fond. Là se précipita, pour fuir ses remords, le juge prévaricateur qui avait cru s'absoudre du meurtre

du juste en se lavant les mains avant de le prononcer. Si on jette une pierre dans le lac, Pilate, quoique sans doute en proie aux tourments de la damnation éternelle, Pilate, en courroux, élève au-dessus de l'eau sa tête hideuse, et une effroyable tempête éclate dans les airs... Cette fable a perdu de son crédit à Lucerne et même dans l'Underwald, mais on la croyait généralement il y a huit lustres; on l'imprimait, sans tenir compte ni de la facilité d'en constater par soi-même la fausseté, ni de l'existence, en Forez, d'un autre mont *Pilat* où *Poncius Pilatus* n'a jamais apparu[1], ni des témoignages historiques, suivant lesquels ce Romain mourut à Vienne en Dauphiné, où il avait été exilé par Caligula.

L'origine du nom de *Berne* est racontée par des auteurs graves, constatée par une suite de tableaux qu'on voit à l'hôtel de ville, rappelée par l'ours qui figure dans les armoiries de l'état et par les ours vivants qu'on entretient dans les fossés. Berchthold de Zaeringen se proposa de donner à la ville qu'il allait fonder, le nom du premier animal qu'il tue-

[1] Au sommet de ce mont est la source du *Giers* : en y jetant des pierres, on craignait encore, il y a soixante ans, d'exciter des orages. (Fleurieu de la Tourette, *Voyage au mont Pilat*, in-8°. Avignon, 1770, pages 76-79.) De pareilles croyances sont les derniers restes du culte rendu jadis aux sources, aux lacs, et aux rivières.

rait à la chasse : ce fut un ours, *Beeren*... Mais la *Vieille-Ville* de *Bern* (que désigne encore aujourd'hui cette dénomination), la *Vieille-Ville* existait avant que, sur le rocher qui la domine, Berchthold élevât une forte tour. Sa position abritée par le rocher et peu accessible tant qu'il n'existait point là de pont sur l'Aar, l'avait destinée à être de tout temps ce qu'elle est encore, le refuge, l'habitation des pêcheurs. Le nom de *Bern* lui convenait. Ce mot teuton signifie un *filet*, un instrument de pêche [1]. Il entre dans la composition des noms d'un grand nombre de lieux situés favorablement pour la pêche : il a pénétré en France, soit avec les Saxons qui s'établirent dans le pays des *Cadetes*, soit à la suite des conquérants sicambres ; je ne citerai que *Bernières* sur les bords de l'océan, non loin de l'embouchure de l'Orne, et *Bernières* sur la rive gauche de la haute Seine [2], métairie illustrée par la mort du savant Pierre Pithou, l'un des auteurs de la satire Ménippée et le premier éditeur des fables de Phèdre.

On profita de la ressemblance des mots pour

[1] *Bern, bernen* (terme de pêcheur), filet, treille à pêcher, *Nouveau dictionnaire allemand-français, et français-allemand* (2 vol., Strasbourg, 1762), tome I, page 129.

[2] A une demi-lieue de Nogent-sur-Seine, département de l'Aube.



donner au nom de *Berne* une origine moins roturière : un ours peut au besoin tuer les hommes que le filet nourrit ; c'est un emblème infiniment plus *noble*.

Anvers (*Ant-werpen*) tire probablement son nom, soit du quai où l'on décharge les vaisseaux, soit de la nature du terrain d'alluvion sur lequel la ville est bâtie. Tout cela était trop simple pour les amis du merveilleux. *Hant-werpen*. peut signifier *main jetée*... Jadis un géant, seigneur de ce lieu, coupait et *jetait* dans l'Escaut la *main* de tout marchand qui ne lui abandonnait pas juste la moitié de ses marchandises. Comment douter du fait, quand, chaque année, la représentation du très noble géant figurait dans deux processions religieuses [1] ?

C'est un ancien usage que celui de désigner une ville par un objet physique dont le nom se rapproche du sien : *Prasie* est ainsi figurée par un *poireau*, dans une plaisanterie que fait sur la ruine de cette ville l'immoral Aristophane [2]. Dans le moyen âge, l'ours devint l'emblème de Berne ; le géant coupeur de mains, celui d'Anvers. Mais ces traductions grossières, d'abord comprises généralement, ont fini par subsister seules, et ont en-

[1] *La flamboyante colonne des Pays-Bas* (in-4°, Amsterdam, 1636), pages 156 et 157.

[2] Aristophane, *la Paix*, acte I, sc VII.

suite fait adopter, comme des récits historiques, des contes ridicules. Tel est l'effet que doit produire à la longue, sur l'homme dont l'intelligence ne va pas au-delà de ce qu'il voit, un spectacle mis continuellement sous ses yeux : combien de croyances populaires et mythologiques n'ont point d'autre origine !

Cette considération suffirait pour nous absoudre, si le lecteur nous reprochait d'avoir feuilleté trop long-temps les fastes de l'absurdité. C'est un trait de l'histoire de l'homme en société, que l'avidité crédule avec laquelle, dans une civilisation incomplète, son esprit accueille, demande et crée des fables et du merveilleux.

Les fausses étymologies d'ailleurs et les fictions qu'elles enfantent n'ont pas entièrement disparu. Au lieu de l'étymologie nationale du nom de Canada [1], on raconte que les Portugais, après avoir

[1] Ci-dessus, § 90. Voyez John Barrow, *Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique* (traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1819), tome I, pages 63, 64 et 72, 73. John Barrow lui-même s'est laissé aller au goût des anecdotes étymologiques. Il raconte que le surnom de *Cortéréal*, que prirent en Portugal les Français *Costa*, vint de ce que l'un d'eux était si magnifique ou si vaillant, que le roi dit de lui qu'il tenait *réellement* une *cour*, ou que sa présence à la cour en faisait une *cour réelle*, ibid., pages 69 et 70. Ce surnom est emprunté d'un nom de lieu, aussi commun en Espagne et en Portugal que celui de *Villeroi* l'est en

exploré cette contrée, s'écrièrent unanimement *Cà nada, ici rien.* On ne décide point si l'expression d'une espérance frustrée s'appliquait à la recherche des mines d'or et d'argent, ou à celle d'un passage qui conduisît aux Indes : mais l'étymologie que Rabelais a donnée du nom de la Beauce [1] n'est pas d'une vérité plus frappante.

N'est-ce point, enfin, en lisant les fables dont les fausses étymologies ont été le principe, qu'on est le plus tenté de s'écrier : L'histoire ancienne semble écrite par les auteurs des *Mille et une nuits!* Montrer que des fables semblables se sont reproduites chez les modernes, qui leur ont sacrifié souvent une explication raisonnable, antérieurement connue [2], et cela toutefois sans atténuer la crédibilité de notre histoire, c'est repousser dans de justes limites une incrédulité fondée en principe, exagérée dans ses conséquences; c'est, en faisant la part d'une maladie invétérée de l'esprit humain, indiquer le moyen d'opérer, sur ce point, à toutes

France, et signifiant de même *métairie royale, cortis regalis.*

[1] La jument de *Gargantua,* en agitant sa queue pour se garantir des mouches, abat une immense forêt. « Quoi voyant, Gargantua dit à ses gens : Je trouve beau ce, dont fut depuis appelé ce pays-là *Beauce.* » (Rabelais, *Gargantua,* liv. I, chap. XVI.)

[2] Exemples : les étymologies de *Canada* et de *Prémontré.*

les époques de l'histoire, la séparation de la vérité et du mensonge.

§ 94.

Pluralité de noms. Noms de lieux défigurés par une traduction inexacte, par une prononciation vicieuse, par l'habitude de les syncoper, et celle d'en transposer les consonnes. Recherches sur la rectification des noms ainsi altérés.

L'histoire et surtout la géographie ont trop à souffrir de tout ce qui jette de l'incertitude sur les véritables noms de lieux, pour que nous n'examinions pas quelles causes rendent cette incertitude presque inévitable.

Celle qui se fait apercevoir la première, dans la lecture et dans la discussion des relations de voyages, c'est la pluralité des noms affectés à un même lieu.

Historiens de l'homme en société, observons que la pluralité des noms a pris souvent sa source dans un sentiment estimable.

La plupart des villes de Hongrie ont deux noms[1], l'un hongrois, l'autre allemand qui est communément la traduction du premier. Cet usage me révèle un sentiment profond de *nationalité*. Le hasard de l'hérédité a soumis les *Magyars* à des princes teutons : forcés d'accueillir l'idiome de leurs nouveaux maîtres, ils conservent leur idiome

[1] *Encyclopédie méthodique*, *Géographie moderne*, article *Hongrie*.

propre avec une noble opiniâtreté ; les noms nationaux prononcés par leurs ancêtres ne périront point ; le sens même ne s'en perdra pas, quand ils passeront dans le nouveau langage.

Ce sentiment semble caractériser les peuplades slaves. Fiume, nous l'avons vu, est la traduction de *Réka*. Transformant en *colonie* une ville de Transylvanie, les Romains l'avaient appelée *Julia* en l'honneur de la famille impériale : à ce nom l'usage joignit aussitôt l'épithète *Alba* (blanche) empruntée du nom national *Biélogorod* (ville blanche), qui depuis s'est reproduit tout entier dans l'allemand *Weissemburg ;* plus tard, la ville a reçu d'un prince le nom de *Charles;* elle n'a point encore perdu son épithète caractéristique, elle s'est appelée *Alba-Carolina.*

On trouve rarement le même degré d'exactitude dans des traductions faites par des étrangers, que la moindre analogie de mots ou de sons peut induire en erreur. La contrée que ses habitants appellent *Norrige*, et les Danois, leurs plus proches voisins, *Norge*, est en anglais *Norway*, et en allemand, *Norwégen.* Ces mots, dont nous avons fait Norwège, signifient *chemin du nord :* l'altération ôte à la fois au nom véritable sa valeur géographique et sa valeur historique. *Norrige, royaume du nord*[1] : ce nom, dérivé d'une *position relative*,

[1] *Revue encyclopédique*, tome IV, page 265.

ne peut être national qu'autant que les hommes qui l'ont imposé au pays habitaient, avant de s'y établir, une contrée plus méridionale. Ces hommes furent les Danois, et une tradition indique la date reculée de leur conquête. *Norrige*, dit-on, est la contraction de *Noririge*, royaume de *Nori*; *Nori* fut le premier roi de Norwège; il descendait de *Thor*, roi des *Finois*, et devenu *leur principale divinité*[1]. N'est-ce pas dire en d'autres termes que le royaume de Norwège fut fondé par des hommes qui suivaient la religion des Finois, et dont *Auka-Thor* était le dieu suprême?

Est-il vrai que Cyrus ait fondé, à l'extrémité de la Sogdiane, une ville que, de son nom, il appela Kyropolis, ou, suivant Ptolémée *Kyreschata?* Ce serait, je crois, le seul exemple d'un prince de cette dynastie imposant son nom à une ville. Mais je vois, en Asie, plusieurs *Kyropolis* qui n'ont pas eu le même fondateur, et plusieurs fleuves appelés *Kyr* ou *Kyrus*. Les Scythes, suivant Hérodote[2], donnaient le nom d'*Oitos-Kyros* à Apollon, c'est-à-dire au soleil. Dans une inscription rapportée par Marquardus Gudius[3], *Oitos-Kyros* est un surnom attribué à la Lune-Déesse et à Apollon-Mithra. *Themiskyre*, nom de la capi-

[1] J. Scheffer, *Histoire de la Laponie*, pages 34 et 35.

[2] Herodot., lib. IV, cap. LIX.

[3] *Inscript. antiq.*, pag. 52, n° 2.

tale de l'empire des Amazones, où le mot *Kyr* est joint au nom de la Vierge céleste, semble désigner l'union des énergies passives et actives qui entretiennent l'éternelle jeunesse du monde. *Kyr*, chez les Perses, était, dit Ktésias [1], un des noms du soleil. Je soupçonne donc qu'après avoir traduit à moitié le nom de *Kyreschata*, les Grecs, déçus par leur propre interprétation, ont à tort reconnu le nom du premier monarque persan dans une dénomination commune à plusieurs villes, toutes dédiées au *dieu-soleil âme de l'univers*.

La traduction inexacte des noms de lieux tient quelquefois aux sentiments de mépris et de haine qui divisent les nations. Une prononciation vicieuse y peut aussi conduire. Et comment se préserver toujours d'une faute qui, seule, défigure presque tous les noms étrangers? C'est ce que rendent impossible les modifications diverses que reçoit l'organe vocal de la différence des climats; modifications déjà sensibles à des distances peu considérables, et parmi des peuples qui parlent la même langue et ont la même origine.

De *Lingones* on a fait Langres, et Londres de *London* [2]. De pareilles altérations sont difficilement explicables. On conçoit mieux celles qui portent

[1] Ktésias, *in Persic.*, cap. XLIX.

[2] Cette altération est ancienne: sur des monnaies de Guillaume-le-Conquérant, on lit *Lundre* et *Lyndr* pour

sur les *aspirations* dont la valeur varie depuis un accent presque insensible jusqu'à une consonne très dure. Carthada (*Carthahadath* ou *Cartha-hadtha*) signifiait en phénicien ville nouvelle[1] : ce mot, en punique, était prononcé *Carthago* (Carthage); les Grecs en firent *Karkhêdon*. Les Grecs appelèrent Hupanis[2] le fleuve nommé *Ckuban* par les Tatars qui habitent ses rives, et *Kubin* par les Abasses. Le nom donné par les Grecs à l'ancienne Beroé, *Chalybon*, est prononcé par les Turcs *Halab* ou *Haleb* avec une aspiration gutturale[3], et Alep par les Européens.

Le grec moderne *Evripos* (Euripe), changé par les Turcs en *Egripos*[4], est devenu pour les Francs Négrepont; nom qu'ils ont appliqué à l'île même que l'Euripe sépare du continent[5]. La ville arabe-égyptienne de *Raschid* est, sur nos cartes, la ville

London. (*Nummi britannici historia*, etc., in-8°, London, 1726, pag. 9.)

[1] Solin, cap. xxx... *Ex oratione Catonis.*

[2] L'*Hypanis* d'Hérodote et de Strabon. Jules Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie. Biblioth. univ., Littér.*, tome VI, page 43.

[3] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tome II, page 305.

[4] Danville, *Géographie ancienne*, etc., tome I, page 263.

[5] Daru, *Histoire de la république de Venise*, tome VII, page 205.

de Rosette[1]. Dans Rosette, dans Négrepont, il est facile de reconnaître des mots français et italiens plus familiers à un Européen que des noms grecs ou arabes. Toujours l'oreille que frappe un nom nouveau tendra à le confondre ainsi avec un nom mieux connu. Plusieurs érudits italiens[2] pensent que l'on a pris à tort l'île de Malte, *Melita*, pour l'île de Méléda, voisine de Raguse. C'est, disent-ils, sur celle-ci que l'apôtre des nations fut jeté par un naufrage: et une correction si simple dissipe une partie des obscurités que présente le récit du voyage de saint Paul, dans les Actes des apôtres.

Cette singulière paresse de l'oreille et de l'esprit va plus loin encore; souvent le penchant irréfléchi à retrouver dans tous les mots des sons qui réveillent nos idées les plus habituelles, conduit à altérer jusqu'à des noms propres qui nous sont bien connus, et qui, dans notre langue, ont un sens juste et précis. Près de Domo-d'Ossola, une colline offre à la dévotion des pèlerins une suite de chapelles où sont représentées les scènes successives de la passion de Jésus-Christ. Le nom de ce calvaire, *Monte-Calvario*, ne semblait pas devoir être

[1] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tome II, page 51.

[2] Appendini, Ignazio Giorgi, Facciolatti, etc. Appendini, *Ricerche istorico-critiche*, tom. I, part. II, lib. II, pag. 262, 263; tom. II, part. I, lib. I, cap. II, pag. 20, 21, 22.

oublié : plus puissante que la raison, l'habitude en a fait *Monte-Cavallo*, Mont-Cheval.

Observons aussi que, dans le discours ordinaire, certains peuples tendent toujours à abréger les mots. Les noms propres subissent, comme les autres mots, cette altération. La manière dont les Romains avaient transporté dans leur langue les noms de la Marne et de la Seine, *Matrona*, *Sequana*, annonce que nos ancêtres y admettaient des consonnes que nous ne faisons plus sentir. De *Om-Arbaym*, rivière aux *quarante sources*, les Maures ont fait le nom de *Morbeya* que porte un des fleuves de l'empire de Maroc [1]. Dans la bouche des Grecs modernes, qui prononcent à peine le *gamma* (G dur), le nom ancien d'*Argi-Thea* est devenu *Ari-thea*, et enfin *Arta* [2]. Des syncopes aussi fortes sont communes en Angleterre : dans des noms d'hommes et de lieux, l'orthographe a conservé toutes les lettres ; la prononciation a supprimé une ou plusieurs syllabes.

Une habitude bizarre, moins facile à expliquer qu'à constater par de nombreux exemples, défigure les noms de lieux en en transposant les consonnes ; les habitants de Rome et de l'ancien Latium disent

[1] Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, tome III, page 33.

[2] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, page 225.

constamment *Pratica* (*Saxa*) au lieu de *Patrica*, et induisent un étranger à confondre *Lanuvium* avec Lavinium, en prononçant Lavinia au lieu de *Lanuvia*[1]. Les anciens Romains renversaient les noms *barbares*, moins par mépris peut-être, que par une suite de la même habitude. On trouve dans leurs écrits, *Agendicum* et *Agedincum*[2]; d'un nom qui dut approcher de celui de Zurich, ils ont fait *Tigurinus pagus*, et de la Saverne, *Sabrina*.

Parmi nous, *Aurelia*, *Aurelianensis civitas*, est devenu *Orléans*; et le mot latin *ager*, champ, a formé la terminaison en *argue* et en *ergue* dans beaucoup de noms de lieux du midi de la France.

Vlacocléisoura, ville de Romélie, est appelée *Cosmopolis* par les Grecs, qui ne peuvent, dit un voyageur, rendre raison de cette désignation[3] : j'y reconnais le *renversement* de *Moschopolis*, nom du lieu d'où sortit la colonie qui, originairement a

[1] C. V. de Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, pages 175 et 176.

[2] *Agendicum*, Provins, ou plus exactement la *Ville-Haute* de Provins. Le nom de *Gentico*, le même qu'*A-gendicum*, est long-temps resté en usage à Provins. Voyez l'*Ancien Provins*, par M. Opoix (in-12, Provins, 1818-1819).

[3] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome II, pages 368 et 369.

peuplé *Vlacocléisoura*. Coronelli [1] attribue à un renversement analogue le nom actuel du Péloponèse : cette contrée fut la dernière qu'aient habitée exclusivement les Grecs ; ils s'appelaient eux-mêmes *Romaei* (*Romaioi*, Romains) ; elle emprunta d'eux le nom de *Romée*, qui se changea bientôt en *Morée*. Rien de plus probable : ainsi, au temps du siége de Troie, « les Grecs, dit Pausanias [2], formèrent » de *Craneia* (Cormier), le surnom d'Apollon *Car-* » *neïos*, par une transposition de lettres autrefois en » usage. »

Pourquoi, dans les dictionnaires géographiques, n'introduirait-on pas l'usage d'une *synonymie ?* A côté du nom de chaque lieu, écrit suivant notre orthographe, on placerait son nom national et les noms qu'il reçoit en d'autres pays. On y verrait *Biélogorod* transformé en Belgrade ; *Ragensburg*, en Ratisbonne; et l'italien *Livorno*, reconnaissable dans le français Livourne, devenant *Leghorn* pour les Anglais. La facilité avec laquelle cette dernière transmutation se prête à une étymologie aussi fausse que bizarre [3], servirait à nous mettre en garde contre certaines conjectures étymologiques, qui ne sont que des *charades* plus ou moins ingénieuses.

[1] Cité par Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome III, pages 471 et 472.

[2] Pausanias, *Laconic.*, cap. XIII.

[3] *Leg-horn*, littéralement *jambe corne*.

Loin des rives de leur océan, les Scandinaves épouvantent de leurs exploits la Méditerranée; ils débarquent dans le voisinage de *Berne*, attaquent cette ville et la saccagent... La synonymie demandée nous avertirait que les Sagas islandaises défigurent ainsi le nom de *Vérone*, ville qui, plus d'une fois, eut à souffrir des incursions de ces héros pirates.

Elle deviendrait plus utile au commun des lecteurs et à la classe laborieuse des traducteurs, à mesure que l'on s'enfoncerait dans l'antiquité, et surtout quand il s'agirait des noms étrangers que nous ont transmis les écrivains grecs et romains. Tous semblent avoir suivi la même marche que l'Anonyme de Ravenne : il a sous les yeux la description de l'Orient, rédigée par deux géographes persans[1]; les noms de ville qu'il y trouve diffèrent de ceux qu'a rapportés le cosmographe latin Castorius; c'est Castorius qu'il suit de préférence.

Sous ce point de vue, la rectification des noms de lieux ouvre une vaste et intéressante carrière aux recherches de l'antiquaire géographe. Les Indiens, nous dit-on[2], donnaient à la branche du Caucase qui borde leur contrée, le nom de *Paropamisus*, que les Grecs ont emprunté d'eux. Dans ce nom, sir Fr. Wilford retrouve celui de *Para-*

[1] Anonym. Ravenn., lib. II, cap. XII.

[2] Jornandès, *De rebus geticis*, cap. XXV.

vami; en samscrit, la *pure et excellente Vami*[1]. Cette ville, que les adorateurs de Bouddha prétendent avoir été la métropole de leur culte[2], et dont l'existence, et même la destruction, appartiennent à une haute antiquité, était située dans le Caucase hindou, entre les villes de Kaboul et de Balac. Son nom n'a pas entièrement péri; les restes imposants qui ont survécu à sa ruine s'appellent encore *Bamian*.

§ 95.

Du changement des noms de lieux : changements naturels et inévitables.

Comme la *pure et excellente Vami*, que de villes ont disparu ! et leurs noms, consacrés par la religion, par les souvenirs historiques, revivent à peine, comme le sien, dans quelques conjectures plus ou moins spécieuses. Les fleuves, les montagnes, les contrées, subsistent; leurs noms s'al-

[1] *Asiatic. Researches*, tom. V. (*Biblioth. univers.*, *Littérat.*, tome VII, pages 117 et 118.)

[2] En admettant cette tradition, qu'appuient le nombre et l'importance des temples souterrains dont on retrouve des restes dans le district de *Bamian*, il faudrait peut-être appliquer aux habitants de *Vami* les traits auxquels nous avons cru reconnaître les Thibétains, dans ce que les anciens ont raconté des Hyperboréens, ci-dessus, § 80.

tèrent, ils changent, ils tombent dans l'oubli. Ce que l'homme appelle durable n'est qu'un peu moins éphémère que lui; ce qu'il croit éternel n'est qu'un point dans l'éternité.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur de l'énumération stérile des lieux qui ont changé de nom; on ne peut guère ouvrir un écrivain ancien sans en rencontrer des exemples multipliés[1]; mais nous devons indiquer les causes qui ont amené ces changements: plusieurs sont inévitables et indépendantes du caprice ou de l'ignorance des hommes.

Les chaînes de montagnes portent naturellement des noms divers dans les diverses régions où elles s'étendent: un seul prévaudra, et, à la longue, deviendra général, soit que des circonstances particulières l'aient rendu plus familier aux géographes, soit que la nation qui l'emploie obtienne une grande prépondérance littéraire ou politique, soit enfin que toutes les peuplades qui entourent ces montagnes aient originairement parlé la même langue; cette dernière cause a consacré invariablement la dénomination des *Alpes*, qui appartient à la langue celtique.

[1] Voyez sur les changements de ce genre, opérés en Grèce par les Grecs du Bas-Empire, la *note* de Léon Allatius sur le chapitre XXIV de l'*Histoire de Georgius Acropolita*, et le fragment inédit qui y est rapporté... *Georgii Acropolitae historia* (in-folio, Parisiis, 1651), pag. 241 et 242.

Dès qu'un fleuve prolonge son cours dans une longue étendue de pays, il peut recevoir un nom différent dans chacune des contrées qu'il enrichit ou qu'il désole. C'est un usage presque universel en Orient : le *Pasitigris* des Grecs s'appelle *Abzal* dans les deux tiers de son cours, *Karun*, vers sa partie inférieure, et *Khor-Mouza*, à son embouchure [1]. La *Comba* (le *Rio-Grande*) porte, dans une partie de son cours, le nom de *Kabou* [2]. La même variété de dénominations existe dans les établissements des Européens en Amérique. Au Brésil, par exemple, certaines rivières changent trois ou quatre fois de nom dans leur cours [3]. Les yeux sont frappés différemment par les différentes qualités du même objet : ici, c'est la couleur des eaux, et là leur abondance qu'exprime le nom d'un fleuve. Le Sénégal est chez les Poules le fleuve Noir, *Baleo;* et, chez les Mandingues, *Foura*, le fleuve par excellence [4]. La Gambie reçoit des Nègres le nom de *Badima*, rivière qui est toujours rivière, rivière jamais

[1] Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, 2e édition, page 675.

[2] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, etc., tome II, page 165.

[3] Mawe, *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, tome I, pages 32, 33 et 300.

[4] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, page 123.

tarie[1]. Nommé d'abord *Rumon*, qui dévore ses rivages, puis *Albula*, eau blanchâtre, le fleuve de la ville éternelle emprunta, dit-on, le nom de Tibre du chef d'une peuplade fixée sur ses bords. Ce récit n'a rien d'improbable; mais, sans recourir à des souvenirs historiques, que pourtant il serait absurde de repousser constamment, ne suffit-il pas que des peuples qui parlent la même langue ou des idiomes différents se succèdent sur les bords d'une rivière, pour que chacun lui donne un nom particulier, suivant la circonstance dont, à son aspect, chacun aura d'abord été frappé? C'est ainsi sans doute que le Tigre fut nommé jadis *Arazane*, et l'Euphrate *Déglatius*[2]; que l'Évenus, en Étolie, s'appela d'abord *Lycormas*[3]; et que le Tanaïs recevait des Scythes le nom de *Silys*[4]. Ainsi, le fleuve nommé Danube (*Danubius*, *Donaw*) dans sa partie supérieure, par les peuplades teutonnes ré-

[1] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, page 310. Suivant M. Golberry, le nom national du fleuve à son embouchure est *Gambra*, dont nous avons fait *Gambie*. (*Fragments d'un voyage en Afrique*, 2 vol. in-8°, Paris, 1802, tome II, page 150.)

[2] Eusebii Pamphili *Chronic. canon.*, lib. I, cap. II, pag. 8.

[3] Strabo, lib. VII. — Eustathius, dans son *Commentaire sur Denys le Périégète*, observe que les Grecs avaient changé les noms de plusieurs fleuves.

[4] Plin., *Hist. nat.*, lib. VI, cap. VII.

pandues sur ses bords, recevait des Slaves le nom d'*Ister* aussitôt qu'il entrait dans leur pays [1]. Au temps de Justinien, les peuplades teutonnes qui s'étaient établies à Sirmium et sur les parties inférieures du fleuve, lui donnèrent jusqu'à son embouchure le nom de Danube [2], sous lequel elles le connaissaient déjà; en sorte qu'il ne conserva que dans la partie intermédiaire de son cours le nom d'*Ister*, qu'il a aujourd'hui entièrement perdu.

Autant un lieu offrira de particularités remarquables, autant il pourra recevoir de noms; si ces particularités changent, le nom changera avec elles. Jusqu'au treizième siècle, Raguse fut appelée *Dubrovnik* par les Slaves, à cause des forêts dont elle était environnée: son nom actuel rappelle, dit-on, les rochers [3] voisins de ses murailles; rochers plus apparents, sans doute, depuis que l'accroissement de la population a forcé d'éclaircir l'épaisseur des forêts.

Aux temps héroïques, on appelait *Melignounis*

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. XII.

[2] Lydus, *De magistr. reip. rom.*, lib. III, cap. XXXII.

[3] *Dubrovnik*, dérivé de *Dubrova* ou *Dubrava*, *forêt*. (Appendini, *Ricerche istorico-critiche*, etc., tom. I, pag. 72.) *Ragusa* est une corruption de *Laousia* ou *Lavusa*, nom que Raguse a long-temps porté. *Lawe*, en illyrique, signifie *montagnes*, *rochers* : des rochers voisins de Raguse s'appellent encore *Lawi*. (Appendini, *ibid.*, *ibid.*)

l'île depuis appelée Lipari[1]. L'un des deux noms exprime l'abondance du miel sur une terre inculte, couverte de bois et de fleurs sauvages; l'autre convient à une terre belle de fécondité, et rappelle l'épithète que les Athéniens aimaient à entendre donner à leur ville[2]. Qu'on me permette de les rattacher à deux périodes de l'état social. Le pirate qui relâche momentanément dans une île déserte, le chasseur errant dans ses forêts que la hache n'a jamais attaquées, quelles richesses aiment-ils à y recueillir? Le *miel*, plus suave et plus nourrissant que les fruits sauvages d'une terre inculte; le miel que les abeilles déposent avec profusion dans les troncs des arbres creusés par le temps. Plus tard vient l'homme policé, dont le soc laborieux sait tirer du sein de la terre des trésors toujours renaissants; il reconnaît, il signale la *fertilité* riche en produits délicieux[3], dont, par

[1] Callimach., hymn. v, vers. 47 et 48.

[2] Lipara... *Uncta, pinguis, opima* (Suidas, verbo *Lipara*); *Liparas Athenas*, Aristophan., *Acharn.*, act. II, sc. VII.

[3] Sur la fertilité du sol de *Lipari*, voyez Dolomieu, *Voyage aux îles de Lipari* (in-8°, Paris, 1783), pages 75-77. Diodore ne parle point de cette fertilité, puisqu'il se contente de louer la qualité des fruits et l'abondance de la pêche dont se nourrissent les Lipariens (Diod. Sic., lib. V, cap. VII); et Cicéron peint *Lipari* comme une île *inculte, pauvre, affamée* (*in Verrem*, lib. III, cap. XXXVII). Mais, 1° Ci-

une équitable compensation, la nature dote un sol qu'ébranlent des convulsions volcaniques. L'île en effet reçut le nom de *Lipari*, des colons italiens qui vinrent défricher ses campagnes [1].

Errante *au milieu des flots aegéens* [2], une île se joue de l'art des nautoniers : ils s'en croyaient très éloignés, et soudain l'aperçoivent; ils ne la trouvent plus au point où ils affirment qu'ils l'ont vue naguère. Son nom *Astêriê* a sans doute, dans l'origine, peint son *instabilité*. Il subit un léger changement de prononciation [3]; et voilà qu'on ra-

céron ajoute que les Lipariens étaient si fort inquiétés par les pirates, que, chaque année et depuis long-temps, ils étaient obligés de se racheter du pillage à prix d'argent. Les expressions de l'orateur ne tombent donc que sur le misérable état où devait les avoir réduits une obligation si dure, aggravée encore par les exactions des magistrats romains. 2° Quarante ou cinquante ans plus tard, lorsque Diodore écrivait, les Lipariens s'enrichissaient par un immense commerce d'alun. (Diod. Sic., *loco citato*.) La fabrication de l'alun devait enlever tous les bras à l'agriculture, qui, ruinée par ses désastres antérieurs, n'aurait pu, même dans l'état le plus florissant, offrir des profits équivalents. Rien ne nous empêche donc d'admettre que la fertilité du territoire de *Lipari*, aussi grande anciennement que de nos jours, a valu à cette île le nom significatif qu'elle a conservé.

[1] Diod. Sic., lib. V, cap. VI.

[2] Callimach., hymn. VI, vers. 36-40.

[3] On aura, par une altération dont les exemples ne sont pas rares, changé un *hêta* en *epsilon*, et *Astêriê* en *Astériê*.

conte que, semblable à un astre, *Astériê* habitait les *cieux*, d'où *elle se précipita dans les flots* pour échapper aux poursuites amoureuses de Jupiter. Mais ayant reçu Apollon à sa naissance, l'*île cessa de disparaître aux yeux des nochers*, et fut par eux appelée *Délos*[1], apparente, manifeste. Pour le navire qui s'engageait dans le groupe dangereux des Cyclades, soit qu'il voulût sortir de la mer Aegée ou y rentrer, la position d'*Astériê* en faisait un point important de reconnaissance : mais souvent, trompés dans leur *estime*, des navigateurs novices accusaient l'île de fuir devant leurs regards. La construction, au bord de la mer, d'un édifice très remarquable, le temple d'Apollon[2], et peut-être aussi un *signal* élevé par les prêtres du dieu, au sommet du *Cynthus*, mirent un terme à ces longues erreurs; un nouveau nom, *Délos*, annonça que désormais il était impossible de ne point apercevoir l'île sacrée ou de la méconnaître.

[1] Callimach., hymn. VI, vers. 51-53.

[2] Ce temple fut fondé par Érysichton, fils de Cécrops, dans le seizième siècle avant notre ère, suivant Eusèbe, cité par saint Jérôme et par le Syncelle : mais il est possible que cet édifice, dont on vantait la magnificence, eût succédé à un temple beaucoup plus ancien. La version arménienne d'Eusèbe substitue ici *Delphes* à Délos, et *Érychsiton* à Érysichton (Euseb. Pamphil., *Chronic. canon.*, etc., lib. II, pag. 282) : exemple de l'altération que subissent les noms propres en passant dans une langue étrangère.

Que les noms des contrées et des provinces changent au gré de causes toute-puissantes; que les noms divers des montagnes et des fleuves subsistent simultanément, ou qu'à celui qui, pendant un temps, a prévalu, un autre succède plus tard; leur confusion ou leur changement prépare pour l'avenir une obscurité dont se plaint, avec raison, l'ami de la science. Mais, sous peine de répandre sur l'histoire une obscurité plus profonde encore, il faut se conformer à ces variations. On a justement blâmé Chalcondyle d'employer des noms abolis par le temps, et de parler de Delphes quand il ne s'agit que de *Salona*[1], misérable hameau bâti sur le rocher où depuis long-temps Delphes avait cessé d'exister.

§ 96.

Changements prescrits par la religion et par la politique.

Il est permis cependant au philosophe citoyen de s'affliger de la mutabilité trop facile des noms de lieu. Pourquoi un peuple qui voudra remonter vers l'indépendance et la gloire de ses ancêtres, fera-t-il volontiers revivre les anciens noms nationaux sur tous les points de son territoire? Pourquoi

[1] *Longueruana*, tome II, pages 85 et 86.

les hommes qui ont cru à l'énergie de la nation napolitaine et à la constance de ses chefs, applaudissaient-ils à la résurrection de dénominations antiques qui semblaient ressusciter sur leur sol natal, les Dauniens, les Hirpins, les Bruttiens et les indomptables Samnites? Pourquoi les Grecs, plus heureux, ajoutent-ils aujourd'hui à l'intérêt de leur cause et à leurs chances de succès, par le charme historique des noms d'Athènes, de Lacédémone et de Péloponèse? C'est qu'il est une magie de souvenirs qui résiste au temps, bien mieux que les monuments des arts et la puissance des empires; c'est que des assemblages de sons, vains en eux-mêmes, acquièrent de nos affections locales une importance incalculable; c'est que le patriotisme, sentiment que la civilisation ne sait point créer, qu'elle affaiblit quelquefois ou dénature, et qu'elle devrait perfectionner toujours, le patriotisme se complaît dans la fixité des noms de lieux, et s'indigne de leur changement. Le Calédonien s'enflamme en chantant les exploits de ses ancêtres: il les chante dans leur langage, il les chante aux lieux qui en furent le théâtre, et dont les échos répondent aux mêmes noms qu'ils répétaient il y a seize siècles... Changez les noms de lieux, et bientôt nous foulons sans souvenirs une terre héroïque: l'histoire nationale tombe dans l'antiquité; elle devient étrangère à notre mémoire quotidienne,

à nos affections habituelles, à notre *présent* tout entier.

Elle doit le devenir, dit le prophète d'une religion nouvelle. Elle doit le devenir, dit le conquérant étranger.

La piété, qu'exalte la ferveur de la nouveauté, élève partout des temples aux objets de sa vénération ; partout elle reproduit leurs noms augustes, gages de la protection qu'elle a droit d'en attendre. Ainsi les successeurs d'Alexandre imposèrent à des villes d'Égypte les noms des dieux de la Grèce. Le christianisme, à son tour, mais sur un théâtre bien plus vaste, vit les noms de ses saints triompher, jusque dans les moindres hameaux, des anciennes dénominations nationales; et, comme les âmes et les croyances, la face de la terre se trouva renouvelée.

Le conquérant aussi aspire à renouveler la face de la terre. Nés de la force, ses droits peuvent être légitimement détruits par la force : pour les placer sous l'égide de la justice, il voudrait en effacer l'origine; il voudrait qu'on oubliât tout ce qui a été avant lui.

Chaque fois que le sort des armes a changé les maîtres de la Chine, l'empire a reçu un nom nouveau. Les noms ou surnoms de la ville de Moukden ont augmenté d'éclat avec la fortune des chefs mantcheoux dont elle fut le berceau, jusqu'à ce

qu'enfin, assis sur le trône de Pékin, ces chefs la nommassent *Cheng-King, la cour royale* par excellence[1].

A la tête d'une armée conquérante, quand Valarsag[2] fonda en Arménie la dynastie des Arsacides, non seulement il ôta à la ville de *Van* son nom, pour lui rendre celui de *Semiramacerte* (ville de Sémiramis), et rappeler le souvenir d'une héroïne guerrière dont il prétendait sans doute que les droits lui étaient transmis, mais, guidé par une politique profonde, il se hâta de diviser son empire en vingt-huit préfectures héréditaires, et d'imposer à chacune un nom dérivé du nom du gouverneur qu'il lui donnait ou du titre de sa charge. Ainsi disparurent et l'ancienne division des provinces, et leurs noms nationaux, et les souvenirs de lois, de droits, de coutumes, qui y restaient attachés, et qui portaient ombrage à un monarque étranger.

Il est curieux de voir, dans un autre pays, une mesure analogue, inspirée par des intentions bien opposées.

[1] *Éloge de Moukden*, pages 200 et 201. Les villes de la Chine ont souvent changé de nom, sans doute par l'effet de causes analogues. Sur une carte chinoise, qui appartient à mon ami M. G. Doazan, on voit marqués, à côté de chaque ville, les divers noms qu'elle a portés.

[2] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 254-257.

Les noms anciens des provinces de la France rappelaient tous des origines, des affections, des institutions, des usages, des priviléges différents. Au jour où tous les Français n'ont formé qu'un peuple sous une loi unique, le morcellement fortuit du territoire et les noms vieillis des *fragments* dont il se composait ont dû faire place à une division raisonnée en départements, et à une nomenclature uniforme empruntée des localités géographiques. C'était encore ici renouveler la face de l'état après une conquête; mais quelle conquête! Celle de l'union et de l'ordre sur la discorde et le chaos.

Plus facilement que les noms de contrées, les noms de villes se prêtent aux variations que commande la vanité des conquérants. Prusias s'empare de *Kiéros*, ville appartenant à la cité d'Héraclée; au nom qu'elle avait emprunté du fleuve qui la traversait, il substitue le sien propre, et veut qu'on l'appelle *Prusiade*[1]. Le roi de Bithynie ne fit que suivre un usage consacré par la plupart des chefs qui, depuis la mort d'Alexandre, se disputaient les lambeaux de l'Asie. Laissons de côté les nombreux exemples tirés de leur histoire; ils ne rappelleraient qu'une suite de guerres atroces et d'odieuses trahisons: voyons agir les plus habiles des conqué-

[1] Memnon., *Historicon*, lib. XV et XVI, apud *Photium*, cod. CCXXIV.

rants, les Romains. Non seulement ils divisaient les états en de grandes provinces dont la circonscription et les noms changeaient quelquefois; moyen sûr d'affaiblir, chez un peuple, les relations et les habitudes nationales: mais, en quelque lieu que la force des armes ou l'adresse de la diplomatie fît pénétrer leur influence, ils surent, avec eux, établir leurs noms propres. Tous les rois alliés ou amis fondèrent, chacun dans son royaume, des villes d eCésarée[1] en l'honneur d'Auguste. Des villes libres, des colonies prirent le même nom, ou s'honorèrent de rappeler le *nom* de *Julius*, le *titre* d'*Auguste*, les *surnoms* introduits dans la famille impériale. Par une fatalité dont l'exemple n'a malheureusement pas été unique, les divisions du peuple et la trahison de quelques chefs avaient fait tomber les Gaulois sous le joug, et confondu, dans la même servitude, ceux qui s'étaient crus les alliés des Romains comme ceux qui étaient restés leurs ennemis : dans la Gaule même, à d'anciens noms nationaux succédèrent des noms qui semblaient mettre les villes sous la protection spéciale des empereurs[2].

Un dernier triomphe était réservé à la politique

[1] Sueton., *in Caesar. August.*, cap. LX.

[2] Bibracte devint *Augustodunum*, Autun; Cularo, *Gratianopolis*, Grenoble; Andegavum, Angers, *Juliomagus;* Genabum, *Aurelia*, Orléans, etc.

celui d'intéresser à de pareils changements la vanité des vaincus; les Romains y parvinrent. Dès long-temps ils avaient accoutumé les peuples à solliciter, comme une faveur signalée, le droit de se servir publiquement de la langue latine [1] : les noms qui appartenaient à cette langue ne pouvaient donc manquer d'honorer les villes qui les adoptaient. Et cependant les Romains eurent encore le soin de conserver, dans les nouveaux noms de lieux, des mots et des terminaisons propres à chaque pays [2], afin que l'oreille des indigènes ne se révoltât point contre des assemblages de sons totalement étrangers. Puis, par la concession illusoire du droit de cité romaine et de titres, de priviléges, de distinctions, qui n'étaient au fond que des *variétés* d'esclavage, ils amenèrent ceux qu'ils opprimaient, à se croire Romains, à tenir à honneur de l'être. De ce sentiment, qui survécut aux invasions des peuples septentrionaux, naquit un penchant invincible à chercher partout des origines romaines. On tira vanité d'être né dans une ville que, quinze ou dix-huit siècles auparavant, dota de son nom un brigand étranger, plutôt que dans celle dont le nom rappelle la langue natio-

[1] Ce droit fut accordé aux habitants de Cumes, par un décret spécial, l'an de Rome 512. Tit. Liv., lib. XL, cap. XLII.

[2] *Dunum*, montagne, colline; *Brig*, et *briva*, pont; *Magus*, bourg, réunion de hameaux, etc.

nale. On rencontre des preuves de cette prédilection en Angleterre, en Allemagne, en France, et dans des pays mêmes où l'on peut douter que les Romains aient jamais formé d'établissements durables : singulier écart de l'orgueil qui, pour mieux s'ennoblir, se complaît dans le souvenir des désastres de la patrie et de l'abaissement de nos ancêtres !

« Cette terre est à nous : long-temps fertilisée » par nos sueurs, des flots de notre sang en ont » scellé la conquête. D'autres s'en disent propriétaires; à quel titre? Ils sont venus; et, sans prétexte comme sans danger, ils ont massacré les » paisibles indigènes : nous, pour la conquérir, » nous nous sommes armés en vertu du premier de » tous les droits; celui de l'esclave qui veut cesser » de l'être. Héritiers naturels des indigènes que » nous avons enfin vengés, effaçons un nom qui » rappelle leur extermination et notre servitude; » rendons à notre nouvelle patrie le nom sous lequel ils la saluaient il y a trois siècles...[1]. » Ainsi ont parlé les nègres libres : et le nom d'*Haïti* a remplacé celui de Saint-Domingue.

A la nécessité d'abjurer les dénominations qui rappellent des prétentions abolies et des droits éteints, peut se joindre le désir de prévenir des ja-

[1] Ceci est extrait presque littéralement de divers écrits publiés à Haïti depuis quinze ans.

lousies intérieures, plus dangereuses, à la longue, que les habitudes et les rapports politiques auxquels on a renoncé sans retour. Dans l'Amérique méridionale, des états qui avaient séparément conquis leur liberté se sont réunis pour la maintenir. Qu'une ville, une province imposât son nom à l'association entière, c'était affecter une suprématie que nul n'a voulu s'arroger. La nouvelle république s'est formée sous le nom de *Colombia;* il rappelle le navigateur hardi qui rouvrit la communication des deux hémisphères : puisse ce nom présider à une ère de bonheur assez durable pour expier les longues infortunes que Colomb apporta en présent aux régions qu'il venait de découvrir.

Déjà le nom de *Colombia* avait été prononcé par plusieurs citoyens des *États-Unis de l'Amérique septentrionale;* ils auraient voulu qu'il remplaçât, pour leur patrie, une dénomination prolixe, et qui n'offre rien de propre et de distinctif. Devancés dans leur choix, ils cherchent, dit-on, un autre nom ; ce nom, ce me semble, est trouvé ; il a figuré plus d'une fois dans les actes publics : l'UNION. Ne dira-t-on pas très bien la république fédérative, les états, le pays, les citoyens de l'*Union* ? Que les compatriotes de Washington et de Franklin adoptent solennellement un nom qui leur rappelle la première cause de la félicité dont ils jouissent; qu'ils s'engagent à le justifier toujours: fidèles à

cette promesse, ils soustrairont au pouvoir du temps et de la fortune le plus beau monument de la civilisation humaine.

§ 97.

Changements opérés par les prétentions des voyageurs. Noms de lieux qui changent avec les noms des princes, des chefs, etc.

La science a ses droits aussi; et c'est pour elle une conquête véritable que la découverte d'un pays inconnu. L'homme qui le visite le premier lui impose une dénomination de son choix; c'est ainsi qu'il en prend possession au nom de la civilisation européenne. Il vaudrait mieux sans doute conserver à chaque contrée son nom national; mais il n'est pas toujours facile de le connaître; et nous répugnons naturellement à retenir, à répéter des noms qui ne rappellent à notre esprit aucune idée, aucun souvenir. Peu contents d'user de leurs droits, les voyageurs modernes en ont étrangement abusé: chacun a cru honorer son pays ou s'honorer soi-même, en imposant de nouveaux noms à des régions déjà reconnues et nommées par d'autres navigateurs. Les noms que Christophe Colomb avait, en 1502 [1], donnés à plu-

[1] *Histoire naturelle et civile de la Californie*, par Michel Vénégas (traduction française, 3 vol. in-12, Paris, 1767), tome I, pages 149 et 150.

sieurs contrées voisines de l'isthme de Panama furent, dès 1508, changés par Pinzon et Solis, qui voulaient passer pour en avoir fait la découverte. L'Anglais *John Barrow*[1] reprend sévèrement le Danois *J. Munk* d'avoir, en 1619, changé les noms imposés par des marins anglais à différents points de la baie d'Hudson.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Ce que *J. Munk* eut tort de faire une fois, les Anglais l'ont fait mille. Jaloux, comme s'ils étaient médiocres, leurs navigateurs les plus illustres, l'immortel Cook lui-même, voudraient ne reconnaître et surtout ne laisser connaître à l'avenir d'autres découvertes que les leurs. Partout ils changent les noms des côtes, des rivières, des îles, des promontoires : ils feignent d'ignorer qu'ils n'y ont point abordé les premiers ; ils espèrent que la postérité l'oubliera. Les preuves qu'a accumulées à l'appui de cette accusation le savant Fleurieu[2] sont restées sans réplique ; mais elles n'ont pu corriger nos voisins de leur habitude spolia-

[1] *Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique*, etc., tome II, pages 1, 2 et 3.

[2] Fleurieu, *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, etc., in-4°, Paris, 1790. Cet ouvrage a paru, traduit en anglais (London 1791, in-4°). Le traducteur n'a pas essayé d'en réfuter les conclusions.

trice. Dans un voyage à la baie de Baffin, en 1818, le capitaine *Ross* a imposé des noms anglais à des baies, à des rochers découverts depuis plusieurs siècles, et connus des navigateurs, marqués sur les cartes, mentionnés dans les livres, sous d'autres noms universellement adoptés. Dans leurs livres et sur leurs cartes, les Anglais appellent encore presque constamment les Açores, îles de l'Ouest, Western-Islands. Une affectation si peu sensée prendrait-elle sa source dans l'esprit propre à cette nation, qui, après avoir tant de fois accusé la France d'aspirer à la monarchie universelle, se proclame elle-même la souveraine de toutes les mers? Par une conséquence naturelle, tout ce que les mers révèlent aux navigateurs doit retomber sous son empire, en recevant d'elle un nom nouveau.

Que l'imposition d'un nom de lieu soit en quelque sorte le signe de la conquête, le sceau de la propriété, c'est un fait dont on trouve plus d'un exemple chez les peuples anciens, où souvent des contrées ont pris le nom de leurs monarques. Nous ne citerons pourtant pas les Alpes *Cottiennes*, qui, selon quelques archéologues, ont reçu le nom de *Cottius*, roi des *Salassi*. Cette chaîne de montagnes avait dû, de tout temps, porter une dénomination distinctive et connue des Romains, qui, près d'un siècle avant le règne de Cottius, y avaient pénétré. Il est plus croyable que, des montagnes

qu'il regardait comme le boulevard de son indépendance, le prince contemporain d'Auguste avait emprunté un nom que portait aussi, soixante ans plus tard, le dernier de ses successeurs [1].

Mais Arrien appelle *Taxila* la ville principale des états de Taxile [2]; et, quoique Taxile ne soit pas un mot hindou, mais plutôt une altération ou une traduction imparfaite du nom véritable, Arrien s'exprime avec trop de précision pour qu'on le soupçonne d'avoir confondu par ignorance, le nom du prince et celui de la capitale. Il se peut donc que, dans cette partie de l'Inde, on donnât quelquefois à une ville le nom du prince qui y régnait. Nous avons vu, en Arménie, les préfectures recevoir les noms de leurs premiers gouverneurs. La capitale de la Phrygie, cette Troie qu'Homère a rendue immortelle, prit successivement les noms de ses trois premiers monarques.

Les tribus brasiliennes changent de nom aussi souvent qu'elles changent de chef; et ce changement s'étend au territoire qu'elles occupent, à la rivière sur les bords de laquelle elles s'établis-

[1] Sueton., *in Neron.*, cap. XVIII. — *L'Encyclopédie méthodique*, *Géographie ancienne*, art. *Alpis Cottia* nomme *Cultra* le roi contemporain d'Auguste.

[2] Arrian., *De expedit. Alex.*, lib. V, cap. II. Pausanias (*Attic.*, cap. XX) nomme *Taxile* un général de Mithridate, vaincu par Sylla.

sent[1]. Dans les temps héroïques de la Grèce, un chef qui communiquait son nom à sa peuplade a pu de même, dans ses voyages guerriers, le léguer aussi çà et là à une montagne, à une rivière, à une contrée; et ces répétitions fréquentes ne suffisent point pour le faire rejeter parmi les êtres mythologiques.

Les villages de la petite *Kabardah* se transportent tout entiers au loin, dès qu'ils ont épuisé le territoire qui les environne; ils donnent toujours au lieu qu'ils habitent, et promènent ainsi sur plusieurs points, le nom qu'ils ont adopté. Ce nom n'est que temporaire; c'est celui du noble le plus avancé en âge, ou de la famille la plus nombreuse que le village renferme[2].

L'honneur qu'obtient, dans le voisinage du Caucase, la famille la plus nombreuse, la famille la plus éminente en mérite paraît l'obtenir à la Chine: *Wey-Tswün*, dans un romancier chinois, est un bourg, « ainsi nommé de l'illustre famille *Wey*, » qui y faisait sa résidence[3]. »

[1] *Relation du voyage de Roulox-Baro*, etc., 51e remarque par Morisot, pages 278 et 279.

[2] Jules Klaproth, *Voyage en Géorgie*, etc. *Bibl. univers.*, *Littérature*, tome VI, page 60.

[3] Hau Kiou Choaan, *Histoire chinoise*, etc., tome I, page 11. — *Tswün*, en chinois, signifie *bourg*, comme *fou* signifie *ville*.

§ 98.

Le nom du propriétaire imposé à la propriété, par l'orgueil, par l'esprit satirique, par la nécessité.

Un usage qui flatte la vanité descend facilement des princes aux grands, et des grands aux particuliers. On a souvent appelé une simple propriété du nom de son possesseur. Le palais d'un roi, la demeure d'un fonctionnaire éminent, sont suffisamment désignés par le nom ou le titre des personnes qui les habitent. L'esprit d'imitation conduira les personnes *titrées*, et quelques unes aussi qui ne le sont pas, à écrire leurs noms sur leurs maisons, avec ces mots, *Hôtel de...*; mots qui, dans la nouveauté, font plus d'une fois sourire le passant, mais qu'à la longue consacre l'habitude.

Et après tout, la philosophie la plus sévère ne peut blâmer ici qu'une prétention exclusive. Heureux le pays où, sous l'empire d'une loi égale pour tous et toujours inviolable, le particulier le plus obscur se sent, au milieu de son champ, les mêmes droits qu'ont les princes au sein de leurs vastes domaines; heureux le pays où il s'écrie avec une juste sécurité : *Ma maison est mon château*[1] !

[1] *My house is my castle !*

En ajoutant à son nom de famille le mot *hall*[1], un Anglais en fait le nom de sa propriété. Dans l'ouest de la France, la propriété a souvent pris le nom de son maître, avec la terminaison *ière* ou *erie*[2]. Il n'était pas rare qu'ensuite de ces désignations locales naquît un surnom individuel, et qu'on s'appelât, par exemple, *Guillet de la Guilletière*[3], et *Shandy of Shandy-Hall.* Ces usages, ainsi que bien d'autres, ne sont pas modernes. *Dun-Lathmon*[4] était le nom du palais dont les hautes tours annonçaient de loin à l'étranger la demeure de *Lathmon.*

[1] Le mot saxon *hall*, que l'on traduit assez exactement par *curia*, cour, lieu d'assemblée, demeure, place, ne se retrouve-t-il pas dans quelques mots latins avec un sens analogue? *Tribunal*, lieu où s'assemblait la *tribu*, et où son chef, le *tribun*, rendait la justice. *Viminal*, singulier de *viminalia*, employé par Pline pour désigner un lieu où abonde l'osier, *vimen*. *Bidental*, place où a été immolée et enterrée une jeune brebis, *bidens*. En celto-breton, *aël* paraît avoir la même signification; *Judicaël*, juridiction de *Judic*. (*Mémoires de l'académie celtique*, tome III, page 70.)

[2] La finale *erie* est usitée particulièrement dans l'arrondissement de Parthenay: la *Robinerie*, la *Morisseterie*, etc., habitations de Robin, de Morisset (*Mémoires de la société des Antiquaires de France* tome III, page 282.)

[3] Guillet de la Guilletière, auteur d'*Athènes ancienne et nouvelle* (1 vol. in-12, Paris, 1675), et de *Lacédémone ancienne et nouvelle* (2 vol. in-12, Paris, 1676).

[4] Ossian, poëme de *Lathmon*, poëme d'*Oïthona*... *Dun*, colline.

Des premiers rédacteurs de la loi salique, trois affectent de rappeler le nom de leur propriété, formé de leur propre nom : *Sale-Gast* de *Sale-Haim*, *Bodo-Gast* de *Bodo-Haim*, et *Wido-Gast* de *Wido-Haim*[1].

Le nom du maître peut encore, à son insu et malgré lui, devenir celui de sa propriété. Livré au soin d'élever et de décorer une habitation somptueuse, si j'oublie de compter avec moi-même, je m'expose à entendre donner à mon ouvrage mon nom propre, précédé du mot qui caractérise ma conduite : *la Folie-Gobelin*[2] était, il y a trois siècles, le nom du lieu qu'embellit aujourd'hui une manufacture justement célèbre en Europe; *la Folie-Méricourt*, *la Folie-Régnault*, ces noms furent appliqués à des maisons particulières avant de devenir ceux des rues de Paris où les maisons étaient

[1] *Haim*, *heim*, habitation (racine de *hameau* en français, et de *hamlet* en anglais). La terminaison des trois noms d'hommes est un titre : *Gast* signifie *convive*, et désigne ici un *convive du roi*, une des personnes les plus considérables de sa cour, en un mot un *Antrustion*, comme l'a fort bien observé Perciot (*De l'état civil des personnes en France*, tome I, page 221). Il est extraordinaire que Ducange (*Glossar.*, verbo *Gastus*) ait cherché une autre signification de ce titre, et n'y ait pas reconnu une dignité si bien définie par lui-même aux mots *Convivae regis* et *Trustis*.

[2] Rabelais, *Histoire de Gargantua et de Pantagruel*, liv. II, chap. XV.

situées. Entre Niort et Melle, quatorze noms de lieux[1], formés de la même manière, attestent la malice ou la gaieté poitevine. Mais, soit qu'on ne remarque point l'extravagance unie à la richesse, parcequ'on trouve leur association naturelle, soit qu'on ne la croie ridicule que dans la pauvreté, ce trait de censure publique tombera de préférence sur l'homme qui n'a pas eu le moyen de conduire à son terme une entreprise démesurée, ou d'en jouir assez long-temps pour qu'on puisse oublier qu'il s'y est ruiné. Dans d'autres cas, l'esprit français emploie d'autres armes; c'est lui qui a nommé le *Pavillon d'Hanovre*.

En Angleterre, la maison de *Fisher*, pieux fanatique, avait été consacrée par lui aux assemblées des chrétiens de sa secte; les royalistes, qui la détruisirent après la *Restauration*, l'appelaient, par dérision, *la Folie-Fisher*[2]. Il n'est pas sans intérêt de voir ainsi transporter des mœurs à la politique une plaisanterie qu'avaient probablement empruntée à la France les *Cavaliers* qui y résidèrent long-temps avec Charles II: jusque dans ces bagatelles se peint le caractère national.

[1] *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, etc., tome III, page 285.

[2] Voyez les commentateurs sur ces vers de Butler:

That represent no part o'th' nation
But *Fisher-Folly* congregation.

(*Hudibras*, cant. VIII.)

Pour qu'une propriété reçoive le nom de son possesseur, il suffit enfin du besoin de distinguer entre elles, par des noms particuliers, des choses comprises sous un nom général : ce moyen même se présente le premier à l'esprit, la différence des propriétaires étant, par rapport à nous, ce qui distingue le mieux l'un de l'autre deux champs, deux bois, deux habitations. Accolés au nom du possesseur, les mots *roche*, *tour*, *château*, *mont*, *cour*, *ville*, *mesnil*, ont ainsi formé un grand nombre de noms de lieux. Dans les petites villes, dans les bourgs, à la campagne, on dit souvent encore : *la maison Gérard*, *la maison Simon*. En Poitou, sur les bords de la Charente, ces maisons s'appelleraient : *chez Simon*, *chez Gérard* [1]. Dans les environs de Genève, des noms formés de cette manière, *chez Charot*, *chez Ledens*, sont devenus les noms de deux hameaux.

§ 99.

Noms des quartiers d'une ville ; noms des rues.

La civilisation fait des progrès, la population s'accroît, l'aisance devient plus générale, les habitations se rapprochent ; on voit dans une ville des

[1] *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, tome III, page 282.

maisons nombreuses, des mutations fréquentes, des locations très subdivisées: le nom d'un propriétaire cesse d'indiquer suffisamment une maison que souvent il n'habite pas. Le *numérotage* par quartier, par rue, quoi de plus simple à la fois et de plus sûr? Malgré cela, ou pour cela peut-être, c'est la dernière chose dont on se soit avisé; des emblèmes, de véritables *enseignes* en ont tenu lieu long-temps. Le *Pont-Marchand*[1], dont la construction fut achevée en 1609, s'appelait aussi le *Pont-aux-Oiseaux;* il était couvert de maisons toutes uniformes et peintes à l'huile: chacune était distinguée par une *enseigne* représentant un *oiseau* différent... Nous parlons de deux siècles; il y a moins de cinq lustres que le *numérotage* a été introduit à Zurich, l'Athènes de la Suisse. Chaque maison, auparavant, était décorée d'un emblème qui lui fournissait un nom distinctif. Ces emblèmes ne sont pas tous effacés, et l'habitude en reproduit volontiers l'usage: on les trouve souvent mentionnés sur les adresses des lettres; et cela, pour la première fois au moins, étonne l'étranger, peu accoutumé à voir loger quelqu'un à la *Balance* ou au *Capricorne*.

[1] Commencé en 1599, achevé en 1609, et consumé par les flammes en 1621. Ce pont, construit en bois, était presque contigu au *Pont-au-Change*. (Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris*, tome III, pag. 455, 456.)

L'agrandissement d'une ville fait sentir le besoin de distinguer les quartiers qui la composent ; le nom du monument le plus remarquable que chacun renferme remplit communément cet emploi. A Montpellier et à Béziers, la subdivision est poussée plus loin : chaque réunion de maisons isolées par des rues qui s'entre-croisent s'appelle une *île*[1], et reçoit une dénomination particulière. Nous retrouvons ici un usage de l'ancienne Rome, où l'on employait dans le même sens le mot *insula*.

De tels détails sembleront frivoles. Avant de les condamner, que l'on daigne se rappeler tout ce que, dans une société étendue, dans une civilisation compliquée, les rapports habituels des particuliers donnent d'importance à l'indication, simple à la fois et précise, des demeures et des localités, et tout ce qu'ajoutent à cette importance la répartition des charges municipales, celle des impôts, la direction des ordres de l'autorité, les ramifications de sa surveillance. Rien n'est petit dans une machine immense. Le changement subit du nom d'un quartier, d'une place, d'une rue, entraîne, dans le présent, des embarras, des incommodités sensibles ; il prépare à l'avenir des procès, des difficultés peut-être inextricables. Comment en effet conserver la clef des anciens titres, quand, pour

[1] Un *moulon*, à Montauban.

désigner les propriétés par les *tenants* et les *aboutissants*, ils ne présenteront plus que des dénominations oubliées?

L'histoire des noms des rues appartient à l'histoire d'une ville; ils rappellent souvent les périodes qui l'ont vue s'agrandir et s'embellir. Ces noms sont aussi une sorte de monuments pour l'histoire des mœurs et de la civilisation. Après les noms qui rappellent des localités remarquables, les premiers sont ceux qu'a dictés la dévotion, ou qui, conformément aux habitudes timides et concentrées d'un commerce naissant, indiquent les professions exercées de préférence dans chaque rue. Les noms des rues de Venise attestent encore quelles furent jadis, dans cette ville, la variété et l'étendue de l'industrie [1]. Les rues de *Toutes-Ames*, des *Limbes*, du *Paradis*, *d'Enfer*, dans le voisinage du temple principal de Genève, rappellent le temps où l'évêque de Genève en était aussi le seigneur, ou, plus exactement, le premier magistrat.

Dans d'autres noms, également anciens, se peindront, avec une naïveté révoltante, la grossièreté des esprits et le dérèglement des mœurs [2]. Mais

[1] Daru, *Histoire de la république de Venise* (7 vol. in-8°), tome III, page 39.

[2] Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris*, tome I, pages 432 et 433. — Ce que l'auteur dit de Paris se retrouve plus ou moins dans les autres villes.

peu à peu, et à mesure que la civilisation polit les mœurs et épure le langage, les noms dégoûtants, ridicules, obscènes, disparaissent; ou bien ils sont assez altérés [1] dans leur orthographe et leur prononciation pour ne plus insulter au goût et à la décence. Alors aussi les professions, plus libres, cessent d'affecter exclusivement certaines rues auxquelles elles donnaient leurs noms. La bizarrerie d'une enseigne qui frappe les regards du passant pourra fournir la dénomination d'une rue nouvelle; quelquefois le nom fera allusion à un évènement remarquable. Les rues recevront aussi des noms d'hommes : l'habitude d'abord rappellera volontiers la première personne connue qui y ait habité; ce sera ensuite l'architecte qui aura voulu flatter un magistrat, un homme riche ou puissant. Plus tard, l'autorité municipale étendra jusque là ses attributions; ce qui ne rétrécira pas le domaine de l'esprit adulateur.... De nos jours, on a suivi en France

[1] Le nom de la rue du *Petit-Musc* s'est ainsi formé de celui d'un hôtel sur l'emplacement duquel la rue a été ouverte. (Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris*, tome II, pag. 444-446.) N'est-il pas étrange que, dans une ville où l'on ne manque assurément ni d'esprit ni de politesse, à Provins, on ait conservé ou même rétabli en gros caractères, en face de la maison de poste où doivent s'arrêter tous les voyageurs, le même nom, tel qu'il se prononçait lorsqu'il servait d'enseigne et d'annonce à des repaires de débauche?

des inspirations plus nobles : les noms des rues ont rappelé les victoires nationales, les noms d'artistes et d'écrivains distingués, les noms des braves morts en combattant pour la patrie.... Tel est le charme d'une semblable institution, qu'on s'étonne de ne la point retrouver partout où l'homme social a quelque sentiment de sa dignité. A Londres, je demanderais involontairement la rue de *John Hampden* et celle d'*Algernon Sidney*. J'ai regretté de ne point lire, sur les murs de Genève, les noms de *Berthelier* et de *Lévrery* [1].

Un pas nous reste à faire. Dans les rues dont le nom est historique, je voudrais qu'une inscription simple, à la portée de tous les regards comme de tous les esprits, rappelât l'événement mémorable, les services de l'homme illustre, les travaux de l'homme de génie. Pourquoi, par exemple, ne lirions-nous pas, dans la rue *Duphot* :

« Duphot, général de brigade, né à Lyon en 1770. » Il se distingua parmi les défenseurs de la France, » particulièrement à la bataille de la *Montagne-* » *Noire*, en Espagne (novembre 1795), et au com- » bat de *Tagliamento*, en Italie (mars 1797). Il

[1] Mis à mort, l'un en 1519, l'autre en 1524 par ordre de Charles III, duc de Savoie, contre lequel ils défendaient, avec les seules armes de la vérité et de la justice, l'indépendance de leur patrie. (Bérenger, *Histoire de Genève*, tome I, chap. 9 et 10.)

» périt à Rome, le 28 décembre 1797 (8 *nivose* » *an VI*), assassiné, au milieu de la paix, par CEUX » à qui la France avait déjà pardonné l'assassinat » de Basseville.... DUPHOT *était la vertu même*[1]. »

Et dans la rue *Jean-Jacques Rousseau* :

« J.-J. ROUSSEAU, né à Genève le 28 juin 1712, » mort à Ermenonville le 2 juillet 1778. Donnant à » l'éloquence et à la philosophie un essor nouveau, » il tomba dans de graves erreurs, et fit triompher » de grandes vérités. ÉMILE et le CONTRAT SOCIAL le » placent au rang des bienfaiteurs de l'humanité. »

Rien que des faits dans ces inscriptions; et aucune de consacrée à un homme vivant ou à un prince dont la dynastie ne soit pas éteinte, afin que l'adulation ne remplace point l'histoire.

Après le 10 août 1792, on proposa de diviser Paris en autant de quartiers que la France comptait de départements : on aurait donné le nom d'un département à chaque quartier, et aux rues d'un quartier les noms des villes et des bourgs du département correspondant[2]. Ce plan géographico-politique se rattachait sans doute au projet aussi insensé qu'injuste, d'attribuer à Paris, sur la France,

[1] Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las-Cases, tome III, page 279, in-8°.

[2] Une pétition rédigée en ce sens fut présentée à l'assemblée nationale, le 31 août 1792. Voyez le *Journal des débats et décrets*.

la domination que la ville de Rome exerçait sur le reste de la république [1] : il conviendrait à la *Ville commune*, dans une république fédérative, telle que la ville de Washington, aux États-Unis d'Amérique.

§ 100.

Noms propres imposés aux monuments publics, aux temples, aux astres, aux jours, aux mois, aux années, etc.

Les noms propres sont des signes distinctifs si précis [2], que dans les habitudes communes de la vie, l'homme en dotera volontiers tout ce qui peut en recevoir. Nous devons indiquer ceux dont l'imposition se lie aux principes ou aux progrès de la civilisation.

1° Les monuments publics s'offrent d'abord à notre pensée. La destination d'un monument civil, et la place qu'il occupe, suffisent pour déterminer sa dénomination. La justice, néanmoins, veut quelque chose de plus pour les monuments que le zèle des particuliers consacre à l'utilité publique.

[1] «La conspiration des Hébertistes, dont le système effroya-»ble était *l'institution du régime municipal de la commune de* »*Paris*, à l'exemple de Rome, *sur toute la France*.» (Vilate, *Causes secrètes de la révolution du* 9 *au* 10 *thermidor*, Ire partie, page 23.)

[2] Voyez ci-dessus, § 1.

Que ceux-là conservent, qu'ils portent à la postérité le nom de leurs fondateurs. Nous dirons toujours, à Paris, l'*Hospice Necker*, l'*Hospice Beaujeon*; et égalant les bienfaits du génie aux bienfaits de la richesse, le Français ne cessera point d'appeler *Canal de Craponne* le canal [1] d'irrigation qui porte au milieu de *la Crau*, avec les eaux de la Durance, les principes d'une fertilité que chaque année voit s'accroître.

D'autres considérations déterminent les noms que reçoivent les monuments religieux.

Chez les Grecs et les Romains, le dieu révéré dans un temple lui donnait son nom, auquel la multiplicité des édifices sacrés fit souvent joindre un surnom. Le christianisme n'élève de temples qu'au Dieu unique: mais il consacre secondairement chaque temple à un élu de la divinité, dont le nom devient celui de l'église même, et souvent aussi le nom de la rue, du quartier, du village où l'église est située.

Les causes qui ont déterminé le choix des *vocables* des temples chrétiens appartiennent à l'histoire de la religion; à l'histoire de l'homme appar-

[1] Conçu et exécuté de 1554 à 1558 par Adam de *Craponne de Sallon*. Papon, *Voyage de Provence* (2 vol. in-12, 1785), tome I, page 175. Millin, *Voyage dans le Midi de la France* (4 vol. in-8°, Paris 1807, 1811), tome IV, Ire partie, pag. 64, 66 et 74.

tient une époque où furent changés simultanément les *vocables* de presque toutes les églises de Paris. Ce fut sous la seconde race [1], au temps des invasions des Normands, quand l'infortuné Parisien élevait en vain ses prières au ciel, et, loin d'en obtenir le salut de ses foyers, voyait les saints abandonner leurs propres temples à l'avidité sacrilége des barbares. Qu'après tant de désastres il ait douté de la puissance ou de la bienveillance de ses patrons primitifs ; qu'il ait recherché l'intercession de protecteurs moins faibles ou plus empressés de répondre à ses plaintes ; que les prêtres aient cédé à l'entraînement général, qu'ils l'aient même partagé ; c'est un trait qui peint l'esprit du temps, la nature des idées religieuses, et ce qu'on pouvait attendre de leur influence pour le progrès des lumières et l'élévation du caractère national.

2° Les astronomes arabes, sans doute à l'imitation de leurs devanciers, donnaient un nom à chaque étoile. Les astronomes européens désignent les différentes étoiles d'une constellation par les lettres de l'alphabet grec, nommant α la plus brillante, β la seconde, γ la troisième ; et si l'on excepte quelques étoiles très remarquables telles que *Régulus* et *Aldébaran*, ils ne donnent qu'aux

[1] Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris*, tome I, page 326.

planètes et aux constellations des noms particuliers. Ceux-ci, on le sait, remontent à une haute antiquité : leur origine a une connexion intime avec l'origine des anciennes religions du monde ; soit que, conformément à la doctrine de Dupuis, la théologie astronomique, descendue des cieux sur la terre, y ait enfanté tous les cultes ; ou que, de la terre déjà en proie à l'idolâtrie, elle soit montée aux cieux. Nous ne discuterons pas ici un problème dont la solution, quelle qu'elle soit, se rattache aux commencements de la civilisation. Observons seulement que la nomenclature astronomique, qui nous semble arbitraire et qui a pu ne l'être point dans son principe, est depuis longtemps identifiée à l'ensemble de la science ; et tellement, que les modernes, obligés de s'y ployer, en en ont encore suivi les principes pour leurs propres découvertes : les dénominations nouvelles qui devenaient nécessaires ont été empruntées d'objets analogues à ceux que l'astronomie ancienne employait pour figurer les constellations.

Essayant néanmoins de sortir de la route commune, Galilée, Cassini, Herschell, ont voulu faire hommage de leurs découvertes au grand-duc de Toscane, à Louis XIV, à Georges III, et appeler *astres Médicis*, *astres Louis*, et *Georgium sydus*, les satellites de Jupiter, ceux de Saturne, et la dernière planète de notre système. Un astronome

italien[1] consacra aussi au pape Urbain VIII des *astres Urbanoctaviens* dont il s'imaginait avoir enrichi la science. Efforts stériles ! Le temps n'est plus où, chez une nation superstitieuse qui donnait à ses princes le titre de dieux, au milieu d'un vulgaire assez ignorant pour croire qu'une constellation nouvellement découverte existait nouvellement, Conon mit parmi les astres la *chevelure de Bérénice ;* le temps n'est plus où, dans une comète flamboyante, la populace de Rome voyait l'âme de l'usurpateur immolé par Brutus et divinisé par Octave. Le descendant du marchand qui acheta et asservit Florence, le pontife qui, dans un règne de quatre lustres, n'a rien légué de grand à la mémoire, le monarque superbe qui fit des arts et des sciences les auxiliaires du despotisme, le vertueux père de famille dont la personne fut si peu historique quoique son règne l'ait été éminemment ; tous ont laissé sur la terre leur nom comme leur poussière ; l'adulation n'a pu l'écrire sur la voûte des cieux.

Ce n'est pas que l'astronomie moderne ait constamment rejeté l'emploi des noms d'hommes ; un sentiment délicat a fait de cette espèce d'apothéose la récompense des savants laborieux qui, par leurs

[1] Le P. Antoine-Marie de Rheita. Voyez Fontenelle, *Éloge de Cassini ;* et Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, tome II, page 148.

travaux, appartiennent au monde entier. Après avoir reconnu et dessiné avec une admirable exactitude, les taches que présente la surface de la lune, Hévélius se proposa de les distinguer par les noms des astronomes les plus célèbres ; la crainte d'être jugé téméraire, l'arrêta. Le P. Riccioli se saisit de son idée, « il impose de grands » noms aux points les plus remarquables, et réserve » de petits noms pour de petites taches... Ces déno- » minations ont prévalu[1]. » Les esprits justes s'applaudirent de retrouver sur l'astre qui semble nous appartenir, non les grands éphémères de la terre, mais les immortels grands hommes de la science et du génie.

3° Les peuples qui ont divisé l'année en semaines ont presque tous imposé aux jours de la semaine les noms des planètes. Les noms des mois ont rappelé quelquefois l'ordre dans lequel ils se succèdent, ou les saisons dont ils ramènent le retour. Souvent aussi leurs noms sont ceux des dieux ou des astres auxquels chaque mois est consacré ; c'est ce qui a lieu chez les Parsis, dont la religion place aussi sous le nom d'un génie particulier chaque jour du mois et chaque division du jour et de la nuit. La religion des anciens Arméniens imposait aux trente jours du mois et aux vingt-quatre heures

[1] Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, tome II, pages 218-219.

du jour des noms significatifs, des noms de divinités ou de montagnes [1]. Les Tatars kalmouks donnent des noms d'animaux aux mois, aux jours et aux heures [2]. Les noms des cinq éléments [3] pris alternativement au masculin et au féminin, et combinés aux noms des douze signes du zodiaque, suffisent à ce peuple pour désigner, sans le secours d'aucun adjectif numérique, chacune des soixante années dont se compose le cycle dont il fait habituellement usage.

Les empereurs de la Chine, pendant près de dix-huit siècles [4], ont imposé une dénomination spéciale, et toujours d'un heureux présage, au temps de chaque règne et aux années dont il se com-

[1] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur le gouvernement et sur la religion des anciens Arméniens*, etc. (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, tome II, pages 306-311.)

[2] *Nouvelles annales des voyages*, tome XII, pag. 305.

[3] *Ibid.*, *ibid.*, pages 305, 306.— Les *cinq* éléments des Kalmouks sont le bois, le feu, le fer, la terre et l'eau. S'ils leur donnent les deux genres, c'est, je crois, pour désigner les énergies actives et passives de la nature; car la combinaison des cinq éléments aux douze signes suffirait pour créer soixante noms différents : la combinaison adoptée en produit cent vingt qui se succèdent sans doute dans l'espace de deux cycles consécutifs.

[4] Le P. Mailla, *Histoire de la Chine*, tome XII. —*Remarques philologiques sur les voyages de M. Deguignes*, etc., pag. 19-22.

pose. Cet usage semblait devoir donner plus de certitude aux époques de l'histoire : il y a au contraire répandu la cónfusion. L'autorité absolue qui choisit un nom, peut aussi le changer arbitrairement ; c'est ce qu'ont fait les monarques de la Chine. Les dénominations des années ont varié au gré de leurs caprices ; on cite un empereur qui, dans un règne de vingt-quatre ans, a quatre fois opéré un pareil changement... Nouvel exemple de la vanité qui nuit au succès de ses prétentions en voulant trop bien les servir, et, suivant l'expression énergique d'un écrivain sacré, *se ment à elle-même*[1] : exemple aussi frappant que tous ceux que nous avons cités, et probablement non moins infructueux.

Ce n'est qu'en Chine, ce n'est que dans une civilisation qui assure au pouvoir absolu une immense force morale, que s'opèrent, sans résistance, des changements pareils à celui dont nous venons de parler. Partout ailleurs, des noms qui se rappellent à l'homme dans tous les instants de la vie doivent être presque immuables. Il ne fallut pas moins que la durée longue et paisible du règne d'Auguste, et la reconnaissance qu'elle inspira à une génération rassasiée de trouble et altérée de repos, pour consacrer le changement qui, aux noms

[1] « *Mentita est iniquitas sibi.* »

des mois *Sextilis* et *Quintilis*, substitua le nom de l'empereur et celui de son père adoptif[1]. Domitien voulut que le mois où il était né portât son nom; Commode crut pouvoir changer les noms des douze mois de l'année : les tentatives de ces deux monstres passèrent avec eux.

Quand la France eut adopté, avec les formes de la république, une ère républicaine, la division du temps y fut soumise à un calendrier absolument nouveau. L'année commençait à l'instant où quelques écrivains ont cru pouvoir placer la création de l'homme, à l'équinoxe de la saison des fruits. Les mois, tous égaux, rappelaient, par la forme et le sens de leurs noms, les saisons auxquelles ils appartenaient et les phénomènes naturels et les travaux rustiques qu'ils devaient constamment ramener. A la division en semaines, qui ne s'adapte ni à la longueur du mois ni à celle de l'année, succédait la division du mois en trois *décades*, dont chaque jour était nommé d'après la place qu'il y occupait. A ces avantages de clarté et de simplicité, on opposait l'empire d'une habitude immémoriale, et l'embarras où l'on se trouvait quand il fallait revenir à l'ancien calendrier, soit pour exprimer les dates du passé, soit pour s'entendre, dans les rapports d'affaires, avec des étrangers...

[1] *Augustus* et *Julius*, août et juillet.

Mais là n'était pas le point de la question : le nouveau calendrier se liait à un ensemble d'institutions nouvelles ; tant qu'on voulut les maintenir, on dut le conserver ; son abolition fut le premier pas ostensible pour revenir à l'ancien ordre de choses.

§ 101.

Noms propres imposés aux corps de troupes et aux vaisseaux.

1° Les historiens grecs nous ont conservé les noms des divers corps dont se formait l'armée d'Alexandre : la plupart se rapportent à la manière dont ils étaient armés.

Aussi long-temps qu'à Rome l'engagement des soldats dut finir avec la magistrature du chef auquel ils avaient prêté serment, les légions, levées et dissoutes dans le cours d'une ou deux campagnes, n'eurent pas besoin de noms durables. Mais le despotisme ne peut se passer de troupes permanentes : sous les empereurs, les légions et les autres corps se distinguèrent par des noms fixes comme leur existence ; ils les empruntèrent des noms des empereurs, des noms de divinités, des noms de pays et de nations, de la forme de leurs armes et des emblèmes qui y étaient figurés, enfin de mots d'heureux présages, qui annonçaient la valeur et promettaient la victoire[1].

[1] Voyez, dans la *Notitia dignitatum utriusque imperii*, etc.,

Dans le moyen âge, on appela chaque corps de troupes du nom du chef dont on voyait en tête flotter les bannières. Rien de plus naturel; les hommes que commandait le baron lui appartenaient, ils étaient sortis de son fief.

Aux troupes féodales succédèrent des régiments levés par des chefs qui en étaient propriétaires, et dont ils recevaient les noms. L'usage de ces dénominations subsista, lors même qu'on eut adopté une organisation militaire moins défectueuse. On l'étendit au point d'imposer à un régiment le nom ou le titre d'une reine ou d'un prince au berceau.

Plusieurs corps, en France, reçurent les noms de diverses provinces; et les noms de *Champagne*, *Navarre*, *Normandie*, etc., rappelèrent bientôt de beaux souvenirs. Les légions dont se composait l'armée reçurent de même, il y a six ans, les noms des départements de la France. Une pareille mesure séduit d'abord par ce qu'elle semble avoir de *national;* mais bientôt on se demande si la désignation sera ou non arbitraire. Dans un cas, insignifiante et au moins inutile, dans l'autre elle peut devenir dangereuse. Sans parler des difficultés

passim, les noms des corps de troupes, et les figures de leurs boucliers. Sur un marbre conservé au Capitole, on lit les noms de trente-cinq légions. Pancirole en a donné la copie: *Notitia*, etc., *Notit. imp. orient.*, pag. 61.

de détails, qui se renouvelleraient tous les jours si la province ou le département devait fournir en effet la totalité ou la plus grande partie du corps qui porterait son nom, ne s'exposerait-on pas à voir naître d'abord une émulation vive, puis des jalousies violentes, des haines durables de légion à légion, et, par suite, de département à département? Ne serait-ce point répandre sur tout l'état des germes de discorde et d'isolement; germes d'autant plus funestes chez un peuple belliqueux, qu'à leur développement présiderait un désir personnel de gloire? Et que serait-ce, au milieu d'une guerre malheureuse, où chaque corps, chaque province, voudrait rejeter sur autrui la honte des revers, et peut-être les dangers de l'avenir?

Au commencement de la guerre de la révolution, on donna d'abord aux essaims de volontaires qui de toutes parts volaient au secours de la patrie, les noms des départements et des villes qui s'honoraient de les y envoyer. En 1793, une organisation générale assigna un numéro à chaque corps : sous cette désignation simple, nos soldats furent, pendant vingt-deux ans, l'entretien de l'Europe entière.

L'administration est revenue aujourd'hui à la méthode de distinguer par des numéros les régiments de l'infanterie française.

2° Ce n'est pas seulement sur la terre que les

discordes des peuples et les ressentiments des princes donnent le signal des batailles ; la mer se couvre de citadelles flottantes, sur lesquelles la bravoure, outre les dangers d'un combat, affronte les horreurs et du naufrage et de l'incendie.

Les Romains et les Grecs écrivaient le nom des navires sur une tablette attachée à la proue : ce nom était généralement emprunté de la figure dont la proue était décorée. On explique plusieurs récits mythologiques en substituant à un animal ou à un monstre le vaisseau auquel cet emblème avait donné son nom. Nous pensons toutefois qu'on risque d'abuser de ce moyen d'explication, dès qu'on en étend trop l'usage. Il est fort douteux qu'on puisse l'appliquer à une antiquité un peu reculée : il est sûr au moins que le nom du vaisseau des Argonautes (quelle que fût son étymologie, encore incertaine) n'était point dérivé d'une figure emblématique.

Les noms de vaisseaux, chez les modernes, se multiplient tellement, il est si difficile de les approprier à la forme et à l'usage de chaque bâtiment, que le choix en semble tout-à-fait arbitraire : peut-être néanmoins ne le doit-il pas être entièrement.

Les caprices de l'onde et des vents se jouent de la science, et dominent la valeur ; un vaisseau bien défendu peut succomber ; il serait peu convenable qu'il livrât à l'orgueil de l'ennemi le nom d'un chef

que couronnerait ailleurs la victoire, ou d'un prince dont sa perte n'ébranlerait pas la puissance.

Pour donner un intérêt moral au choix des noms de nos vaisseaux, je désirerais que, parmi les dénominations innombrables qu'ils ont déjà portées, on ressaisit celles qu'ont illustrées des actions glorieuses, et qu'ainsi, désormais, le dénombrement d'une flotte rappelât les fastes héroïques de la marine française. J'invoquerais surtout le souvenir des vaisseaux qui ont péri plutôt que de tomber au pouvoir de l'ennemi. A bord d'un nouveau *Vengeur*, quel Français, sommé de se rendre, n'imiterait pas les braves à qui le *Vengeur*, en s'engloutissant dans les ondes, a dû son immortalité? Que le nom de la *Cordelière* fasse aussi revivre une gloire trop rarement rappelée! Le 10 août 1512, dans un combat où la valeur française compensait l'inégalité du nombre, la *Cordelière* est embrasée par le feu des Anglais: *Hervé*, qui la commande, poursuit leur amiral; il l'atteint, et déjà lui-même de toutes parts en proie aux flammes, il s'attache au bâtiment ennemi par des nœuds indissolubles, et le force à sauter avec lui [1].

[1] Mézeray et Anquetil nomment *Primandet* le capitaine de la *Cordelière*: tous les contemporains l'ont appelé *Hervé*.
« *Magnanimi manes Hervei nomenque verendum.* »

Ainsi commence l'épitaphe que Germain de Brie (*Brixius*) a mise à la suite du poëme intitulé *Chordigera*, où il célèbre

Les noms des navires qu'une industrie paisible fait flotter sur les eaux ne seront pas déterminés par des considérations de ce genre : la liberté du choix peut cependant rencontrer quelquefois des limites.

Le *Neptune* et la *Vénus*, bâtiments achetés en pays étranger, furent amenés à Raguse par des nationaux. Le gouvernement de la république ordonna que les navires changeraient leurs noms contre ceux de Saint-François et de Sainte-Thérèse[1]. Voilà un rigorisme que les plus sévères enseignements de la piété n'auraient point provoqué. Non sans doute; mais la mesure était politique, et non pas religieuse. A Raguse, aussi-bien qu'à Lucques, une dévotion superstitieuse remplissait l'emploi que Venise assignait à la corruption et à la licence des mœurs : elle servait à endormir le peuple, courbé sous le joug de l'aristocratie. Les

l'action héroïque d'Hervé. Ce poëme fut dédié, par l'auteur, à Anne de Bretagne, ce qui semble prouver qu'Anquetil a tort de placer en 1514 l'incendie de la *Cordelière*, puisque la reine Anne mourut le 9 janvier 1514. On trouve dans les œuvres de Thomas Morus une épigramme, *Hervea cum Deciis unum conferre duobus*, etc., où il reproche au héros français de n'avoir péri que parcequ'il n'avait pu fuir ; les historiens remarquent, au contraire, que le capitaine de la *Cordelière* aurait pu facilement se sauver dans son esquif : mais Thomas Morus était Anglais.

[1] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, tome I, page 19.

magistrats de Raguse ne voulurent pas souffrir qu'on s'écartât des habitudes qui subvenaient ainsi au premier besoin de leur politique; ils suivaient un système injuste, mais ils se montraient conséquents. Considérons leur conduite sous le même point de vue que celle du duc d'York, depuis Jacques II : à l'instant de la *Restauration*, et le jour même où, en qualité d'amiral, il prit possession de la flotte anglaise, il persuada à Charles II de changer les noms des vaisseaux qui rappelaient les chefs populaires de la nation et l'existence de la république[1].

Partout où le commerce étend ses opérations, il lui importe de ne pas se tromper sur l'*identité* des navires. Leurs noms, une fois consignés dans des actes, ne doivent plus être changés sans des formalités légales; ou plutôt ils ne doivent jamais l'être. Tel est le vœu impératif de la loi en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique. On s'y inquiète peu des murmures ou des regrets de l'homme trop pressé d'oublier que l'idole du jour peut n'être pas celle du lendemain : la loi le contraint à laisser subsister sur ses navires des noms que l'adulation y avait placés avec enthousiasme, et qu'avec enthousiasme l'adulation voudrait en effacer.

[1] Clarendon, *The history of the rebellion*, etc. (Oxford, 1720, 3vol. in-8°), tom. III, pag. 768.

§ 102.

Noms donnés aux animaux.

Nous avons, ce semble, épuisé notre sujet, et suivi jusque dans ses dernières ramifications ce *besoin de nommer*, né véritablement dans l'homme avec l'usage de la parole. Devons-nous cependant oublier les créatures sensibles, et plus ou moins intelligentes, au milieu desquelles l'homme passe sa vie; les animaux que lui soumettent sa force et son adresse, et que lui attacherait presque toujours sa bonté, s'il n'était plus conforme à ses goûts de se faire craindre que de se faire aimer? De tout temps les animaux domestiques ont reçu des noms propres; souvent leurs noms ont eu une signification dont on a paru croire que leur orgueil pouvait être flatté. On raconte, en plaisantant, que de deux chevaux, l'un avait le nom de *Marquis;* mais son cocher ne le lui adressait qu'à voix basse, pour ne pas mortifier l'autre cheval, qui ne s'appelait que *Pierrot*... Nous rions du cocher, et nous lui ressemblons. Écoutez, à la chasse, l'homme le plus grave grondant son chien; il lui adresse des mots durs, de véritables reproches; il sait toutefois que des paroles insignifiantes, des expressions amicales, prononcées avec le même accent de co-

lère et les mêmes gestes de menace, amèneraient également à ses pieds son chien soumis et tremblant.

Lyncée, *Balie*, *Borès*, *Amarynthus*, etc., à ces noms significatifs, et quelquefois portés par des hommes, répondaient les chiens d'Actaeon, avant qu'une déesse implacable les excitât à déchirer leur infortuné maître[1]. *Maera* fut la chienne fidèle[2] qui découvrit la sépulture d'Icarius, et apprit à Érigone qu'elle n'avait plus de père. *Argus*, nom d'un surveillant infatigable, était le nom du chien qui, après une absence de vingt ans, reconnut Ulysse, et expira de joie à ses pieds[3]. Les bardes, dans leurs chants, ont souvent nommé les dogues des héros de Morven, et la voix retentissante du montagnard fait répéter leurs noms aux échos de la Calédonie.

La Grèce n'avait point oublié les noms des coursiers d'Achille, ni ceux mêmes des cavales qu'avait attelées à son char l'amant qui le premier perdit la vie en disputant la main d'Hippodamie[4]. Les vainqueurs à la course des chars, couronnés aux jeux olympiques, consacrèrent plus d'une fois dans le temple de Jupiter le nom des chevaux dont la

[1] Apollodor., *Biblioth.*, lib. III, cap. IV.

[2] *Idem*, *ibid.*, lib. III, cap. XIV.

[3] *Odyss.*, lib. XVIII, vers. 291 et seq.

[4] Pausanias, *Eliac.*, lib. II, cap. XXI.

vitesse leur avait mérité la palme[1]. Sur une inscription latine, on lit les noms de plus de cent coursiers qui avaient triomphé dans le cirque de Rome[2]: le *Pompéien*, le *Domitius*, le *Toscan*, le *Celtibère*, l'*Aimable*, le *Brillant*, le *Superbe*, etc., rappellent, les uns, le nom de leur premier maître; d'autres, le nom de leur pays natal; et le plus grand nombre, les qualités extérieures qui doublaient le prix de leur vitesse.

Couronné à la course des chars, Alcibiade s'enivrait de gloire et d'orgueil; Socrate, pour rappeler son élève à la raison, demanda à féliciter, non *le vainqueur*, mais *les vainqueurs*, et se fit conduire à l'écurie. Sa plaisanterie, aussi juste que fine, eût paru toute simple chez les Mongols d'*Ourga*[3]: dans les courses que célèbre cette peuplade, son chef décerne aux chevaux qui remportent le prix, des présents, des priviléges, et des *noms* distingués.

Dans les vastes pâturages de l'île Tercère, mugissent d'immenses troupeaux. Des animaux qui les composent (et le nombre s'en élève souvent à plus de mille), il n'en est pas un qui ne porte un nom distinctif, connu des surveillants du troupeau,

[1] Pausanias, *Eliac.*, lib. II, cap. x et cap. xiii.

[2] Gruter, *Corpus inscript.*, pag. 341 et 342.

[3] Reuilly, *Description du Thibet* (in-8°, Paris, 1808), page 69.

et toujours appliqué sans méprise[1]. Voilà, sur la capacité que peut acquérir, par l'exercice, la *mémoire des noms*, une expérience assez curieuse. Elle se répète au sein des contrées qui furent jadis le *Latium*. Répandus dans les déserts qui ont remplacé le séjour de tant de peuplades belliqueuses, les pâtres ont soin de nommer toutes les têtes de bétail confiées à leur garde[2]. Les signes extérieurs étant loin de leur suffire pour créer tous les noms dont ils ont besoin, ils y suppléent par les noms des familles les plus connues de l'Italie; et, sans égard pour le rang et les prétentions, ils appliquent le nom d'une marquise ou d'un comte à un buffle ou à une génisse.

La même irrévérence (si c'en est une), nous la commettons tous les jours envers les dieux et les héros de l'antiquité. Un chien s'appellera indifféremment Pompée, César, ou Jupiter. Ce genre de profanation appartient aux modernes: il ne paraît pas que les anciens insultassent ainsi aux souvenirs historiques et aux croyances religieuses des autres peuples.

[1] Mandeslo, *Hist. orient.*, lib. II, cap. XXII.

[2] C. V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, page 295.

§ 103.

Conclusion.

Et maintenant, répète, homme superbe, *notre nom propre, c'est nous-même!* Identifie-toi à ton nom, fais mille efforts pour l'environner de considération et de respect; donne ta vie entière au désir de l'illustrer, à ce fougueux désir, père de tant d'actions, quelques unes utiles, et le plus grand nombre désastreuses, parceque le mal brille plus que le bien aux yeux des hommes: que deviendra ce nom dont ton orgueil espère éterniser la durée? C'est peu que, sous la plume des écrivains d'une autre nation, il soit défiguré et rendu méconnaissable: dans l'histoire nationale, la multitude des hommes qui l'auront porté répandant la confusion, on opposera les dates aux récits, et on jettera le voile du pyrrhonisme sur tes actions les plus éclatantes. Vainqueur de cet obstacle, tu entraîneras avec toi dans l'immortalité la foule de tes *homonymes*, êtres insignifiants, êtres vils, dont la mémoire, à la longue, viendra se confondre avec la tienne, et la ternir. L'ignorance, enfin, et la fantaisie, prostitueront à de misérables animaux, esclaves de ceux qui auraient été tes esclaves, un nom si beau, si cher, si grand; et pour la tourbe non instruite, c'est-à-dire pour les trois quarts du

genre humain, telle sera peut-être son unique immortalité [1].

Tout passe : les hommes, les familles, les villes, les peuples, les empires, les divinités même et les religions. Les noms des dieux adorés dans la vaste Germanie, les noms des dieux dont les expéditions guerrières des Celtes durent porter le culte et la gloire au sein de tant de contrées diverses, effacés peu à peu des pages de l'histoire et relégués dans les archives de l'érudition, ne sont même pas tous connus des savants. Les listes des rois qui faisaient trembler l'Asie et l'Afrique ne réveillent en nous aucun souvenir; d'autres listes, plus nombreuses, ont péri; nous n'en soupçonnons plus l'existence; la flatterie cependant avait dit à tous ces monarques, et l'histoire à quelques uns : Votre nom sera immortel. Les noms des contrées, des fleuves, des montagnes, ont subi des altérations, ou ont changé sans retour. Rien n'est resté fixe, rien ne le sera. Nous passerons tous; et le bruit des noms les plus célèbres s'éteindra, comme le son d'un in-

[1] Dans une comédie de circonstance, où sont peints avec vérité les ridicules et les atrocités d'une époque désastreuse, on propose à un commissionnaire de place de changer son nom, et de s'appeler *César:* Tais-toi donc, répond-il; *César ! c'est le nom d'un chien de basse-cour !* (Ducancel, *L'intérieur des comités révolutionnaires*, acte I, scène IX, in-8°, Paris, an III.)

strument se perd dans les airs et finit par se confondre avec le murmure lointain des eaux et des vents.

L'avenir nous est étranger dès qu'il dépasse quelques jours, quelques années; le présent nous appartient. Que dans le présent, au lieu d'une célébrité illusoire, notre nom obtienne l'estime de nos semblables et notre propre estime; qu'au nom de notre patrie s'attache l'idée d'un état puissant et juste, qu'il est dangereux d'attaquer et peu raisonnable de redouter; que le nom de notre Dieu ne réveille jamais d'autres sentiments que ceux de l'équité, de l'humanité, de la tolérance universelle!

FIN.

NOTE A.

SUR LE DEGRÉ PROBABLE D'AUTHENTICITÉ DU RECUEIL PUBLIÉ PAR ANNIUS DE VITERBE.

§ 1.

Annius de Viterbe n'est point l'auteur des pièces qu'il a publiées.

A la fin du quinzième siècle, Annius de Viterbe (dont le vrai nom était Jean Nanni) publia un recueil intitulé *Antiquitatum libri XVII*[1]. Dans cet ouvrage, consacré à de profondes recherches sur l'antiquité, il discute plusieurs questions particulières : mais son travail se compose principalement de commentaires, 1° sur trois ouvrages authentiques, deux fragments de l'*Itinéraire d'Antonin* et la *seconde élégie* du IV° livre de Properce; 2° sur des ouvrages ou fragments d'ouvrages prétendus anciens, tels que les *Antiquités de Berose*, les *Origines de Caton*, les *Antiquités bibliques de Philon*, etc. Vivement attaqué dès qu'il parut, et dès lors défendu avec force, ce recueil semble depuis long-temps rejeté parmi les productions apocryphes, véritable ivraie du champ de la littérature.

Les juges impartiaux s'accordent à penser qu'Annius a pu être trompé le premier sur la valeur des pièces qu'il publiait[2]. Son langage, en effet, n'est point celui d'un

[1] Le recueil d'Annius parut pour la première fois en 1498 : il porte aussi le titre d'*Historia antiqua*.

[2] Annius a été victorieusement défendu du crime de faux et d'im-

homme qui cherche à en imposer. Étant prieur des dominicains à Gênes, il donna, dit-il, l'hospitalité à deux moines arméniens, frère Mathias prieur des dominicains en Arménie, et frère Georges son compagnon : ce fut de celui-ci qu'il reçut en présent l'*Abrégé* de *Berose* [1], auquel était probablement joint le fragment de Manethon qui en forme comme le supplément. Quant aux autres pièces qu'il a publiées, Annius assure les avoir trouvées dans la bibliothèque d'un particulier nommé *maître Guillaume de Mantoue*. Voilà des faits que, dans les temps, il n'eût pas été difficile de vérifier. Ils n'ont jamais été infirmés.

Le P. Labat, qui ne croit point authentiques les pièces publiées par Annius, établit [2], avec assez de probabilité, qu'elles existaient au treizième et peut-être au douzième siècle. Annius ne les a donc point forgées; loin de là, le commentaire dont il les accompagne prouve que souvent il ne les a point comprises.

Dans son commentaire et dans ses écrits théologiques, Annius emploie une latinité pure et élégante : on n'en retrouve pas la trace dans les pièces arguées de fausseté. Il y a plus : il est aisé de reconnaître entre chacune d'elles une différence frappante. Le style des *Antiquités bibliques* rappelle celui de la Vulgate. Les *Antiquités* de *Berose* sont hérissées de locutions barbares; des erreurs évidentes de

posture par M. Fortin d'Urban. Voyez le septième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire du globe terrestre avant le déluge d'Ogygès* (in-12, Paris, 1808).

[1] Voyez le *Commentaire* d'Annius sur le passage du livre III de Berose, relatif au lieu où Noé s'arrêta en sortant de l'arche. « *A cujus socio magistro Georgio similiter armeno hanc Berosi deflorationem dono habui.* »

[2] Le P. Labat, *Voyage en Espagne et en Italie* (8 vol. in-12, Paris, 1730), tome VII, pages 95-109.

noms, des omissions non moins sensibles y répandent une obscurité rebutante. Dans les fragments attribués à des auteurs latins, la diction est assez coulante : c'est celle d'un homme qui n'a eu que la peine d'*extraire*, et non la fatigue de *traduire*. Annius aurait-il pris le soin d'affecter laborieusement cette variété, si peu attrayante pour ses lecteurs, si peu aperçue par ses juges ?

§ 2.

Motifs qui peuvent faire douter que ces pièces aient été fabriquées par des faussaires.

Qu'Annius n'ait point été un faussaire, ce fait ne prouve pas l'authenticité des pièces dont se compose son recueil

Non : mais, si chaque pièce a été forgée, le nombre des coupables est grand; et leur multiplicité devient un motif de doute. A quoi bon, en effet, tant de *faux* prémédités ? Que des moines aient fabriqué des vies des saints et des histoires miraculeuses; que, sous des noms anciens et révérés, ils aient tenté de faire prévaloir leurs opinions théologiques; cela se conçoit : mais à une époque où ils *grattaient* journellement les manuscrits romains, grecs, arméniens, etc., pour copier, par-dessus l'ancienne écriture, des légendes, des missels, quel intérêt avaient-ils à *composer* de prétendus auteurs anciens ?

Supposons même qu'ils y trouvassent quelque avantage. Ici s'applique avec une force irrésistible l'objection d'un savant qu'on ne pouvait soupçonner de nourrir des préventions favorables aux catholiques et surtout aux moines : « A qui persuadera-t-on, disait Barthius [1], qu'un homme

[1] « *Quod enim, per deos immortales, prodigium fuerit, claustralem*

élevé dans la poudre du cloître, ait possédé des connaissances assez profondes pour *forger* des pièces si importantes? Les interpolations, les interruptions, les lacunes, les erreurs, appartiennent au peu de bonne foi ou d'intelligence des copistes et des traducteurs; mais le fond a été originairement extrait d'auteurs anciens et authentiques. » L'érudition que *Barthius* contestait à Annius de Viterbe, qui oserait l'accorder à des moines du treizième ou du douzième siècle?

La première cause d'une condamnation dont ici nous nous proposons d'appeler ne serait-elle pas l'obstination avec laquelle on a voulu trouver dans le recueil d'Annius des *ouvrages* composés par les auteurs anciens dont les titres offrent les noms; quand ce sont des *abrégés*, des *extraits* malheureusement trop succincts, et où la négligence, les préjugés et l'ignorance des abréviateurs, des traducteurs et des copistes, ont introduit des altérations et des interpolations nombreuses?

Cette dernière opinion, nous venons de le voir, a été dejà mise en avant par Barthius. Elle nous semble plausible. Le second livre de Berose, sans qu'on y découvre l'indication de la moindre lacune, se compose d'un petit nombre de lignes; les quatre premiers livres réunis remplissent la moitié moins d'espace que le cinquième livre seul: un faussaire n'aurait pas été embarrassé pour diviser ses livres dans une proportion moins inégale. Myrsile, Xénophon, Métasthène, ont à peine deux pages chacun. Quand on se pro-

» *illum et minime tam profunde doctum monachum talia comminisci* » *posse... Nec nos negamus interpolatos universos illos auctores, ruptos,* » *fractos, minime bona aut fide aut intelligentia translatos: tamen anti-* » *quitus ex legitimis verisque auctoribus talia argumenta sunt*, etc.... » Barthius, *Animadvers. ad Gallum* (Francofurt., 1623, in-8°), pag. 62.

pose de faire passer sous un nom connu un ouvrage apocryphe, on ne manque pas à ce point aux précautions les plus naturelles, aux plus simples vraisemblances.

Supposons, au contraire, qu'un moine ait été chargé d'*extraire* les manuscrits que possédait son couvent, et qui peut-être, en sortant de ses mains, auront été livrés au *grattoir* destructeur, puis transformés en antiphonaires ou en psautiers ; l'origine des pièces recueillies par Annius est expliquée suffisamment : il n'en est pas une où ne pèrcent, à chaque ligne, l'insuffisance, l'incurie et la précipitation de l'abréviateur.

Ce genre de travail ne comportait pas, il excluait au contraire la transcription textuelle des fragments authentiques des auteurs originaux. Il est surprenant que, dans l'omission de ces fragments, on ait cru voir la preuve d'un faux : loin d'oublier de les transcrire, un faussaire en aurait fait la base de son travail, et se serait efforcé de les lier adroitement ensemble. Voilà ce que fit Nodot, quand il voulut fabriquer un *Pétrone complet*, et en imposer aux érudits.

Sans entreprendre un examen détaillé qui nous conduirait trop loin, nous appellerons l'attention du lecteur sur l'Extrait de Philon, et l'Extrait de Berose. Le style du premier, nous l'avons remarqué, rappelle celui des livres hébreux. Ce n'est pourtant pas une preuve décisive de son authenticité : de toutes les pièces, c'est celle-là sûrement que le désir de faire triompher certaines opinions a le plus exposée à une falsification complète ; ce ne serait pas la première fois qu'une fraude pieuse aurait étayé du témoignage d'un israélite des croyances toutes chrétiennes. Mais alors même, on ne pourrait en rien conclure contre le reste du recueil ; pas plus que les soupçons que nous discutons ici

n'ont entaché l'authenticité de l'*Itinéraire d'Antonin* et de l'*Elégie de Properce.*

Bientôt, au reste, le public jugera de la valeur réelle de l'Extrait de Philon : M. Zohrab, l'un des éditeurs de la *Chronique d'Eusèbe* complétée d'après la version arménienne, a retrouvé, traduites aussi en arménien, les *Antiquités bibliques de Philon*, et se propose d'en faire jouir le monde savant. Dans cet ouvrage, Philon ne s'étend pas plus loin que le texte de la Genèse et de l'Exode, et il procède par questions et par réponses. L'*Extrait de Philon*, publié par Annius, ne suit point cette marche; et il se termine à la mort de Saül. Aux objections que fournit cette double différence, il est facile de répondre, 1° que la version arménienne peut être incomplète; 2° que la forme d'*interrogations magistrales* peut avoir été adoptée par le traducteur arménien, quoiqu'elle n'existât point dans l'original hébreu; 3° qu'en supposant qu'elle y existât, il est assez simple que l'abréviateur s'en soit affranchi, afin d'éviter des longueurs et des redites peu convenables à la rapidité d'un extrait. La question de l'authenticité reste donc entière; elle sera résolue par la comparaison du texte et de l'abrégé dans les parties qui leur sont communes.

Ne pouvant espérer que le même moyen décide de l'authenticité de l'*Extrait de Berose*, nous tentons d'y suppléer en en soumettant au jugement des lecteurs une traduction partielle, accompagnée de quelques remarques, et suivie d'une discussion un peu étendue sur les caractères d'authenticité ou de réprobation qu'on y peut découvrir. Notre essai fera peut-être désirer qu'une main plus habile entreprenne la traduction complète et l'examen approfondi du Recueil d'Annius.

§ 3.

Traduction du commencement des *Antiquités babyloniennes,* attribuées à Berose.

LIVRE PREMIER.

« Avant le célèbre désastre où tout l'univers périt sous les eaux, il s'était écoulé un grand nombre de siècles dont nos Chaldéens ont fidèlement conservé la mémoire. On lit dans leurs écrits, qu'en ce temps-là, les géants habitaient, près du Liban, *Enos* (ou *OEnon*), ville très grande, qui dominait le monde entier, de l'orient à l'occident. Fiers de leur force et de leur stature colossale, les géants s'étant fabriqué des armes, opprimaient tous les autres hommes. Adonnés à la volupté, ils inventèrent les tentes, les instruments de musique, et tout ce qui peut servir aux plaisirs.»

[Le reproche relatif à l'invention des *tentes* est un trait de caractère: il appartient à un peuple nomade ou troglodyte, qui regarde comme un raffinement de mollesse toute habitation plus commode que celle des grottes ou des chariots (*voyez* ci-après, la fin du livre IV). Berose peut avoir copié ce reproche dans les anciens écrits conservés par les prêtres chaldéens : un faussaire moderne n'eût pas songé à l'inventer.]

« Ils mangeaient des hommes ; et [1]... il n'y avait point de crimes qu'ils ne commissent, méprisant également la religion et les dieux.

» Alors un grand nombre de prophètes annonçaient la ruine

[1] J'ai cru devoir m'abstenir de traduire les lignes suivantes : « *Et » procurabant abortus, in eduliumque praeparabant; et commiscebantur » matribus, filiabus, sororibus, masculis et brutis.* »

prochaine du monde, et gravaient leurs prédictions sur la pierre : mais les géants, endurcis dans leurs habitudes perverses, méprisaient ces menaces, à l'instant où la colère et la vengeance du ciel étaient sur le point de punir leur impiété et leurs forfaits.

» En Syrie, était un géant nommé *Noa*... »

[Il est aisé de reconnaître ici *Noé*, mais l'abréviateur écrit toujours *Noa*.]

« ..... le plus pieux et le plus sage de ceux qui n'avaient pas abandonné la vertu. Il avait trois fils, *Sem*, *Japhet* et *Cham*. Leurs épouses étaient *Tytéa* la grande, *Pandora*, *Noèla* et *Noègla*. »

[Le passage latin est rédigé de manière que ces femmes semblent toutes quatre être les épouses de Noé. Un faussaire aurait facilement évité une pareille faute.]

« Averti par le cours des astres de la catastrophe qui menaçait le monde, *Noa* commença, soixante-dix-huit ans avant l'époque prévue de l'inondation, à fabriquer un vaisseau couvert comme une *arche* (un coffre). Soixante-dix-huit ans après qu'il eut commencé cette construction, voilà que soudain l'océan se déborde; toutes les mers intérieures (*Méditerranées*), les fleuves et les fontaines, élancés du fond de leurs lits, portent l'inondation au-dessus des montagnes; à leurs flots se joignent des pluies intarissables qui, pendant un grand nombre de jours, se précipitent du ciel avec une impétuosité et une abondance extrêmes et surnaturelles. Tout le genre humain périt ainsi, noyé sous les eaux, hors *Noa* et sa famille, que sauva leur vaisseau. Porté par les ondes sur le sommet du mont *Gordyeus*, le vaisseau s'y arrêta. On y trouve encore, dit-on, quelques uns de ses débris; et les hommes vont en enlever le bitume, dont ils se servent surtout pour les expiations.»

[Le *Gordyeus* de l'abréviateur est le mont des *Korduaei* de Berose, dans l'extrait de son récit tel que le donne Eusèbe d'après Alexandre Polyhistor [1]; c'est le *Gorthy* ou *Gordien*, dont les Arméniens donnaient le nom au vingt-deuxième jour du mois [2], et qui répond aux montagnes des Kurdes, aux montagnes d'Arménie de la Vulgate, au mont *Ararat* du texte hébreu. Tous les paraphrastes chaldéens de la Bible, tous les écrivains qui l'ont traduite en syriaque, quand ils ne conservent pas le nom original d'Ararat, y substituent l'expression de montagnes des Kurdes [3]. *Masis* est une autre dénomination du mont Ararat, imposée aussi à un jour du mois, le dix-huitième [4]. Observons que jadis les Arméniens étendaient fort loin au sud, et jusqu'en Mésopotamie, la chaîne de montagnes désignée par le nom de *Masis* [5].]

« C'est en commençant leurs narrations à cette année où la race humaine fut sauvée des eaux, que nos ancêtres ont écrit des volumes innombrables. Nous abrégerons leurs récits trop étendus, en rapportant seulement les origines, les annales, et les noms des rois des empires qui passent encore aujourd'hui pour les plus grands. Le premier, le plus glorieux de tous les empires est notre empire de Babylone en Asie. En Afrique, l'empire d'Égypte et celui de Libye n'en firent d'abord qu'un et furent réunis sous le même maître. Nos ancêtres ont compté quatre empires en Europe :

[1] Euseb. Pamph., *Chronic. canon.*, lib. I, cap. III.

[2] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur le gouvernement et sur la religion des anciens Arméniens*, etc., pages 307 et 308.

[3] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, page 261.

[4] Chahan de Cirbied, *Mémoire sur le gouvernement et sur la religion des anciens Arméniens*, etc., page 307.

[5] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, pages 48 et 49.

celui des *Celtibères*, celui des *Celtes*, celui de *Kytim*, pays que les nationaux appellent Italie; enfin celui des *Thuyscons*, qui, du Rhin, s'étend, par le pays des Sarmates, jusqu'à la mer. Quelques auteurs y ajoutent un cinquième empire qu'ils appellent *Ionique*. »

LIVRE II.

« On doit avouer, conformément au récit qui précède et à ce qu'ont écrit les Chaldéens et les Scythes, que, quand les eaux du déluge eurent disparu de dessus la terre, il ne resta que les huit personnages dont nous venons de parler. Ils étaient dans l'Arménie-*Saga*. D'eux est sorti tout le genre humain. Les Scythes ont donc raison d'appeler *Noa le père de tous les grands et petits dieux, le père du genre humain, le Chaos* et la *semence du monde*. *Tytéa* est nommée par eux *Aretia*, c'est-à-dire la *Terre*... » [*Arta*, en pehlvi, signifie la Terre] « ... parcequ'en elle le *Chaos* a déposé sa semence, et que d'elle, comme de la terre, sont sortis tous les êtres. Outre ses trois premiers fils, *Noa* engendra, après le déluge, des géants et plusieurs autres fils. Nous croyons devoir, pour abréger, nous borner à indiquer la postérité de tous ces personnages; nous commençons par *Noa*, et nous nous occuperons ensuite de chacun des autres.

» D'abord on donna à *Noa-dysir* le surnom de *Ogygisan-Saga*, c'est-à-dire l'*illustre pontife* des choses sacrées. »

[Les Grecs appelaient *ogygos* tout ce qui était d'une haute antiquité. (*Voy*. Suidas, Hesychius; Dionysius, *De situ orbis*, etc.) Sophocle [1], pour exprimer une illustration très ancienne, emploie le mot *ogygios*. Ces mots, et le nom d'*Ogygès* dont on a voulu les dériver, ont probablement une

[1] Sophocl., *Philoctète*, act. I, sc. III.

origine orientale. Le chêne sous lequel habitait Abraham, dans le voisinage d'Hébron, est nommé *Ogygi* par Josèphe (*Antiq. judaic.*, lib. I, cap. XI). Castor, cité par Eusèbe (*Chronic. canon.*, lib. I, cap. XIII), nomme le roi *Ogygus* parmi les *Titans*, qu'il suppose contemporains de Bélus. J'observe que cette citation ne se trouve que dans la version arménienne. *Saga* semble être le même mot que *jaga*, *djaga*, *dchiaga*, *chaka*, *dschaka*, *dschadscha*, qui signifie *saint*, *sacré* par excellence, et qui, dans tous les pays où le culte lamique est en vigueur, est le premier titre de la divinité suprême. Un prêtre chaldéen devait connaître ce mot révéré dans toute la Haute-Asie : un faussaire moderne en aurait-il deviné l'existence et le sens ?]

LIVRE III.

« Nous ne ferons ici qu'extraire brièvement ce qui est rapporté dans nos livres sur l'*histoire chaldaïque* et sur l'*histoire scythique*, relativement aux généalogies et aux descendants des princes et des héros [1]. Les mêmes livres révèlent à la mémoire beaucoup d'autres personnages que nous passons sous silence, parceque leur histoire servirait peu ou point dans le *Précis* que nous nous proposons de rédiger [2] ; nous réservant néanmoins d'en parler si la chose devient nécessaire.

» Il faut expliquer comment l'univers dépeuplé se remplit d'hommes et de colonies. Les eaux s'écoulèrent de dessus la terre, et elle fut desséchée par le soleil. *Noa* et sa famille descendirent du mont Gordyeus dans la plaine que ce mont domine. Elle était jonchée de cadavres, et elle a

[1] « *Has igitur principum atque heroum origines atque posteritates* » *abbreviamus ex nostris chaldaeis atque scythicis libris quoad satis sit.* »

[2] *Intentam accurationem.*

gardé jusqu'à ce jour le nom de *Myri-Adam*, qui signifie des *hommes éventrés.*»

[*Hominum svisceratorum.* Cette expression italienne, et non pas latine, indique que les viscères étaient sortis du corps par suite de la rupture des téguments extérieurs. C'est ce qui doit arriver aux cadavres des noyés, quand ils ont séjourné sous l'eau un temps assez long.]

« *Noa* grava sur une pierre monumentale le récit de ces événements. Les habitants de ce lieu l'appellent encore *lieu de la sortie de Noa*[1].

» Cependant *ils* (*Noa* et ses fils) s'étaient approchés de leurs épouses : celles-ci mettaient régulièrement au jour deux jumeaux de sexes différents, qui, devenus adultes et époux, engendraient de la même manière à chaque couche deux enfants ; car jamais Dieu ou la nature, empressés de répandre la vie sur tout l'univers, n'ont manqué aux besoins de la création. »

[La Cosmogonie des parsis (*Boun-Dehesch*, § 15. *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 379 et 380) rapporte que de l'union du premier homme et de la première femme, et de l'union de leurs enfants, naissait ainsi, à chaque couche, un *couple*, un homme et une femme.]

« En peu de temps, la race humaine s'étant immensément accrue et remplissant l'Arménie, il devint nécessaire que les hommes en sortissent et cherchassent des demeures nouvelles. *Noa*, le père de tous, alors extrêmement âgé, leur avait déjà enseigné la théologie et les rites religieux ; il commença à les instruire dans les sciences humaines. Il consigna, en conséquence, un grand nombre d'enseignements

[1] L'Arménien *Georges* dit à Annius que ce lieu s'appelait encore *Salé-Noa*, et que *salé* signifie *sortie*. Saint Jérôme traduit *salé* par *egressus, missio*, sortie.

secrets sur les choses naturelles, dans des livres que les Scythes-Arméniens ne confient qu'à leurs prêtres. Il n'est permis à personne de consulter ces livres, de les lire, d'en enseigner à d'autres le contenu, si ce n'est aux prêtres seuls, et seulement entre eux. Il en est de même des livres *Rituels* que composa *Noa*, et à l'occasion desquels il reçut, le premier, le surnom de *Saga*, qui signifie prêtre, sacrificateur, pontife.

» *Noa* apprit aussi aux hommes à connaître le cours des astres ; il distingua l'année fixée d'après la marche du soleil, et les douze mois qui correspondent aux révolutions de la lune. Tout ce qui devait arriver dans l'année et dans ses *divisions cardinales* était, dès son premier jour, annoncé aux hommes par cette science.»

[*Cardinibus*, *gonds*. Les équinoxes et les solstices, qui ouvrent les quatre saisons de l'année, étaient, dans le langage des emblèmes, les *gonds* sur lesquels se mouvait la voûte céleste dans sa révolution annuelle.]

« Touchés de ses bienfaits, les hommes regardèrent *Noa* comme une émanation de l'essence divine : c'est pourquoi ils le nommèrent *Olybama* et *Arsa*, c'est-à-dire *ciel* et *soleil*, et sous ces noms lui consacrèrent plusieurs villes ; car jusqu'à ce temps, les Scythes-Arméniens ont possédé les villes d'*Olybama* et d'*Arsa-Ratha*, et d'autres nommées d'après le même principe. »

[J'ai dû ici étendre le texte, qu'une extrême concision rend obscur. Observons que Ptolomée (*Geograph.*, lib. V, cap. XIII) place une ville d'*Arsa-Ratha* près de l'embouchure de l'Araxes dans la mer Caspienne.]

«*Noa* alla régir *Kytim*, qu'on appelle aujourd'hui l'Italie. Les Arméniens le regrettèrent si amèrement, qu'après sa mort ils lui décernèrent les honneurs divins, et le regardèrent

comme l'*âme du monde*. Dans ces deux contrées, l'Arménie où il commença, l'Italie où il termina ses instructions, son règne et sa vie, les hommes, à qui il laissa des livres très complets contenant tout ce qu'il leur avait appris sur les choses divines et naturelles, l'adorent et l'appellent *ciel, soleil, chaos, semence de l'univers, père des dieux grands et petits, âme du monde, donnant le mouvement aux cieux et aux corps mixtes...*»

[*Mixta* : ce mot semble signifier ici les minéraux et leurs combinaisons.]

«...... *aux végétaux, aux animaux et à l'homme; Dieu de paix, de justice, de sainteté, éloignant les maux et conservant les biens*. Et pour cela, l'une et l'autre nation lui donnent, pour attributs emblématiques [1], la représentation du cours du soleil et du mouvement de la lune, le sceptre de la domination dont il se servait pour repousser les pervers et les êtres malfaisants loin de la société des hommes, et les images de la chasteté du corps et de la sainteté de l'âme, ces *deux clefs* de la félicité et de la religion.»

[L'emblème *des clefs* est très ancien : l'Italie, en l'attribuant à Janus, l'avait reçu d'une mythologie antérieure.

Dans l'ensemble de ce tableau où *Noa*, réparateur du genre humain, devient le *soleil, âme du monde, père de tous les dieux*, il est impossible de méconnaître le principe du sabéisme [2], ancienne religion de l'Assyrie et de toute la partie sud-ouest de l'Asie.

On aura aussi remarqué le nom de *ciel* donné, comme

[1] Texte : «*Illum utraeque gentes* signant, inscriptis *cursu solis et* »*motu lunae et sceptro dominii... et castimonia corporis et sanctimonia* »*animi* duabus clavibus *religionis et faelicitatis*.»

[2] Sur le sabéisme ou *Sabisme*, voyez Dupuis, *Origine de tous les cultes* (édition in-8°), tome I, pages 18 et suivantes.

celui de *soleil* et d'*âme du monde*, à la divinité universelle [1].]

« Avec la même vénération, ils appelaient [2] *Thytéa*, qui avait été la mère de tous (lés êtres), *Arétia*, c'est-à-dire la terre; et après sa mort ils la surnommèrent *Esta*, c'est-à-dire le feu, parcequ'elle avait présidé comme reine aux cérémonies religieuses, et instruit les jeunes filles à conserver éternellement, sans le laisser éteindre, le feu qui servait aux sacrifices. »

[*Thytéa* représente ici les *énergies passives* de la nature; elle réunit les attributs du feu et de la terre, et tous les êtres sont sortis d'elle; elle rappelle la déesse étrusque, épouse de *Vertumne*, symbole *actif* de la divinité unique et universelle [3]. Nous verrons tout à l'heure que l'époux de *Thytéa* fut en effet adoré sous le nom de *Vertumne*.]

« Avant de quitter l'Arménie, *Noa* se contenta d'enseigner aux hommes l'agriculture; estimant plus la religion et les mœurs que les richesses et les délices qui provoquent aux débauches et aux crimes, et qui avaient déjà attiré sur la terre la colère des puissances célestes. Le premier néanmoins, il planta la vigne, et apprit aux hommes à faire du vin. Ne connaissant pas la force de cette boisson et les vapeurs qu'elle exhale, il s'enivra, et tomba à terre dans une posture peu décente.

» *Chèm*. . . . .

[L'auteur écrit ici *Chèm* le nom de *Cham*, déjà cité au livre Ier : c'est, comme on va le voir, pour l'identifier au surnom, ou plutôt au *titre* de *Chémèsénuus*.]

[1] Voyez *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, etc., § 66.

[2] Ce nom est diversement orthographié dans le texte, *Thytéa*, *Tytéa*, et même *Tidéa*.

[3] Voyez *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, etc., § 67.

« *Chèm*, nous l'avons dit, était le plus jeune des trois premiers fils de *Noa*. Sans cesse occupé de l'étude de la magie et des sortiléges, il reçut en conséquence le nom de *Zoroastre*. Se voyant méprisé par *Noa*, qui accordait à ses nouveaux enfants une préférence marquée, il le haïssait; mais les vices de *Chèm* étaient la principale cause de la haine qu'il portait à son père. Ayant trouvé celui-ci assoupi par l'ivresse, il saisit l'occasion, et le frappa de stérilité, en murmurant sur lui un chant magique; en sorte qu'il ne fut plus possible à *Noa* de rendre féconde une femme [1]. »

[Suivant les rabbins, Cham commit envers Noé le même acte de violence que Saturne envers Coelus son père.]

« Reconnaissants du présent qu'il leur avait fait de la vigne et du vin, les Arméniens honorèrent *Noa* du surnom de *Janus* : chez eux, il signifie *celui qui donne la vigne* ou *le vin* [2].

» Or *Chèm* corrompait publiquement le genre humain, affirmant qu'il fallait se livrer aux mêmes excès qu'avant le déluge, sans être arrêté par les titres de mères, de filles ou de sœurs [3]; lui-même il en donnait l'exemple... »

[Nous venons de voir *Chèm* surnommé *Zoroastre*. On sait combien la législation religieuse des Perses a été calomniée sous le rapport des mœurs. Peu de temps avant le commencement de notre ère, les Romains croyaient en-

[1] Texte : « *Illius virilia comprehendens, taciteque submurmurans, » carmine magico patri illusit; simul et illum sterilem perinde atque » castratum effecit, neque deinceps* Noa *foemellam aliquam foecundare » potuit.* »

[2] *Vitifer... vinifer.*

[3] Texte: « *Congrediendum esse, ut ante inundationem, cum matri» bus, sororibus, filiabus, masculis, brutis, et quovis alio genere.* »

core qu'un mage devait naître du commerce d'un fils avec sa mère :

Nam magus ex matre et gnato gignatur oportet[1].

» Pour cela il fut chassé par *Janus*, le modèle de la piété, de la chasteté et de la pudeur. *Chèm* fut surnommé *Chémèsénua*, c'est-à-dire *Chem* l'infâme, l'impudique, le propagateur incube. *Esen*, chez les Scythes araméens, signifie infâme et impudique. *Enua* signifie tantôt *propagateur*, et tantôt *impudique*. »

[Ce passage a de l'importance. En admettant les étymologies qu'il renferme, le surnom devrait être *Chem-Esen-Enua*, ce qui n'est pas exact. Mais, dans la plupart des langues orientales, *Chémès* désigne le *soleil*, le *feu*. Si *Enua* ou *Enuus* signifie en effet *propagateur*, *Chémèsénuus* est le *propagateur du feu*; qualification qui convient à Zoroastre et à ses successeurs , et qu'a même conservée l'un des prêtres qui *officient* dans la liturgie des parsis [2]. Berose et les livres chaldéens ayant appelé *propagateurs du feu* les chefs successifs de la religion qui élevait partout des *Atesch-Gahs*, des *Pyrées*, l'abréviateur a fait du *titre* religieux le nom d'un personnage unique qu'il identifie à *Cham*, en écrivant *Chem* le nom de celui-ci. Quant au second sens d'*Enuus* , il peut appartenir à l'abréviateur ou à son traducteur, qui aura su que, dans l'ancien latin, les démons incubes étaient appelés *inui* [3]. Observons que l'abréviateur écrit tantôt *Chémèsénuus*, tantôt *Chamèsénuus*, tantôt *Camèsénuus*. Nous suivrons partout la première orthographe, qui est la plus fréquemment employée. Mais qui ne voit

[1] Catull., *epigr.* LXXXIII.

[2] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, etc., § 60.

[3] Isidor. Hispal., *Origin.*, lib. VIII, cap. XI, *Inui* ab *inoundo*.

que le faussaire le moins attentif aurait évité cette variété d'orthographe ?]

« Parmi les hommes, les Égyptiens seuls adoptèrent la doctrine de *Chémèsénuus;* ils firent de lui leur *Saturne*, le plus jeune des dieux; ils lui consacrèrent une ville nommée *Chem-Myn*, dont les habitants sont encore aujourd'hui appelés *Chemnites*. Mais, par la suite, leurs descendants abandonnèrent ces dogmes pervers, et n'en conservèrent que la légitimité de l'union conjugale entre les frères et les sœurs. »

LIVRE IV.

« La race des hommes s'était prodigieusement multipliée : il devenait nécessaire qu'elle se répandît dans de nouveaux établissements. *Janus*, le père des hommes. . . . . . . »

[*Janus-Pater; Noa* n'est plus désigné que par cette dénomination. Nous supprimerons désormais le titre de *père* ajouté à son nom.]

« . . . *Janus* alors exhorta les chefs des familles à chercher d'autres demeures, *à vivre en société au milieu des hommes*, et à bâtir des villes. »

[Texte : « *Adhortatus est homines principes ad quaerendas novas sedes et* communem coetum inter homines agendum, *et aedificandas urbes.* » . . . . Ces *hommes principaux*, si prompts à obéir au patriarche, au chef de la religion, vivaient déjà en société, aussi bien que les colonies qu'il mettait sous leurs ordres. Quels étaient donc les hommes parmi lesquels ils allaient vivre en société ? Les *indigènes* que les colonies arméniennes trouveraient dans les divers pays qu'elles devaient occuper.]

« Il leur enseigna la division du monde en trois parties, Asie, Afrique et Europe, telle qu'il l'avait connue avant le

déluge. Il assigna à chacun des chefs le pays vers lequel il devait se diriger, et promit de conduire lui-même des colonies dans tout l'univers.

» Il créa d'abord *Nymbroth* premier *Saturne* de la Babylonie, afin que, le premier, il allât élever une ville dans cette contrée. *Nymbroth* prit avec lui son fils *Jupiter-Bélus;* et avec le secours des colons qui devaient le suivre, il déroba les livres *Rituels* de *Jupiter-Saga.*

[Ici est empreint, ce me semble, le cachet de l'*abréviateur;* c'est sûrement *Noa-Janus* que représente *Jupiter-Saga*, ou plutôt *Sagus* (*Jovis-Sagi*). Un faussaire eût évité une pareille confusion, et le solécisme qui fait de *Sagi* le génitif de *Saga.*

On peut remarquer en même temps que le nom de *Saturne*, sur l'étymologie duquel on a dit tant de choses peu satisfaisantes, devient ici un titre équivalent à celui de *chef*, de monarque.]

« Nymbroth vint avec tout son peuple dans la plaine de Sennaar ; il y marqua la place d'une ville, et jeta les fondements d'une tour très élevée, l'an cent-trente-et-unième après que le genre humain eut été sauvé des eaux.

» Il régna cinquante-six ans. Il voulut que la tour qu'il élevait égalât les montagnes en grandeur et en hauteur, afin qu'elle fût un signe et un monument de la primauté du peuple babylonien sur tous les autres peuples, et du droit qu'a son empire d'être appelé le royaume des royaumes. C'est donc par l'histoire de cet empire que nous commencerons nos récits ; et nous suivrons les années des règnes de ses princes, pour placer dans notre précis la mention des autres empires, de leurs annales et de leurs monarques.

» L'an 131e après la retraite des eaux, notre nation et



notre ville babylonienne, la première des nations, la première des villes, furent constituées et fondées par notre *Saturne* babylonien. La postérité de nos premiers ancêtres se multiplia à un point prodigieux. Notre *Saturne* s'occupa plus de maintenir la religion et la paix que de rechercher l'opulence. Il construisit la *Tour*, mais il ne l'acheva point, et il n'édifia point la ville dont il avait marqué la place, parceque, après un règne de cinquante-six ans, il cessa de paraître sur la terre, ayant été enlevé par les dieux.

» Au commencement du règne de Nymbroth, *Janus* envoya des colonies en Égypte sous les ordres de *Chémèsénuus;* en Libye et en Cyrénaïque, sous ceux de *Triton;* et dans le reste de l'Afrique, sous la conduite de *Japet*, l'ancien *Atalaa.* »

[Le nom d'*Atalaa* répond probablement à celui d'*Atlas;* c'est l'opinion qu'émet Annius sur un passage où on lit que *Rytès*, contemporain du quatorzième roi d'Assyrie, fut, *à cause de l'excellence de son génie*, appelé dans la langue des Janigènes, l'*Atalaa* italien.]

« Dans l'Asie orientale, il envoya *Gangès* avec quelques uns des descendants de *Comerus-Gallus;* et dans l'Arabie heureuse, *Saba* surnommé *Thurifer* (qui porte l'encens). Il donna le commandement de l'Arabie déserte à *Arabus;* et à *Pétréius*, celui de l'Arabie pétrée. *Cana* gouverna, à partir de Damas, jusqu'à l'extrémité de la Palestine.

» En Europe, *Thuyscon* régna du Tanaïs au Rhin, par l'ordre de *Janus*, qui lui adjoignit les fils d'*Ister*, et *Moesa* avec tous ses frères : leur domination s'étendait du mont Adule à la contrée méridionale voisine de la mer [1]. Sous eux commandaient *Tyras*, *Arcadius* et *Aemathius*.

[1] *Mesembryam Ponticam.*

» *Comerus Gallus* occupa l'Italie ; *Samotés* gouverna les Celtes, et *Jubal* les Celtibériens.

» Tels sont ceux qui, après Nymbroth, sortirent d'Arménie avec leurs familles et les colonies destinées à les suivre. Chacun des chefs laissa son nom à la contrée où il s'établissait, en mémoire de l'expédition dont *Janus* les avait tous chargés, et comme un monument qui, dans la postérité, rappellerait à chaque nation quel a été son fondateur.

[Volney a établi que l'énumération des descendants de Noé, dans la Genèse, est simplement l'indication des peuples connus de l'auteur du livre ou des auteurs qu'il a suivis. On doit envisager sous le même aspect le dénombrement de Berose, en regrettant de n'en posséder qu'un *abrégé* si imparfait. La dernière phrase rappelle l'usage établi en Orient, de temps immémorial, de faire du nom d'un peuple ou d'un pays, le nom du premier chef de la nation ou de son premier ancêtre.]

« Tous ces chefs, conformément à l'ordre de *Janus*, élevaient une tour (une forteresse) pour servir de métropole à leur colonie. Quant à eux, ils habitaient dans des cavernes ou sur des chariots . . . . »

[*Veüs*, des chariots ; mot qui avait passé de la langue des Osques dans la langue latine. « *Veia apud Oscos dicebatur Plaustrum* [1]. »

Ce passage divise l'espèce humaine en *nomades*, vivant sur des chariots, et en *troglodytes*, habitant des cavernes : les Scythes étaient les premiers, les Éthiopiens les seconds.]

« . . . Notre *Saturne* seul outre-passa l'ordre de *Janus*, parcequ'il voulut que Babylone fût la ville des villes et le royaume des royaumes.

[1] *S. Pomponius Festus*, verbo *Veia*.

« En ce temps-là *Janus*, après le départ de tous les chefs qu'il avait envoyés fonder des colonies, divisa en deux portions les hommes qui étaient restés; car il avait retenu près de lui plusieurs fils qu'il avait engendrés depuis que le genre humain avait été sauvé des eaux, et de plus un grand nombre de familles qu'il se proposait de conduire lui-même dans des colonies.

» *Scytha*, avec sa mère *Araxa* et quelques *colons* choisis pour habiter l'Arménie, fut laissé dans cette contrée, et le premier y porta le titre de roi. »

[*Araxes*, fleuve ou rivière, devient la mère du premier roi d'Arménie, dont le nom est celui d'une nation qui s'est subdivisée en une infinité de peuplades; c'est là une chose mille fois observée. Ce qui mérite plus d'attention, c'est l'expression de *colons* (cultivateurs) et de *colonies* qui revient sans cesse dans le récit. Les *colons* ne semblent point appartenir à la race des enfants de Noa, mais former une race à part et tout-à-fait subordonnée.

« *Sabatius-Saga* fut institué souverain pontife.... »

[*Sabazius, Sabasius, Sabatius*, désignait le soleil dans le culte mithriaque[1] : le pontife prend ici le nom de la divinité.]

« Sabatius-Saga fut institué souverain pontife dans la contrée qui s'étend de l'Arménie à la Bactriane, et qui a jusqu'à ce jour retenu le nom de Scythie-*Saga*. »

[Propre d'abord à *Noa*, le surnom de *Saga* a été donné à l'Arménie au commencement du livre II : attribué ensuite au pontife *Sabatius*, il est enfin étendu à toute la portion de la Scythie comprise de l'Arménie à la Bactriane. On sait que les Perses donnaient le nom de *Saka* à tous les Scythes. Pomponius Méla divise les Scythes en anthropophages et

[1] *Essai sur les noms d'hommes*, etc., § 73.

Sagas [1]; les géographes placent les Scythes *sakas* à l'est de la Bactriane et de la Sogdiane, au nord du mont Imaüs; une peuplade de *Sakas*, ennemie des Assyriens, habitait, au temps de Cyrus, entre le Tigre et l'Euphrate [2].

On se rappelle le sens du nom des Ases et de celui des Goths : on ne répugnera donc point à regarder avec nous le nom de peuple *Saka* ou *Saga*, comme identique à celui de *Dschaka*, *Dchiaga*, *Djaga*, etc., saint, sacré; soit qu'il fût un témoignage de la piété des peuplades qui se l'attribuaient, soit qu'elles reçussent pour nom, de la part de leurs voisins, le titre qu'elles donnaient à leur principale divinité.

Le mot primitif a passé dans d'autres langues. *Sagus*, *saga*, magicien, magicienne, n'ont pas eu d'abord, en latin, un sens odieux. A ces mots se lient ceux de *sagax*, *sagire*, *praesagire* [3], qui expriment la perfection du jugement et de la connaissance, et impliquent souvent l'idée d'une science sacrée. Les mots français *sage*, *sagesse*, ont la même étymologie. *Saga*, chez les Scandinaves, était la déesse de l'histoire; le même nom a été donné aux poëmes historiques qui, pour ces peuples comme pour tant d'autres, furent originairement le récit des guerres et des exploits des dieux. *Saga*, en anglo-saxon, jugement, procès, déposition de témoins, et par suite relation, histoire; *sagi-barones*, les barons qui jugent suivant la justice; *sage-mannus*, accusateur en justice [4]. Tous ces mots ont quelque rapport avec les fonctions du prêtre, historien et juge, qui possède et qui enseigne la sagesse, la science sacrée; ils en ont

[1] Pompon. Mel., lib. III, cap. VI.

[2] *Encycl. méthod. Géograph. anc.*, article *Sacae*.

[3] Cicer., *De divinatione*, lib. I, cap. XXXI.

[4] Ducange, *Glossar.* verbis *Saga, Sagibarones, Sagemannus*.

aussi avec les attributs de la divinité, de qui le prêtre nous révèle qu'émanent toute science et toute sagesse.]

« Le dernier de tous, *Janus* sortit de l'Arménie pour répandre des colonies dans tout l'univers.

» Tels sont les faits que nos ancêtres nous ont transmis dans un grand nombre de livres. Nous allons maintenant exposer leurs annales et celles de leur postérité, conformément aux documents rapportés avec fidélité dans notre *Histoire chaldaïque* et dans notre *Histoire des origines scythiques* [1]. »

LIVRE V.

« Ainsi que nous l'avons dit, l'an 131 après que le genre humain eut été sauvé des eaux, l'empire babylonien commença sous notre *Saturne* (Nymbroth), qui régna cinquante-six ans, et fut père de *Jupiter-Bélus*.

» La dixième année du règne de Nymbroth, *Comerus Gallus* établit des colonies dans la contrée qui depuis a été nommée Italie. Il lui imposa son nom, et enseigna *aux habitants* à suivre les lois et la justice. »

[« *Et docuit* ILLOS, et il leur enseigna... » A qui? ce n'est point aux colons qui l'ont suivi : ceux-là avaient reçu, en Arménie, toute l'instruction dont ils avaient besoin. C'est donc aux *indigènes* des pays où arrivaient les colonies arméniennes que les chefs apportaient le bienfait des sciences, des lois et de la religion.]

« L'an XII, *Jubal* fonde l'empire des Celtibériens. Bientôt après, *Samotès* établit les colonies des *Dis-Celtes* : personne, à cette époque, ne le surpassa en sagesse; et c'est pour cela qu'il fut nommé *Samotès*. »

[1] « *Quod in nostra chaldaica et primordiali scythica Historia fideli memoria conservatum est.* »

[Les *Dis-Celtes* seraient-ils les Celtes adorateurs de *Dis*, les Gaulois ?]

« L'an xv de Nymbroth, *Océan* vint sur les bords du Nil, et eut de nombreux enfants de sa sœur *Thétys*. »

[On sait que le Nil fut jadis appelé *Océan*, comme tant de lacs ont reçu le nom de *mer*.]

« Le corrupteur du genre humain, *Chémèsénuus*, vint d'Égypte enseigner aux *Telchines* l'art de la magie ; et il s'acquit universellement une haute réputation d'habileté. »

[J'ai suivi le sens indiqué par Annius dans son commentaire, et suivant lequel *Chémèsénuus* visita la Crète, ou Cypre, ou Rhodes, puisque les *Telchines*, originaires de Crète, s'établirent successivement dans les deux autres îles.]

« L'an xviii, *Gogus*, encore enfant, succéda à son père *Sabus* dans le gouvernement de l'Arabie heureuse et de la Sabée. *Triton* régna en Libye ; *Japet*, l'ancien *Atalas*, en Afrique ; *Cur*, en Éthiopie ; et *Gétulus*, en Gétulie.

» L'an xxv, *Thuyscon* fixa les établissements du très grand peuple des Sarmates ; et *Moesa*, avec les fils d'*Ister*, établit les anciens Moesiens, du mont Adule jusqu'à la contrée méridionale voisine de la mer.

» L'an xxxviii, les Arméniens-Sagas, dont la population s'était fort accrue, s'emparèrent de toutes les régions caspiennes, de l'Arménie à la Bactriane. *Janus* alors conduisit en Hyrcanie les colons *Janéens*; et les *Janiles*, en Mésopotamie vers la mer, au-dessous de Babylone.

» L'an xli, quelques *colons*, enfants de *Comerus*, cherchèrent des établissements en Bactriane. *Gangès* se fixa dans l'Inde, dans la contrée qui porte son nom. »

[Les Hindous adorent *Ganga*, divinité du Gange : suivant l'ancien usage, Bérose fait de cette divinité locale le premier chef d'une peuplade.]

« L'an XLV, la réunion dans l'Inde de quelques descendants de *Moesa* et de *Gétulus*, donna naissance à la nation des Massagètes.

» Dans le même temps, notre *Saturne*, roi de Babylonie, envoya, comme chefs de colonies, *Assyrius, Medus, Moscus* et *Magog*, qui fondèrent en Asie les empires des Assyriens, des Mèdes et de Magog; et celui des Moskes en Asie à la fois et en Europe.

[Au quinzième siècle et dans les siècles antérieurs, avait-on connaissance en Italie de la position *asiatico-européenne* des *Moskes*, ou Moscovites? un faussaire l'aurait-il devinée?]

« *Anamaeon* fonda l'état des Maeoniens, qui reçurent ainsi son nom. Il régna sur eux cent-un ans.

» Le second roi des Babyloniens, *Jupiter-Bélus*, fils de *Saturne-Nymbroth*, régna soixante-deux ans; et sur l'enceinte tracée pour la construction de Babylone il fonda plutôt une forteresse qu'une ville. »

[Texte : « *Et fundamenta designata Babyloniae oppidi magis quam urbis erexit.* » La distinction entre *urbs* et *oppidum* est juste et digne d'attention.]

« Il jouit de la paix jusqu'à la fin de son règne.

» En l'an III du règne de Bélus, fidèle aux usages de la Scythie dont il était originaire, *Comerus* apprit à ses Italiens à former des villes (*urbes*) avec des chariots : ils furent en conséquence nommés *Veii*, du mot saga *veia*, qui signifie chariot. Une ville ainsi disposée, si elle est petite, s'appelle *Veitula;* si elle est grande, *Ulurdum;* si c'est une métropole, *Cyochola.* »

[Nous avons vu déjà que le mot *veia* avait subsisté dans la langue des Osques. Nous pouvons encore remarquer qu'ici *urbes* signifie moins des *villes* proprement dites, que

des enceintes occupées en commun par une peuplade. Mais une question plus importante s'élève : Où habitaient d'abord les indigènes, à qui *Comerus* apprit à se loger sur des chariots? Dans des cavernes, sans doute, puisque l'auteur vient de diviser le genre humain en habitants des cavernes et habitants des chariots. Or, le pays où il place *Comerus*, et où la mythologie fit régner Janus et Saturne, semble avoir été destiné par la nature à offrir aux hommes des demeures souterraines. Il n'y a pas une colline, pas un rocher qui ne soit percé de grottes nombreuses, presque toutes peu accessibles à l'humidité, et si propres à devènir l'habitation des hommes, que le voyageur [1] de qui nous empruntons cette observation, n'a pu les voir, sans admettre, avec Juvénal, qu'elles furent le premier séjour des Aborigènes du Latium. Un faussaire du douzième siècle, ou un moine arménien, aurait-il deviné ce fait et conçu ce rapprochement? ou, s'il eût saisi l'un et l'autre, n'en aurait-il pas tiré un parti plus important?]

« De nos jours encore, des chariots à quatre et à deux roues[2] tiennent lieu de maisons aux Scythes : ils se reposent à couvert sous le plancher du chariot ; dessus, ils placent leurs meubles et ce qui est nécessaire pour dresser leur cabane ou leur tente. »

[Texte : « *Et sub solario quidem stabulum ; supra vero* » *habent officinas domus.* » Cette phrase est obscure, et peut-être, en la paraphrasant, n'ai-je pu parvenir à en rendre le sens. Près des rives de l'Akhtouba, Pallas rencontra une horde de Tatars nomades « : Sur une grande charrette à deux » roues, ils placent, dit-il, avec leurs effets, leur tente ou ca-

[1] C. V. Bonstetten, *Voyage dans le Latium*, pages 353-360.

[2] Texte : *Plaustris et curru.*

» bane, qu'ils descendent et mettent en ordre aux lieux où ils » comptent faire quelque séjour. Mais, lorsqu'ils ne s'arrê- » tent pas long-temps, ils ne se donnent pas la peine de » descendre la cabane de dessus la charrette, ils se conten- » tent de *s'asseoir dessous* pour se mettre à l'ombre, et ils » y font leur besogne [1]. » Si le mot *dessous* se rapporte à la charrette, l'usage des Tatars modernes explique ce que Bérose dit ici des anciens Scythes.]

« Comerus enseigna aux hommes à clorre les lieux habités qui reçurent de lui leurs noms. »

[*Concludit*, il ferma : ce ne fut pas d'une enceinte de murs, puisqu'il s'agit d'une réunion de chariots; l'auteur désigne, je crois, l'art bien connu de former, avec des chariots, une enceinte retranchée.]

« *Tyras*, après avoir fondé Tyr, occupa les côtes de la mer avec les chefs des colonies (qu'il gouvernait), et peupla la Thrace.

» *Arcadius* s'établit en Arcadie, et *Aemathius* en Aemathie.

» L'an IV de Bélus, *Janus* conduisit des colonies dans l'Arabie heureuse : de son nom et de son surnom, il en appela une *Noa*, et les autres *Janinéas*.

» Les hommes qui descendaient de *Comerus Gallus* furent, de son surnom, appelés *Galli* (Gaulois).

» L'an LVI de Bélus, *Chémèsénuus* vint en Italie vers les *Comeri*. *Comerus* avait cessé de paraître sur la terre; *Chémèsénuus* s'empara du gouvernement des colonies, et commença à semer partout la corruption par ses crimes et ses impiétés.

[1] *Voyages du professeur Pallas dans plusieurs parties de l'empire de Russie* (traduction française, 8 vol. in-8°, Paris, 1794), tome VII, pages 171-174.

» *Janus*, ayant établi vers le fleuve de l'Arabie heureuse, plusieurs colonies que de son nom il appela *Janinéas*, passa en Afrique, dans le royaume de *Triton*.

» A cette époque, *Jupiter-Bélus* commença à être agité du désir des conquêtes. Peu de temps auparavant, *Araxa* et son fils *Scytha* avaient occupé toute la contrée qui est à l'ouest de l'Arménie jusqu'à la Sarmatie européenne. En quittant l'Arménie, ils y laissèrent, avec le titre de roi de tous les *Sagas*, *Sabatius-Saga*.

» *Jupiter-Bélus* sentait qu'il ne pouvait soumettre les autres peuples qu'après avoir subjugué et tué le roi des *Sagas*, *Sabatius*; il résolut en secret sa mort. Le *Saturne* (d'Arménie), craignant de ne pouvoir échapper aux innombrables embûches dont l'environnait *Jupiter-Bélus*, chercha son salut dans une fuite clandestine, et se cacha chez les *Sagas* caspiens.

» Prêt à payer le tribut à la nature, *Jupiter-Bélus* enjoignit à *Ninus* son fils de renverser de fond en comble la puissance de *Sabatius-Saga*, et de soumettre tous les peuples à l'empire babylonien, parceque cet empire avait été établi le premier de tous dans l'univers.

» Instruit de l'ordre de *Bélus*, *Sabatius* se cacha chez les *Sagas* de la Bactriane, en attendant le moment opportun, soit pour fuir, soit pour remonter sur le trône. Les forces qu'avait préparées contre lui *Jupiter-Bélus* l'expulsèrent de son royaume vers le temps de Sémiramis.

» Vers le même temps, *Triton* laissa le royaume de Libye à son fils *Hammon*, qui épousa *Rhéa*, sœur de *Chémèsénuus Saturne* des Égyptiens. Mais, à l'insu de *Rhéa*, il eut d'une jeune fille, nommée *Amalthée*, *Dionysius*, qu'il fit élever à Nysa, ville d'Arabie.

» Nos historiens comptent Ninus, fils de *Jupiter-Bélus*,

pour le troisième roi de la Babylonie ; il régna cinquante-deux ans. »

[« *Tertius rex Babyloniae a nostris* scribitur *Ninus.* » Cette expression, qui implique quelque chose de douteux, doit être relevée. On sait que Ninus fit brûler tous les documents historiques, toutes les annales des temps antérieurs aux siens, afin de passer pour le premier des rois d'Assyrie, pour le fils et le successeur immédiat des dieux.]

« Ninus rassembla toutes ses forces ; et, profitant des préparatifs militaires de son père *Jupiter-Bélus,* il fit la guerre à tous les peuples. Il n'épargnait personne, et cherchait surtout à faire périr *Sabatius-Saga*, parceque celui-ci était l'objet d'un regret universel. *Sabatius,* en conséquence, se tint pendant tout ce règne exilé et caché parmi ses compatriotes [1].

» Ninus fut le premier de nos rois babyloniens qui recula les bornes de l'empire; le premier de tous aussi, il éleva, au milieu de l'enceinte fortifiée de Babylone, des statues à *Jupiter-Bélus*, son père, à sa mère *Junon,* et à son aïeule *Rhéa.* »

[*Le premier de nos rois;* une telle expression semble peu convenable quand il s'agit d'un prince qui n'a eu que deux prédécesseurs, dont l'un est même un personnage mythologique, enlevé à la terre par les dieux. Justin dit aussi que Ninus, le premier, se laissa entraîner à la soif des conquêtes [2]; mais il indique clairement qu'avant son règne il s'était écoulé un laps de temps considérable, pendant lequel les chefs des nations s'étaient moins occupés de reculer leurs frontières que de les maintenir en sûreté. « En Asie,

[1] Texte : *Apud suos*, chez les siens.

[2] Justin., lib. I, cap. I.

dit Diodore [1], régnèrent autrefois des rois; un long temps a plongé dans l'oubli leurs actions et jusqu'à leurs noms; Ninus, roi d'Assyrie, est le premier dont parle l'histoire. » Les historiens [2] arméniens comptent jusqu'à cinq rois entre Bélus et Ninus. L'existence d'un certain nombre de monarques antérieurs à Ninus est un fait que Bérose laisse entrevoir en s'efforçant de le dissimuler. On doit remarquer aussi dans ce qui précède l'artifice de Ninus, qui prétend avoir reçu de *Jupiter-Bélus*, du dieu dont il voulait qu'on le crût le fils, l'ordre de faire la guerre, et de subjuguer des peuples qui ne l'avaient jamais provoqué.]

« L'an IV du règne de Ninus, le géant *Thuyscon* donne des lois aux Sarmates établis sur le Rhin; *Jubal* en fait autant chez les Celtibériens, et *Samotès* chez les Celtes.

» *Chémèsénuus*, le *Saturne* des Égyptiens, s'efforçait, au contraire, de corrompre en Italie les *Comeri*; il était aidé dans ce dessein par les *vagabonds indigènes* et les *étrangers*, qu'il avait rassemblés pour en former des colonies dans cette contrée, et qui, tous ensemble, reçurent des Italiens le nom d'*Aborigènes* montagnards. »

[Le titre porte *convenis et advenis*: *advenae*, étrangers qui arrivent dans un pays; *convenae*, gens de diverses peuplades du pays même, qui se réunissent pour former une seule cité, une seule nation. Il est clair qu'il s'agit ici des indigènes que trouvèrent en Italie les colonies arméniennes : cela est si vrai qu'ils recevaient de ces colonies même, le nom d'*Aborigènes*.]

« En Libye, une contestation s'éleva entre *Rhéa* et *Hammon*, à cause du commerce que celui-ci avait eu avec *Amal-*

[1] Diod. Sic., lib. II, cap. II.

[2] Chaban de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 31.

thée. *Rhéa* voulait savoir où était *Dionysius*, pour le faire mourir. Cette querelle fut de longue durée. »

» L'an x de Ninus, *Janus* vint d'Afrique chez les Celtibères d'Espagne : là il établit deux colonies, qu'il nomma *Noéla* et *Noéglu*, surnoms qu'il avait déjà donnés aux épouses de *Japet* et de *Chémèsénuus*.

» L'an xxix, *Janus* passa en Italie, et vit, contre son attente, que *Chémèsénuus* cherchait à corrompre la jeunesse. »

[*Camès* ou *Camèses* était un des plus anciens dieux de l'Italie. Les fragments attribués à Caton et à Fabius Pictor, dans le Recueil d'Annius, le placent au premier rang avec Janus et Saturne. Un faussaire n'aurait pas manqué de rapprocher de cette tradition le nom de *Camès-Enuus* comme l'abréviateur l'écrit quelquefois, et de faire dire à Bérose que, sous le nom de *Camès*, le fils impie de *Noa* se fit adorer en Italie. Tel que nous l'avons, au contraire, le récit de Bérose est celui d'un écrivain qui rapporte simplement ce qu'il trouve dans ses livres nationaux, sur les traditions anciennes d'un pays très éloigné.]

« Il le supporta avec patience pendant trois années. Enfin, il lui ordonna de sortir d'Italie avec quelques colons qu'il mit sous ses ordres. Lui-même ensuite divisa les colonies établies en Italie. Les colons *Comeri* qui avaient cédé à la corruption, les *advenae* et les *convenae* reçurent de lui l'ordre de s'établir dans les contrées montueuses qui sont au-delà du fleuve *Janicule*. Il leur donna, pour les gouverner, *Crana* sa fille, avec le titre de *Hélerna*, c'est-à-dire reine choisie et élevée par leurs suffrages. Car *Janus* avait envoyé en Italie, avec *Comerus*, ses deux derniers enfants, *Cranus* et *Crana*, et tous leurs descendants. Devenue, par la multiplication de sa postérité, une peuplade nombreuse,

cette famille, connue encore de notre temps sous le nom de *Janigènes* (enfants de Janus), reçut de *Janus* le surnom de *Razénua*, sainte propagatrice incube, en opposition à l'impiété de *Chémèsénuus*. *Janus* voulut ainsi que sa postérité fût séparée des *Aborigènes*, et habitât en-deçà du Janicule et sur les bords de la mer. Il surnomma sa fille *Razénua*, et *Cranus*, *Razénuus*. »

[Voici encore *Enuus* ou *Enua* pris dans le sens de *propagateur*. Les anciens Étrusques, qui, dit-on, descendirent en Italie du haut des montagnes de la Rhaetie et des sources de l'Athésis (Adige), se nommaient originairement *Rasenae* [1].]

« *Chémèsénuus* avait quitté l'Italie. *Rhéa* sa sœur vient au-devant de lui, et l'épouse; tous deux, réunis aux *Titans*, marchent contre *Hammon*, lui font la guerre, le chassent de son royaume et le forcent à se retirer en Crète. *Chémèsénuus* règne en Libye; il a de sa sœur Rhéa un fils nommé *Osiris*, et qu'il surnomme *Jupiter*.

» L'an XXII de Ninus, *Janus*, qui avait fondé le *Janicule* dans la *Thuscia* (la Toscane), du temps où Chémèsénuus était en Italie [2], y fixe sa demeure à perpétuité, et étend son établissement jusqu'à l'*Arno*. Ayant placé là des colonies, il leur impose le surnom d'*Aryn-Ianas*, c'est-à-dire *nommées* solennellement [3], (consacrées) par *Janus*. *Janus* rendait la

[1] *Encyclop. méthod., Géogr. ancienne*, article *Etrusci*. Voyez aussi *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, § 89.

[2] « *Aetate Chemesenui.* »

[3] Texte : « Aryn-Ianas, *Id est a Jano axitatas.* » *Axare*, nommer.... *Axamenta*, vers saliens, où tous les dieux ensemble étaient invoqués. (S. Pompeius Festus, verbis *Axare* et *Axamenta*.) *Axitatas* semble appartenir au fréquentatif d'*axare*; peut-être cependant signifie-t-il *créées, élevées*.... *Axit* est synonyme d'*egerit*. *Axies dii* sont des dieux

justice à Vétulonia ; il y gouvernait et y donnait ses enseignements aux peuples.

» L'an XLIII de Ninus, *Sabatius*, convaincu de l'impossibilité de se maintenir dans son royaume, laisse pour roi aux *Sagas* arméniens son fils *Barzane*, et fuit sur les bords de la mer, habités par les Sarmates. Dans le même temps, *Dionysius*, fils d'*Hammon*, ayant pris les armes, chasse du royaume de son père *Rhéa* et *Chémèsénuus*. Il retient près de lui *Osiris*, et l'adopte pour fils. Des noms de son père et de son maître *Olympus*, il le surnomme *Jupiter-Hammom* et *Olympique*. Il lui donne le royaume d'Égypte. Dans la même année, sur les bords du lac Tritonide, fut exposée la vierge *Pallas*, encore dans l'enfance. Le même *Dionysius*, surnommé *Jupiter-Libyen*, l'adopta pour fille. Ce fut elle qui enseigna aux Libyens toutes les parties dont se compose l'art militaire.

» Vers ce temps, *Janus* apprit aux *Janigènes-Razénui* la physique, l'astronomie, la divination, les *rites*. Il mit pour eux tous ses enseignements par écrit, et composa des livres *rituels*. Les *Razénui* adoptèrent la forme du culte (*veneratio*), et les noms donnés aux choses sacrées tels qu'ils étaient déjà en usage chez les Arméniens.

» L'an XLIX de Ninus, *Gibérius*, fils de *Jubal*, régna sur les Celtibériens, qui, de lui, furent nommés *Ibères*. L'an LI, *Magus*, fils de *Samotès*, régna sur les Celtes, et éleva parmi eux plusieurs villes.

» Dans la dernière année de son règne, Ninus vainquit Barzane, roi d'Arménie.

» Le quatrième monarque de Babylone fut Sémiramis, née

qui agissent ensemble; *axitiosi*, des factieux qu'unit la même *action*. *Acitare* est synonyme d'*agitare*. (S. Pompeius Festus, verbis *Acitare* et *Axitiosi*.)

à Ascalon. Elle régna quarante-deux ans. Elle surpassa tous les mortels par ses combats, ses victoires, ses triomphes, ses richesses, et l'étendue de sa domination. De l'enceinte fortifiée de Babylone, elle fit une ville immense, en sorte qu'on peut dire qu'elle a fondé notre ville plutôt qu'elle ne l'a agrandie. Il n'est point d'homme qu'on puisse comparer à cette femme, tant on a écrit et raconté d'elle de choses admirables, même en voulant la blâmer, mais surtout en faisant son éloge.

» L'an 1 du règne de Sémiramis, naquit, en Égypte, de *Rhéa* et de *Chémèsenuus, Junon* l'Égyptienne, qui fut surnommée *Isis la très grande*, celle qui donne les fruits et établit les lois [1], l'épouse d'*Osiris*.

» La même année, *Sabatius-Saga* vint par mer en Italie, auprès de *Janus*, père des hommes. Celui-ci lui accorda l'hospitalité, et, après quelques années, le créa *Coritus*, et le donna pour chef aux Aborigènes. »

[Le texte est si mal rédigé qu'il exprime que ce fut *Sabatius* qui conféra à *Janus* le titre de *Coritus* et le gouvernement des Aborigènes : encore une fois, Annius possédait assez bien la langue latine pour ne pas l'écrire avec cette négligence.

Le titre de *Coritus* paraît équivaloir à celui de vice-roi et de successeur désigné : l'abréviateur le fait donner successivement à tous les princes qui doivent ensuite monter sur le trône. *Coritus* fut un ancien roi d'Étrurie, père de Dardanus et d'Iasius [2] : *son nom passa à ses successeurs* [3]. Une

[1] Texte : *Frugifera, legifera.*

[2] Servius, *in Aeneid.*, lib. VII, vers 209; lib. IX, vers 10; lib. X, vers 719.

[3] Noël, *Dictionnaire de la fable,* article *Coritus.*

montagne et une ville d'Italie portaient le même nom [1] : si le mot exprimait l'idée d'élévation, de supériorité, il a pu désigner également une montagne et un prince.]

« L'an VI de Sémiramis, *Mannus*, fils de *Thuyscon*, régna sur les Sarmates du Rhin. Chez les Janigènes-*Razénui*, *Vesta*, épouse de *Janus*, confia la garde du feu qui ne doit jamais s'éteindre aux jeunes vierges qu'elle avait initiées aux cérémonies de la religion.

» L'an XII, *Sabatius-Saga* partage avec *Janus* les fonctions du gouvernement.

» L'an XVII, *Sabatius-Saga* instruit les peuples dans l'agriculture et dans quelques parties de la religion [2].

» L'an XXII, *Sabatius* préposa *Sabus* au gouvernement des Sabins et des Aborigènes. Pour lui il continua d'habiter, avec les autres *Curètes*, la contrée voisine du Janicule, et il y finit sa vie. »

[Bérose avait sans doute parlé des *Curètes*, et en faisait des compagnons de *Sabatius*; l'abréviateur a omis ce passage : le faussaire le plus inattentif n'aurait point commis cette faute.]

« L'an XXXIV, *Jubaldo* règne chez les Celtibériens, et le fils d'*Hibérus* sur la montagne qui a reçu son nom.

» Zaméis-Ninias, cinquième roi des Babyloniens, occupa le trône trente-huit ans. Il ajouta peu à l'éclat de l'empire; cependant il orna les temples des dieux et accrut la grandeur des Chaldéens. »

[Les *Chaldéens*, cités immédiatement après les temples, ne désignent point ici une nation, mais une caste sacerdotale. Je doute qu'un faussaire, au treizième siècle, fît nettement cette distinction.]

[1] Servius, *locis citatis*.

[2] Texte : *Aliquantulum*, quelque peu, un petit nombre de points.

« L'an 11 du règne de Ninias, *Sabatius* étant mort, *Janus*, parvenu alors à une extrême vieillesse, créa *Coritus* son fils *Cranus ;* et huit ans après, il mourut à *trois cent cinquante ans* accomplis. Les Janigènes, lui imposant le nom de *Vertumne*, lui décernèrent, comme il était juste de le faire, un temple et les honneurs divins. »

[L'an 1 du règne de Nymbroth répond à l'an 131 après le déluge ; Nymbroth règne cinquante-six ans, Bélus soixante-deux ans, Ninus cinquante-deux, Sémiramis quarante-deux: à cent trente ans, et à la somme des règnes, si on ajoute les huit années écoulées du règne de Ninias, on trouve pour total trois cent cinquante ans. L'âge de *Janus* n'est donc ici compté que depuis le déluge. La *Genèse* donne également trois cent cinquante ans d'existence à Noé, après le déluge : les textes hébreu et samaritain et la traduction des Septante s'accordent sur ce point. Voyez aussi Eusèbe, *Chronic. canon.*, lib. I, cap. XVI.]

« Dans cette année, *Osiris* et sa sœur encore très jeune, découvrirent le froment et l'art de cultiver les grains. *Osiris* commença à faire connaître l'un et l'autre en Palestine. De retour en Égypte, il inventa la charrue et tous les instruments qui servent à l'agriculture. Alors il parcourut le monde pour enseigner aux hommes toutes ses inventions; et il commanda dans l'univers entier, excepté dans les contrées qui étaient déjà soumises à la domination de Babylone.

» Dans la même année, *Sarron* régnait chez les Celtes. Pour adoucir la férocité de ces hommes nouvellement réunis en société [1], il institua l'enseignement public des lettres. *Inghaevon* régnait sur les Thuyscons.

» Arius, sixième roi babylonien, régna trente ans, et sou-

[1] Texte : *Hominum tum recentium*, d'hommes alors nouveaux.

mit à sa domination tous les Bactriens. Car, peu de temps avant la mort de Ninias, *Chémèsénuus*, chassé de l'univers presque entier, avait pénétré chez les Bactriens ; et grâces à ses prestiges, il se les était tellement attachés qu'il régnait sur eux avec une puissance sans bornes. *Chémèsénuus*, ayant rassemblé en Bactriane une armée très nombreuse, fit une invasion en Assyrie.

» Ninias. . . . . »

[Le texte nomme ici *Ninus* : c'est l'inadvertance d'un copiste, d'un abréviateur, et non pas d'un faussaire. Annius, dans son commentaire, observe que, si les historiens ont raconté que Ninus fit périr Zoroastre, leur erreur est née de ce que le fils de Ninus fut quelquefois appelé du nom de son père.]

« Ninias le combattit, le vainquit et lui trancha la tête. Il ne tarda pas lui-même à cesser de vivre. Arius, après la mort de Ninias, assembla son armée et subjugua les Bactriens et tous les peuples caspiens.

» *Cranus-Janigène*, ayant perdu sa sœur, en célébra pompeusement les obsèques avec les *Razénui* et tous les *Aborigènes*. Il lui consacra, près du Janicule, un bosquet, un culte solennel et un jour de fête. Devenu vieux, il créa *coritus* son fils *Aurunus*.

» L'an XX du règne d'Arius, *Brygus* régna chez les Celtibères. Il fonda en ce pays beaucoup de villes auxquelles il imposa son nom, en y ajoutant pour chacune d'elles, le nom du chef auquel dans l'origine il la confia. »

[En langue basque ou biscaïenne, *bria* et *brija* (prononcé avec le *jota* espagnol), signifie *ville* [1] : aussi ce mot se

[1] Alexandre Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tome II, 2e partie, page 153.

retrouve-t-il en Espagne dans un grand nombre de noms de lieux.

On lit dans le texte « *Adjectis nominibus* capitum origi-» num *quibus illa consignabat.* » Annius interprète *capitum* par *lieux élevés*, et pense qu'à son nom propre (ou plutôt au mot *brija,* ville), *Brygus,* suivant Bérose, ajoutait, pour former le nom de chaque ville, le nom du lieu élevé sur lequel il la fondait : mais il est plus que douteux que toutes les villes dans les noms desquelles se rencontre la syllabe *brij*, fussent placées sur des montagnes. Le sens que j'ai adopté prête également à de fortes objections.]

« En Libye régna *Hyarbas* l'ancien, guerrier redoutable par ses armes et sa *milice palladienne.* »

[Texte : *Armis et militiâ* paladuae. Sous le règne d'*Aralius*, successeur d'Arius, Hyarbas, roi de Libye, combat contre des femmes *paladuae*, et il est vaincu par elles. Annius interprète ce mot par femmes guerrières, *initiées aux institutions militaires de Minerve tritonienne.* Nous avons déjà vu Minerve, ou plutôt *Pallas* enseigner aux Libyens toutes les parties dont se compose l'art militaire. Ailleurs, Annius dit que *Palatua* est un surnom de Minerve [1]. Sous le règne d'*Altadas*, douzième roi d'Assyrie, *Thuscus* instruit les *Razénui*-Janigènes dans la milice *palladienne* et les initiations. Il est probable que tous ces passages font allusion aux Amazones d'Afrique, dont parle Diodore de Sicile.]

« L'an XXIV d'Arius, *Aurunus*, fils de *Cranus*, régna chez les Janigènes ; et l'an XXX, chez les Celtes, *Dryas*, homme très habile et très instruit. »

. . . .

. . . .

Nous croyons avoir poussé notre traduction assez loin

[1] Annius, *Antiquit.*, lib. II, *institut. I; de Aequivocis.*



pour donner aux lecteurs une idée du fragment dont ils doivent juger l'authenticité.

Ce qui suit offre néanmoins des choses dignes de remarque. Ainsi, au temps d'*Aralius* septième roi d'Assyrie, *Aurunus* en Italie « place *Cranus*, son père, au rang des *Ises* (*inter Isos*), c'est-à-dire des *dieux*, et lui élève un temple. » Cela rappelle le sens du mot *Ase*, et celui du mot *Aes-ar* qui avait une signification analogue dans la langue toscane.

Sous les règnes de *Sparétus* et d'*Ascatadas*, dix-septième et dix-huitième rois, l'historien parle de *Chencrès*, roi d'Égypte, qui fit *assaut de magie* (*de magiâ certavit*) avec les Hébreux : vaincu par leur magie (*victus Hebraeorum, magiâ*), il fut par eux submergé dans la mer.

Le cinquième livre finit avec le règne d'Ascatadas ; il se termine par ces mots :

« Nous avons ainsi, dans ces notes très succinctes, rapporté tout ce qu'ont dit nos historiens touchant les princes et les époques historiques des principaux empires du monde, depuis le premier déluge arrivé sous *Janus*, jusqu'à la fondation du royaume de *Dardanie* (de Troie.)

Voici le commencement du fragment de Manethon, qui semble former un supplément à l'*Abrégé de Bérose*.

« Bérose, l'un des historiens chaldéens les plus estimés, a, dans des notes très succinctes, exposé en substance ce que rapportent les histoires des Chaldéens, touchant les principaux empires du monde, depuis le très grand déluge, que leurs ancêtres disent être antérieur à Ninus, jusqu'à la fondation du royaume de Troie. Nous partirons du point où il s'est arrêté, en suivant les règnes des princes égyptiens, comme il a suivi ceux des princes assyriens, etc., etc. »

§ 4.

L'abréviateur de Bérose était probablement Arménien. Altérations qu'il a pu faire subir à l'original.

Que doit-on penser de l'*Abrégé de Bérose?*

Nous ne reviendrons pas sur les motifs qui nous portent à prononcer qu'Annius n'en peut être l'auteur.

Rien n'annonce que le moine Georges, qui en fit présent à Annius, prétendît l'avoir rédigé et connaître l'écrit original de Bérose : Annius n'eût pas manqué de faire mention d'une circonstance si intéressante. L'*Abrégé* peut avoir été écrit plus anciennement en langue arménienne, puis traduit en latin par quelqu'un des moines italiens qui s'établirent en Arménie : celui-ci sera comptable des obscurités inséparables d'une traduction faite sur une langue que l'on possède mal ; les omissions, les erreurs volontaires et involontaires, appartiendront à l'abréviateur arménien.

1° Nous remarquerons d'abord le nom de *Noa* ou Noé, que Bérose n'a probablement pas connu. Mais Eusèbe [1] dit positivement que le *Xisuthros* de Bérose est le même personnage que Noé ; la même opinion est soutenue par les écrivains arméniens : il était naturel que l'abréviateur s'y conformât. Là, se borne la différence qui existe entre la narration connue de Bérose et celle de son abréviateur.

2° Cette substitution a permis à l'abréviateur de suivre l'opinion de quelques écrivains chrétiens, et de nommer *Cham-Zoroastre* le fils de Xisuthros, que Moïse de Khoren, d'après Mar-Ibas, nomme Zerovân ou Zoroastre. Génebrard, après avoir repoussé dédaigneusement l'autorité du

[1] Euseb. *Chronic., canon.*, lib. I, cap. II, pag. 13.

Recueil publié par Annius, appelle aussi Cham-Zoroastre le troisième fils de Noé, qui, suivant lui, a peuplé la *Bactriane,* l'Égypte, etc. [1]. Ensuite, et sans distinction de personnes, « Zoroastre-Cham, ajoute-t-il, inventa la magie, » science composée de la médecine, de l'astronomie divina» toire et de la religion; il établit la royauté chez les Bac» triens et chez les Perses, et fut vaincu par Ninus [2]. » Le théologien Génebrard, homme versé dans la littérature orientale et hébraïque, en se rapprochant comme il le fait du récit de l'abréviateur, lui donne d'autant plus de poids, qu'il en conteste l'authenticité.

3° S'obstinant à retrouver Zoroastre dans Cham, l'abréviateur fait un nom propre du titre de *Chémèsénuus,* propagateur du feu; titre qui subsiste encore dans la liturgie des Parsis, et qui convenait trop bien à Zoroastre et à ses successeurs pour ne leur avoir pas été conservé long-temps. Il transforme ainsi en un personnage unique une longue suite de pontifes, et ne s'aperçoit pas de l'extravagante longévité qu'il accorde à *Chémèsénuus.* Bérose avait sûrement distingué le fondateur de la religion des mages, des rois-pontifes qui combattirent Ninus et Ninias. Un faussaire les aurait aussi distingués; il aurait évité de tomber dans l'absurdité la plus propre à le démasquer; et ce faussaire, chrétien et moine, se serait bien gardé de contredire ouvertement ce que dit la *Bible* sur la durée de la vie des hommes après le déluge. Un abréviateur est moins circonspect : pressé de finir sa tâche, il tourne la page sans réflexion; il laisse aux auteurs originaux le soin de répondre des assertions qu'il en extrait ou qu'il leur prête. Toutefois, la longévité du pré-

[1] Gilb. Genebrard. *Chronographiae,* lib. IV (Parisiis, 1580, in-fol.), lib. I, pag. 11.

[2] *Idem, ibid.,* pag. 18 19.

tendu *Chémèsénuus* n'est point une erreur exclusivement propre à l'abréviateur : les auteurs que Génebrard a copiés la partageaient, puisqu'ils faisaient mettre à mort, par Ninus, Cham-Zoroastre, troisième fils de Noé.

4° Génebrard partage aussi, avec l'abréviateur, l'erreur d'avoir fait pénétrer en Égypte et en Libye Zoroastre et sa religion : c'était une conséquence inévitable de la confusion de ce personnage avec Cham, que la *Bible* présente comme l'auteur de la population du nord-est de l'Afrique.

5° Sur quelques autres points, on peut soupçonner l'abréviateur d'avoir sacrifié son original à la volonté de se rapprocher des récits de la *Bible*, et aussi à l'amour-propre national et au désir de lier aux origines de l'Arménie les origines du genre humain et de la civilisation.

§ 5.

Caractères d'authenticité que présente l'Abrégé de Bérose.

A ces diverses altérations opposons les caractères d'authenticité que présente l'*Abrégé de Bérose*.

1° Nous avons indiqué déjà plusieurs traits propres à un historien ancien, et qu'un faussaire n'aurait pas devinés. Nous aurions pu relever aussi tous les points sur lesquels l'abréviateur s'accorde avec les historiens d'Arménie, si peu connus en Europe avant le dix-huitième siècle. Dira-t-on que cet accord prouve seulement que le faussaire était Arménien? Mais alors quel but se proposait-il d'atteindre? il ne pouvait espérer de tromper ses compatriotes; et son travail n'eût pas eu moins de prix aux yeux des Européens, quand il le leur aurait présenté comme un extrait des anciens historiens de sa patrie.

2° Que l'adoration de l'*univers-dieu* fût la base du sabéisme, de la religion des Chaldéens, c'est ce que dit positivement Philon [1] dont l'autorité n'est pas équivoque ; mais ce qui échappait à bien des observateurs, uniquement frappés du culte rendu par les Chaldéens aux astres et aux symboles astronomiques. Le dogme de l'*univers-dieu* n'est nulle part exprimé avec plus de détail et de force que dans ce que dit, à deux reprises, l'abréviateur sur la déification de *Noa-Janus*, père des dieux et des hommes.

3° Il dit expressément qu'en Italie comme en Arménie *Noa-Janus* reçut, avec le culte dû à l'univers-dieu, les noms de *Chaos*, de *monde*, etc. *Janus*, dans Ovide [2], rappelle qu'autrefois il fut adoré en Italie sous le nom de *Chaos*, et que toutes les parties dont se compose l'univers n'étaient que des parties de sa divinité.

4° Janus, déifié, fut adoré sous le nom de *Vertumne*. Nous croyons avoir établi d'une façon plausible que Vertumne, dans l'ancienne Italie, représenta la divinité universelle, l'*univers-dieu*.

5° Plusieurs traits encore rappellent les antiquités de l'Italie ; tel est le nom de *Coritus*, devenu un titre héréditaire. Mais nous avouerons que, sur d'autres points, l'abréviateur contredit ce que nous savons de ces antiquités ; et nous répondrons que, si, en Italie même, la tradition était obscure et confuse dès le temps où écrivait Denys d'Halicarnasse, à plus forte raison les prêtres chaldéens les plus soigneux de s'instruire, n'avaient guère dû connaître de

[1] « *Chaldaei.... Mundum ipsum existimabant deum.* » Philo. Jud., lib. *de Abraham.*, pag. 282.

[2] « *Me Chaos antiqui, nam res sum prisca vocabant*, etc. »

Ovid., *Fast.*, lib. I, v. 103-112.

l'ancienne Italie que quelques noms de princes et de lieux, et quelques souvenirs rattachés à la religion.

6° Polyhistor, cité par Eusèbe, dit que, suivant Bérose, Xisuthros fut averti par *Saturne* du déluge qui allait bientôt dépeupler la terre : cette leçon devait être adoptée par un chrétien, qui n'y voyait qu'une légère altération du récit de la *Genèse*. C'est *par le cours des astres*, suivant l'abréviateur, que *Noa est instruit d'avance de la catastrophe* qui menace le monde [1].

En parlant des grandes inondations qui ont lieu quand il plaît à la divinité *de mettre un terme à l'ancien ordre des choses et d'en créer un nouveau*, Sénèque dit que, « suivant Bérose l'*interprète de Bélus*, ces grandes révolutions sont » amenées *par le cours des astres*; » et il ajoute que Bérose avait prédit ainsi le temps de la *conflagration* et du *déluge* futurs [2]. Le titre d'*interprète de Bélus*, qui répond si bien au *sacer interpres deorum* d'Horace, me semble annoncer que Bérose, dans le passage cité, révélait la doctrine des Chaldéens, d'après laquelle ces prétendues catastrophes n'étaient que la fin et le renouvellement des cycles astronomiques. Tandis que, trompés par les expressions mystérieuses de Bérose, les autres écrivains transformaient en *Chronos* ou Saturne le *temps sans bornes* dans lequel se meuvent les astres dont le cours amène les révolutions des cycles et des *âges*, l'abréviateur aurait-il pu saisir si exactement la doctrine du *prêtre de Bélus* [3], s'il n'eût eu sous les yeux l'original de son ouvrage?

[1] « *Is* (Noa) *timens quam ab astris futuram prospectabat cladem.* » (Beros., *Antiq. Babyl.*, lib. I.)

[2] Senec., *Quaest. Nat.*, lib. III, cap. XXVIII-XXIX.

[3] « *Berosus igitur Babylonius Beli in Babylone sacerdos.* » (Tatian. Assyr., *Orat. ad Graecos.*)

7° Dans l'exposition de la cosmogonie et des antiquités chaldéennes [1], Bérose devait citer des noms dérivés de la langue sacrée, toujours plus ancienne que la langue vulgaire, et en indiquer la signification. On trouve dans l'abréviateur des noms d'hommes et de lieux tirés d'une langue inconnue; et l'un de ces mots, *aretia*, terre, se rapproche du pehlvi *arta*. Il est difficile de rien dire des autres, sinon qu'ils ont pu être doublement défigurés, lorsque l'abréviateur et le traducteur les ont transportés dans deux langues différentes. Il ne serait pourtant pas indigne d'un philologue d'examiner ces restes présumés de la langue sacrée des Chaldéens : s'il parvenait à reconnaître leur origine, il changerait en preuve décisive de l'authenticité de l'*Abrégé de Bérose*, ce que nous ne présentons que comme une simple présomption [2].

[1] Suivant le *Syncelle*, les livres de Bérose, indépendamment de l'histoire des rois de Babylone, renfermaient des observations d'histoire naturelle, de géographie et d'astronomie, et le système des Chaldéens sur l'origine du monde.

[2] Pour faciliter l'examen de ces mots, nous allons les présenter tous, avec l'explication qu'en donne l'abréviateur.

Aretia	la terre.
Arsa.	soleil.
Aryn-Ianas. . . .	nommées, consacrées par *Janus*.
Coritus.	(*titre* qui semble équivaloir à celui de vice-roi.)
Cyochola	métropole fermée par une enceinte de chariots.
Dysir	(*surnom* donné à *Noa*).
Enos ou *Oenos* . .	(nom de ville).
Enuus ou *Enua* .	propagateur, propagatrice... incube.
Esen.	infâme, impudique.
Esta	feu.
Hélerna	reine élue par le peuple.
Janus	qui donne la vigne ou le vin.

§ 6.

Points sur lesquels, pour suivre son original, l'abréviateur a dû s'écarter des historiens arméniens.

L'accord de l'abréviateur avec les historiens de l'Arménie n'est pas constant. Cela d'abord peut surprendre : Mar-Ibas de Cadina, que tous ces historiens ont suivi, avait puisé ses documents dans les archives chaldéennes, transportées à Ninive par ordre d'Arsace-le-Grand, petit-fils du fondateur de la dynastie des Arsacides [1]; des mêmes archives, Bérose avait dû tirer les principaux traits de son histoire. Mais le Chaldéen Bérose écrivait sous un roi grec, et ne cherchait qu'à donner du lustre à la religion et à l'antiquité des Chaldéens; l'Arménien Mar-Ibas avait pour mission de recueillir les matériaux propres à illustrer l'histoire de sa patrie; et *Mazdéiésnan* lui-même, il écrivait par l'ordre d'un prince sectateur zélé de la religion de Zoroastre. La position dif-

Myri-Adam . . .	hommes éventrés (*Svisceratì*).
Noèla . . / *Noègla*. .	(*noms* propres).
Ogugisan	illustre.
Olybama.	ciel.
Raz-enuus. / *Raz-enua* .	saint propagateur, saint incube.
Sabatius.	*nom* qui paraît identique au nom de divinité *Sabazius*.
Saga.	pontife, saint, consacré.
Ulurdum.	grande ville fermée par une enceinte de chariots.
Veitula	petite ville fermée de même.

[1] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 257-261. Moses-Khoren, lib. I, cap. III et seq.

férente des deux historiens fixa leur choix sur des monuments différents; et, pour suivre son original, l'abréviateur a dû s'éloigner de ses compatriotes, copistes de Mar-Ibas.

Nous ne discuterons que sur deux points, la dissidence indiquée.

1° Moïse de Khoren raconte (et son récit paraît le plus conforme à la vérité) que Ninus, irrité contre le roi d'Arménie, fut surpris par la mort avant d'avoir pu le combattre : il ajoute, et Samuel d'Ania dit la même chose, que Sémiramis signala son avénement au trône en triomphant du roi d'Arménie [1]. Suivant l'abréviateur, « dans la dernière année » de son règne, Ninus vainquit Barsane, roi d'Arménie. » Mais il a dit auparavant que les forces préparées par le père de Ninus contre le roi d'Arménie, expulsèrent celui-ci de son royaume *vers le temps de Sémiramis* [2]. La contradiction n'est qu'apparente, si l'historien a voulu indiquer l'époque où Sémiramis, épouse reconnue de Ninus, devint toute-puissante auprès de lui. Mais on est frappé de ce que ses expressions ont d'équivoque : *vers le temps de Sémiramis*... Ktésias, cité par Diodore, avait copié sans doute les écrivains assyriens connus chez les Perses ; il se borne à dire que Ninus mourut, laissant son royaume aux mains de son épouse Sémiramis [3]. Des historiens plus récents assurent que Sémiramis, abusant de la tendresse aveugle de Ninus, parvint à le renfermer dans une prison, puis le fit assassiner [4]. A leur récit, que ne dément point celui de Ktésias,

[1] Moses-Khoren, lib. I, cap. XIV-XV. Samuel Anien, part. 1, cap. VII, pag. 26. L'ouvrage de Samuel d'Ania a été publié par MM. Zohrab et Maï, à la suite de la *Chronique* d'Eusèbe.

[2] *Circa tempora Semiramidis.*

[3] Diod. Sic., lib. II, cap. VII; Justin., lib. I, cap. I-II.

[4] Plutarch., *de Amor.*, Diod. Sic., lib. II, cap. XV.

ajoutons que Sémiramis put tenir secrète la mort de son époux, ou même la différer, jusqu'à ce qu'elle se sentît affermie sur le trône par quelque action d'éclat, et par exemple, jusqu'après la victoire qu'au début de son règne elle remporta sur le roi d'Arménie.

Les historiens copiés par Ktésias passaient légèrement sur la mort de Ninus et l'avénement de Sémiramis: les réticences leur étaient faciles; les archives chaldéennes n'avaient pas été enlevées par les Perses [1]. Mais Alexandre, qui se plut à accroître ce dépôt précieux [2], en ouvrit l'entrée aux savants qui l'avaient suivi; et son exemple fut sans doute imité par ses successeurs : Bérose ne pouvait donc omettre ou contredire absolument des faits assez connus alors pour nous avoir été transmis. Par un détour adroit, il rapporte la défaite des Arméniens *à la dernière année du règne de Ninus;* elle y appartenait, puisque l'infortuné monarque vivait ou était censé vivre encore ; et en même temps l'expression ambiguë, *vers le temps de Sémiramis*, restitue l'honneur du succès à la princesse dont il consolida l'usurpation. Notre explication est naturelle, si l'*Abrégé* est authentique : s'il ne l'est pas, je demande plus que jamais quel motif aurait pu dicter au faussaire une contradiction et une équivoque si remarquables ?

2° Les écrivains arméniens font de Zerovan ou Zoroastre le fils aîné du constructeur de l'arche ; dans l'abréviateur, Cham-Zoroastre est le dernier des fils, et il encourt la malédiction paternelle. Une telle différence semble tenir au désir de se rapprocher du récit de la *Genèse*. L'époque où l'*Abrégé* a été écrit peut aussi y avoir influé. Dès le quatrième siècle

[1] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 307.

[2] *Ibid., ibid.,* page 257.

de notre ère, les écrivains arméniens ont puisé, à l'envi, dans les anciens historiens orientaux, pour éclaircir les origines et l'histoire de leur patrie. Du quatrième au cinquième siècle, les Persans exercèrent en Arménie une persécution longue et violente, pour y faire prévaloir sur la religion du Christ, celle de Zoroastre. Si l'abréviateur de Bérose écrivait alors, il était naturel qu'il exhalât contre le fondateur de la religion persécutrice une haine violente. Cette animosité que pouvait seule inspirer la rivalité de religion, Annius, au contraire, et les moines italiens du douzième au quinzième siècle, y étaient étrangers : depuis le septième siècle, l'Arménien le plus zélé ne la ressentait que contre les musulmans, vainqueurs en Arménie du christianisme et du magisme. Ces considérations induiraient à rapporter l'*Abrégé* de Bérose à une époque où existait la lutte des deux religions; mais un ouvrage si informe ne semble-t-il pas étranger à un temps où les lettres florissaient en Arménie?

Sans chercher à résoudre l'objection en supposant que l'ouvrage a été cruellement mutilé par le traducteur, je pense que, dans l'ordre de naissance qu'il assigne à Cham-Zoroastre, l'abréviateur n'a fait que suivre son original. Mar-Ibas [1] avait écrit sous l'empire du magisme, et la religion dominante est toujours l'*aînée*. Bérose et les Chaldéens, par un motif analogue, devaient faire, du chef de la religion rivale, le dernier fils du père des hommes et l'objet de ses malédictions.

Je considérerai donc comme un signe d'authenticité, et cette particularité, et les épithètes outrageantes toujours

[1] *Mar-Ibas* annonce qu'il a traduit un manuscrit chaldéen; mais cet ouvrage ne traitant que de l'histoire d'Arménie, ne pouvait être que la traduction ou l'extrait d'ouvrages arméniens plus anciens.

jointes au nom de Cham-Zoroastre ou *Chémèsénuus*. Ces expressions de haine me semblent empreintes d'un caractère oriental. Ainsi, les musulmans zélés ajoutent constamment des imprécations au nom des ennemis de Mahomet; ainsi, Samuel d'Ania, copiste d'écrivains bien antérieurs, ne peut rappeler en huit lignes la conquête de l'Arménie par Sémiramis [1], sans nommer trois fois cette reine, pour attacher trois fois à son nom des épithètes flétrissantes.

§ 7.

Sentiments des prêtres chaldéens, reconnaissables dans l'Abrégé de Bérose. Vestiges de l'existence de la religion de Zoroastre en Italie.

Rien de plus naturel que l'horreur de Bérose et des prêtres chaldéens pour la religion des mages. En remontant d'époque en époque, ils retrouvaient partout des triomphes de cette religion intolérante sur le sabéisme ou sur les tolérantes croyances de l'Hindoustan. La Médie, l'Arménie et la Perse avaient successivement subi son joug; et, quoique l'histoire ne le dise pas, cette rivalité de religion avait dû influer sur la politique [2]; la forme de la civilisation en faisait une rivalité nationale. Quels étaient les *autres peuples*, qu'on ne pouvait soumettre qu'après avoir vaincu et fait périr le pontife-roi des régions qui s'étendent de l'Arménie à la Bactriane? les peuples qui suivaient sa religion. Or ce pontife-roi est désigné par un nom qui appartient au culte

[1] Samuel Anien, part. I, cap. VII.

[2] Ce fut sous les auspices de la loi naissante de Zoroastre que Gustarsp, roi de la Bactriane, secoua le joug de roi de Touran; ce fut sous les auspices de la même loi que, dans la Bactriane encore, se souleva contre les rois grecs de Syrie, le fondateur de la dynastie des Arracides.

mithriaque [1] et à l'idiome des premiers sectateurs de Zoroastre ; et nous prouverons que, dans le pays où il régnait, le magisme était trop florissant au temps de Sémiramis pour n'y avoir pas existé long-temps auparavant [2]. Suivant les historiens d'Arménie, ce fut pour venger la mort de Bélus, tué en combattant les Arméniens, que Ninus, son *sixième successeur*, songea, dès l'instant où il monta sur le trône, à porter la guerre en Arménie [3]. Dans l'*Abrégé*, c'est Bélus même, le *dieu national* de l'Assyrie, celui dont Ninus prétend être né, qui, à l'instant de quitter la terre, ordonne à son fils de vaincre et de faire périr le pontife-roi de l'Arménie.

La religion fut sans doute une des causes qui poussèrent à la révolte Zoroastre, vice-roi sous Sémiramis, et qui contribuèrent à son succès. Plus tard, elle excita les Babyloniens à combattre, sous les ordres de Ninias, le mage prince de la Bactriane. La religion rendit faciles les efforts d'Arbakès pour délivrer la Médie du joug de Babylone ; elle entraîna contre Babylone les Mèdes sous Cyaxare, et sous l'ambitieux Cyrus les Persans nouvellement convertis au culte du feu. Ce culte dès lors triompha ; et les Chaldéens, malgré leur instruction et leur antiquité, ne jouèrent plus qu'un rôle subordonné. En fallait-il davantage ? Et, pour pénétrer Bérose d'une haine profonde, était-il besoin encore qu'on eût vu récemment un mage [4], comblé d'honneurs par Alexandre, suivre le conquérant jusqu'à Babylone, pour étaler les merveilles de la science occulte et former des initiés à la doctrine de son maître ?

A la jalousie de l'historien, nous attribuerons l'étrange

[1] *Sabatius.... Sabazius.*

[2] Voyez ci-après, note B, § 3.

[3] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 31 et 165.

[4] Le second *Ostanès*. (Plin., *Hist. nat.*, lib. XXX, cap. 1.)

obscurité où reste, malgré tant de passages relatifs à *Chémèsénuus*, la marche qu'a suivie la propagation de la religion de Zoroastre. Annius et l'abréviateur arménien n'ignoraient point et n'avaient aucune raison pour ne pas dire combien de peuples avaient adopté cette religion. Avant donc d'avouer soudainement que Zoroastre régna en Bactriane par le pouvoir de la religion, ils n'auraient point gardé le silence sur ses progrès en Médie et en Arménie; et, s'éloignant de ces contrées, ils ne se seraient pas bornés à peindre le prophète ou plutôt quelqu'un de ses disciples, obtenant des succès en Crète ou à Rhodes, et ensuite en Italie, où le sabéisme était déjà puissant. Dans cette énonciation tortueuse, ne reconnaît-on pas les sentiments d'un prêtre chaldéen : autant il se complaît au détail des conquêtes du sabéisme, autant il s'efforce d'envelopper de ténèbres ses défaites, surtout dans des contrées si voisines de son berceau [1].

Nous connaissons imparfaitement ce qu'était la religion des Étrusques, avant que le commerce de ces peuples avec les Grecs lui fît subir de graves altérations : cependant la mythologie de Janus et celle de Vertumne ne permettent guère de douter que le dogme sabéen de l'univers-dieu n'en ait été la base. La loi de Zoroastre a-t-elle partagé avec le sabéisme le territoire de l'Italie? Je n'en donnerai point pour preuve la doctrine astrologique des *douze mille* ans, dont la création du monde occupe la moitié : cette doctrine, professée par les Tyrrhéniens [2], et qui se trouve tout entière dans le *Boun-dehesch*, avait pu être portée en Italie par des philosophes sabéens long-temps avant l'avénement de Zo-

[1] Bérose affirmait, dans un de ses ouvrages, que les Perses avaient jadis adoré les dieux de l'Assyrie, Bélus et Anaïtis. (Agathias, *Hist. Justin.*, lib. II, cap. 11.)

[2] Suidas, verbo *Tyrrhenia*.

roastre. Je ne citerai pas non plus la garde continuelle du feu sacré, confiée à un corps religieux : la *loi pure,* qui menace de la damnation les vierges rebelles au joug du mariage, n'aurait jamais institué l'ordre des vestales. Mais l'art de diriger et de détourner la foudre a quelque chose de plus concluant : les Étrusques s'y rendirent célèbres ; Zoroastre n'y fut pas étranger [1] ; les Chaldéens, au contraire, semblent l'avoir ignoré. Mais enfin, suivant Varron, cité par saint Augustin [2], l'*hydromancie* qui faisait voir dans l'eau les images des dieux, et la *nécromancie* ou évocation des morts, furent apportées de Perse en Italie : ce n'étaient pas là des sciences qui se communiquassent à d'autres qu'à des initiés, ou qu'on enseignât indépendamment de la religion. L'établissement que les Colques avaient fondé au mont *Circello,* dans *les contrées montueuses situées au-delà du fleuve* que domine le *Janicule,* nous indique le point d'où avaient pu partir les sectateurs de Zoroastre pour propager en Italie leur loi religieuse : la Colchide suivait cette loi au temps même de l'expédition des Argonautes [3].

Ce rapprochement eût-il frappé un faussaire du treizième ou du quinzième siècle ? Nous en doutons. Est-ce aussi à un faussaire, n'est-ce pas essentiellement à l'auteur original qu'il faut attribuer l'apothéose emphatique en vertu de laquelle, à deux reprises, *Noa-Janus* devient le dieu du sabéisme, le ciel, le soleil le père et le principe moteur de la nature ? En transportant Noé en Italie, un écrivain chrétien lui eût fait enseigner aux peuples dans l'enfance, la loi du Dieu de la *Genèse :* un prêtre chaldéen fait de Noé-Xisu-

[1] Voyez *Essai sur la magie, les prodiges et les miracles,* par Eusèbe Salverte, pages 174-180.

[2] S. Augustin., *De civitate Dei,* lib. VII, cap. xxxv.

[3] Voyez ci-après, note B, § 3.

thros un propagateur du culte des dieux, et finit par l'identifier à l'âme du monde, à la divinité universelle.

§ 8.

L'Abrégé de Bérose a dû être fait sur un autre ouvrage que les *Chaldaïques*.

De quel ouvrage de Bérose possédons-nous l'*Abrégé*?

Tatien et Josèphe citent trois livres d'*histoires chaldaïques* [1], que Bérose dédia à Antiochus-Théos ; le troisième livre faisait mention des conquêtes de Nabuchodonosor, et se terminait après la prise de Babylone par Cyrus.

L'*Abrégé* contient *cinq livres d'Antiquités babyloniennes*, qui finissent avec le règne du dix-huitième roi d'Assyrie ; et dans l'extrait de Manéthon, qui fait suite à l'*Abrégé*, il est expressément dit que Bérose s'est arrêté à cette époque.

Si l'abréviateur est un faussaire, comment n'a-t-il pas fait attention à ce que les anciens ont dit de l'auteur qu'il prétendait *restituer*?

La question est doublement à sa place, puisque, dans un fragment publié par Annius sous le nom du Perse *Métasthène*, il est parlé d'un livre où Bérose avait conduit l'histoire d'Assyrie jusqu'à Sardanapale.

Il y a plus ; le fragment de Métasthène est daté de la trentième année du règne de Séleucus-Nicator (283 avant J.-C.), antérieure de vingt-deux ans à l'avénement d'Antiochus-Théos (261 avant J.-C.).

Nous pourrions éluder la difficulté en supposant, avec quelques savants, qu'il a existé deux Béroses [2] : notre réponse

[1] Tatian. Assyr., *Orat. ad Graecos*. Joseph., *Contr. Appion.*, lib. I.

[2] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 22.



est plus simple ; dans le cours d'une vie longue et occupée, Bérose avait composé plusieurs ouvrages différents.

Tatien cite de lui deux livres d'*Histoires assyriennes* et trois de *chaldaïques*.

Eusèbe [1] donne, d'après Polyhistor, l'extrait du premier et du second livre des *Babyloniques* de Bérose : le second finit après la sortie de l'arche et le détail des généalogies antédiluviennes. Ces deux livres, entièrement mythologiques, ne sont évidemment point les *Histoires assyriennes*. Pour y reconnaître les *Chaldaïques*, il faudrait admettre qu'après avoir consacré deux livres entiers aux légendes religieuses, Bérose aurait resserré, dans le troisième livre seul, toute l'histoire de son pays, depuis le déluge jusqu'à la prise de Babylone par Cyrus : cela est d'autant plus difficile, qu'en lisant le passage de ce livre cité par Josèphe, on ne peut guère douter que Bérose ne fût entré dans des détails historiques très circonstanciés.

Ailleurs, Eusèbe nous apprend que Polyhistor a suivi l'autorité de Bérose relativement au nombre des rois qui ont régné en Assyrie jusqu'à la prise de Babylone [2] : mais il ne dit point que ce soit en consultant les *Babyloniques* ; et il est juste d'observer qu'il n'avait sous les yeux aucun ouvrage de Bérose, mais seulement celui de Polyhistor.

Bérose était contemporain d'Alexandre, suivant Eusèbe [3] ; il naquit sous le règne d'Alexandre, suivant Tatien [4] : adoptons avec Volney [5] cette dernière opinion ; né vers l'an 330

[1] Euseb., *Chronic. canon.*, lib. I, cap. I, II et III.

[2] Euseb., *Chronic. canon.*, lib. I, cap. IV.

[3] « *Coaetaneum.* » (Euseb., *ibid.*, *ibid.*, cap. II.)

[4] Tatian. Assyr., *Orat. ad Graecos.*

[5] Volney, *Chronologie des Babyloniens*, *Œuvres complètes*, tome V, pages 125-127.

avant J.-C., Bérose avait quarante-sept ans la trente-huitième année du règne de Séleucus-Nicator. Qu'il eût déjà publié des annales qui se terminaient à la chute de Sardanapale ; que cet ouvrage jouît d'une grande réputation d'exactitude et de véracité à la cour du successeur d'Alexandre sur le trône de Babylone, parceque l'on y était à portée d'apprécier les sources où l'auteur avait puisé ; que vingt-deux ou vingt-trois ans plus tard, Bérose ait dédié à Antiochus-Théos un ouvrage différent, ou le même livre augmenté d'une suite qui prolongeait de cinquante-quatre lustres les annales assyriennes; rien de moins improbable que ces faits, qui concilient l'allégation de Métasthène et celles de Tatien et de Josèphe.

Mais, ni l'ouvrage dédié à Antiochus, ni celui qu'a cité Métasthène, ne présentent les mêmes caractères que l'*Extrait* publié par Annius.

A plusieurs reprises, on y fait dire à Bérose qu'il ne prétend donner qu'un *précis* très succinct ; et deux fois il cite, comme en donnant l'extrait rapide dans ses trois derniers livres, les ouvrages qu'il a écrits sur l'*histoire chaldaïque* et sur l'*histoire des origines scythiques*.

Si on admet cette déclaration qui ne présente rien d'absurde, les difficultés s'évanouissent ; nous pouvons même reconnaître, dans les *Antiquités babyloniennes*, les *Babyloniques*, dont les deux premiers livres ont été extraits par Polyhistor. L'abréviateur n'en a tiré qu'un petit nombre de lignes, soit parceque, comme chrétien, il répugnait à transcrire une cosmogonie et une histoire antédiluvienne si peu conformes à la *Genèse*, soit plutôt parcequ'il en trouvait l'extrait déjà rédigé dans la *Chronique* d'Eusèbe.

Il n'est pas moins naturel d'admettre que, dans les *Antiquités babyloniennes*, Bérose se proposa de rattacher à l'his-

toire et à la chronologie, telles qu'elles étaient consacrées en Assyrie depuis le règne de Ninus, non seulement la cosmogonie et la géographie nationales, mais encore ce qui avait pu arriver à la connaissance des Chaldéens, touchant la géographie, l'histoire, les origines et les traditions religieuses des autres peuples. De là ces noms de divinités grecques ou étrusques appliqués à des divinités d'Égypte ou d'Assyrie; de là surtout ces synchronismes extravagants, en vertu desquels les origines mythologiques de toutes les nations se rangent sous des règnes qui sont encore historiques pour nous. Certains ouvrages, où l'histoire ancienne est ployée à la chronologie des modernes, ne paraîtraient peut-être pas moins bizarres à un contemporain de Ninus, d'Aegyalée ou de Zoroastre.

§ 9.

Réponse aux objections élevées contre l'authenticité de l'*Abrégé* de Bérose.

On élève diverses objections contre l'authenticité de l'*Abrégé de Bérose*.

1° D'un passage de Bérose, Josèphe conclut que, suivant cet auteur, Nabuchodonosor fonda Babylone et en éleva les principaux bâtiments, et qu'on a tort d'attribuer cet honneur à Sémiramis [1] : l'abréviateur affirme au contraire que, d'une enceinte fortifiée, Sémiramis fit une ville très grande, en sorte qu'on peut dire qu'elle a fondé plutôt qu'agrandi Babylone. La contradiction relevée par Varreïros [2] n'est qu'apparente. Josèphe a mal raisonné. Dans

[1] Joseph., *Contr. Appion.*, lib. I.

[2] Gaspard. Varrerii *Censura Berosi Chaldaei* (in-12, *apud Commelinum*, 1698), pag. 17-20.

sa citation, Bérose dit seulement que Nabuchodonosor répara et augmenta Babylone, fondée long-temps auparavant [1]. Sur l'autorité du Phénicien Philon, Étienne de Byzance [2] fait remonter cette fondation à dix-huit ou vingt siècles avant le règne de Sémiramis. Philon l'attribuait sans doute à Bélus, comme le pense Volney. Son opinion est appuyée de l'autorité de Mégasthène [3], de Quinte-Curce, d'Ammien-Marcellin et des historiens d'Arménie [4]. L'abréviateur s'exprime donc exactement; et Bérose, sans contredire ce qu'il a raconté ailleurs de Nabuchodonosor, a pu dire que Bélus éleva la première enceinte de Babylone, et que Sémiramis l'agrandit, et d'une bourgade fit une ville [5].

[1] Voyez Volney, *Chronologie des Babyloniens*, *Œuvres complètes*, tome V, pages 128-131.

[2] *Lexicon de urbibus*, verbo *Babylon*.

[3] « Au commencement... Bélus... environna de murs Babylone. » (Megasthen., apud Euseb., *Praep. evang.*, lib. IX, cap. XLI.)

[4] Q. Curt., lib. V, cap. I. Amm. Marcell., lib. XXIII. Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 32, 36 et 46.

[5] Volney (*Chronologie des Babyloniens*, *Œuvres complètes*, tome V, pages 190-196) établit quelle part Nabuchodonosor pouvait réclamer dans les embellissements de Babylone, et quelle part appartient à Sémiramis. Je pense toutefois qu'il exagère l'étendue des réticences que dut commander à Bérose et aux écrivains chaldéens, la destruction ordonnée par Nabonassar de tous les monuments antérieurs à son règne. Les souvenirs étaient trop profondément empreints, la tradition trop constante, pour que Bérose, qui n'était plus sujet d'un successeur de Nabonassar, mais d'un prince grec, et qui écrivait pour des Grecs déjà informés des principaux faits de l'histoire d'Assyrie, ne parlât pas avec quelques détails, et dans les termes que l'abréviateur nous indique, de Bélus, de Ninus et de Sémiramis. On voit seulement que, pour se conformer au *rétrécissement* chronologique qu'avait dû faire prévaloir parmi les Chaldéens la destruction de tous les livres ordonnée par Ninus, Bérose fait ce prince fils de Bélus, dont il était séparé

La conformité du récit de l'abréviateur, relativement à Bélus, avec Mégasthène et les historiens d'Arménie, me semble un trait propre à l'auteur original: un faussaire ignorant n'eût pas saisi ce trait; un faussaire érudit l'aurait développé avec avantage; l'abréviateur le reproduit sans en connaître la valeur.

2° Après avoir cité Bérose relativement à l'ancienne religion des Perses, Agathias se plaint de l'incertitude où les historiens ont laissé l'époque à laquelle a vécu Zoroastre [1]. On en conclut que Bérose ne fixait point cette époque, comme le fait son abréviateur. L'objection serait valable, si Agathias se plaignait du silence de Bérose: mais qui ne voit que son incertitude a dû naître de la difficulté de choisir entre tant de récits divers et contradictoires, auxquels a donné lieu la pluralité des Zoroastres?

3° C'est long-temps après la mort de Bérose que Munatius Plancus fonda *Lugdunum* (Lyon): l'abréviateur fait régner chez les Celtes un *Lugdus*, dont le nom passa à la province et à la peuplade qu'il gouvernait [2].

L'objection repose tout entière sur l'impossibilité que Bérose ait connu le nom de *Lugdunum*.

Il est des points de la terre que la nature a destinés à devenir des bourgs ou des villes toutes les fois que, dans le voisinage, se trouveront quelques familles réunies en société. Les bords du Tibre, entre les sept collines, furent couverts d'habitations bien avant l'époque où nous plaçons la fondation de Rome; et cette ville donna son nom à Ro-

par cinq générations, suivant les Arméniens, et par plus de dix-neuf siècles, suivant Philon de Byblos.

[1] Agathias, *Hist. Just.*, lib. II, cap. xx.

[2] « *Mancaleus, XIV rex Assyr... apud Celtas* Lugdus *a quo provincia* » *et homines cognomenta sumpserunt.* » (*Antiq. Babyl.*, lib. V.)

mulus [1], dont plus tard on prétendit qu'elle l'avait reçu. Au lieu même où le dix-septième siècle vit Pierre-le-Grand fonder Pétersbourg, exista jadis une ville nommée *Grikia*, de laquelle font mention les *Sagas* scandinaves. Antérieurement à l'invasion des Romains, et lorsque les *Aedui* disputaient aux *Arverni* et aux *Sequani* la suprématie de la Gaule [2], la situation de Lyon en faisait une position militaire très importante; et plus tôt encore, la jonction de deux grandes rivières avait dû y créer un entrepôt commercial. De bonne heure, de tout temps peut-être, il a dû exister au moins une forteresse (*oppidum*) sur la colline qui sépare les deux fleuves, et des habitations répandues sur leurs rives. Lorsque Plancus y établit les citoyens de la colonie romaine de Vienne, il augmenta, il embellit, il fortifia, il ne fonda pas *Lugdunum* : lui-même ne s'attribue pas cette gloire dans une inscription où sont rappelés tous ses titres à l'illustration; il dit seulement qu'il y conduisit une colonie [3]. Si, en effet, il eût fondé Lyon, il lui eût donné un nom romain, le sien ou celui de quelque divinité, et non pas un nom celtique que, peut-être, il ne comprenait point. Vingt-cinq lustres auparavant, Q. Marcius Rex avait établi une colonie romaine dans la ville qui depuis eut l'honneur de donner le jour à Marc-Aurèle : il n'essaya pas de faire disparaître le nom national du lieu, et se contenta d'y ajouter son propre nom [4], que la postérité n'a point conservé. Plancus dut également laisser subsister un nom consacré par le temps, et qui convenait très bien à une hauteur dont la base s'enfon-

[1] Jun. Phylargir., *in Virgil.*, eclog. 1, vers. 20.

[2] Caesar, *De bell. gall.*, lib. I, cap. VII, et lib. VI, cap. IV.

[3] Cette inscription est citée par Sigonius, *De nomin. roman.*, cap. *penultim.*

[4] *Narbo-Marcius*, aujourd'hui Narbonne.

çait dans le marais formé par le confluent de la Saône et du Rhône [1]. L'existence ancienne de la ville, sa fondation par un chef gaulois, l'origine de son nom formé de deux mots de la langue nationale, et qui, sous les Romains, fut seulement contracté de *Lugudunum* en *Lugdunum* [2]; tout cela n'avait point échappé aux Grecs : on en trouve la preuve dans le *Traité des noms des fleuves et des montagnes*, attribué à Plutarque [3]. Relativement à Bérose, cette date est moderne : mais, deux siècles avant que Bérose écrivît, les Grecs possédaient quelques connaissances locales sur le midi de la Gaule. Eschyle, dans sa tragédie de *Prométhée délivré* [4], attribuait la singularité que présente la plaine de *la Crau* à une *pluie de pierres* que fit tomber Jupiter pour secourir Hercule environné d'ennemis prêts à l'accabler. Si les Grecs, à une époque où leur commerce était loin d'avoir acquis son plus haut point d'activité, connaissaient assez bien ce fait physique pour chercher à le rattacher à leur mythologie, est-il absurde de croire que, deux cents ans après, le nom d'un des points les plus importants de la Gaule méridionale était venu à la connaissance des Phéniciens, dont les vaisseaux fréquentaient depuis si long-temps ces parages? Instruit par eux, Bérose aura placé ce nom dans son ouvrage; et, fidèle à l'usage constamment suivi en Orient, il en aura fait, comme de cent autres noms de lieux ou de peuples, le nom d'un roi, d'un chef de tribu. Ainsi les Orien-

[1] Voyez l'étymologie de *Lugdunum*, par M. Éloi Johanneau. (Cambry, *Monuments celtiques*, etc., pages 362 et 363.)

[2] Dio. Cass., lib. XLVI.

[3] *De mont. et fluv.*, cap. VI.

[4] *Prometheus Lyomenos*... C. Jul. Hygin., *Poet. Astr.*, lib. II, cap. VI, Strabo, *Geogr.*, lib. IV.

taux modernes ont créé un *Andalous* [1], petit-fils de Noé, et dont la postérité peupla et nomma l'*Andalousie*.

§ 10.

Conclusion.

De ce qui précède et en rappelant une dernière fois combien les *extraits* dont se compose le *Recueil* d'Annius ont dû souffrir de la négligence, des préjugés et de l'ignorance des abréviateurs, des traducteurs et des copistes, nous nous croyons en droit de conclure :

Que l'on a légèrement mis ces pièces au rang des *faux* littéraires ;

Que l'*Abrégé de Bérose* présente plusieurs traits qui ne semblent pouvoir appartenir qu'à une composition originale et authentique ;

Que l'on pourrait trouver des traits aussi précieux dans les autres pièces : par exemple, le fragment attribué à *Métasthène* contient une particularité qui ne se rencontre, je crois, que dans les écrivains orientaux [2], savoir, que, sous l'empire de Cyrus, Darius (fils d'Astyage) gouverna deux ans la Babylonie en qualité de roi tributaire ;

Que les pièces publiées par Annius étant probablement les *extraits* de livres authentiques aujourd'hui perdus, il serait également déraisonnable de leur accorder une confiance

[1] D'Herbelot, *Bibl. orient.*, article *Andalous.*

[2] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 80. Un historien hébreu, dans un fragment traduit par Génebrard, ne donne qu'un an de durée au règne ou plutôt à la vice-royauté de Darius à Babylone, *Historia Cabbala, R. Abraham levitae Davidis filii.* (Genebrardi, *Chronogr.*, pag. 540.)

aveugle, ou de se priver des lumières qu'on en peut tirer en y puisant avec discernement;

Qu'enfin, l'origine arménienne de quelques uns de ces fragments peut faire espérer que, dans les bibliothèques d'Arménie, on retrouvera un jour les originaux dont ils offrent la traduction. Encouragés par un premier succès, puissent les savants recommandables qui ont retrouvé la version complète d'Eusèbe et celle de Philon, tenter en ce sens de nouvelles conquêtes, et acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance de tous les amis des lettres, de l'histoire et de l'antiquité!

NOTE B.

DE L'ÉPOQUE A LAQUELLE A VÉCU LE FONDATEUR DE LA RELIGION DES MAGES, ET DU LIEU DE SA NAISSANCE.

Nous croyons avoir établi d'une façon plausible [1] que souvent le nom d'un prophète, d'un législateur religieux a été donné, soit à ses successeurs immédiats, soit à des hommes qui, après un long intervalle de temps, essayaient, avec succès, de le faire revivre et d'hériter de ses honneurs et de sa puissance. Nous avons cité particulièrement Zoroastre; et dans la pluralité des personnages qui ont porté ce nom révéré, nous avons signalé la cause du doute où l'on est resté depuis long-temps, relativement à l'époque à laquelle a fleuri le fondateur de la religion des mages. Essayons maintenant de répandre quelques lumières au sein de cette antique obscurité.

Un véritable savant, véritable philosophe, Volney nous a précédés dans la carrière. En lisant la discussion dont Zoroastre est le sujet dans les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* [2], je ne pensais pas qu'il fût possible d'y rien ajouter. Depuis j'ai cru saisir quelques inductions qui avaient échappé à Volney. Combien je regrette de ne pouvoir soumettre à ses lumières une suite de conjectures,

[1] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, § 58.

[2] Volney, *Œuvres complètes*, tome V, pages 1-70.

où je ne combats son opinion qu'après lui avoir emprunté mes plus fortes armes.

§ 1.

Zoroastre contemporain de Darius fils d'Hystaspes, ne fut point le fondateur de la religion des mages.

Anquetil Duperron, à qui nous devons la traduction des livres sacrés des *Mazdéiésnans*, a joint à ce précieux recueil une *Vie de Zoroastre* [1], composée d'après les livres et les traditions de ses sectateurs. Il la termine en concluant que le fondateur de leur religion est le Zoroastre contemporain de Darius fils d'Hystaspes.

L'opinion de l'homme qui nous a fait connaître à fond la religion des parsis ne peut pas être rejetée légèrement.

Après la mort de Cambyse, les mages furent assez habiles et assez puissants pour placer sur la tête d'un membre de leur ordre la couronne de Cyrus. Ils étaient donc nombreux, accrédités, répandus sur la surface de l'empire; leur culte était donc ancien : un sacerdoce naissant n'aurait pas tenté un coup si hardi, ou l'aurait tenté sans succès. Comment supposer que leur fondateur vécût encore et qu'il ait vécu long-temps après [2]? Une religion nouvelle, en présence d'une religion rivale et plus ancienne, n'étend pas son empire avec cette rapidité surnaturelle. Mais ce n'est encore là que la moitié du miracle : il faut admettre que, sur-

[1] *Vie de Zoroastre. Zend-Avesta,* tome I, 2e partie, pages 1-70.

[2] La difficulté augmente, si, sur l'autorité d'Eschyle, *contemporain de Darius fils d'Hystaspes,* on place entre l'avénement de ce prince et la chute de Smerdis, les règnes de *Maraphis* et d'*Artaphrénès,* quatrième et cinquième successeurs de Cyrus. Aeschyl., *Pers.* vers. 776-782.

vivant à la chute de ses ambitieux disciples ; le prophète ait sans peine réédifié ses temples renversés par l'indignation populaire. La double prédication de Zoroastre, d'abord pour *établir* le culte du feu, et ensuite pour le *rétablir*, serait un fait unique et dont sûrement on retrouverait des traces dans l'histoire; les pieux biographes du prophète n'auraient pas manqué de citer ce prodige, comme une preuve de l'intervention divine pour le maintien de *la loi pure*, contre les efforts des hommes et les fautes des prêtres: l'histoire est muette; et la *Vie de Zoroastre* ne fournit pas sur ce point la plus légère indication.

Enfin, en rapprochant deux passages de Nicolas de Damas et d'Hérodote, Volney établit [1] que les Perses embrassèrent la religion de Zoroastre après la victoire remportée par Cyrus sur le roi de Lydie, et que cette religion était depuis long-temps celle des Mèdes.

Le contemporain de Darius releva l'édifice de la religion, qui semblait renversé pour jamais. Législateur et pontife, il prit le nom de Zoroastre, du pontife législateur dont il renouvelait l'antique ouvrage ; il y était autorisé par plusieurs exemples antérieurs.

§ 2.

On doit refuser ce titre à divers Zoroastres cités par les historiens grecs.

Pythagore [2], dans sa jeunesse, fut, dit-on, instruit, purifié, initié par Zoroastre. Pythagore avait, ou plutôt il

[1] Volney, *Chronologie d'Hérodote*, *Œuvres complètes*, tome V, pages 37-43.

[2] Volney, *ibid.*, *ibid.*, pages 28-30. Apul., *Asin. Aur.*, lib. VI. Iamblich, *in Vita Pythagor.*

aurait eu quatre-vingt-huit ans quand Darius monta sur le trône. Il n'est pas impossible, mais bien difficile que, *dans sa jeunesse*, il se soit rencontré avec le Zoroastre contemporain de ce monarque. D'ailleurs des purifications, des initiations assez connues, assez importantes pour attirer l'attention et la confiance des étrangers, supposent un culte établi depuis long-temps. Diogène Laërce et saint Clément d'Alexandrie disent que Pythagore eut des conférences avec les mages, et qu'ils lui enseignèrent leur doctrine [1]. Les deux assertions se concilient : les mages, surtout lorsqu'ils admettaient des adeptes à la connaissance de leurs mystères, empruntaient, par piété ou par orgueil, le nom de leur premier maître.

L'abréviateur de Bérose rapporte que le troisième fils de *Noa* fut surnommé Zoroastre, parcequ'il était sans cesse occupé de l'étude de la magie [2] : on peut en conclure que l'usage s'établit et subsista long-temps de donner le nom de Zoroastre, non seulement aux chefs du culte des Mazdéiésnans, mais encore aux hommes qui excellaient dans la science occulte des mages.

Nous assignerons l'une ou l'autre origine au nom de Zoroastre de Proconèse cité par Pline [3] comme antérieur à Xerxès ; et à celui du Zoroastre qui, suivant Xanthus le Lydien [4], a paru six siècles avant l'expédition de Xerxès contre les Grecs. Observons seulement que la date indiquée par Xanthus coïncide avec une tradition orientale qui place Zoroastre treize cents ans après le déluge [5].

[1] Diogen. Laert., *in Pythag.* S. Clément Alex., *Stromat.*, lib. I.

[2] *Antiq. Babyl.*, lib. III.

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. XXX, cap. I.

[4] Diogen. Laert., *in Prooemio.*

[5] D'Herbelot, *Bibl. orient.*, article *Zerdust.*

Her de Pamphylie est tué à la guerre : après douze jours, il ressuscite, et raconte ce que les dieux lui ont appris pendant son séjour aux enfers [1]. Les Grecs se moquaient de son histoire, comme d'une fable inventée par Platon [2]. Mais je crois qu'ici, comme dans ce qu'il a raconté de l'Atlantide, Platon n'a fait que rappeler et accommoder à ses opinions des traditions anciennes, peu connues du reste des Grecs. Saint Clément d'Alexandrie rapporte aussi la résurrection du Pamphylien, et affirme que ce personnage était le même que Zoroastre [3]. Il est certain que des dogmes analogues à ceux de Zoroastre faisaient la base de ses récits; mais, sans chercher, dans le nom de son père *Arménus*, une indication très équivoque [4] du temps où Her a vécu, nous ne voyons dans l'adoption qu'il fit du nom de Zoroastre que le choix d'un talisman propre à accréditer ses révélations. La biographie du prophète ne dit rien d'une vision aussi merveilleuse qu'une descente au séjour des morts : on ne peut donc pas confondre *Her* et le véritable Zoroastre.

§ 3.

Le fondateur de la religion des Mages n'est point Zoroastre, contemporain de Sémiramis.

Jason débarque avec les Argonautes dans la plaine de *Circé*, sur une terre dont les princes sont fils du *Soleil*, et dont les peuples adorent le *Soleil* comme leur dieu. *Loin de la ville, des cadavres sans nombre sont suspendus à des*

[1] Plato, *De republica*, lib. X.

[2] Macrob., *in Somn. Scipion.*, lib. I, cap. I et II.

[3] S. Clement. Alexandr., *Stromat.*, lib. V. Voyez ci-après, § 11.

[4] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, etc., §§ 58 et 67.

arbres... Les Colques *regardent comme un crime abominable de brûler les corps des hommes; il ne leur est pas permis de les recouvrir de terre* [1]... Voilà une croyance et un usage directement opposés aux opinions de tous les peuples connus, si l'on en excepte les Thibétains [2]. L'usage et l'opinion sont consacrés par la loi qu'a donnée à son peuple le dieu-*Soleil* Ormusd. Si cette loi était en vigueur sur les bords du Phase dès les temps héroïques, nous sommes autorisés à en chercher le fondateur dans une antiquité plus reculée.

Ninias prend les armes pour enlever le trône à sa mère Sémiramis; il est secondé par le mage Zoroastre que la reine avait honoré de la vice-royauté de Ninive. Képhalion, historien dont les écrits sont perdus, assurait que Zoroastre succomba dans cette guerre : Moïse de Khoren relève l'erreur de Képhalion; la victoire, dit-il, favorisa Ninias et Zoroastre, et Sémiramis ne survécut pas à sa défaite [3]. Si l'on en croit

[1] Apollon., *Argonaut.*, lib. III... Le poëte ajoute qu'il était permis d'enterrer les femmes : les parsis de l'Hindoustan ne font pas aujourd'hui cette distinction ; on ne la trouve pas dans leurs livres sacrés.

[2] S. Turner., *Ambassade au Thibet*, etc., tome I, pages 296 et 297. Chez quelques peuplades indigènes de l'Amérique septentrionale, on expose aussi les cadavres à l'air, au lieu de les enterrer : mais c'est pour hâter le moment où des personnes chargées par état de cette fonction, pourront séparer absolument la chair des os; on conserve ensuite les os comme des monuments de famille. Sous la loi de Zoroastre, une pareille opération serait un péché énorme : c'est au temps, aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces, que le parsis doit laisser le soin de dépouiller les os; quand ils sont desséchés, le gardien du *Dakhmé* les enterre confusément dans une fosse commune.

[3] Moses-Khoren., lib. I, cap. XVII-XIX. Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 177 et 178. Volney, *Œuvres complètes*, tome V, pages 49 et 50.

l'*Abrégé de Bérose* [1], Ninias, vers la fin de son règne, vainquit et fit périr Zoroastre, qui s'était révolté contre lui.

Képhalion [2], Moïse de Khoren et Samuel d'Ania [3] donnent à Zoroastre le titre de *mage* [4] : en parlant du prophète de l'islamisme, dirions-nous l'*iman* ou le *mollah* Mahomet? Si le vice-roi rebelle eût été le fondateur de la religion des mages, une circonstance si importante aurait-elle échappé à l'histoire?

Seize ans auparavant, désespérée de la mort d'Ara, Sémiramis avait voulu que les dieux le rendissent à son amour. Elle exigea ce miracle de *Méras*, *mage* et grand-prêtre en Arménie : *Méras* allégua la volonté du dieu suprême *Aramazte*, pour déguiser sa propre impuissance; et la reine, abusée ou consolée, grava sur un monument ses actions de grâces à Aramazte [5]. Aramazte est le même qu'*Ormusd*, de l'aveu des historiens d'Arménie [6]. Le culte d'Ormusd florissait donc alors en Arménie; un mage y était grand-pontife; il jouissait d'une haute considération, puisque la souveraine de l'Asie attendait de son intercession un miracle, pour lequel elle ne se fût pas adressée à d'autres qu'au prophète, si le prophète eût alors vécu. Le *mage* Zoroastre était prince des Mèdes : les Mèdes aussi, comme les peuples de l'Arménie et de la Bactriane, suivaient donc le culte du

[1] *Antiq. babyl.*, lib. V.

[2] Euseb. Pamph., *Chronic. canon.*, lib. I, cap. xv.... *De Zaravaste mago*, *Baetrianorum rege*, etc.

[3] Samuel. Anien., *Summ. temp.*, part. 1, cap. vii.

[4] Chahan de Cirbied traduit « un prince mède nommé *Zoroastre* ou *Mage*; » Volney, « *le mage Zerdust*, prince des Mèdes. »

[5] Moses Khoren., lib. I, cap. xi, xii, xiii. Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 169-171.

[6] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., page 31.

feu : la naissance de ce culte remonte évidemment à une époque plus ancienne.

§ 4.

Ce n'est point le Zoroastre que combattit Ninus.

Justin, Arnobe, Isidore et Paul Orose [1] donnent le nom de Zoroastre au roi de Bactriane qui fut vaincu et tué par Ninus, quoiqu'il eût employé, pour se défendre, toutes les ressources de la magie. Annius [2] croit que c'est une erreur, née de ce qu'on a souvent donné au fils de Ninus le nom de son père, comme l'affirme un des auteurs [3] dont il a recueilli des fragments : il soutient en conséquence que l'on ne doit point distinguer ce Zoroastre de celui qui succomba sous les coups de Zaméïs-Ninias. L'opinion d'Annius est plausible ; l'opinion contraire ne l'est pas moins ; et elle a en sa faveur le témoignage des historiens. Que le prince de la Bactriane et le vice-roi de Sémiramis se soient l'un et l'autre honorés de porter le nom du chef de leur religion, cela n'a rien d'invraisemblable, lors même que l'un ou l'autre n'aurait point réuni la dignité de pontife au pouvoir temporel. Ce serait de leur part le même sentiment d'orgueil politique que celui qui détermina Darius fils d'Hystaspes à se qualifier, dans son épitaphe, *docteur en magisme ;* et le jeune Cyrus à compter parmi les titres qui devaient lui faire décerner la

[1] Justin., lib. I, cap. I. Arnob., lib. I. Isidor. Hispal., lib. VIII, cap. IX. Paul. Oros., lib. I, cap. IV.

[2] Voyez le *Commentaire d'Annius sur l'Abrégé de Bérose*, règne d'*Arius*.

[3] Xénophon, *De aequivocis*.

couronne au préjudice de son frère aîné, la prétention d'être versé plus profondément que lui dans la science des mages.

Mais la *Vie de Zoroastre* ne le présente nulle part comme roi de la Bactriane ou comme vice-roi de Ninive; et l'étendue des contrées que le culte du feu avait conquises au temps même de Ninus, ne permet pas de prendre pour le prophète de la *loi pure* un des deux personnages cités.

Volney cependant veut que les trois n'en fassent qu'un seul : il suppose que le prophète Zoroastre, avant d'être promu à de hautes dignités par Sémiramis, avait secondé le roi de la Bactriane dans sa défense contre Ninus.

Nous ne pouvons admettre cette supposition.

1° Suidas [1] accorde deux articles séparés, au prophète Zoroastre, et au Zoroastre qui périt dans Bactres assiégée par Ninus. Cela prouve au moins que les auteurs qu'il a copiés distinguaient l'un de l'autre ces deux personnages.

2° Si Sémiramis eût élevé à la vice-royauté un homme qui avait combattu contre Ninus, et si cet homme était le fondateur d'une religion nouvelle, Moïse de Khoren ne dirait-il rien de ces deux particularités éminemment remarquables ?

3° C'est le roi vaincu par Ninus, et non pas son ministre, que les historiens appellent Zoroastre.

Il est bien vrai que Diodore [2], d'après Ktésias, nomme le même prince *Oxuartes* : mais Volney reconnaît que ce n'est là qu'un titre, celui de *roi de l'Oxus*; et nous avons déjà observé que Ktésias désigne les personnages d'un ordre

[1] Suidas, verbo *Zoroastrès*.

[2] Diod. Sic., lib. II, cap. VI.

relevé, par leur titre, plus souvent que par leur nom propre [1].

4° Enfin (et cette considération n'aurait pas dû échapper à l'œil pénétrant de Volney), de quelle religion antérieure la religion de Zoroastre conserve-t-elle l'empreinte originelle, [2] dans les noms de *Ram* et d'*Anhouma* que le prophète n'a pu faire disparaître de la langue pehlvi? de la religion de l'Hindoustan. Quelle religion attaque-t-il dans ses livres sacrés avec tout l'acharnement de la rivalité? la religion de l'Hindoustan. Pour quels *génies*, à chaque ligne de ses récits et de ses formules liturgiques, veut-il inspirer une profonde horreur? pour les *Dews*, génies adorés dans l'Hindoustan sous le nom de *Divs* ou *Dewatas*. Sur qui, par une conséquence du principe qui rend étranger, sous le rapport de l'humanité, quiconque est étranger à la croyance religieuse, sur qui le médecin doit-il faire, jusqu'à trois fois, l'épreuve de son habileté, avant d'oser traiter un Mazdéiésnan malade? sur les adorateurs des *Dews* [3], des divinités de l'*Hindoustan*. Quel prêtre Zoroastre suborne-t-il pour venir rendre hommage à la supériorité de sa doctrine? un prêtre de l'Hindoustan, un brame célèbre dans l'Iran [4], et révéré des peuples et des princes. En vain un auteur arabe [5] affirme-t-il que Gustasp et Lohrasp son père professaient la religion des sabéens : ce n'est point un prêtre chaldéen que Zoroastre convertit en présence de Gustasp et de toute sa cour.

[1] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, etc., § 60.

[2] *Ibid.*, § 70.

[3] *Vendidad Sadé*, Fargard VII. *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 322 et 323.

[4] *Vie de Zoroastre*, *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 47-52.

[5] Aboul-Djaafar, Hyde, *De rel. vet. Pers.*, pag. 319. *Vie de Zoroastre, Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, page 31, à la note.

Pour soumettre un parsis à l'islamisme, un musulman ne s'aiderait sûrement pas de la conversion d'un israélite.

La religion que Zoroastre venait renverser était donc certainement celle des brames. Or, au temps de Ninus, au temps de Sémiramis, la religion de Ninive et de Babylone était le sabéisme. Placé avec les Assyriens dans des rapports aussi intimes que le suppose Volney, c'est le sabéisme que Zoroastre aurait attaqué; c'est le sabéisme dont il aurait, malgré lui, emprunté ou conservé des traits reconnaissables. C'est un prêtre chaldéen et non pas un brame dont il aurait acheté le témoignage.

Quand, sous les successeurs de Zoroastre, les progrès de *la loi pure* mirent ses sectateurs en contact avec ceux du sabéisme, les prêtres des deux cultes se combattirent sans doute avec toute l'animosité dont l'*Abrégé de Bérose* a conservé l'empreinte. Arnobe [1] assure que dans la guerre de Ninus contre le roi de la Bactriane, les prêtres chaldéens et les mages avaient secondé les armes de l'un et de l'autre parti, en appliquant à l'envi, à l'attaque et à la défense, toutes les ressources de leurs sciences occultes. La rivalité des deux cultes existait donc alors dans toute son énergie; et par conséquent la religion qui, au temps de son fondateur, n'avait connu d'adversaires que les brames, était ancienne, et avait fait bien des pas loin du lieu de sa naissance.

§ 5.

La religion des mages a été fondée à une époque plus ancienne.

Non : ce n'était point une religion naissante que celle qui avait déjà des chefs puissants en Bactriane, chez les Mèdes

[1] Arnob., lib. I.



et en Arménie. Nous manquons de renseignements *positifs* sur l'époque de sa fondation, mais en avons-nous beaucoup sur l'histoire d'Asie antérieure à Ninus ? Quand Nabonassar détruisit, à Babylone, tous les monuments historiques, il ne fit qu'imiter Ninus. Ce chef d'une dynastie nouvelle livra aux flammes tous les écrits qui rappelaient la mémoire des siècles écoulés; son pouvoir s'étendait alors sur la Médie, et la Bactriane finit par accroître son empire : les archives de l'un et de l'autre pays, dépôts des documents authentiques sur l'origine de la religion nationale, ne durent point échapper à son orgueil destructeur. Mais l'attentat même de Ninus atteste leur existence, et nous autorise à porter nos regards au-delà de l'obscurité qu'il voulut rendre impénétrable.

Du vide que la destruction répétée des monuments causa dans l'histoire, et surtout de la multiplicité des personnages qui ont porté le nom de Zoroastre, sont nées les opinions suivant lesquelles on a placé le législateur des Mazdéïésnans à des époques plus ou moins rapprochées de nous. A ces causes réunies d'oubli et de destruction, a cependant résisté, en Asie, l'opinion vague d'une ancienneté beaucoup plus grande; le souvenir de Zoroastre s'est conservé dans l'Hindoustan [1], et éloigne son existence jusqu'en un *temps extrêmement reculé*. Presque tous les auteurs arabes et persans reconnaissent qu'il fut fort antérieur à Moïse : les uns se bornent à dire qu'il est très ancien, d'autres avouent que les Zoroastres dont parlent les historiens n'ont fait que

« [1] Il paraît qu'il y a eu deux législateurs du nom de Zoroastre; » *l'un vivait dans un temps si reculé*, qu'on ne peut ajouter foi aux tra- » ditions qui le concernent; l'autre existait sous le règne de Darius. » (Maria Graham, *Journal of a residence in India*, page 68 de la traduction française.)

renouveler le culte du feu institué par le prophète Zoroastre; d'autres, enfin, prétendent que le prophète est le même qu'Abraham [1].

Je sais combien a peu de poids l'autorité du chronologiste Joël ; mais s'il mérite quelque attention, c'est quand il se rapproche des traditions hébraïques, les seules qu'il paraisse avoir sérieusement étudiées. Joël [2] attribue l'invention de la magie et de l'astronomie (les deux sciences dans lesquelles excellait Zoroastre) aux *Maguséens* (mages) ou *Perses*, contemporains de Nembrod, fondateur de Babylone.

Grégoire de Tours et l'auteur des *Récognitions* attribuées à saint Clément d'Alexandrie, disent que Zoroastre était petit-fils de Noé. Il fut l'aîné des fils de Xisuthros, suivant les historiens d'Arménie; et le plus jeune des fils de Noé, suivant les auteurs copiés par Génebrard et suivant l'*Abrégé* de *Bérose*. Toute discussion de dates serait ici superflue, puisque les chronologistes d'Orient et d'Occident diffèrent de près de huit siècles touchant l'époque où ils placent le déluge. Si des auteurs ont fait Zoroastre contemporain du déluge, c'est qu'ils le croyaient fort ancien, et qu'ils ne pouvaient cependant faire remonter plus haut son existence; comme d'autres, par un motif analogue, l'ont placé sous le règne de Ninus, c'est-à-dire aux premiers jours des temps historiques.

Mais rien dans la *Vie de Zoroastre*, rien dans ses écrits n'indique qu'il ait été témoin ou fils d'un témoin du *dé-*

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Zerdust*. Suivant d'autres traditions, Abraham avait été l'instituteur du sabéisme; chacune des peuplades qui se faisaient gloire d'être la postérité d'Abraham, a voulu faire remonter jusqu'à lui, l'origine de sa religion.

[2] Joël., *Chronographia compendiaria*, imprimée à la suite de *Georgii Acropolitae magni logothetae historia*, gr.-lat., Parisiis, in-folio, 1651, pag. 150.



luge ; loin de là, sa cosmogonie religieuse ne fait aucune mention du cataclysme qui figure dans plusieurs autres. Les traditions d'après lesquelles on a écrit sa vie, les livres sacrés dont le *Boun-Dehesch* offre l'extrait et la compilation informe, rapportaient les noms et la filiation en ligne directe de vingt-cinq ascendants de Zoroastre, jusqu'à *Féridoun;* de trente-six, jusqu'à *Djem-Schid;* et de quarante-trois, jusqu'au premier homme *Kaiomorts*[1]. Aucun de ces personnages n'est cité comme ayant survécu à une inondation qui aurait détruit le reste du genre humain.

Instruits confusément que, bien long-temps avant Ninus, il a existé des temps historiques, et d'ailleurs n'admettant point l'entière destruction du genre humain par les eaux, à l'époque du moins où la fixe la chronologie moderne, quelques auteurs reculaient d'un grand nombre de siècles l'existence du fondateur de la religion des mages. Hermippe[2], et le platonicien Hermodore[3] la plaçaient à cinq mille ans avant la guerre de Troie, six mille cent quatre-vingt-treize ans avant notre ère; Eudoxe, six mille ans avant la mort de Platon[4], six mille trois cent quarante-huit avant notre ère. De pareilles dates échappent encore à la discussion, mais elles prouvent qu'on n'avait pas entièrement oublié la haute antiquité de l'avénement de Zoroastre.

[1] *Boun-Dehesch*, §§ 32 et 33; *Zend-Avesta*, tome II, pages 416-420.

[2] Plin., *Hist. natur.*, lib. XXX, cap. 1.

[3] Diogen., Laert., *in Prooemio.*

[4] Plin., *Hist. natur.*, lib. XXX, cap. 1.

§ 6.

L'antiquité de cette religion ne porte aucune atteinte aux dogmes du christianisme.

Avant d'examiner quelle foi est due à ces souvenirs, hâtons-nous de prévenir l'objection que l'on ne manquera point de faire sur l'impossibilité de les concilier avec la chronologie de la *Bible*.

L'objection est d'autant plus forte, qu'à l'époque où a paru Zoroastre, le sabéisme était déjà florissant, et la religion des brames vénérable par son ancienneté ; celle de leurs prédécesseurs, les adorateurs de Wishnou, remontait à des siècles antérieurs ; elle avait encore été précédée de bien loin par le culte d'Ixora, qui probablement n'a pas été le premier de tous.

Nous répondons que c'est par suite d'une erreur peu excusable qu'on a donné aux systèmes de chronologie une importance religieuse. Que l'on interroge les livres saints : rien sur ce point n'a été révélé. Il y a plusieurs siècles de différence entre le texte hébreu de la Bible et la traduction des Septante ; entre le calcul des Grecs et celui des Latins. En prenant pour base les livres de Moïse, on a établi, sur l'époque de la création du monde, plus de soixante opinions différentes : aucune n'a été condamnée, aucune n'a été consacrée par les décisions des conciles ou des souverains pontifes. Il pourrait y en avoir encore soixante, sans que cela intéressât autre chose que la vanité de quelques écrivains, qui voudraient faire prévaloir par la foi, des assertions qu'ils ne peuvent étayer de calculs inexpugnables.

Déjà, en Allemagne, des hommes aussi estimés pour leur piété que pour leur érudition ont reconnu hautement que

la vérité de la religion ne dépend point de l'exactitude de la chronologie des modernes. Les mots de *père* et de *fils*, dans les écrivains orientaux, n'expriment point nécessairement le premier degré de descendance, mais une descendance directe à un degré souvent très éloigné; ainsi, dans le chapitre du *Boun-Dehesch* qui renferme sa généalogie [1], Zoroastre est appelé *germe* (fils) de *Minotcher*, quoique séparé de *Minotcher* par plus de douze générations. En appliquant cette règle ou plutôt ce *fait* aux livres hébreux, les savants que je cite ont dissipé sans retour des objections [2] que jusqu'ici on n'avait guère repoussées que par des subtilités peu dignes de la gravité de la cause qu'on défendait.

Que le monde soit âgé de six mille ans [3] ou de vingt mille, cela ne prouve rien pour ou contre les dogmes du christianisme. J'en dirai autant de l'époque du déluge universel raconté par Moïse; plus on la recule, et plus il devient facile à l'écrivain orthodoxe de supposer que le récit de Moïse a servi de type aux allégories cosmogoniques et astronomiques des religions orientales.

Nous pouvons donc, sans crainte de blesser les lecteurs

[1] *Boun-Dehesch*, § 33. *Zend-Avesta*, tome II, page 419.

[2] Les objections tirées de la différence qui existe entre les deux généalogies du Christ : saint Matth., chap. I; saint Luc, chap. III.

[3] De ses observations géologiques, un célèbre naturaliste a conclu que l'existence de l'espèce humaine ne remonte pas à plus de six mille ans. La discussion de ses arguments serait ici déplacée. Mais, de faits particuliers et dont l'observation n'a pu s'étendre que sur une surface et à une profondeur très bornées, quand on voit tirer une conclusion si générale, on se rappelle involontairement ce que dit un habile géographe relativement au plateau central de l'Asie : « Aucun de nos » géologues n'a vu cette région, qui fait une sixième partie de l'ancien » continent, et ils osent faire des théories de la terre ! » (M. Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, tome III, page 416.)

timorés, poursuivre notre carrière, et chercher dans les livres attribués à Zoroastre la confirmation des souvenirs relatifs à l'antiquité de sa mission.

§ 7.

La religion des Mages appartient à l'*Age* où l'équinoxe du printemps était dans le *Taureau*; le sabéïsme à l'*Age* où l'équinoxe était dans les *Gémeaux*.

La belle découverte de Dupuis ne doit point demeurer stérile : toute religion dont la base est astronomique doit porter le sceau de l'époque qui l'a vue naître.

La précession qui, dans l'intervalle de 2153 ans [1], fait

[1] Les astronomes modernes évaluent la précession à 50″ 9‴ $\frac{1}{7}$ par an, ou environ 2153 ans pour 30 degrés du zodiaque. Des savants ont établi que, 4600 ans avant notre ère, les Égyptiens donnaient précisément la même durée à la précession annuelle (Volney, *Chronologie des Égyptiens*, *Œuvres complètes*, tome V, pages 436 et 437.) D'un rapprochement ingénieux, Bailly conclut qu'à une époque très reculée, les Hindous ont fixé la durée du mouvement des étoiles le long de l'écliptique à cent quarante-quatre *van*, ou périodes de 180 ans, c'est-à-dire à 25920 ans, ou 2160 ans pour chaque signe. W. Jones adopte la conjecture de Bailly (*Recherches asiatiques*, tome II, pag. 166 et 167), qui, sur ce point, met les connaissances des anciens Hindous presque au niveau des nôtres. Mais le temps a obscurci une notion si juste. Le Gentil (*Voyage dans les mers de l'Inde*, 2 vol. in-4°, Paris, 1779, tome I, page 236), dit que les Brames évaluent la précession à 54″ par an. Un livre hindou, cité par W. Jones, réduit ce phénomène à une oscillation qui, avec la même vitesse annuelle de 54″, parcourt en 7200 ans 54° d'occident en orient, et 54° d'orient en occident, (*Recherches asiatiques*, tome II, pages 313 et 314). Les Hébreux, qui étaient probablement les disciples des Syriens et des Chaldéens,

parcourir aux points équinoxiaux et solsticiaux la douzième partie du zodiaque, change dans le même espace de temps la constellation affectée comme domicile au soleil équinoxial du printemps, et par conséquent l'emblème fondamental des cultes astronomiques. Aucun de ces cultes n'a pu naître qu'autant que la *précession* avait amené la position astronomique à laquelle il se rapporte. Le Soleil-*Taureau* n'a point été adoré en Égypte avant que le Taureau marquât l'équinoxe du printemps; et ce ne fut qu'après qu'il eut cédé au Bélier cette prérogative que fut institué le culte d'Ammon, du Soleil-*Bélier*. La consécration de l'un ou de l'autre emblème a-t-elle suivi immédiatement le renouvellement de la période astronomique? On peut en douter; mais le retard, en ce cas, a des limites assez étroites. Des nations ignorantes ont, il est vrai, emprunté de nations plus instruites quelques fragments d'un culte dont l'objet avait cessé de régner aux cieux: les Grecs laissèrent pénétrer dans leur pays le culte de *Jupiter-Taureau*, et celui même des *Gémeaux dieux souverains* (*anactès*), et d'autres lambeaux de mythologies anciennes, peu d'accord depuis long-temps avec les aspects des corps célestes. Mais de semblables erreurs n'ont pu être commises par des prêtres astronomes, tels que les fondateurs des anciennes religions; aucun d'eux n'aurait donné pour base à un nouveau culte l'adoration du *Taureau*, quand le soleil équinoxial du printemps brillait déjà dans la constellation du *Bélier*.

Nous avons prouvé l'union intime du sabéisme avec le culte d'*Oannès* [1]; Dupuis, avant nous, avait pris ce

fixaient la précession à 2100 ans par signe du zodiaque: c'est l'évaluation adoptée par Rabbi Moses Maimonides. (*Constitutiones de fundamentis legis*, cap. III, § 9, in-4°, Amstelodami, 1638, pag. 32.)

[1] Ci-dessus, note A, § 5.

soin[1]; et si l'on admet l'authenticité de l'*Abrégé de Bérose*, le rapprochement de ce qu'on y lit touchant l'apothéose de *Noa*, avec la théogonie de Bérose telle qu'Eusèbe nous la fait connaître, devient une preuve encore plus concluante.

Les divinités adorées dans le sabéisme, *Oannès*, *Dagon* et *Derkèto* ou *Atergatis*, présentaient, sous des noms divers, l'union des constellations solsticiales de la *Vierge*[2] et des *Poissons*; et *Adra-melech* et *Ana-melech*, adorés en Syrie, paraissent avoir répondu aux *Gémeaux*, signe équinoxial du printemps[3].

Le sabéisme remonte donc à l'*âge* des *Gémeaux*.

Entraîné par le mouvement rétrograde de la précession, l'équinoxe du printemps quitte la constellation qui présida à la naissance du sabéisme. Pour savoir quel changement amena sur la terre le changement opéré dans le ciel, interrogeons un *âge* plus rapproché de nous.

Quand le soleil de l'équinoxe sortit du *Taureau*, le culte approprié à ce signe était trop fortement établi dans les temples[4] d'Égypte pour qu'on pût songer à l'abolir; mais les prêtres astronomes de Thèbes induisirent peu à peu l'Égyptien docile à adorer simultanément, sous le nom d'*Am-*

[1] Dupuis, *Origine de tous les cultes*, tome I (in-8°), pages 13 et suivantes.

[2] Bailly, dans l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, cite plusieurs monuments qui paraissent se rapporter au temps où la *Vierge* marquait le solstice d'été, et entre autres le zodiaque hindou, gravé dans les *Transactions philosophiques*, année 1772. Le zodiaque d'Esneh place également le solstice d'été dans le signe de la *Vierge*. Sur l'union de la *Vierge* et des *Poissons* dans le même emblème, voyez ci-après, note C, III° *Avatar de Wishnou*.

[3] Ci-après, note C, X° *Avatar*.

[4] Le *Taureau* solaire était adoré à Héliopolis, à Memphis, à Hermunthis. Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. XXI.

mon, le soleil dans le signe du *Bélier*[1]. Ne doit-on pas supposer que, vingt-un siècles auparavant, le signe qui était devenu alors le chef de l'*armée céleste*, avait de même pénétré dans les temples et dans les légendes des Hindous, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous le nom de la *vache céleste qui donne tous les biens en abondance*; tandis que le sabéisme offrait le Soleil-*Taureau*, sous la forme hideuse de *Moloch*, aux adorations des Syriens et des Phéniciens?

Le Soleil-*Taureau* étendait aussi son empire au nord de l'Asie : c'est à son culte qu'appartient la religion de Zoroastre.

Sorti miraculeusement du Taureau céleste[2], Kaïomorts (nous dit Zoroastre) produisit non moins miraculeusement un arbre dont furent ensuite formés les corps d'un homme et d'une femme[3]. Le couple primitif s'unit, et engendra des enfants qu'Ormusd enleva pour les élever, *et qui restèrent sur la terre*[4]... Ce sont eux que nous regarderons comme représentant la race humaine née avec l'*âge* du *Taureau*; nous croyant suffisamment en droit d'abandonner à l'allégorie cosmogonique les êtres merveilleux qui les ont précédés.

[1] W. Drummond (*The OEdipus Judaïcus*, pag. 367 - 378) établit, d'après l'aveu des rabbins, que l'institution de la pâque au dixième jour du mois de *nisan*, et la cérémonie de manger l'*agneau* pascal, se liait avec l'entrée du soleil dans le *Bélier*; entrée que les Égyptiens commençaient à fêter le même jour.

[2] « Après la mort du *Taureau donné unique*, Kaïomorts *tomba* (sortit) » de son bras droit (de sa jambe droite de devant). » *Boun-Dehesch*, § 4. *Zend-Avesta*, tome II, pages 355 et 556.

[3] *Boun-Dehesch*, § 15. *Zend-Avesta*, tome II, pages 376 et 377.

[4] *Ibid.*, *ibid.*, pages 379 et 380.

De ces hommes placés sur la terre par Ormusd, et non moins prompts à se multiplier que les descendants de *Noa-Xisuthros*[1], cinq générations séparent le *pur Djem-Schid* qui, le premier des hommes, a consulté Ormusd et *porté sa loi sur la terre*[2]; Djem-Schid qui illustra son règne en élevant sur le mont Kharesem[3] des *dad-gahs* (lieux saints) où brûlait le feu sacré. Ces expressions indiquent, selon nous, que le premier, dans l'Iran, Djem-Schid renouvela l'emblème du culte du soleil, conformément au changement que, depuis un siècle et demi, la précession avait amené dans les cieux; que le premier il offrit aux adorations de ses sujets, dans les simulacres de *Mithra*, le soleil équinoxial triomphant sur le Taureau céleste.

Initié, après des épreuves effrayantes[4], dans les mystères les plus profonds du culte de Mithra, et instruit, pendant un séjour de dix ans dans les montagnes, de tous les secrets cosmogoniques que renfermait le fameux antre mithriaque[5], Zoroastre, trente-sixième descendant de Djem-Schid, se présente comme envoyé par le ciel, pour renouveler *la loi* religieuse, *portée sur la terre* par son auguste ancêtre. La loi et les dogmes qu'il promulgue en diffèrent sur des points essentiels; mais il ne trompe point quand il assigne aux deux religions la même origine. C'est à la naissance et à la mort mystérieuse du Taureau céleste, c'est-à-dire à la révolution de la première année où cette constellation

[1] *Ibid.*, *ibid.* Voyez ci-dessus, note A, § 3.

[2] *Vendidad Sadé*, Fargard II. *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie page 271.

[3] *Boun-Dehesch*, § 17. *Zend-Avesta*, tome I, page 383.

[4] *Vie de Zoroastre*, § 6. *Zend-Avesta*, tome II, IIe partie, page 24.

[5] *Ibid.*, *ibid.*, pages 28 et 29. Sur l'*antre de Mithra*, voyez Eubulus, cité par Porphyre, *De nympharum antro*.

marqua l'équinoxe du printemps, que le *Boun-Dehesch* place le commencement du monde, ou, en d'autres termes, le commencement du nouvel *âge*.

Ne dissimulons pas que, du *Boun-Dehesch* même, on peut tirer une objection très forte contre notre assertion : on y lit textuellement que les équinoxes ont lieu dans les signes de l'*Agneau* et de la *Balance*, et que les *six mille de dieu* commencèrent quand le soleil entra dans le signe de l'*Agneau* [1].

Le *Boun-Dehesch*, répondrai-je, n'est point un ouvrage original ; c'est une traduction et un extrait des livres du prophète [2]; extrait mutilé, défiguré par de nombreuses lacunes, et évidemment remanié à diverses époques. Tantôt il y est parlé de Gustasp comme d'un prince actuellement régnant, et tantôt comme d'un personnage historique dont le souvenir a traversé les siècles; et l'on trouve dans le dernier paragraphe, les dates de la conquête d'Alexandre, du règne des Sassanides et de l'invasion des Arabes.

Le sujet et la forme de l'ouvrage comportaient ces interpolations et en rendaient plusieurs autres inévitables ; c'est une véritable encyclopédie abrégée, qui contient tout ce que doit croire le Mazdéiésnan et tout ce qu'il a besoin de savoir.

L'Oupnek'hat place pareillement, du Capricorne aux Gémeaux, les six mois où le soleil va au nord; et, du Cancer au Sagittaire, les six mois où il va au midi (*Brahmen*, LXXI). Cependant cet ouvrage, qui date de plus de 2000 ans, et peut-être de 2300 ans avant notre ère, comme l'a prouvé Anquetil dans les notes de sa traduction latine, n'est que l'extrait des *Védas*, livres bien plus anciens ; car on

[1] *Boun-Dehesch*, §§ 2, 5 et 34. *Zend-Avesta*, tome II, pages 349-357, 420 et 421.

[2] Anquetil du Perron, *Zend-Avesta*, tome II, pages 337-340.

n'extrait des livres religieux que quand le laps d'un long temps en a rendu la doctrine obscure et peu connue. La position astronomique qu'il indique, et qui commençait à peine quand il a été écrit, n'existait sûrement point à l'époque de la publication des *Védas*. L'abréviateur hindou, comme l'abréviateur parsis, a cru devoir s'écarter de ses originaux sur un point de fait, pour se conformer à l'état actuel des choses.

Il est peu difficile de distinguer, dans le *Boun-Dehesch*, ce qui appartient à Zoroastre : *La loi dit... il est dit dans la loi ;* ces expressions nous avertissent presque toujours que les compilateurs citent ou abrègent les écrits du prophète. Mais à eux seuls nous attribuerons les dates qui conduisent le lecteur jusqu'à la conquête de la Perse par les musulmans, et surtout l'indication des points équinoxiaux; indication conforme au temps où a pu écrire le premier rédacteur de l'extrait, et destinée alors, comme les autres interpolations, à donner aux Mazdéïésnans les connaissances usuelles dont ils avaient besoin. Cette fixation tire d'autant moins à conséquence que l'on voit, dans le même paragraphe, le *Taureau céleste* placé au commencement de *trois* des *six mille de Dieu*, c'est-à-dire d'une des saisons où le soleil parcourt les signes supérieurs [1]. Les expressions du *Boun-Dehesch* sont même telles que le *Taureau* semblerait marquer le solstice d'été. On n'a pas besoin d'une si singulière inexactitude pour se convaincre, en lisant le *Boun-Dehesch*, que ses compilateurs, ou du moins les derniers de tous, ont copié les dogmes sans soupçonner qu'ils cachassent un sens astronomique. Sous ce point de vue, on peut assimiler le *Boun-Dehesch* à l'*Abrégé de Bérose* : c'est de part et d'autre la

[1] *Boun-Dehesch*, § 34. *Zend-Avesta*, tome II, page 420.

même obscurité et la même confusion, produite par une égale ignorance du sens mystérieux des auteurs originaux.

A Zoroastre, au contraire, appartiennent incontestablement les traits qui font du *Taureau céleste* le principe de la création ou du renouvellement du monde : on retrouve la même mythologie dans les autres livres dont se compose le *Zend-Avesta*.

Bérose, comme Sanchoniathon et Abydène, et sans doute comme tous les anciens écrivains de l'Orient, avait commencé par une cosmogonie l'histoire de l'antiquité. Il racontait d'abord et détaillait longuement l'apparition d'Oannès et celle des dieux-poissons [1], qui représentaient les années successives du cycle, et leur division en saisons. Après *dix générations* et un nombre de siècles qui ne peut appartenir qu'à une période astronomique [2], il place le déluge universel. Dans les cosmogonies anciennes, chaque *âge* du monde finissait, en langage allégorique, par la dissolution de l'univers, et commençait par son renouvellement. On appliquait ainsi à la *grande année* le même emblème qu'à l'année solaire, où la nature semble mourir à la fin de l'automne, et renaître à mesure que l'astre du jour remonte vers l'équinoxe du printemps. Le déluge de Bérose marque la fin d'un *âge*; si cet *âge* est celui auquel appartient le sabéisme, si le magisme appartient à l'*âge* suivant, Bérose, ou plutôt les annales chaldéennes qu'il n'a fait que copier, ont parlé régulièrement le langage sacré ; identifiant la religion rivale à la personne de son fondateur, elles ont fait de celui-ci un fils de Xisuthros, de ce père du genre humain, de ce *moteur de l'univers, soleil, âme du monde,* qui représente à la fois

[1] Euseb., *Chron. canon.*, lib. I, cap. I et II.

[2] 432,000 ans ou cent vingt *sares*.

l'*âge* précédent et le sabéisme qui y avait pris naissance. L'âge des *Gémeaux* en effet a enfanté l'*âge* du *Taureau*; le magisme en ce sens fut fils et héritier du sabéisme, comme Zerovan ou Zoroastre le fut de Noa-Xisuthros; mais fils perfide et rebelle, digne de la malédiction d'un père contre qui il osa s'élever.

L'ordre de la nature semble bouleversé. Chassés par les géants, les dieux désertent le ciel, et empruntent, dans leur fuite, les formes de divers animaux. Bacchus quitte la figure humaine pour celle du bouc, et Jupiter prend celle d'un bélier [1]. Dans ce récit des Grecs, je reconnais un lambeau défiguré du récit allégorique par lequel des prêtres mieux instruits désignaient la prétendue catastrophe qui termina l'*âge* du Taureau et changea l'ordre des aspects célestes; alors que le soleil des signes supérieurs commença à briller dans la constellation du *Bélier*, et que le soleil-enfant qui, au solstice d'hiver, semble renaître avec l'année, abandonnait l'*homme* du verseau pour le *bouc* céleste, la constellation du *Capricorne*.

Cet exemple ne nous permet pas de douter que, dans des allégories plus anciennes, une grande catastrophe n'ait signalé aussi la dissolution de l'univers, au terme de *l'âge* des *Gémeaux*. Ce devait naturellement être une inondation, puisqu'alors le solstice d'hiver, époque de la renaissance de l'année, se trouva, pour la première fois, dans la constellation du *Verseau* [2]. La narration de Bérose est donc ici encore parfaitement exacte. Nous ne nous arrêterons point à discuter la valeur des *soixante et dix-huit* années employées

[1] Ovid., *Metamorph.*, lib. V, vers. 319 et 331.

[2] Dupuis, *Origine de tous les cultes* (édit. in-8°), tome V, page 521 et suivantes.

à la construction de l'*arche*[1]; et qui probablement font allusion à la position du *Vaisseau* céleste, relativement à la constellation qui allait devenir équinoxiale. Il suffit de rapporter le *déluge* de Bérose au quarante-septième siècle avant notre ère, époque où la constellation des *Gémeaux* cessa de marquer l'équinoxe du printemps [2], et où le premier jour de l'*âge* du *soleil-Taureau* signala la renaissance de l'univers.

Nous croyons que cette époque a servi de point de départ aux annales de plusieurs nations, qui semblent placer le commencement du monde à soixante et quelques siècles avant le temps où nous vivons. Mais, peut-être par suite de l'idée vague qu'au bout d'un certain nombre de siècles un nouvel *âge* avait dû succéder à celui du *Taureau*, et sûrement parceque le vide de l'histoire empêchait de remonter à quarante-sept siècles par une suite de documents non interrompus, quelques annalistes ont diminué le nombre des années; presque tous ont rapproché la date du déluge, et ensuite parlé de *temps antédiluviens*, faute de savoir que ces temps, beaucoup plus reculés, n'avaient pu appartenir qu'à l'*âge* des *Gémeaux*.

Des calculs basés sur la *Genèse*, font varier la date du déluge de vingt-trois à vingt-sept siècles avant notre ère. Les historiens arméniens la reculent jusqu'à trente-un siècles. Le Phénicien Philon, cité par Étienne de Byzance [3], plaçait à deux mille ans avant le règne de Sémiramis la fondation de Babylone par Bélus, qui, suivant Mégasthène [4], en jeta les fondements quand les eaux qui avaient inondé la terre

[1] Ci-dessus, note A, § 3. Dans la *Genèse*, Noé emploie cent années à construire l'arche.

[2] Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*, page 74.

[3] *Lexicon de urbibus*, verbo *Babylon*.

[4] Euseb., *Praepar. evang.*, lib. IX, cap. XLI.

furent rentrées dans leurs limites. Cette indication met le déluge au quarante-unième siècle avant J.-C. : des auteurs plus anciens nous rapprocheraient sans doute encore plus de la date véritable. Mais la dernière citation fournit deux remarques intéressantes : 1° induits en erreur par l'erreur probablement volontaire de Bérose et par la perte des documents historiques qu'avaient successivement détruits Ninus et Nabonassar, les historiens grecs croyaient Ninus fils de Bélus ; un peu moins mal instruits [1], Abydène et les écrivains d'Arménie intercalent cinq règnes entre les deux monarques ; un auteur phénicien met entre eux une distance de vingt siècles : exemple frappant de la marche progressive que suit le *rétrécissement* de la chronologie, à mesure que l'oubli dévore l'histoire des temps les plus anciens. C'est précisément la même marche qui a rapproché de nous la date du cataclysme allégorique par lequel fut terminé l'*âge* des *Gémeaux*.

2° Bélus, qui fonda Babylone *après le déluge*, est le même qui, suivant les historiens d'Arménie, fut divinisé et adoré par des peuples nombreux sous les noms de Baal, d'Ormusd, d'*Aramazte* [2] : c'est toujours, comme *Noa-Xisuthros*, le soleil-dieu, l'âme du monde, la divinité universelle du sabéisme, de la religion née dans l'*âge* des *Gémeaux*.

[1] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, etc., pages 31-34. Abyden., apud Euseb., *Chronic. canon.*, lib. I, cap. XII.

[2] Chahan de Cirbied, *Recherches curieuses*, pages 30 et 31. Beros. et Polyhist., apud Euseb.; *Chronic. canon.*, lib. I, cap. II.

§ 8.

On peut placer la naissance de Zoroastre vers l'an 3547 avant notre ère.

Zoroastre est le trente-sixième descendant de Djem-Schid [1]; il appartient à la quarante-unième génération après le commencement de l'*âge* du *Taureau* : en calculant à vingt-huit ans chaque génération, quarante-une remplissent 1148 ans.

En l'an 388 avant notre ère, le point équinoxial du printemps se trouvait dans le premier degré de la constellation du *Bélier*, près d'en sortir pour entrer dans celle des *Poissons*; 4306 ans auparavant, il était de même près de sortir de la constellation des *Gémeaux* pour entrer dans celle du *Taureau* : 4306 plus 388 égale 4694; de ce total, retranchant 1148 ans, durée de quarante-une générations, on a, pour l'époque probable de la naissance de Zoroastre, l'an 3546 avant Jésus-Christ.

Un fait, rapporté par les écrivains arabes ajoute à la vraisemblance de notre indication.

Un oracle, attribué à Zoroastre, annonçait qu'après trois cents ans l'*empire* éprouverait une grande révolution, qui n'ébranlerait pas la *religion*; et qu'après mille ans la *religion* et l'*empire* seraient détruits. Cette prophétie induisit *Ardeschir*, fils de *Babek*, qui régna de l'an 230 à l'an 242 de notre ère, à raccourcir d'environ trois siècles la chronologie des temps passés, afin de prévenir les funestes effets que produirait sur les esprits l'approche d'un désastre

[1] Sur la généalogie de Zoroastre, voyez *Zend-Avesta*, tome II pages 416-420.

dont on n'était plus éloigné que d'*environ deux cents ans* [1].

De quelle année partait la supputation d'*Ardeschir*?

Darius, fils d'Hystaspes, régna de l'an 521 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an 486. Attribuer au dernier Zoroastre, contemporain de ce prince, un oracle si peu favorable à la dynastie nouvelle, c'est non seulement choquer la vraisemblance, mais résoudre mal la difficulté proposée. Un intervalle de près de trois siècles ne correspond pas à *environ deux cents ans*. Les alarmes d'*Ardeschir* auraient été bien prématurées.

Une colonie de Persans réfugiés en Chine en 598 y a porté, avec sa croyance et son culte, une ère qui sûrement a été celle de ses ancêtres, et qui remonte à l'an 558 avant Jésus-Christ [2]. C'est l'époque où les Perses embrassèrent la religion des mages [3]. Or 558 plus 242 égale 800 : on était donc éloigné de la révolution fatale des *mille années* précisément de deux siècles, dans la dernière année du règne d'*Ardeschir*; et de deux cent douze ans, *environ deux cents ans*, lorsqu'il monta sur le trône. Le calcul du fils de Babek remontait donc à la première année de l'ère conservée par les Persans établis en Chine. Il était juste en ce sens; mais il reposait sur une base erronée, parceque le monarque persan fixait le commencement de la religion au commencement de l'ère religieuse adoptée dans son pays : tant l'homme, qu'on accuse de vouloir vieillir son origine, est porté au contraire à resserrer la chronologie, et à donner son ignorance des temps anciens pour la limite de leur durée.

Cet oracle si mal compris, et dont la connaissance d'ailleurs eût difficilement échappé aux historiens grecs, s'il

[1] *Indicateur et moniteur de Massoudi*, extrait par M. Sylvestre de Sacy, *Manuscrits orientaux*, tome VIII, page 161.

[2] *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tome XVI, page 245.

[3] Volney, *Œuvres complètes*, tome V, pages 74 et 75.

eût daté du règne de Darius ou de celui de Cyrus, rendons-le à son auteur véritable, au premier Zoroastre.

La naissance du prophète était pour ses sectateurs un événement dont quelque grand *signe* avait dû marquer l'époque. Lorsqu'elle eut lieu, il ne restait plus que *mille ans* environ [1] de durée à l'*âge* du *Taureau*, à cet *âge* auquel se rapportaient la religion de Djem-Schid et celle que Zoroastre présentait comme n'en étant que le renouvellement : l'oracle s'empare de cette circonstance, et annonce que, dans *mille ans*, le soleil équinoxial prenant un nouvel emblème, l'*empire* du Taureau céleste et sa *religion* passeront.

Le laps de temps après lequel l'*empire* devait éprouver une révolution qui n'ébranlerait pas la *religion*, fut fixé à trois cents ans. Il en restait donc, sur le nombre de mille, *sept cents*; c'est-à-dire le *tiers* de *deux mille cent*, ou du nombre d'années que, suivant les Hébreux [2] et sans doute aussi suivant d'autres peuples orientaux, la *précession* met à parcourir une des douze constellations du zodiaque. Le mois de l'année civile était partagé par Zoroastre en trois *décans* ou dizaines de jours, au premier de chacun desquels présidait un génie solaire : les trente degrés du zodiaque, formant un *mois* de la *grande année*, pouvaient être pareillement divisés par *tiers*; l'astronomie elle-même réclamait l'usage de cette subdivision, puisqu'en parcourant les trente degrés de chaque constellation, le point équinoxial répondait continuellement à des aspects nouveaux; c'était même peu de la fixer de dix en dix degrés [3]. Soit donc que Zo-

[1] Le point équinoxial était près de sortir du *Taureau* vers l'an 2540 avant notre ère.

[2] Ci-dessus, § 7, note 1.

[3] Les astrologues adoptaient en effet des divisions plus rapprochées et partageaient chaque signe du zodiaque en *dixièmes* et en *douzièmes*.

roastre ait, comme les Hébreux, supposé la *précession* de 30° en 2100 ans; soit que, pour s'exprimer en nombres ronds, il ait négligé ici quelques années, comme dans la première partie de sa prédiction, cette seconde partie s'explique également bien. Le prophète a dit seulement qu'après *trois cents ans* l'*empire* du Taureau céleste changerait de place, puisqu'il entrerait dans son troisième *décan*, où le soleil équinoxial brillerait environné d'astres nouveaux, sans pourtant changer encore de constellation et d'emblème, sans changer la *religion*.

Ainsi interprété, l'oracle de Zoroastre se rapporte de l'an 3540 à l'an 3550 avant notre ère; le calcul approximatif des générations dont se compose la généalogie du prophète nous a conduits à un résultat identique : une telle coïncidence paraîtra-t-elle l'effet du hasard?

Anquetil a extrait d'un livre parsis une énumération historico-chronologique [1] d'après laquelle l'ère des Persans remonte à l'an 3507 avant Jésus-Christ. Mais dans cette énumération sont omis la plupart des personnages mentionnés dans la généalogie de Zoroastre; le fils de *Porochasp*, le prophète lui-même n'y est pas nommé, il n'y est question que du Zoroastre contemporain de Darius fils d'Hystaspes. De ces particularités rapprochant l'existence d'une autre ère admise par les Persans et qui remonte deux mille ans plus haut [2], je penche à croire que la première est une ère purement religieuse, et que son point de départ (l'an 3507) est l'époque de la publication de la *loi pure*. Une nouvelle vie commençait pour les Mazdéïésnans; elle dut être signalée par une ère nouvelle. C'est ainsi que la conversion

[1] *Zend-Avesta*, tome II, pages 420-422, note 4.
[2] Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*, page 353.



des Perses à la religion de Zoroastre leur fournit le commencement d'une ère, 558 avant Jésus-Christ.

En adoptant cette hypothèse, Zoroastre a commencé en 3507 sa mission religieuse; il était alors âgé de quarante ans, suivant les traditions des parsis [1] : il était donc né en 3547; nouvelle coïncidence avec le calcul basé sur la durée des générations.

§ 9.

Ce n'est ni dans l'*Aran* ni dans l'*Aderbidjan* que Zoroastre est né et qu'il a commencé la prédication de la loi.

Chez quel peuple a paru Zoroastre?

Ce peuple parlait sans doute le *zend*, la langue sacrée des parsis, celle dans laquelle furent écrits les livres sacrés de leur prophète.

Nous ne réfuterons pas sérieusement l'opinion suivant laquelle le zend serait un jargon fabriqué récemment par les parsis. Le zend présente tous les caractères d'une langue ancienne : on y découvre les racines des mots principaux du pehlvi et du persan; et c'est dans un dialecte du zend que M. de Saint-Martin a cherché l'interprétation de l'inscription de Persépolis, qu'il a si habilement déchiffrée [2].

A-t-il existé un peuple *zend?*

Un docteur parsis assura à sir W. Jones que *zend* était le nom du caractère d'écriture, et *avesta* celui de la langue sacrée [3]. Son assertion peut être exacte, mais elle peut aussi

[1] *Vie de Zoroastre*, *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, page 60, note 3.

[2] *Journal asiatique*, tome II, pages 65-90.

[3] *Discours sur les Persans*, *Recherches asiatiques*, etc. (traduction française, 2 vol. in-4°, Paris, 1805), tome II, page 83.

avoir servi de voile à son ignorance. Elle est d'ailleurs suspecte, puisque le docteur parsis professait une doctrine opposée à celle de Zoroastre [1], tout en affectant pour lui une haute vénération.

Zend, suivant Anquetil, signifie *vivant* [2]. Une nation a pu adopter ce nom, soit qu'elle se considérât comme la réunion, par excellence, des êtres *vivants*, soit qu'elle attachât au mot *vie*, ainsi que nous le faisons souvent, l'idée d'une énergie puissante, infatigable, invincible.

Entre les peuplades kurdes, on en distingue une à qui la Perse, dans la seconde moitié du dernier siècle, a dû le brave et sage *Kerim-Khan: Zend* est son nom [3]. Son idiome a-t-il conservé quelque analogie avec la langue sacrée des parsis? C'est aux voyageurs à nous l'apprendre. S'ils répondent affirmativement, une tribu reléguée dans les montagnes du Kurdistan sera donc la seule héritière d'un nom que tant de conquêtes politiques et religieuses devaient rendre immortel!... Combien de peuples aussi tirent leur origine de la nation slave! combien de langues vivantes dérivent de son idiome! et toutefois l'étroite province d'Esclavonie a conservé seule le nom de cette nation qui, les armes à la main, fit prévaloir sa domination et son langage, de la Russie intérieure jusqu'aux confins de l'Italie.

Quelle fut la patrie de Zoroastre?

Zoroastre, suivant Anquetil, naquit à *Ourmiah* (Ourmi), ville de l'*Aderbidjan* [4].

[1] *Discours sur les Persans: Recherches asiatiques*, tome II, page 101.

[2] *Zend-Avesta*, vivante parole : *Zend-Avesta*, tome II, pages 423 et 424.

[3] Olivier, *Voyage dans l'empire othoman, l'Égypte et la Perse*, tome III, pages 284 et suivantes (édit. in-4°).

[4] *Vie de Zoroastre, Zend-Avesta*, tome I, II[e] partie, page 5.

Suivant le *Boun-Dehesch*, il naquit à Hèdéénesch [1], dans l'*Iran-Vedj* (*Iran* pur) [2], pays où la froidure règne dix mois, et la chaleur deux mois seulement [3].

C'est dans l'*Iran-Vedj*, ou *Eeriènè-véedjo*, ou *Irman*, ou *Ariéma*, que Zoroastre commença à promulguer la *loi pure* [4].

Anquetil et Saint-Martin pensent que l'Iran-Vedj est l'*Aran*, la partie de l'Arménie qu'arrosent le Kour (Cyrus) et l'Araxes, ou même toute l'Arménie orientale, bornée au nord par la Géorgie, et à l'est par la mer Caspienne [5].

Nous voilà transportés assez loin de l'Aderbidjan; et toutefois il est sûr que Zoroastre a commencé sa mission dans son pays natal et au sein de sa famille; l'un de ses premiers disciples fut *Médiomah* [6], le fils du frère de son père.

L'Iran, dont l'Iran-Vedj faisait partie, a varié d'étendue : la puissance des Mèdes, le déplacement des peuplades iraniennes, ont souvent changé ses limites. Identifié à l'empire persan, il a pu comprendre l'*Aran* et l'Arménie; mais les Arméniens se sont toujours distingués, et par le nom et par l'origine qu'ils s'attribuent, des *Ari* ou *Arik'h* [7], peuples de l'Iran ou Aïran. Il n'est donc pas probable qu'en ces temps reculés, la partie de leur pays la moins voisine de l'Aderbidjan ait porté, *par excellence*, un nom exclusivement affecté aux possessions des peuples iraniens.

[1] *Boun-Dehesch*, § 33. *Zend-Avesta*, tome II, page 419.

[2] *Boun-Dehesch*, § 20. *Zend-Avesta*, tome II, page 393.

[3] *Vendidad-Sadè*, Fargard I. *Zend-Avesta*, tome I, IIe part., p. 264-265.

[4] *Boun-Dehesch*, § 33. *Zend-Avesta*, tome II, pages 419.

[5] Anquetil, *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, page 264, à la note. Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, tome I, pages 270-272. Pour toutes les discussions géographiques, consulter la *Carte* placée à la fin de ce volume.

[6] *Boun-Dehesch*, § 33. *Zend-Avesta*, tome II, page 419.

[7] Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, tome I, page 275.

La jonction de deux fleuves, tels que le Kour et l'Araxes, dans la partie orientale de l'Arménie, est un fait physique que le géographe le moins attentif n'aurait pas oublié. Dans les détails géographiques que renferme le *Zend-Avesta*, il n'est question que d'une rivière qui coule dans l'Iran-Vedj; c'est le *Daredjè*, sur les bords duquel est né Zoroastre [1].

Dans le climat tempéré de l'Aderbidjan, on est loin de ressentir un hiver de dix mois [2]; le climat même de l'Aran n'est pas rigoureux à ce point.

« Le plus long jour d'été est égal aux deux plus courts » jours d'hiver; la plus longue nuit d'hiver est égale aux » deux plus courtes nuits d'été [3]. » Ce passage du *Boun-Dehesch* indique que le pays où le livre sacré fut composé était situé à 49° 20′ de latitude, et plus septentrional de dix et de douze degrés que l'Aran et que l'Aderbidjan.

Nous ne pouvons donc admettre que Zoroastre soit né dans l'une de ces contrées, ni que l'autre ait été le premier théâtre de sa prédication.

Zoroastre traverse un fleuve et côtoie une mer.... Préoccupé de l'idée que le prophète sortait de l'Aderbidjan, Anquetil reconnaît ici l'Araxes et la mer Caspienne; mais, comme le voyage est antérieur aux révélations d'Ormusd, et par conséquent à la mission de Zoroastre, on n'en peut tirer aucun indice sur la position véritable de l'Iran-Vedj.

Zoroastre s'enfonce dans la solitude, au sein des montagnes; et, pendant dix années, il y reçoit les enseignements d'Ormusd. Ce temps expiré, sa mission commence : les

[1] *Boun-Dehesch*, § 24. *Zend-Avesta*, tome II, page 398.

[2] Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, tome III, pages 231-233.

[3] *Boun-Dehesch*, § 25. *Zend-Avesta*, tome II, page 400.

sons du tambour sacré [1] accompagnent sa voix, qui annonce à l'Iran-Vedj une religion nouvelle, ou le renouvellement de la religion de Djem-Schid.

La *Vie* du prophète [2] nous le montre, aussitôt après, à la cour de Gustasp, roi de la Bactriane. Si l'Iran-Vedj correspondait à l'Aran, nul événement n'aurait-il signalé la marche de Zoroastre dans un intervalle tel que celui qui sépare l'Aran de la Bactriane; et la tradition du moins ne rappellerait-elle pas le long trajet qu'il eut à franchir ?

Les livres des parsis contiennent de nombreux renseignements géographiques qui devraient éclaircir la question; mais les altérations successives qu'ont subies les noms de lieux en passant d'une langue dans une autre, leur changement absolu, la confusion qui naît, tantôt de ce que le même nom appartient à plusieurs lieux différents, et tantôt de ce qu'un nom significatif laisse aux traducteurs l'embarras de deviner s'il désigne un lieu, ou s'il n'est, dans le discours, qu'un mot substantif, adjectif ou adverbe [3]; les interpolations faites à plusieurs reprises, et par des mains différentes, dans les livres sacrés; enfin, l'état informe et la mutilation des *extraits* dont se compose le plus important de tous : tels sont les obstacles qu'il faut vaincre pour tirer parti de ces obscures indications.

Aussi n'est-ce qu'avec une extrême réserve que nous essaierons de puiser quelques notions, sur la position cherchée, dans deux passages remarquables du *Boun-Dehesch* et du *Vendidad-Sadè*.

Le *Boun-Dehesch* divise la terre en sept parties, ou *Kes-*

[1] *Vie de Zoroastre, Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, page 29.

[2] *Ibid.*, *ibid.*

[3] *Mianè*, nom de plusieurs lieux, signifie aussi *au milieu de... Roum*, chef (*A-roum* sans chef), se traduit également comme nom de lieu.

chvars. Le Keschvar *Khounnerets* est au milieu des six autres : il a Zoroastre pour chef [1]; il fut, dès le commencement, destiné par Ormusd à voir naître et régner la *loi pure* [2] qui, de son sein, doit se répandre dans le monde entier [3]. Il est si vaste, que le soleil en éclaire alternativement l'une et l'autre moitié dans la révolution du jour et de la nuit [4]... C'est ici une exagération orientale plutôt qu'une absurdité, si, comme je le conjecture, le Keschvar, qui avait Zoroastre pour chef, a dû comprendre toutes les contrées habitées par des peuples qui parlaient la langue du prophète. Jugeons de ce qu'a pu être son étendue par celle qu'il avait conservée à une époque moins reculée. M. Jules Klaproth a reconnu l'identité des Alains avec les *As* ou *Osséti* : la langue des uns comme celle des autres était donc un dialecte du pehlvi, dérivé lui-même du zend. Ammien-Marcellin, distinguant soigneusement les Huns des Alains, indique ceux-ci comme la souche du peuple persan; et, sur un espace de 25° de latitude et de 40° de longitude, des déserts immenses qui sont à gauche du Tanaïs et du voisinage du pays des Amazones, jusque dans l'intérieur de l'Inde et jusqu'aux rivages du Gange [5], il nous montre les Alains

[1] *Boun-Dehesch*, § 11 et 30. *Zend-Avesta*, tome II, pages 363 et 409.

[2] *Idem*, § 11. *Idem*, *ibid.*, page 364.

[3] *Idem*, § 30. *Idem*, *ibid.*, page 409.

[4] *Idem*, § 5. *Idem*, *ibid.*, page 358.

[5] « Hoc transito (*Tanaï*), in immensum extentas solitudines Alani » inhabitant. Parte alia, prope Amazonum sedes, Alani sunt, orienti » acclives, diffusi per populos; has gentes et amplas, asiaticos vergen» tes in tractus, quas dilatari ad usque Gangem accepi; fluvium inter» secantem terras Indorum mareque inundantem Australe; ibi partiti, » *per utramque mundi plagam*, Alani, licet dirempti spatiis longis, per » pagos, ut nomades, vagantur immensos. » (Ammian. Marcell., lib. XXXI.)

répandus en Europe et en Asie, au milieu des peuples et des nations.

Le *Boun-Dehesch* indique ensuite quelques unes des contrées que renferme le Khounnerets [1]; ce sont sans doute celles où avait déjà pénétré la *loi pure* : l'Iran-Vedj; *Saok-Avesta*, dans le Turkestan; le pays de Kenkat [2]; le Khoraçan; peut-être le Sistan [3]; *Peschiansè* (aujourd'hui *Penj-shehr*), dans le Kaboulistan; enfin, le pays de Kaschmire, *qui est dans l'Hindoustan*. Si l'Iran-Vedj correspond à l'Aran, comment le livre sacré ne fait-il pas remarquer que, dans le Keschvar attribué à Zoroastre, la partie la plus sainte est séparée des autres par la mer Caspienne tout entière?

Seize contrées, dit le *Vendidad-Sadè*, ont été, dès le commencement, créées pures et semblables au *Behescht* [4], au séjour céleste, partage des observateurs fidèles de la loi d'Ormusd. La première est l'Ariéma, l'Iran-Vedj : pour reconnaître les autres, nous nous aiderons, faute de renseignements plus précis, des conjectures d'Anquetil et des indications que fournit la Glosse pehlvie du *Vendidad-Sadè*.

Première contrée, l'Iran-Vedj. *Deuxième*, *Soghdô*, Al-sogd, ou la Sogdiane. *Troisième*, la sainte et puissante *Mooré*, Marw ou Marou, que rendirent célèbre par leur science un grand nombre de ses habitants, et que Oulough-

[1] *Boun-Dehesch*, § 30. *Zend-Avesta*, tome II, pages 408-411.

[2] *Kanguèdès*, nommé dans le *Boun-Dehesch*, nous paraît répondre à *Kenkat* et à *Kangitès*, contrée placée dans le voisinage de la ville de *Kenkat*, sur les cartes jointes au voyage de Rubruquis et à celui de Plancarpin, dans le *Recueil* de Bergeron.

[3] « Le *Verdjemguerd* (dans le Khounnerets) répond à *Mianè-Parès* »(au milieu de *Parès*). » (*Zend-Avesta*, tome II, page 411.) *Parès*, d'après un autre passage, semble faire partie du Sistan.

[4] *Vendidad-Sadè*, Fargard I. *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 260-270.

Beig place à 37° 40′ de latitude...; Marv-chaïdjan, dans le Khoraçan. *Quatrième*, le pur *Bâkhdî*, la Bactriane, et sa capitale, Bactres ou Balk, chef-lieu du royaume de Gustasp et de l'empire de la *loi pure*. *Cinquième*, *Nesâé*, entre *Moorè* et *Bâkhdî*..., peut-être Nesah, dans le Khoraçan, vers les 38° 40′ de latitude, et 61° 50′ de longitude [1]. *Sixième, Haroïou*, contrée très peuplée, Hérat. *Septième*, *Véekeréantè* : la Glosse pehlvie rend ce nom par celui de Kawoul..., Kaboul et le Kaboulistan. *Huitième, Orouan*... Lahore, suivant Anquetil. *Neuvième*, *Khnéantè*, suivant le même auteur, représente le Qandahar, ou du moins une contrée située également sur les confins de la Perse et de l'Hindoustan. *Dixième*, *Herekhéeté*..., l'Arachotis des anciens; Aroukhage. *Onzième*, *Héetoméânté*..., probablement Hedmeud, ville du Sistan, sur les bords de la rivière Hitomand ou Hedmend. *Douzième*, *Rhâgan aux trois germes*... Le *Zaré* (lac ou fleuve) *Kansé*, dans le Sistan [2], reçut en dépôt dans ses eaux les *trois germes* dont doivent sortir, à l'époque de la consommation des siècles, trois fils posthumes de Zoroastre : sur ses bords était situé *Rhâgan* ou *Régan*, ou *Renghéiao aux trois gouttes* [3]... Serait-ce Régan, dont, à l'extrémité sud du Sistan, Pottinger [4] a traversé les ruines? On rencontre, à peu de distance, une eau saumâtre; et l'eau du *Kansé* était amère. Il n'est pas difficile de supposer que les sables ont comblé presque entière-

[1] *Voyage de Tavernier* (5 vol. in-12, Rouen, 1713), tome I, page 496.

[2] *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 45, 46 et 269, tome II, page 272.

[3] *Iest de Raschnè-Rast, XIe Cardè, Zend-Avesta*, tome II, page 242.

[4] Pottinger, *Voyage dans le Bélouchistan et le Sindhy* (traduction française, 2 vol. in-8°, Paris, 1818), tome I, page 252.

ment ce petit lac, puisque la rivière Boudou, qui le devait alimenter, est aujourd'hui à sec. Mais *Régan* signifie *les sables* [1] : un tel nom a pu, dans ces régions, appartenir à un grand nombre de lieux. Or Anquetil met en fait que la rivière qui alimentait le *Zaré-Kansé* venait du Kouhistan [2]. Ce cours n'est pas celui de la rivière Boudou : j'incline donc à penser qu'à l'ouest du Kouhistan, par les 30° 30′ de latitude, et 58° 50′ de longitude, sur le bord d'une rivière que forment les ruisseaux descendus des montagnes *Serbed*, il a pu exister une ville de Régan, qui correspondrait à la *douzième contrée* et à la position assignée aux Arimaspes-Évergètes [3]. La *treizième contrée* est *Tchekhrè*, Tcherk ou Tchark, dans le Khoraçan (peut-être le même lieu que Tchardeh). La *quatorzième* est *Verené*. Ce nom, qui ne désigne qu'une ville enceinte de murs, indique ici, suivant la Glosse pehlvie, *Padosch-Kharguer, situé du côté du Kerman*. Anquetil rejette cette indication, parcequ'il y avait dans le Tabaristan une montagne appelée *Padosch-Kharguer* : rien de si commun toutefois que de voir le même nom donné à des lieux très éloignés les uns des autres. La *quinzième contrée*, *Hapté-Héändo*, *qui commande aux sept Indes*, nous semble être le pays de Kaschmire, déjà compris dans le Keschvar-Khounnerets dont Zoroastre est le chef. La *seizième*, enfin, est *la grande Renghëiaô ; elle est couverte de cavaliers qui ne reconnaissent point de chef, et désolée par un dur hiver, production du cruel Ahriman*. Anquetil y reconnaît la partie de l'Assyrie qui confine à la Mésopotamie ; mais ce pays n'est point en proie à une froidure rigoureuse, et l'Assyrie ne fut jamais la patrie de peu-

[1] Pottinger, *ibid.*, *ibid.*

[2] *Zend-Avesta*, tome II, page 707, art. *Kansé*.

[3] Voyez ci-après, § 11.

ples indépendants. « Dans les villages de *Salem* est *A-Roum*, » dit le *Boun-Dehesch*, § 15... « *A-Roum*, c'est-à-dire »*sans chef*, » ajoute le traducteur [1]. Un trait si peu commun en Asie nous autorise à rapprocher *Salem* de *la grande Renghéiaô*. Mais dans le Kerman subsistent une ville de *Salem* et une ville de *Régan*. Entre l'une et l'autre nous placerons la *seizième contrée*, et avec d'autant plus de vraisemblance que le nom de *Renghéiaô* a déjà été donné à la *douzième contrée*, *Régan* du Sistan (ou du Kouhistan); et que la neige qui couvre les montagnes du Kerman une grande partie de l'année, rend souvent glacial et très malsain le vent qui souffle dans la plaine [2] : les maladies qui en sont la conséquence rappellent le fléau de l'hiver, produit dans cette contrée par le principe du mal.

Supposons maintenant que la première des seize contrées, l'Iran-Vedj, soit l'Aran : dans son énumération géographique, l'auteur du *Vendidad-Sadè* aura franchi, de l'ouest de la mer Caspienne à la Sogdiane, un espace de 15° de longitude, sans faire aucune remarque, ni sur une transition si brusque, ni sur le trajet d'une mer et d'une vaste étendue de pays; et cela pour tracer ensuite une ligne ondoyante dont les quinze intervalles, placés tous au-delà du 53e degré de longitude, et très loin de l'Aran, ne comprennent pas, du nord au sud, plus de 11° de latitude ! Il me semblerait impossible d'assigner un motif à une marche si bizarre.

La difficulté augmente si l'énumération n'est pas purement géographique, mais comprend les contrées qui les premières ont adopté la religion de Zoroastre : diverses observations appuient cette conjecture.

[1] *Zend-Avesta*, tome II, page 281, note 3.

[2] Pottinger, *Voyage dans le Bélouchistan*, etc., tome I, page 413.

1° Des pays que place le *Boun-Dehesch* dans le Keschvar-Khounnerets, plusieurs avaient pour chefs des fils ou des disciples de Zoroastre [1] : on peut en conclure que déjà s'y accomplissait la promesse d'Ormusd, et qu'ils étaient soumis à l'empire religieux du prophète. C'est même ce qu'exprime le nom d'un de ces pays : *Saok-Avestâ* signifie où l'on *prononce*, où l'on publie *l'Avestâ*, la *parole* sainte. Or le plus grand nombre des seize contrées, *créées pures et semblables au Béhescht*, se retrouvent dans le territoire que, d'après l'énumération du *Boun-Dehesch*, l'enceinte du Khounnerets a dû renfermer.

2° A partir de la Sogdiane, si nous parcourons les contrées *créées pures*, les intervalles qui les séparent ne sont pas plus grands que ne le comportent les progrès et les tentatives d'un législateur religieux, secondé par l'influence d'un roi guerrier, dont il est à coup sûr le maître ou l'instrument.

3° L'Ariéma ou Iran-Vedj, le pays *pur* par excellence, l'objet de la complaisance spéciale d'Ormusd, le lieu où doit particulièrement éclater sa gloire, est la première des seize contrées créées semblables au séjour céleste. Il n'est point redevable d'un si grand honneur à son climat désolé dix mois par un froid rigoureux. S'il est nommé le premier, n'est-ce point parceque, le premier, il a embrassé la *loi pure?* L'ordre dans lequel sont nommées les autres contrées indique dès lors dans quel ordre elles ont vu successivement se multiplier, sur leur sol béni, les sectateurs de Zoroastre. C'est la seule manière de l'expliquer raisonnablement : un voyageur ne le suivrait pas dans sa marche, ni un géographe dans ses descriptions; il ne s'appliquerait même pas à

[1] *Boun-Dehesch*, § 30. *Zend-Avesta*. tome II, pages 409 et 410.

l'histoire des conquêtes d'un prince qui n'aurait été que guerrier.

4° Dans chacune des seize contrées, l'auteur de tout mal, Ahriman a produit un fléau [1] : dix mois de froidure dans l'Iran-Vedj, la mortalité des troupeaux dans la Sogdiane, des insectes destructeurs dans la Bactriane, des maladies particulières aux femmes dans Padosch-Kharguer, et un froid meurtrier dans Régan du Kerman. Ainsi Zoroastre profite du dogme des *deux principes* pour expliquer comment des pays auxquels il annonce toutes les bénédictions d'Ormusd ne jouissent pas d'une prospérité sans mélange. Avec le même art, il attribue à Ahriman un désastre qui réduisit les habitants de Hérat à une extrême pauvreté. Mais les fléaux attachés aux autres contrées désignent, ce me semble, les contradictions dont il ne put entièrement triompher, et qu'il était encore de son intérêt de présenter comme l'œuvre de l'ennemi d'Ormusd. A Marv-Chaïdjan, Ahriman produit les *mauvais discours* dirigés probablement contre le prophète. Les habitants de Nesah et ceux de Régan du Sistan élèvent, contre sa doctrine, des *doutes orgueilleux et criminels.* Dans Kaboul, le culte des *Parsis* (des *Dews* femelles) reste assez long-temps le rival du culte d'Ormusd pour exciter, contre ce pays, le courroux d'un prince zélé sectateur de Zoroastre. La corruption du cœur s'oppose, dans Lahore, à la victoire de la *loi pure.* Plus coupable encore, le peuple de Qandahar se livre à un vice qui outrage la nature. La coutume d'enterrer les morts subsiste à Aroukhage, malgré la défense du prophète; et celle de les brûler, chez les habiles astronomes de Tchark [2]. Les heureux et spirituels

[1] *Vendidad-Sadè*, Fargard I. *Zend-Avesta*, tome I, II[e] partie, pages 263-270.

[2] Aujourd'hui encore, les Kalmoucks, sectateurs de la religion la-

habitants de Hedmend sont adonnés à la magie; c'est-à-dire que les prêtres de l'ancienne religion y luttent encore de prodiges contre l'apôtre de la religion nouvelle, et peut-être avec succès [1]. Enfin, dans Hapté-Héandô, la précocité et l'ardeur du tempérament des femmes deviennent un obstacle à l'établissement de la morale froide et inflexible de l'austère législateur.

§ 10.

L'Iran-*Pur*, l'Iran-*Vedj* ou *Ariéma*, patrie de Zoroastre, et premier théâtre de sa prédication, doit être placé au-dessus de la Sogdiane et du Turkestan, vers le 49e degré de latitude.

Renonçons à chercher l'Iran-Vedj à l'ouest de la mer Caspienne : des particularités qui le caractérisent, rapprochons ce que dit Solin, que d'innombrables peuplades caucasiennes, placées au nord de la Bactriane et de la Sogdiane, dans les contrées où se touchaient la Perse et la Scythie, suivaient, depuis leur origine connue, la même loi religieuse que les Parthes [2], la même loi que celle des Perses. Guidés par l'indication précise du *Boun-Dehesch*, élevons-nous au-dessus de la Sogdiane, au-dessus du Turkestan, jusqu'à la latitude où la plus longue nuit d'hiver égale les deux plus courtes

mique, brûlent les cadavres des princes et des prêtres, et enterrent tous les autres. (Pallas, *Voyage dans plusieurs parties de l'empire de Russie*, etc., tome II, pages 243-245.)

[1] Ce passage peut renfermer aussi une allusion dans le goût oriental au nom de la onzième contrée, *Héeto-Méânte* : *Iâto-mèânté* signifie, en zend, un magicien. (*Zend-Avesta*, tome II, page 466.)

[2] « *Hoc est colliminium in quo limes persicas scythis jungitur.* » *Densissima hic populorum frequentia, cum Parthis legem placiti* » *ab exordio moris, incorrupta custodit disciplina.* » Solin., cap. LII.

nuits d'été. Là, non loin de la position assignée aux Arimaspes dont Zoroastre fut le législateur [1], coule le *Jar-Iakhchi*. Cette rivière semble répondre au *Daredjé* [2] qui arrosait l'Iran-Vedj, et qui probablement conservait son nom en s'unissant au *Sara-Sou*, dans lequel, aujourd'hui, le *Jar-Iakhchi* vient perdre le sien. Observons que le *Boun-Dehesch*, qui indique l'embouchure de presque tous les cours d'eau qu'il nomme, ne parle point de celle du *Daredjé*, sans doute parceque le *Sara-Sou* se perd au pied des montagnes, dans un lac de peu d'importance.

Dans la région voisine du *Jar-Iakhchi* [3], le climat est assez rude pour faire éprouver dix mois, sur douze, d'une rigoureuse froidure.

En descendant de ce point, on rencontre, avant d'arriver à la Sogdiane, le pays de Kenkat, le Turkestan, et par conséquent *Saok-Avesta*, dont le nom signalait la publication de la *loi pure*, et fut sans doute imposé à ce pays par Zoroastre, en mémoire de ses premiers succès.

Objectera-t-on que l'Iran n'a pu s'étendre jusqu'à une latitude si élevée ? Rien, nous l'avons dit, de plus variable que ses limites : un géographe persan les reculait au nord.

[1] Diod. Sic., lib. I, part. II, cap. XXXV.

[2] Le mont *Zarèdedj*, nommé aussi *Manesch*, est une des trois grandes montagnes citées dans le *Boun-Dehesch*, § 12 (*Zend-Avesta*, tome II, pages 364 et 365). Illustré par la naissance de *Minotcher*, l'un des plus célèbres ancêtres de Zoroastre, il était situé probablement dans la patrie du prophète. Dans ce cas, le nom de *Zarèdedj* pourrait bien être le même que celui de *Daredjé*. Plusieurs des rivières mentionnées dans le *Zend-Avesta* empruntent ainsi leur nom des montagnes où elles prennent leur source.

[3] Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, tome III, pages 313 et 416.

jusque dans le Qap-Tchak [1], dont la latitude diffère peu de celle des rives du *Jar-Iakhchi* et du *Sara-Sou.*

Mais voici une difficulté plus sérieuse. L'Iran-Vedj, dit le *Boun-Dehesch* [2], est du côté de l'*Atoun-Padégan ;* et Anquetil affirme que l'*Atoun-Padégan* est l'Aderbidjan..... Existe-t-il, *du côté* de l'Aderbidjan, une contrée où le froid dure dix mois sur douze, et où la plus longue nuit d'hiver soit égale aux deux plus courtes nuits d'été ? Non. Dans le même chapitre, d'ailleurs, et quelques lignes plus haut [3], la même expression, *du côté*, semble signifier *à l'est*, et admettre une grande distance entre les positions désignées : or, sur quelque point que l'on place Zoroastre ou les compilateurs du *Boun-Dehesch*, ils n'apercevront jamais l'Aran *à l'est* de l'Aderbidjan. La difficulté s'évanouit, en rendant à l'Iran-Vedj la position que nous lui avons assignée, si l'on veut voir, comme nous, dans le passage cité, une *interpolation* dont l'auteur était placé assez *à l'ouest*, et assez loin de l'Iran-Vedj et de l'Aderbidjan, pour que son indication ne fût ni trop vague ni trop absurde [4].

Quelque poids au reste qu'on accorde à l'objection, soit que l'on descende des bords du Jar-Iakhchi, ou seulement des hauteurs de la Sogdiane, on reconnaîtra, 1° que la position des seize contrées *créées pures*, la plupart limitrophes à l'Hindoustan, ou même en faisant partie, explique à la fois pourquoi le souvenir de Zoroastre s'est perpétué dans l'Inde, pourquoi le prophète eut à combattre les partisans des brames, et pourquoi le *zend*, sa langue et celle de

[1] *Recherches asiatiques*, tome II, page 73, note de M. Langlès.

[2] *Zend-Avesta*, tome II, page 410.

[3] *Idem, ibid., ibid.*, page 410, note 6.

[4] Voyez ci-après, § 11.

ses sectateurs, n'était presque qu'un dialecte du samscrit [1].

2° Puisque Zoroastre a compris le pays de Kaschmire dans le Khounnerets, dans la partie du monde dont Ormusd le déclarait le chef, nous n'avons pas été téméraires en désignant cette riche contrée comme le but des incursions des Arimaspes [2], des cavaliers de l'Ariéma, sectateurs de Zoroastre.

3° La marche du prophète et de ses sectateurs offre une conformité frappante avec celle de tant de peuples septentrionaux qui, désertant leur climat rigoureux et leurs stériles montagnes, accouraient vers le sud, cherchant un sol plus fertile et un soleil plus bienfaisant.

4° En descendant au midi, le *zend* a formé le pehlvi et la langue que l'on parlait à la cour des rois de Perse, et dans laquelle sont écrites les inscriptions de Persépolis. A-t-il laissé des traces de son passage ? Oui : la langue persanne subsiste dans les contrées qui furent la Sogdiane et la Bactriane ; M. Jules Klaproth a prouvé qu'elle est la langue maternelle des Boukhares [3].

5° Dans les seize contrées *créées pures*, paraissent avoir été circonscrites les prédications de Zoroastre et l'influence de Gustasp son protecteur. La *loi pure* ne pénétra que sur la lisière de l'Hindoustan. Rien n'annonce que, du temps de Zoroastre, elle ait franchi, au sud-ouest, les bornes du Kerman. Le Farsistan (la Perse proprement dite) ne s'ouvrit à sa lumière que sous le règne de Cyrus. Le royaume de Gustasp avait pour frontière la montagne *Goand* [4], à l'extré-

[1] W. Jones, *Discours sur les Persans ; Recherches asiatiques*, tome II, page 81.

[2] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples*, etc., § 79.

[3] *Journal asiatique*, tome II, pages 154-165.

[4] *Boun-Dehesch*, § 12. *Zend-Avesta*, tome II, page 367.

mité occidentale du Khoraçan : l'empire du prophète ne semble pas avoir dépassé cette limite. D'aucun passage de ses livres, on ne peut conclure qu'il soit entré dans l'Irak-Adjémi ni dans l'Aderbidjan, où toutefois on a placé le lieu de sa naissance. S'il nomme le Mazenderan, c'est pour maudire les *Dews* qui y font leur séjour [1]; c'est pour dire que ce pays a été peuplé par une race différente de celle des habitants de l'Iran, et unie, au contraire, par la communauté d'origine aux peuples de Touran et de Tchin [2]. Le Mazenderan était en effet livré aux ennemis du prophète : c'est dans le Mazenderan que la défaite de Gustasp par le roi de Touran et de Tchin, plongea l'Iran dans une désolation dont le nom de *Mad-no-friad*, imposé au lieu qui fut le théâtre de la catastrophe, conserva long-temps le douloureux souvenir [3].

Le fanatisme de Zoroastre alluma, dit-on, la guerre entre le roi de la Bactriane et Ardjasp, roi de Touran et de Tchin. Il serait plus exact de dire que le premier, tributaire du second, voulut mettre à profit, pour secouer le joug étranger, l'enthousiasme qu'excitait une religion nouvelle. Ardjasp pénétra ses intentions, et le somma d'abjurer les dogmes d'un novateur. Loin d'obéir, Gustasp se fit ordonner, par son prophète, de cesser de payer le tribut au roi de Touran et de Tchin [4]; et une guerre politique éclata sous les drapeaux de la religion.

On s'accorde à penser que le Touran et l'Iran étaient les

[1] *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 155 et 227.

[2] *Boun-Dehesch*, § 15. *Zend-Avesta*, tome II, pages 380 et 381.

[3] « *Mad-no-friad*, les cris sont venus en ce lieu. » (*Boun-Dehesch*, § 12. *Zend-Avesta*, tome II, page 367.)

[4] *Vie de Zoroastre*, *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, pages 56 et 57.

possessions des Scythes et des Mèdes [1] : leurs bornes respectives durent continuellement varier dans l'alternative des victoires et des défaites de ces peuplades belliqueuses. Le royaume de Touran, qui devait peut-être son nom à la rivière *Toura* dont le cours lui appartenait en entier, s'étendait du 60e au 80e degré de longitude, et du 50e au 60e degré de latitude [2]; il bordait par conséquent et fermait au nord la possession assignée à l'Iran-Vedj : aussi trouvons-nous dans la liturgie de Zoroastre de violentes imprécations contre les *Dews* du nord ; le roi de Touran y est figuré sous l'emblème d'une *couleuvre*, emblème du nord aussi bien que de la froidure dans tous les cultes qui avaient pour base l'adoration du *Taureau*, signe équinoxial.

Les états d'Ardjasp se prolongeaient à l'ouest de la mer Caspienne [3], et sans doute jusqu'au sud, puisqu'on le voit combattre avec succès Gustasp dans le Mazenderan. Si l'Iran-Vedj avait occupé la partie septentrionale de l'Arménie, il eût donc été séparé du reste du Khounnerets, non seulement par la mer Caspienne, mais encore par les possessions d'un roi ennemi, d'un adorateur des *Dews*. Les livres sacrés auraient fait sûrement de fréquentes allusions à une particularité si remarquable.

La loi de Zoroastre s'étant affermie sur toute la ligne qui, du nord au sud, joint la Sogdiane au Kerman, son empire forma une barrière entre l'Hindoustan et l'Asie occidentale. Peut-être est-ce alors que les Hindous *abandonnèrent ces*

[1] Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, tome III, page 264.

[2] *Atlas du Précis de la géographie universelle*, *Carte* de l'empire des Mongols.

[3] *Vie de Zoroastre*, *Zend-Avesta*, tome I, IIe partie, page 55.

régions avec l'injonction positive, de la part de leurs législateurs., de n'y jamais retourner [1].

S 11.

Observations sur la marche que suivit plus tard la propagation de la loi de Zoroastre.

Il paraît que Zoroastre mourut avant que la guerre entre l'Iran et le Touran fût terminée. Il laissa au glaive des successeurs de Gustasp et à l'éloquence de ses propres successeurs, le soin de propager, au-delà des barrières qui l'avaient arrêté, le règne de la *loi pure*.

Nous ne suivrons pas dans son obscurité, la marche de cette conquête religieuse qui, à une époque éloignée de nous, s'était étendue à l'ouest jusqu'à l'embouchure du Phase, et, comme la domination des Perses, ne s'arrêta qu'aux confins de l'Europe. Ce que nous pouvons saisir de son histoire nous fournira seulement quelques observations.

1° Semblable à la plupart des invasions des peuples septentrionaux, la conquête religieuse de Zoroastre chercha peu à s'étendre sous l'âpre climat et parmi les peuples demi-sauvages qui l'avaient vu naître. Un grand nombre de peuplades caucasiennes, dont les idiomes dérivaient du pehlvi, conservèrent le chamanisme, ou la religion lamique; religion qui fut la base de celle que les *Ases* portèrent dans la Scandinavie. A cette époque, sans doute, s'établit la distinction en vertu de laquelle les sectateurs de Zoroastre furent appelés, par leurs voisins, *Chorsarii*, cavaliers-*Arii;* nom convenable à ceux qui se proclamaient, par excellence, les

[1] W. Jones, *Discours sur les Persans*, etc.: *Recherches asiatiques*, tome II, page 92.

cavaliers de l'Ariéma. Les Scythes restés fidèles à l'ancienne croyance reçurent en même temps de leurs voisins, ou conservèrent avec un pieux orgueil, le surnom de *Saka* ou *Saga*, que nous avons dérivé du titre de leur principale divinité, surnom dont l'abréviateur de Bérose étend l'application jusqu'aux confins de la Sarmatie, se rapprochant ainsi de ce qu'a dit Ammien-Marcellin de l'établissement des Alains sur la rive gauche du Tanaïs.

2° Les progrès de la religion de Zoroastre rendent facile à comprendre comment les Arimaspes firent reculer les Issédons du 48° degré de latitude jusqu'à la lisière de l'Inde serique; et aussi comment, à l'ouest de l'Arachosie, à l'issue du désert du Kerman, s'étaient établis les Arimaspes, surnommés *bienfaisants* par Cyrus parcequ'ils avaient secouru les Perses, à qui les unissait le lien sacré de la religion.

3° En supposant qu'il y ait eu un peuple *zend*, il est peu étonnant que son nom n'ait subsisté que dans les montagnes du Kurdistan : les disciples de Zoroastre paraissent s'être fait une gloire de changer leur nom national contre celui d'Arimaspes, ou *cavaliers de l'Ariéma* [1].

4° Le mouvement qui conduisit dans le Kurdistan une tribu *zend*, a préparé ou signalé peut-être en Arménie l'introduction de la *loi pure*, qui ne pouvait tarder à franchir les montagnes du *Gordjaïk'h* ou Kurdistan arménien. Le mage qui fit prévaloir chez les peuples de *Haïk'h*, les dogmes de Zoroastre, avait pu, comme tant d'autres, emprunter le nom du fondateur des mages. Si on suppose qu'il l'ait fait, et qu'on lui assigne *Ourmiah* pour patrie, on explique comment des indices bien postérieurs à l'existence du premier Zoroastre, ont induit en erreur Anquetil, et, touchant le lieu de la naissance du prophète, ont mis ce savant en contra-

[1] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples*, etc., § 79.

diction avec les livres sacrés que lui seul nous a fait connaître.

Les cantons de *Zarehovan* et *Zarovant*, situés à l'est du Gordjaïk'h [1], et *Zarehavan*, ville de la province d'Ararad [2], portent des noms qui rappellent celui que les Arméniens donnent au prophète de la Bactriane: peut-être ce rapprochement ajoute-t-il quelque chose à la vraisemblance de notre conjecture.

A côté du canton de *Zarovant* est situé le canton de *Her* [3]. C'est seulement une preuve de plus que le même nom peut appartenir à un lieu et à un homme. On n'a point oublié *Her*, Pamphylien d'origine, fils d'un Arménien (ou d'*Arménus*), *et qui était Zoroastre* [4]: mais son souvenir appelle une observation plus importante. Un mage, assez accrédité pour prendre le nom de Zoroastre, était Pamphylien d'origine : la *loi pure* avait donc pénétré dans l'ouest, si loin de son berceau? Il est naturel de croire que ce fut sous les auspices des mages arméniens. Pour ceux-ci (et surtout si le premier mage connu en Arménie était natif d'Ourmiah), l'Aderbidjan était une terre sacrée. A la distance où l'on se trouvait de la Bactriane, et avec le peu de connaissances que l'on avait conservées sur l'Asie septentrionale, ne s'exprimait-on pas assez exactement, quand on disait à un Pamphylien ou à un Carien : « L'Iran-Vedj est *du côté* (*à l'est*) » de l'Aderbidjan? » C'est donc très probablement par un

[1] Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, tome I, page 178; tome II, page 363.

[2] *Ibid.*, tome I, page 125.

[3] *Ibid.*, tome I, page 178; tome II, page 363.

[4] « *Plato... meminit Heri Armenii, genere Pamphylii, qui est Zo-* » *roaster... Conscripsit Zoroaster Armeni filius*, etc. (S. Clement. Alex., *Stromat.*, lib. V.)

mage de quelqu'une de ces contrées qu'a été insérée dans le *Boun-Dehesch* l'interpolation que nous avons précédemment réduite à sa juste valeur.

§ 12.

Résumé.

Nous croyons avoir établi avec quelque certitude,

1° Que les Zoroastres contemporains de Darius, de Sémiramis et de Ninus ont été des pontifes, des chefs du sacerdoce, dans une religion déjà florissante et fondée par un personnage plus ancien dont ils empruntaient le nom;

2° Que ni l'Aderbidjan ni l'Aran ne peuvent correspondre à l'Iran-Vedj du *Zend-Avesta*.

Nous conjecturons,

1° D'après le nombre des générations qui séparent Zoroastre et Djem-Schid, d'après l'ère religieuse des Persans, et d'après l'oracle mal compris par Ardeschir fils de Babek, que l'on doit placer vers l'an 3547 avant notre ère la naissance du fondateur de la religion des mages;

2° D'après le passage du *Boun-Dehesch* sur la durée de la plus longue nuit et du plus long jour de l'année; d'après le climat assigné à l'Iran-Vedj; d'après la position des Arimaspes, dont Zoroastre fut le législateur; et d'après la marche que le prophète paraît avoir suivie dans la prédication de la *loi pure*, que Zoroastre est né et qu'il a commencé sa prédication sur les bords du Jar-Iakhchi et du Sara-Sou, ou du moins dans un pays aussi élevé vers le nord.

Dans la discussion, nous avons cru pouvoir considérer comme des faits positifs,

1° Qu'il a existé plusieurs Zoroastres, qu'a fait confondre ensemble l'identité de nom;



2° Que la religion de Zoroastre se rapporte au *Taureau*, signe équinoxial du printemps; et que ne présentant, dans ses dogmes et dans sa cosmogonie, aucun trait qui rappelle le culte du *Bélier*, elle est antérieure à ce culte et à l'*âge* astronomique qui lui a donné naissance;

3° Qu'il est permis d'accorder une assez grande confiance aux livres du *Zend-Avesta* et aux traditions des parsis.

Sur le dernier point, je sais quels doutes se sont élevés. J'ose croire qu'un examen approfondi fera reconnaître à tout lecteur impartial que les livres du *Zend-Avesta* sont une compilation de fragments authentiques, compilation défectueuse, mais faite de bonne foi; et que, dépouillées du mélange du merveilleux, les traditions des parsis n'ont rien qui leur ôte le caractère historique: mais il suffit ici d'observer que nous ne nous sommes étayés que de faits généraux et de dogmes positifs, tels que leur souvenir a pu survivre aux destructions et aux révolutions politiques et religieuses.

Quelque jugement que l'on porte de notre travail, nous désirons qu'il engage les savants à fixer des regards plus attentifs sur des monuments dégradés par les hommes et par les siècles, mais riches encore en notions précieuses pour l'histoire et la géographie de l'antiquité [1].

[1] M. Rask, savant Danois, a rapporté d'Asie quatre exemplaires du *Zend-Avesta*; ils diffèrent de celui sur lequel Anquetil a fait sa traduction. (*Nouvelles annales des voyages*, tome XVIII, page 428.) Nous désirons qu'il fasse bientôt jouir le public de ses découvertes. Elles confirmeront peut-être nos conjectures sur l'imperfection du *Boun-Dehesch* tel que l'a publié Anquetil, et sur les interpolations que cet ouvrage a subies.

NOTE C.

DES AVATARS DE WISHNOU.

Les *Avatars* de Wishnou paraissent être des tableaux astronomiques. On peut former la même conjecture relativement à la Table isiaque.

Les *Avatars* ou incarnations de Wishnou occupent une grande place dans la mythologie des Hindous. Déjà le dieu a paru *neuf* fois sur la terre; il doit y reparaître une fois encore, et son *dixième Avatar* signalera la fin du monde et le renouvellement de toutes choses. Voilà un trait qui se retrouve dans toutes les religions dont l'origine est astronomique; il confirme, dans une des applications les plus importantes, la doctrine générale établie par Dupuis.

Les tableaux des Avatars, l'ordre dans lequel on doit les placer, les légendes qui s'y rapportent, varient, suivant les contrées, dans les récits des prêtres et sur les murs des temples; souvent les légendes religieuses n'expliquent point du tout la représentation figurée, ou l'expliquent assez mal pour faire croire qu'elles ont été fabriquées, après coup, par des hommes qui ne connaissaient plus le sens originaire des emblèmes : on peut en conclure que la création de ces emblèmes remonte à une haute antiquité, et aussi que des faits historiques et physiques ont été incorporés à l'allégorie primitive. Tel est, dans le sixième Avatar, un récit relatif à la position des rochers sous-marins, qui attestent encore que

jadis l'île de Ceylan fut unie au continent de l'Asie. Mais l'allégorie primitive nous paraît se rapporter tout entière à l'astronomie.

Les Chaldéens comptaient dix générations antédiluviennes. La durée qu'ils leur assignaient (432000 ans), et l'apparition successive d'êtres surnaturels, moitié hommes moitié poissons, qui remplit cette durée, nous apprend qu'il s'agit ici d'une période astronomique dont le développement se rapporte au temps où les *Poissons* et la *Vierge* marquaient le solstice d'hiver et le solstice d'été. Les *Avatars* de Wishnou sont aussi au nombre de *dix* : le dernier est encore à venir; particularité qui semble assigner au mythe hindou une plus grande antiquité qu'au mythe chaldéen, mais qui n'empêche pas que tous les deux ne puissent avoir la même origine.

Les Tatars Kalmouks et les Chinois, adorateurs de Wishnou sous les noms de Dschadscha-Mouni, de Fo et de Bouddhâ, font usage, comme les Hindous, d'un cycle de soixante ans; et ils se servent, pour former ce cycle, du nombre *dix*[1] combiné avec le nombre *douze*, celui des signes du zodiaque. On pourrait croire que les *dix* Avatars eurent originairement une destination analogue; mais les noms imposés aux soixante années du cycle hindou[2] ne favorisent point cette conjecture.

Bornons-nous donc à la discussion des faits. Dans les *Cérémonies et coutumes religieuses*, tome VI (édition de 1808), on voit deux représentations différentes des *Avatars* : nous prions le lecteur de les consulter alternativement[3];

[1] *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, § 100.

[2] Abraham Roger, *La porte ouverte*, etc., page 78.

[3] Dans ce volume et dans l'ouvrage d'Abraham Roger se trouvent plusieurs explications différentes de chaque Avatar.

et nous suivrons l'ordre indiqué par Kircher dans la *Chine illustrée*, en marquant seulement par un chiffre arabe la place de chaque Avatar dans l'ordre qu'ont suivi d'autres auteurs.

Ier (et 6e) Avatar. Au sommet du tableau, figure la *Vache céleste, qui donne tous les biens en abondance*, et qu'un génie *malfaisant* veut enlever : c'en est assez déjà pour indiquer l'équinoxe du printemps dans le signe du *Taureau*. On sait que, dans cette constellation, on ne voit que la partie supérieure de l'animal, et qu'on peut, ainsi que l'a observé Ovide [1], le supposer mâle ou femelle. Aussi la constellation a-t-elle, chez les Grecs, représenté quelquefois Io, et quelquefois Jupiter-Taureau enlevant Europe. Mais toute incertitude disparaît si du tableau hindou on rapproche celui du dieu japonais *Toranga* [2], qui en est une copie. On y voit un *serpent* lancer son venin contre le dieu qui combat le mauvais principe et au-dessus de la tête duquel plane la *Vache céleste* : c'est le même *serpent* qui, dans les tableaux mithriaques, attaque le *Taureau* sacré ; c'est l'emblème du *Scorpion*. Ainsi, dans ce tableau, figurent les deux signes opposés, ce qui a lieu également dans quelques autres.

IIe (et 5e). *Mavali* gouverne la terre et y fait régner l'*âge d'or*, figure du temps où le soleil parcourt les signes supérieurs. *Mavali* a pour ministre ou conseiller l'étoile du matin. Wishnou, voulant introduire sur la terre la faim et la misère, se présente à lui sous la figure d'un pauvre bramine ; il demande et obtient la concession de trois pieds de

[1] *Vacca sit an taurus non est cognoscere promptum,*
Pars prior apparet, posteriora latent, etc.
(Ovid., Fast. lib. IV, v. 717 et 718.)

[2] *Cérémonies et coutumes religieuses*, etc., tome VII, planche 17. Le toit du temple de *Toranga* est orné de quatre *taureaux* dorés.

terre. Pour confirmer le don, *Mavali verse de l'eau* dans la main du bramine. Aussitôt Wishnou couvre d'un pied la terre et de l'autre le ciel; il précipite *Mavali* dans l'*abîme*, que lui-même mesure en même temps. *Mavali* devient roi de l'abîme (soleil dans les signes inférieurs) et *portier* du *ciel*. Dans cette allégorie, évidemment astronomique, je crois pouvoir reconnaître le signe du *Verseau*.

IIIe (et 1er). Le signe des *Poissons*. Wishnou se métamorphose en *poisson* : la figure sous laquelle il paraît est celle que l'on attribuait au dieu-poisson *Oannès*, à *Dagon*, à *Derkèto*, à *Eurynome* fille de l'Océan et prise quelquefois pour Diane [1]; elle diffère à peine de la figure placée dans un planisphère égyptien [2] au signe des *Poissons*; enfin, elle rappelle celle de *Canon*, divinité japonaise [3], créateur du soleil et de la lune, et que l'on représente aussi avec *trente* bras et *sept* têtes sur la poitrine (le nombre des degrés de chaque signe, et le nombre des planètes).

Devant Wishnou-*poisson*, *quatre* adorateurs, et au sommet du tableau une divinité à *quatre* têtes qui porte le nom féminin de *Bhavani*, rappellent les *quatre* saisons de l'année.

IVe (et 3e). La terre étant tombée dans l'*abîme*, Wishnou se métamorphose en *pourceau* ou en *sanglier*, et devient tout-à-coup si grand que sa tête touche aux étoiles. Il *descend* dans l'*abîme*, triomphe du monstre qui y règne, et rapporte la terre, que bientôt Brama repeuple d'une race d'hommes nouveaux. Nous reconnaissons ici le renouvellement de

[1] Elle était adorée à Phigalie sous la figure d'une femme-poisson, Pausanias, *Arcad.*, cap. XLI.

[2] Voyez l'*Atlas de l'origine de tous les cultes*, par Dupuis, planche 5. *Nota*. On n'a souvent figuré dans ce signe qu'un seul poisson au lieu de deux.

[3] *Cérémonies et coutumes religieuses*, tome VII, planche 16.

l'univers, amené, dans toutes les religions astronomiques, par le retour de l'équinoxe du printemps. Dupuis a établi que le *sanglier* céleste a souvent, comme le serpent, comme le crocodile, figuré le signe du *Scorpion*. Probablement il le figure ici : 1° dans la représentation de *Tiëdebaik*[1], dieu japonais qui est la copie du IVe Avatar, le monstre vaincu (emblème du soleil dans les signes inférieurs) est entouré d'un *serpent*; 2° comme la figure que place un planisphère égyptien au signe du *Scorpion*[2], il a des *serpents* pour jambes dans l'une des représentations de l'Avatar; 3° dans l'autre représentation, le globe ou cercle que porte sur sa tête Wishnou-*sanglier*, renferme la figure du *Taureau*, du signe opposé au *Scorpion*.

Ve (et 4°). Pour triompher d'un *géant* impie qui désole la terre, Wishnou paraît; il est moitié *homme*, moitié *lion*[3]; son souffle est *enflammé*. Ce qui a précédé nous autorise peut-être à voir ici le signe du *Lion* uni à l'*homme* du *Verseau*.

VIe (et 7e). Ce tableau est l'un des plus complets[4]. Au-dessus des deux *Gémeaux-Sagittaires*, Wishnou-*Ram* et son frère, plane le dieu-singe *Anhouma*, dont le nom désigne à la fois le *soleil*, et une planète à laquelle l'astrologie donne pour domicile la constellation du *Sagittaire* (la planète de Jupiter). Le géant qu'ils combattent commande aux vents mêmes et retient la mort enfermée dans une prison; emblème semblable à celui de l'*âge d'or* que faisait régner *Mavali*. Il a *dix* têtes humaines, dont le nombre rappelle le

[1] *Ibid., ibid.*, planche 15.

[2] *Atlas de l'origine de tous les cultes*, planche 5.

[3] La figure du lion est mal exprimée dans le tableau, mais les anciennes légendes nomment positivement cet animal.

[4] Voyez *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, § 70.

nombre des Avatars, et a fait donner à celui-ci le nom de *Dahser* ou *Dahazar* (les dix têtes). Entre ses dix têtes s'élève une tête d'*âne;* c'est elle qu'atteignent les flèches de ses adversaires; il succombe aussitôt. Dans plusieurs tableaux astronomiques, l'*âne* tient la place de la constellation du *Cancer* dans laquelle sont les étoiles appelées *Ânes*, et qui commence à se coucher lorsque le *Sagittaire* s'élève sur l'horizon.

Les signes de la *Vierge* et des *Poissons* entreront naturellement dans un tableau astronomique dont les *Gémeaux* et le *Sagittaire* sont les principales figures : le géant que *Ram* combattit lui avait enlevé son *épouse* et la garda pendant douze années; et le dieu passa du continent dans l'île de Lanka, porté par les *poissons* de la mer, qui s'étaient rassemblés pour former un pont sous ses pieds [1].

VII[e] (et 8[e]). Wishnou naît de l'épouse d'un bramine; *il* est le *septième* de ses fils; un tyran a fait périr les six autres et cherche celui-ci pour le mettre à mort. L'enfant lui échappe, en traversant les eaux sous la protection d'un immense serpent. Il triomphe du tyran, *descend dans l'abîme*, remonte, et *parcourt toute la terre* pour châtier les méchants; il est enfin *enlevé au ciel.* Les derniers traits du mythe se retrouvent dans toutes les allégories sur le cours du soleil. Les premiers rappellent les fables de la naissance d'Horus et de la naissance de Jupiter, toutes deux comprises incontestablement dans la mythologie solaire. Comme le mythe de Jupiter nourri par la *chèvre* Amalthée, cet Avatar se rapporte-t-il au signe du *Capricorne?* Je le présume, sans oser l'affirmer.

VIII[e] (et 2[e]). Quelques traditions appliquent à cet Avatar

[1] *Voyage de François Pyrard* (in-4°, Paris, 1679), II[e] partie, page 119.

la légende de l'enfant céleste qui naît après le massacre de *sept* de ses frères, échappe miraculeusement à la fureur de leur assassin, et finit par le punir. Une autre légende dit que Wishnou s'incarna pour retirer de la mer l'éléphant à *sept* trompes et le cheval à *sept* têtes (emblèmes du système planétaire), une *vierge*, un *arc*, la *vache* céleste, etc. Après y avoir réussi, le dieu remonta dans le ciel. Voilà bien un tableau solaire, et d'autant plus que, dans les représentations de l'Avatar, on voit figurer le *soleil*, un personnage couronné de la *lune*, et la divinité à *quatre* têtes (emblème des quatre saisons de l'année). Enfin, un homme dont la tête est environnée du *soleil*, sort de la terre aux pieds du *Dieu-créateur* [1] des Japonais (dieu qui est une copie du VIII[e] Avatar), et il semble frapper d'un aiguillon la *tortue* qui supporte le tronc d'arbre sur lequel est assise la divinité. Dans celle ci, Dupuis reconnaît, comme dans les images de Sérapis, de Kneph, etc., le soleil parvenu à la constellation du *Scorpion*, signe équinoxial de l'automne [2]. Il se fonde particulièrement sur ce que le tronc d'arbre qui sert de siége au dieu est lié par un énorme *serpent* et supporté par une *tortue*, deux figures substituées souvent à celle du *Scorpion*. J'ose m'écarter de son avis. Dans l'Avatar, l'*arc* sort de la mer, au-dessus est la *tortue* (ou le *crocodile*), puis l'arbre et la divinité, autour et au-dessus de laquelle se groupent la *vache* céleste, le *cheval*, etc.; n'y peut-on pas voir la constellation de la *Balance* placée au-dessus du *Scorpion* et du *Sagittaire*, et les tirant après elle de la mer, à mesure qu'elle s'élève sur l'horizon?

IX[e] (et 9[e]). Cet Avatar porte le nom de la déesse *Bhavani*;

[1] *Cérémonies et coutumes religieuses*, etc., tome VII, pl. 18, fig 1..

[2] *Origine de tous les cultes* (édit. in-8°), tome III, pages 555 et suivantes.

le surnom qui s'y joint exprime l'idée de la puissance : la légende nous indique l'union des énergies actives et passives de la nature, qui forment et gouvernent le monde. Ce tableau rappelle la figure de *Puzza*, divinité suprême de la nature chez les Chinois [1]; l'un et l'autre personnage paraît sortir d'une fleur de *lotus*, comme Isis; et pour compléter la ressemblance, *Puzza* est quelquefois représentée avec un enfant auprès d'elle. Ces traits indiquent la constellation de la *Vierge;* et le nom de *Bhavani,* que nous avons vu figurer dans l'Avatar du signe des *Poissons* uni à celui de la *Vierge,* donne du poids à notre conjecture.

X^e (et 10e). Wishnou se métamorphosera d'abord en *paon,* puis en *cheval* blanc et ailé : cet Avatar amènera la fin et le renouvellement de l'univers. On voit, dans le tableau, un *roi* conduisant un *cheval* ailé, et derrière lui *deux paons*... *Adra-Melech* (roi *brillant, glorieux*), *Ana-Melech* (roi *puissant*), divinités syriennes, étaient adorées, l'une et l'autre, tantôt sous la figure d'un *paon* et tantôt sous celle d'un *cheval* ou d'un *mulet* [2]. Les Sépharvaïtains les réunissaient dans le même culte, et brûlaient des enfants en leur honneur [3], comme en brûlaient les Ammonites et les Hébreux devant l'image de Moloch, du dieu *soleil-Taureau.* Les Arabes ont jadis figuré dans le zodiaque *deux paons* à la place de la constellation des *Gémeaux* [4]. *Adra-Melech* et *Ana-Melech* paraissent donc représenter par leur union le soleil dans la constellation des *Gémeaux.* Le sens de leurs noms autorise à le penser, en nous rappelant le *fort* Hercule et le *brillant* Apollon,

[1] *Cérémonies et coutumes religieuses*, tome VII, planche 3.

[2] *Encyclopédie méthodique*, *Antiquités,* article *Adramelech.* Dupuis, *Origine de tous les cultes*, tome III, page 743.

[3] *Reg.*, lib. IV, cap. XVII. ℣ 31.

[4] Gaffarel, *Curiosités inouïes,* etc., page 222.

que les Grecs plaçaient dans la même constellation[1]; et l'épithète qui caractérise *Adra-Melech*[2] semble propre à l'*âge* où a dû naître son culte. Puisque les *deux paons* et le *cheval*, symboles des dieux syriens, se retrouvent dans le tableau du X[e] Avatar, n'est-il pas naturel de penser qu'ils y représentent la même chose? Cette conjecture n'est point affaiblie par l'observation que le cheval figuré dans l'Avatar porte des ailes, comme le cheval du *Sagittaire* dans le grand zodiaque de Denderah : nous avons vu déjà, dans le VI[e] Avatar, la constellation du *Sagittaire* s'unir à celle des *Gémeaux*.

De notre explication, si elle ne paraît point trop forcée, il suivrait qu'à l'époque de l'invention des *Avatars* de Wishnou, c'était le signe des *Gémeaux* dont l'*avénement* devait signaler la fin d'un cycle, le renouvellement du monde et le commencement d'un nouvel *âge*. Je n'insisterai pas sur cette hypothèse : je rappellerai seulement ce que le savant W. Jones affirme [3], que la division du zodiaque et les figures des douze signes existent dans l'Hindoustan depuis un temps immémorial.

En résumant, nous croyons avoir expliqué avec quelque certitude les I[er], III[e] et VI[e] Avatars ; et avec assez de probabilité le II[e], le IV[e] et le V[e]; l'explication du VII[e] et du VIII[e] est moins satisfaisante; celle des deux derniers n'est fondée que sur une analogie plausible. Il est, en effet, difficile de nier que les I[er], II[e], III[e], IV[e], VI[e], VII[e] et VIII[e] Ava-

[1] Hygin, lib. II, cap. XXII. Varro, *De re rustica*, lib. II, cap. I.

[2] *Adra* ou *Adar... Adra-Dagon*, le *poisson* glorieux ; *Adar*, le mois de février, le mois du signe des *Poissons*. La *Vierge* est appelée *Adarah* par les Arabes. W. Drummond, *The OEdipus Judaïcus*, pag. 218 et 219.

[3] *Recherches asiatiques*, traduction française, tome II, pages 332 et suivantes.

tars ne soient des tableaux solaires : ce fait nous semble décider ce qu'on doit penser des trois autres.

A l'appui de ces explications particulières, invoquons un principe général. Dans son ouvrage sur l'*Origine de tous les cultes*, Dupuis a pu commettre quelques erreurs de détail : mais plus on étudie son système, mieux on reconnaît qu'il repose sur une base certaine. Si donc les dieux de l'antiquité sont nés presque toujours de l'astronomie, ce sont des emblèmes astronomiques que nous devons chercher dans la plupart des tableaux qui les offrent à nos yeux.

Prenons pour exemple la *Table isiaque*, qui a exercé la sagacité de bien des érudits, sans être jamais expliquée d'une manière satisfaisante. Ce beau monument a été ravi à la France, mais on le trouve exactement représenté dans le savant traité de *Pignorius* [1]. J'invite le lecteur à comparer les planches de cet ouvrage au tableau du petit zodiaque de Denderah, et aux planches IV, V et VI de l'*atlas* de l'*Origine de tous les cultes*, où sont figurés des planisphères égyptiens.

Dans la planche Ire de Pignorius, nous remarquons seulement la figure du *Bélier* céleste, et celle de l'*homme qui s'apprête à égorger un chevreau*, figure qui, dans le planisphère égyptien [2], est placée au-dessus du *Sagittaire*.

Mais voici des faits plus concluants.

Dans la planche IV sont réunies les figures dont se compose la *bordure* de la Table isiaque. Aux deux extrémités on voit l'*hippopotame* et le *chien*, figurés aussi au centre du planisphère égyptien du Muséum de Paris [3]. Après l'*hippopotame* et avant le *chien*, est le *Scorpion*, bien reconnaissable à

[1] Laur. Pignorii *Mensa isiaca*, etc., in-4°, Amstelodami, 1669.

[2] Planche 5 de l'*atlas de l'Origine de tous les cultes*.

[3] Planche 4, *Ibid*.

l'une et l'autre place, quoiqu'il porte une tête humaine. Le *Taureau* paraît trois fois, dont une dans une barque qui semble l'emmener. On reconnaît dans plusieurs endroits le *Lion*, le *Verseau* sous la forme de vase qu'il affecte sur les monuments égyptiens; enfin, la tête de *chèvre* placée sur un autel, comme on la voit dans le petit zodiaque de Denderah avant l'*homme à une seule jambe*, emblème du solstice d'hiver et du jour le plus court de l'année. Le *Bélier* est figuré deux fois; la seconde, il est dans une barque qui semble l'amener; il a *deux têtes*, singularité que présente aussi le *Sagittaire* dans le zodiaque d'Esneh et dans les deux zodiaques de Denderah.

N'ayant point la prétention *d'expliquer* ce monument, mais seulement de découvrir son véritable caractère, j'ajouterai que, dans la IV[e] planche et dans la I[re], on voit le *cynocéphale* couronné du croissant, emblème de la lune croissante; et que la IV[e] offre jusqu'à trois fois la figure de la *grenouille*, qui, dans les planisphères célestes de l'Hindoustan[1], représente la *queue du dragon* ou le nœud descendant; il nous semble difficile de méconnaître là des tableaux astronomiques.

La planche II[e] offre quelque chose de plus positif encore. A droite et à gauche paraît le *Taureau* surmonté de l'hiéroglyphe de l'éternité; *blanc* à droite, à gauche il est, ainsi que son support, à demi couvert d'ombres *noires*. Entre ces deux emblèmes du soleil, dans les signes supérieurs et dans les signes inférieurs, trois figures principales attirent l'attention : sur le support de la première on voit le *Lion;* sur celui de la seconde le *Verseau* (en forme de vase); sur celui de la troisième le *crocodile*, qui remplace le *Scorpion*, et qui

[1] Voyez le zodiaque hindou figuré dans les *Recherches asiatiques*, tome II, page 335 de la traduction française.

est en effet placé au-dessus de lui dans le planisphère égyptien[1].

III[e] planche : à gauche, on remarque surtout l'*homme à une seule jambe*, d'une haute stature et tenant le sceptre d'Osiris ; à droite, en opposition avec lui, est Isis ; elle a une tête de *chat* et est couronnée du signe du *Cancer;* à quelque distance devant elle, et comme à ses pieds, est l'*homme à une seule jambe*, d'une très petite stature et fortement ombré.

Le précédent tableau réunit les signes des équinoxes et des solstices dans l'*âge* où le *Taureau* marquait l'équinoxe du printemps. Dans celui-ci, au contraire, le *Cancer* est en opposition avec le solstice d'hiver; il marque donc le solstice d'été, et il appartient à l'*âge* du *Bélier*.

Ce rapprochement, et les emblèmes que nous avons distingués dans la planche IV[e], nous permettent peut-être de conjecturer que la Table isiaque offre la peinture du passage du point équinoxial sortant du *Taureau* pour entrer dans le *Bélier*, 2540 ans environ avant notre ère[2]: mais nous avons laissé de côté un trop grand nombre de figures, pour hasarder une assertion décisive. Il nous suffit d'avoir ouvert une voie

[1] *Atlas de l'Origine de tous les cultes*, planche 6.

[2] Suivant Jablownski (*Miscellan. Berolin.*, tom. VI, pag. 139-149, tom. VII, pag. 374-406), la Table isiaque fut faite, entre l'an 138 et l'an 215 de notre ère, pour indiquer aux Égyptiens établis à Rome, les fêtes qu'ils devaient célébrer pendant l'*année sacrée* de leur pays natal. Ses trois divisions (planches 1, 2 et 3 de Pignorius) correspondent aux trois saisons, printemps, été, hiver, dont se composait anciennement l'année Égyptienne. Dans quelques figures des planches 1 et 3, Jablownski reconnaît Osiris, Isis, Horus et Anubis. Il n'examine qu'une seule figure de la planche 2, et ne dit rien de la *bordure* de la Table (planche 4), qui méritait néanmoins de fixer son attention.

que suivront peut-être avec succès ceux qui tenteront l'explication générale de ce monument. Il nous suffit surtout d'avoir établi, par l'exemple de la Table isiaque, comme par celui des *Avatars* de Wishnou, ce principe, qui nous semble d'un haut intérêt dans les recherches archéologiques : Chez les peuples qui n'ont point permis au génie des arts d'altérer les créations de la religion, les représentations des divinités nées de l'astronomie sont le plus souvent des tableaux astronomiques.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES NOMS PRINCIPAUX

CITÉS DANS LES DEUX VOLUMES.

Nota. Le chiffre *romain* indique le *tome*, et le chiffre *arabe* la *page*. La lettre *h* désigne les noms d'hommes ou de femmes; la lettre *d* les noms de divinités; la lettre *t* les titres; la lettre *p* les noms de peuples; la lettre *l* tous les noms de lieux, de pays, d'empires, de montagnes, de fleuves, etc.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

G.

H.

I.



J.

K.

L.

M.



N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES NOMS.



